|  |
| --- |
| Nicolas Berdiaeff (Berdiaev) [1874-1948]philosophe chrétien russe de langues russe et française.(1918) [2008]DE L’INÉGALITÉTitre original : *Philosophie de l’inégalité*Traduit du russe parAnne et Constantin Andronikof**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par un bénévole, ingénieur français qui souhaite conserver l’anonymat sous le pseudonyme de ***Antisthène,*** Villeneuve sur Cher, France. [Page web](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_antisthene.html).

À partir du texte de :

Nicolas Berdiaeff (Berdiaev) [1874-1948]

**DE L’INÉGALITÉ.**

Titre original : *Philosophie de l’inégalité.*

Traduit du russe par Anne et Constantin Andronikif. Lausanne, Suisse : Les Éditions L’Âge d’homme, 2008, pour la traduction française, 244 pp.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 13 octobre 2019 à Chicoutimi Québec.



Nicolas Berdiaeff (Berdiaev) [1874-1948]

philosophe chrétien russe de langues russe et française.

DE L’INÉGALITÉ.



Titre original : *Philosophie de l’inégalité.* Traduit du russe par Anne et Constantin Andronikif. Lausanne, Suisse : Les Éditions L’Âge d’homme, 2008, pour la traduction française, 244 pp.

**DE L’INÉGALITÉ**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Je veux opposer la liberté de l’esprit humain au chaos des ténèbres élémentaires* qui font retourner la société à la barbarie, mais l’opposer aussi aux systèmes simplificateurs, utopistes, rationalistes, matérialistes.

*La passion égalitaire provoque toujours un abaissement du niveau de la personne humaine*. La démocratie, *idéologie des quantités, ne peut manquer de conduire au règne des pires et non des meilleurs*. La qualité, elle, est fonction d’un ordre de *l’inégalité*. *C’est par la culture, et non par la politique ni par l’économie, que la société atteint ses fins*.

Or il y a dans le monde *un conflit et une incompréhension tragiques* entre l’homme qui aspire à la liberté créatrice et la masse qui veut la satisfaction mécanique des besoins. Et tous deux sont moteurs de nos destinées.

La solution nous est-elle apportée par la raison, qui triomphe dans les systèmes étatiques ? *La guerre est une réfutation expérimentale de la conception rationaliste de l’histoire*. Alors, l’anarchie ? Elle est *un homicide, tout comme l’est le socialisme* ; car, *détruire la structure hiérarchique du cosmos historique, c’est détruire l’histoire, et non pas la faire*.

*Ni « de gauche » ni « de droite », je veux que commence un mouvement vers ce qui est élevé et profond*.

Telle est la visée de cette œuvre maîtresse de Berdiaev, réquisitoire véhément contre tous les réductionnismes politiques et sociaux, plaidoyer inspiré et réfléchi pour le sens réel de la vie de l’homme dans le cosmos.

C’est le grand Berdiaev, l’un des penseurs les plus incisifs du XXe siècle, le plus prophétique des écrivains russes, qui analyse ici avec feu l’histoire de notre temps et qui met en procès la démocratie et le libéralisme, la guerre et la révolution, l’anarchie et l’État, l’aristocratie et la culture, en rendant à César et à Dieu ce qui leur appartient, à l’homme ses droits, mais aussi son devoir.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[243]

**DE L’INÉGALITÉ**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#de_inegalite_couverture)

[Avertissement des traducteurs](#de_inegalite_avertissement) [8]

Première lettre. [De la révolution russe](#de_inegalite_lettre_01) [9]

Deuxième lettre. [Des fondements ontologiques et religieux de la société](#de_inegalite_lettre_02) [33]

Troisième lettre. [De l’État](#de_inegalite_lettre_03) [55]

Quatrième lettre. [De la Nation](#de_inegalite_lettre_04) [73]

Cinquième lettre. [Du conservatisme](#de_inegalite_lettre_05) [89]

Sixième lettre. [De l’aristocratie](#de_inegalite_lettre_06) [103]

Septième lettre. [Du libéralisme](#de_inegalite_lettre_07) [119]

Huitième lettre. [De la démocratie](#de_inegalite_lettre_08) [133]

Neuvième lettre. [Du socialisme](#de_inegalite_lettre_09) [149]

Dixième lettre. [De l’anarchie](#de_inegalite_lettre_10) [173]

Onzième lettre. [De la guerre](#de_inegalite_lettre_11) [187]

Douzième lettre. [De l’économie](#de_inegalite_lettre_12) [199]

Treizième lettre. [De la culture](#de_inegalite_lettre_13) [213]

Quatorzième lettre. [Du royaume de Dieu](#de_inegalite_lettre_14) [227]

[Postface](#de_inegalite_postface) [239]

[6]

DU MÊME AUTEUR

À L’AGE D’HOMME

[*De la Destination de l’homme*](http://classiques.uqac.ca/classiques/Berdiaeff_Nicolas/Destination_de_lhomme/Destination_de_lhomme.html)

*Khomiakov / L’Épître aux Serbes*

*Le nouveau Moyen Âge*

[7]

**NICOLAS BERDIAEV**

DE L’INÉGALITÉ

TRADUIT DU RUSSE

PAR ANNE ET CONSTANTIN ANDRONIKOF

L’AGE D’HOMME

[8]

Collection *Sophia*

fondée par Constantin Andronikof

AVERTISSEMENT
DES TRADUCTEURS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le titre russe de cet ouvrage est : *Filosofia Neravenstva* (*La Philosophie de l’Inégalité*) et le sous-titre : *Lettres sur la philosophie sociale à des gens qui ne m’aiment pas*. Le livre, écrit en 1918, avec une postface de 1923, a été publié à Berlin, Obelisk-Verlag, en 1923 ; une deuxième édition, où cette postface manque, est parue à Paris, Ymca-Press, en 1971. Ces pages, sinon quelques-unes des idées qu’elles exposent et que Berdiaev avait reprises dans d’autres œuvres, sont restées quasiment inconnues, sauf pour quelques spécialistes qui n’en ont d’ailleurs parlé que par allusion. Des extraits sont parus dans le n° 47 de *La Nef* (octobre 1948).

© 2008 pour la traduction française

Editions L’Age d’Homme, Lausanne (Suisse)

*Catalogue et informations : écrire à L’Age d’Homme, CP 5076,*

*1002 Lausanne (Suisse) ou 5, rue Férou, 75006 Paris (France)*

www.lagedhomme.com

[9]

**DE L’INÉGALITÉ**

Première lettre

De la révolution russe

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ces lettres, dans lesquelles je veux faire un bilan de mes idées sur la philosophie sociale, je les adresse directement aux personnes qui me sont hostiles par l’esprit, opposées par le sentiment de la vie, étrangères par la pensée. Mes ennemis sont nombreux, infiniment plus que mes amis, et très variés. Ils m’enveloppent de toutes parts. En premier viennent les ennemis de ma foi, ceux qui se sont éloignés du Christ et qui l’ont trahi, ceux qui se sont révoltés contre lui au nom des idoles et des dieux d’ici-bas.

Le monde entre dans une période de difficultés, de responsabilité, où la religion doit démasquer tout ce qui est ambigu, qui se dédouble, tout ce qui est dissimulé et transitoire. Le Christ n’a pas apporté la paix, mais le glaive. Et par ce glaive spirituel le monde doit être tranché en deux : d’un côté, ceux qui luttent pour le Christ ; de l’autre, ceux qui se dressent contre lui. Cette division fondamentale ne peut cependant pas correspondre de façon mécanique et extérieure à l’infinie complexité de la vie. L’Évangile ne possède ni la clarté ni la plénitude qui permettraient d’appliquer directement les critères évangéliques pour juger de n’importe quelle situation. Chaque fois qu’il doit procéder à une réévaluation, l’esprit humain est confronté à un problème créateur. L’Évangile ne donne que le levain d’une vie nouvelle, le grain qui permet à la haute vie spirituelle d’éclore ; on n’y trouvera pas un recueil de lois et de commandements. Le Nouveau Testament ne contient pas de révélation absolue sur la société chrétienne. Le problème de la relation entre le christianisme et la société est complexe et d’ordre créateur, il est posé à l’esprit libre de l’homme et il ne se laisse pas résoudre d’une façon simpliste ni uniforme. Le problème de la société chrétienne a toujours été une grande tentation pour les vrais chrétiens comme pour leurs ennemis. On a beaucoup abusé du Christ et des Évangiles aux fins les plus opposées. La réaction la plus extrême comme la révolution [10] la plus radicale sont prêtes à y chercher leur justification. Il n’est que trop clair qu’on ne peut transposer l’absolu de l’esprit chrétien dans la relativité historique du monde. Il reste toujours entre eux quelque chose d’incommensurable. Ceux qui considèrent le christianisme comme favorable au pouvoir absolu et ceux qui l’estiment favorable à l’anarchie se trompent pareillement. Il est aussi peu réactionnaire que révolutionnaire. On ne peut en tirer aucun profit pour ce monde-ci.

Aujourd’hui triomphent ceux qui veulent ou bien renverser complètement le christianisme, ou bien en faire bénéficier la révolution, le socialisme et l’anarchisme. C’est avant tout contre ces ennemis-là que mon livre est dirigé. Je veux les démasquer, car ils recèlent un danger futur, un mal à venir. Le mal passé, celui qui fut ou qui se meurt, représente un danger moins grand. L’Antéchrist apparaîtra dans un proche avenir avec ses tentations, les tentations futures de l’humanité. Le mal ancien n’a pas un aussi fort pouvoir de séduction que le futur, avec ses images dédoublées, équivoques. Il n’existe pas au monde de nation qui soit plus sujette à cette tentation de l’image à double sens de l’avenir que la mienne, la nation russe. Et il n’y a pas de pays qui soit devenu aussi facilement le foyer de ces tentations que le mien, la Russie.

Empoisonneurs de l’âme du peuple russe, qui l’avez alimenté d’un venin terrible, assassins de la Russie, c’est à vous que je consacre ces lettres. Vous êtes nombreux, vous êtes la majorité. Voilà longtemps que vous vous êtes mis au travail. Vous l’avez commencé, étant opprimés, en minant les fondements spirituels de la vie du peuple russe, avec des sermons innocents et sublimes pleins d’idées humanistes et progressistes. Mais bientôt votre esprit véritable a commencé à se manifester, l’esprit du néant, et vous êtes devenus oppresseurs. Vous avez d’abord opprimé l’esprit et vous vous êtes emparés des âmes de l’*intelligentsia*, vous vous êtes faits les persécuteurs de toute vie spirituelle supérieure ; vous avez voué aux gémonies tous ceux qui croyaient aux plus hautes réalités et valeurs spirituelles, à tous ceux qui reconnaissaient à la vie un sens et un but religieux. Vous justifiez votre persécution par cette situation d’opprimés que vous avaient conférée les erreurs politiques de l’ancien régime. Mais le moment vint où votre nature apparut tout entière : il vous était devenu possible à vous aussi d’opprimer physiquement et vous avez fondé une tyrannie sans précédent, qui menace de détruire à tout jamais l’image de l’homme. Vous avez toujours haï la liberté, étouffé l’esprit humain, persécuté le divin. Vous avez toujours vendu le droit d’aînesse de l’homme pour un plat de lentilles : des biens passagers, des intérêts temporaires. Exterminateurs de l’éternité, vous voudriez arracher du cœur humain le sentiment, la nostalgie de l’éternel. C’est à travers [11] vous que le temps, porteur de mort, lutte contre l’éternité. Cela, je le sentais depuis longtemps et depuis longtemps je vous combats spirituellement dans la mesure de mes forces. Maintenant, ceux-là mêmes qui ont été séduits par votre esprit : ces civilisateurs, ces progressistes et ces humanistes qui restent à la surface de la vie, qui ne voient pas le mal, ces gens pleins de mansuétude qui aspirent candidement au bien du peuple et au bonheur sur terre, commencent à vous connaître pour ce que vous êtes. Voilà longtemps que nous avons prédit, dévoilé à quoi aboutirait le chemin dans lequel s’engageait l’intelligentsia, dans lequel on poussait le peuple russe. Nous avons parlé de la terrible responsabilité qui s’abat sur le pouvoir, sur les classes dirigeantes qui n’ont presque rien fait pour prévenir de façon créatrice la chute fatidique de la Russie et de son peuple dans le gouffre. Que l’on se rappelle aujourd’hui le recueil intitulé *Jalons* [[1]](#footnote-1) et qu’on en juge plus impartialement !

Le plan de ce livre-ci est né dans le chaos de la révolution russe. Je l’ai commencé le jour du premier anniversaire de celle-ci. Mon propos n’est absolument pas celui d’écrire un système de philosophie sociale, il n’en est plus temps. Je veux découvrir les fondements spirituels de la pensée sociale pour donner ce que l’on pourrait appeler une psychologie ontologique ou une phénoménologie de la société. La révolution russe fournit l’impulsion intérieure nécessaire à une semblable réflexion. Elle procure une grande expérience et met à nu tous les problèmes fondamentaux de la philosophie sociale. Ce n’est cependant pas la révolution elle-même qui aiguise la pensée et qui la rend plus profonde. Bien au contraire, ceux qui font la révolution et qui sont pris dans son engrenage se trouvent rejetés à la surface et ils deviennent absolument incapables d’établir des distinctions et d’approfondir les valeurs. Ils sont détachés de toute profondeur, coupés des sources de la vie spirituelle et impuissants à connaître de quelque façon que ce soit. Mais quand on réagit spirituellement à la révolution, lorsqu’on en saisit le sens de l’intérieur, alors la pensée s’affine, la connaissance s’approfondit et l’on entrevoit bien des choses nouvelles. Il est des gens qui pensent qu’une révolution est un fait religieux et que la révolution russe est religieuse par excellence, qu’elle doit donner naissance à un homme nouveau et révéler une conscience nouvelle. Jouer de la sorte à comparer la révolution et la religion, recouvrir l’élément révolutionnaire du superbe vêtement du langage religieux, l’idéaliser mystiquement, c’est vraiment de la fornication spirituelle. Le prosaïsme délibéré des vrais révolutionnaires, c’est-à-dire de ceux qui font la révolution sans d’autre part la poétiser ni la mythifier, me semble mille fois plus valable et plus propre. Quand un poète romantique et lyrique se [12] mit à composer des hymnes à la frénésie révolutionnaire et à écrire des articles pour en justifier les méfaits, il révéla seulement la décomposition de son âme qui avait perdu la faculté de distinguer la vérité du mensonge et la réalité des chimères ; il s’est rendu coupable d’une trahison envers l’Esprit.

Vous autres, hommes d’esprit et de création spirituelle, qui avez été appelés à être « les gardiens du mystère et de la foi », vous vous en êtes remis passivement aux éléments dominateurs, vous vous êtes faits les complices de la populace en furie qui démantelait ce qui était très sacré et très précieux, vous n’avez pas trouvé un seul mot fort pour défendre l’éternité et la vie la plus haute de l’esprit ; et vous avez offert un spectacle aussi piteux que vil. Au moment le plus terrible, qui exigeait la plus grande responsabilité, à l’heure des épreuves vitales où se mesure le poids spécifique de toutes les pensées et paroles humaines, de toutes les croyances et aspirations, vous vous êtes montrés spirituellement débiles, en plein désarroi, démunis de tout critère de l’esprit ; il ne s’est pas trouvé en vous de ces paroles qu’inspire l’expérience du contact avec l’éternité. Vous vous êtes mis à parler une langue étrangère et le bruit de la rue et des places publiques a résonné dans vos discours et dans vos articles. Vous n’avez fait preuve ni de droiture ni de dignité chevaleresque, vous êtes devenus des plébéiens de l’esprit. L’éternelle différence entre les chevaliers spirituels et la plèbe, vous l’avez oubliée.

Vous n’avez jamais eu la force de l’esprit, vous n’avez jamais acquis ses dons. Faibles, velléitaires, divisés, vous êtes des gens incapables de choisir entièrement l’objet de leur amour, leur vérité, leur justice et leur beauté. Si chez vous celles-ci dépendent du souffle des vents, du déchaînement des éléments, du tumulte des rues et des places publiques, alors vous ne possédez pas la beauté ni la justice ni la vérité ; vous êtes des miséreux, désarmés à l’heure de la lutte, vous n’êtes pas préparés pour la guerre. Certains d’entre vous aimaient à dire que l’homme devait se cuirasser, mettre l’armure et le heaume, décrocher son bouclier et sa lance. Qu’est-il advenu de votre panoplie de chevalier à l’heure de la bataille, en cet instant terrible où les esprits contraires se sont opposés en un duel fatidique ? Tels des roseaux, vous êtes apparus infirmes et vacillants, sans ressources et sans défense. Par pusillanimité, vous vous êtes mis à inventer des justifications pour votre faiblesse devant les forces de la nuit, pour votre indulgence envers les esprits des ténèbres. Mais vous n’avez dupé personne. Vous avez rabaissé la dignité de l’écrivain, du poète et du penseur russes. Je ne vais pas citer vos noms. Je m’intéresse ici non pas à tel ou tel, avec ses faiblesses et sa destinée énigmatique, mais au phénomène de l’esprit. Une révolution n’a jamais été et ne pourra jamais être religieuse. Une révolution, quelle qu’elle soit, est anti-religieuse [13] de par sa nature même, et tenter de la justifier religieusement est une bassesse. Cependant, une révolution de grande envergure peut receler un sens religieux. Il est possible d’y chercher des signes de la Providence, « l’arrêt du dessein de Dieu ». Ce sens et ces signes, je les vois au cœur même de la plus anti-religieuse de toutes les révolutions : la révolution russe.

La révolution est un châtiment qui nous est envoyé d’en-haut pour les fautes du passé, comme une conséquence fatale du mal ancien. C’est ainsi que voyaient la révolution française ceux qui, ne s’arrêtant pas à la surface des choses, en saisissaient plus profondément le sens.

Joseph de Maistre tenait la révolution pour un fait mystique. Il la considérait comme un phénomène providentiel pour châtier les péchés qui avaient été commis. Carlyle, qui en écrivit la meilleure histoire, y voyait une conséquence de l’incroyance et de la perte du centre organique de la vie, aussi bien qu’un châtiment. Une révolution marque la fin de la vie ancienne et non pas le début d’une vie nouvelle, elle est l’expiation d’un long cheminement. Elle indique toujours que ceux qui détenaient le pouvoir n’ont pas rempli leur mission. Et les couches dirigeantes de la société pré-révolutionnaire sont condamnées par le fait même qu’elles ont conduit à la révolution, qu’elles l’ont permise. C’est donc qu’il y avait dans la société quelque chose de malade et de pourri, qui a rendu la révolution inévitable. Cela est vrai du régime qui a précédé la révolution française comme de celui qui a précédé la révolution russe. Un processus créateur ne s’était pas effectué au sommet, la lumière ne rayonnait point d’en haut, aussi les ténèbres firent-elles irruption par le bas.

Il en est toujours ainsi, c’est une loi de l’existence. Les révolutions sont précédées d’une période de décomposition, de décadence de la foi, où la société et le peuple perdent le centre spirituel unificateur de la vie. Les processus qui mènent à la révolution ne sont pas constructifs ni créateurs, ce sont des processus de putréfaction et de destruction. Les sentiments d’amour, les élans, les œuvres créatrices n’y président jamais. Toute révolution est marquée par une absence de grâce, par l’abandon de Dieu ou par la malédiction. Le peuple qui tombe au pouvoir de l’élément révolutionnaire perd sa liberté spirituelle. Il se soumet à une loi fatale, il souffre d’un mal irréversible ; il devient possédé. Ce ne sont déjà plus les hommes qui pensent et qui agissent, quelqu’un et quelque chose pensent et agissent pour eux et en eux. Le peuple croit être libre dans sa révolution, il se leurre terriblement. Il est l’esclave d’éléments obscurs, il est dirigé par des esprits inhumains, chaotiques. Il n’existe pas et il ne peut y avoir de liberté [14] dans la révolution, elle est toujours l’ennemie de l’esprit de liberté. De sombres flots y enveloppent l’homme. La personne, l’individualité n’ont pas place dans l’élément révolutionnaire, toujours dominé par des principes anonymes.

Ce n’est pas l’homme, en tant qu’image et ressemblance de Dieu, qui fait la révolution : elle s’abat sur lui, elle « arrive » comme le font les maladies, les malheurs, les catastrophes naturelles, les incendies ou les inondations. En elle, l’élément populaire, de masse, procède de la nature, il s’apparente aux orages, aux météores, aux cataclysmes ; il n’est pas une manifestation de l’esprit humain. La révolution rend trouble l’image de l’homme, elle la noie dans un flux ténébreux venu des bas-fonds de l’être. Le cercle lumineux que dessine à si grande peine le cours de l’histoire et qui s’élève au-dessus de l’immense chaos est envahi par l’infinité mauvaise des ténèbres que rien ne vient contenir. L’élément dionysiaque renverse tout principe apollonien, toute forme et toute limite, ainsi que toute image qui est fonction de celles-ci.

Il est bien naïf de penser qu’un peuple tombé au pouvoir de la loi qui régit la force révolutionnaire, pris dans le cercle magique de la révolution, puisse être dirigée par des tendances plus raisonnables, plus éclairées et modérées, par des Girondins ou des démocrates constitutionnels. Non, la suprématie des Jacobins ou des Bolcheviques est inévitable dans une révolution. La maladie doit être vécue jusqu’à son terme, le poison doit se détruire lui-même. Il est impossible de diriger une révolution. Et c’est bien à tort que vous, qui faites la révolution et qui la glorifiez, vous pensez la guider et la construire. Comme vous êtes naïfs, aveugles et impotents, quand vous croyez que vous êtes libres, que vous êtes animés de l’esprit de liberté, que vous êtes actifs et puissants. Non, vous êtes des esclaves impuissants et inertes, le jouet et l’instrument de passions et d’éléments ténébreux. Vous, les bolcheviques, les maximalistes, les anarchistes, et tutti quanti, vous êtes des gens très passifs, à la spiritualité stagnante, incapables de faire front aux éléments, d’agir psychiquement ; vous êtes possédés par des énergies qui vous sont étrangères. L’on ne peut voir votre visage, vous en êtes dépourvus. Vous êtes les médiums de forces sans traits, en vous parlent des voix d’ailleurs, où l’on ne discerne pas la parole de l’homme, où l’on n’entend que le tumulte et le rugissement des éléments du chaos. Vous, les révolutionnaires, c’est bien à tort que vous pensez représenter une âme nouvelle, qu’un homme nouveau naît en vous. Vous êtes de vieilles âmes, en vous finit le vieil homme avec ses péchés et ses infirmités d’antan. Tous vos sentiments négatifs, haine, envie, vengeance, vous enchaînent à la vieille vie et font de vous les esclaves du passé. Vous n’êtes qu’un réflexe passif au [15] mal ancien, rien qu’une réaction contre le passé. Un esprit nouveau et créateur ne souffle pas en vous. Tout votre être n’est que souvenir du mal du passé, dont il ne peut se délivrer. Mais vous ne vous souvenez pas du bien du passé, de la vérité et de la beauté incorruptibles qu’il contient ; vous n’avez pas une mémoire qui sache créer et ressusciter.

Robespierre était-il une âme neuve, un homme nouveau ? Il était vieux jusqu’au fond de son être, c’était un homme de l’ancien régime, plein de la violence des vieux instincts. Des âmes vieilles ont fait la révolution française et elles y ont introduit les fautes et les passions anciennes. Une âme nouvelle naquit plus tard, après que l’esprit eut profondément réagi contre la révolution, à l’époque où Chateaubriand écrivait *René* et *Le Génie du Christianisme*. Alors commença une ère qui se distinguait profondément des deux siècles qui l’avaient précédée. C’est dans la réaction catholique et romantique qu’apparut l’homme nouveau. Les historiens les plus positifs l’ont attesté.

C’est à tort que vous, les faiseurs de révolution, possédés par des démons, vous pensez que vous êtes des hommes créateurs et que vos actes le sont. C’est à tort que vous croyez que les époques révolutionnaires sont des époques créatrices dans la vie de l’humanité. Vous êtes totalement privés de l’esprit créateur, vous en êtes déshérités ; et vous haïssez et détruisez la création. Car celle-ci est en vérité aristocratique, elle est l’œuvre des *meilleurs*. Elle ne supporte pas le pouvoir des *pires*, la domination de la plèbe que vous servez.

Robespierre ou Lénine ont-ils un esprit créateur ? Ne sont-ils pas au contraire des meurtriers de tout élan créateur ? La création ne souffre pas l’égalité, elle exige l’inégalité, l’élévation, elle n’admet pas les regards en coin jetés sur le voisin, de crainte d’être dépassé.

L’esprit de la révolution et des révolutionnaires hait et détruit le génie et la sainteté. Il est possédé par une noire jalousie envers les grands et la grandeur, il ne supporte pas les qualités et il brûle de les étouffer dans la quantité. Jamais la création spirituelle ne s’est épanouie à une époque révolutionnaire, jamais il n’y a eu de renaissance religieuse culturelle, jamais les « sciences et les arts » n’y ont fleuri. La révolution se fait dans une dimension plane, et non profonde. Elle ne procède pas d’un authentique mouvement intérieur. Elle signifie un arrêt de celui-ci. Elle n’est dynamique qu’extérieurement, alors qu’intérieurement elle est statique. Les révolutions n’apprécient jamais les hommes de mouvement et de création spirituelle, elles les rejettent et souvent les haïssent, toujours elles les considèrent comme inutiles pour leur affaire.

Hommes de la révolution, vos impétueux mouvements extérieurs ne doivent tromper personne. Ils tournent en rond et des [16] passions vides s’épuisent entièrement dans ce tourbillon. Le mouvement de la révolution se détruit toujours lui-même, il ne mène pas à une vie nouvelle. Il est dirigé non pas vers la profondeur, mais vers la surface de la surface, d’où il s’évanouit en poussière.

Allez vers ce qui est profond, et votre agitation frénétique, votre gesticulation et votre tohu-bohu cesseront. Alors en vous aussi, hommes de la surface de la vie, commencera un mouvement véritable ; peut-être qu’à vous aussi apparaîtra la possibilité de créer. Le début d’un mouvement intérieur, d’une création, d’un approfondissement spirituel signifie la fin de la révolution et le commencement de la réaction. La chaudière de la révolution a fini de bouillir. On éprouve alors le besoin de saisir le sens profond de l’expérience révolutionnaire, de connaître les contradictions tragiques de la vie.

Par nature, la révolution n’est pas spirituelle. Elle naît d’un dépérissement de la vie spirituelle, de son déclin, et non de sa croissance ni de son développement intérieur. Les visages de ceux qui sont entraînés par la révolution attestent une faillite de la vie spirituelle. Leur expression est dépourvue jusqu’à l’horreur de toute spiritualité et constitue déjà une condamnation de la révolution. Vos traits expriment la méchanceté et la possession, on ne peut y lire ni pensées profondes ni sentiments nobles. Ils ne sont pas inspirés, ils témoignent d’une chute jusqu’aux plus basses régions du monde matériel. La révolution nie le sens de la vie spirituelle. L’idéologie révolutionnaire vient non pas de ce qui est intérieur et spirituel, mais de ce qui est extérieur et matériel, et elle définit toute chose en ces termes. C’est pour cela que les hommes de l’esprit ne peuvent jamais approuver vos révolutions : ils ont les leurs, qui vous restent inconnues.

La révolution de l’esprit n’a rien de commun avec vos révolutions extérieures, matérielles, politiques et sociales. Marx n’a jamais été un révolutionnaire de l’esprit. Nietzsche en fut un. Mais qu’a-t-il de commun avec vos révolutions ? Il les méprisait en tant que soulèvements de la populace. Dostoïevski en fut un autre. Mais vous l’avez toujours considéré comme un conservateur et un réactionnaire. Et que sauriez-vous faire de Vladimir Soloviev, à l’élan prophétique, et que ferait-il de vous ? Tout ce qui, dans l’histoire de la pensée et de la création russes au XIXe siècle, avait une importance spirituelle, était non pas avec vous, mais contre vous. La plus grande manifestation de la culture russe, je veux parler de Pouchkine, ne vous appartient pas. Vous l’avez insulté et jeté bas, vous lui avez opposé la marmite et une paire de bottes [[2]](#footnote-2). Même Tolstoï ne vous aimait pas et condamnait vos actes. Vous n’aviez avec vous que des gens de seconde ou de [17] troisième zone ; pas une seule pensée de génie n’est sortie de votre milieu, n’a été engendrée par votre esprit terne et sans talent. Vous participez du marais spirituel, vous êtes les hommes des idées médiocres, à la portée du *vulgum pecus*. Votre fureur est celle de la masse grise qui envie toute grandeur, toute gloire, tout génie. Dostoïevski avait admirablement compris votre nature et il avait prédit où vous alliez en venir. Il faut être complètement aveugle ou possédé pour pouvoir comparer et confondre vos révolutions avec celles de l’esprit. La révolution de l’esprit naît d’une profonde réaction intérieure contre vos révolutions et contre votre négation totale de l’esprit.

Vous êtes des étouffeurs de l’esprit, les plus noirs des réactionnaires, au sens le plus radical du terme. Vous avez toujours été des éteigneurs de la pensée. L’inertie de la vôtre est effrayante, on la dirait pétrifiée. Vous avez toujours persécuté la religion, la philosophie, la poésie et l’esthétique de l’existence. Vos révolutions mènent au pire et non au meilleur. Ce sont tous ceux qui se considèrent comme des ratés et des offensés, ce sont les aigris qui s’accrochent à la révolution et qui s’y engraissent, les « enfants de l’esclave » [[3]](#footnote-3) et non les fils de Dieu. Les révolutions naissent non pas de la noble conscience du péché qu’ont les fils de Dieu, mais d’un bas sentiment d’outrage propre aux fils de la poussière.

Toutes les révolutions se sont terminées par des réactions ; c’est un processus inévitable, une loi. Plus celles-là ont été frénétiques et furieuses, et plus celles-ci furent violentes. Cette alternance des révolutions et des réactions présente une sorte de cercle magique. Les réactions sont, sous bien des aspects, sinistres, elles sont animées par la même rage et le même esprit de revanche que les révolutions. Et vous aussi, hommes de pure réaction, incapables de s’élever au-dessus du mouvement superficiel qui oscille à droite ou à gauche, au-dessus de l’opposition réaction-révolution, vous êtes impuissants à voir une vérité plus entière, plus lointaine. Bien souvent vous n’êtes que l’image inversée des révolutionnaires.

La réaction qui suit inévitablement le furieux ébranlement de la révolution contient sa part de vérité qui se réfracte dans l’élément ténébreux de l’homme. Vous, dont la conscience révolutionnaire est banale et sans relief, vous employez le mot « réaction » au sens plat et seulement négatif du terme, en l’opposant à toute progression, création, au développement, au mouvement. Pour vous, réaction signifie stagnation ou recul, retour vers ce qui existait avant la révolution. C’est faux, la réaction a une autre profondeur. Elle [18] peut aussi être créatrice, contenir un authentique mouvement interne qui aspire à une vie et à des valeurs nouvelles. Jamais elle ne ramène simplement à la vie ancienne. Toute réaction spirituelle provoquée par une révolution découvre quelque chose de neuf que l’ancien monde ignorait et donne naissance à des pensées créatrices. Un troisième terme apparaît, différent de ce qu’il y avait sous la révolution et de ce qu’il y avait eu avant elle. Quelque chose de totalement nouveau s’y dessine. Ayant vécu l’affrontement de deux mondes, la conscience s’aiguise, la pensée s’affine, un sentiment nouveau de la vie se fait jour. C’est ce que nous apprend la réaction spirituelle en France au début du XIXe siècle. Tenants de l’idéologie révolutionnaire, je vous conseille d’étudier ce mouvement et d’en saisir le sens. Il se peut que l’importance de la révolution française tienne au fait qu’elle a provoqué les mouvements catholique et romantique qui ont fécondé toute la pensée du XIXe siècle. L’apparition d’un Joseph de Maistre fut le résultat le plus remarquable de la révolution française, autrement important que le phénomène de Marat et de Robespierre ne l’avait été pendant la révolution. Les idées de Joseph de Maistre ont un sens « progressiste » et créateur que les historiens les plus positifs et objectifs de la pensée du XIXe siècle commencent à reconnaître. Il exerça une influence féconde sur Saint-Simon comme sur Auguste Comte et, en général, sur tout le courant de pensée historique et organique du temps. Il a vécu l’effrayante expérience de la révolution dans l’intime de son esprit et la pensée catholique tout entière a pu ainsi s’approfondir. Joseph de Maistre était déjà un homme nouveau, d’après et non d’avant la révolution. Il réprouva les émigrés français et leurs projets extérieurs de restauration. De même, tout le catholicisme français du XIXe siècle était nouveau, post-révolutionnaire, bien plus profond que celui du XVIIe et du XVIIIe siècle. Le « réactionnaire » de Maistre alla jusqu’à admettre la possibilité d’une révélation nouvelle, celle du Saint-Esprit. Un phénomène tout aussi neuf et post-révolutionnaire fut le romantisme chrétien d’un Chateaubriand. Le retour au passé des « réactionnaires » du début du XIXe, leur recherche des sources au Moyen Age furent des actes créateurs. Les *Lumières* rationalistes qui s’attaquaient aux fondements spirituels de la vie du peuple français et qui avaient empoisonné le catholicisme même furent vaincues par la réaction spirituelle. Le retour au rationalisme, qui suivit cette victoire créatrice, doit être considéré comme une réaction de la pensée, au sens le plus négatif du terme. Les catholiques et les romantiques de cette époque de réaction de l’esprit contre la révolution française et contre les champions des *Lumières* négatives sont nos aïeux spirituels. Depuis leur époque, notre pensée est devenue encore plus habile, plus complexe et plus riche grâce à de nouvelles épreuves, mais ils nous restent proches par l’esprit, alors [19] que ceux qui se réclament de Voltaire ou de Diderot nous sont étrangers.

C’est avec joie que je reprendrais ce mot de Montalembert : « Nous descendons des croisés et nous ne céderons pas à la race de Voltaire. »

Vous autres, révolutionnaires de l’aujourd’hui, vous n’avez pas d’ancêtres, vous êtes sans origine, car celle qui remonte à Robespierre ou à Marx n’en est pas une. On ne peut dire que l’idéologie révolutionnaire soit profonde car, ne se connaissant pas de sources anciennes, elle est vouée à rester un phénomène de surface. Superficielle est sa négation rationaliste du mal, alors qu’il est inclus dans la nature même de l’homme et du monde ; superficiel, ce regard optimiste sur l’avenir. La rupture révolutionnaire entre l’avenir et le passé signifie seulement que la surface est arrachée à la profondeur, que l’on s’est écarté du centre spirituel de la vie. Le « révolutionnisme » est toujours une coupure entre l’hypostase du père et celle du fils, un refus de la paternité, c’est-à-dire une affirmation de la mort et de la corruption, et non pas de la vie éternelle. Dans vos révolutions *extérieures*, le principe hiérarchique éternel, celui de la liaison organique est violé ; c’est-à-dire que l’ordre divin du monde s’y trouve nié.

La révolution russe a les traits génériques de toute révolution. L’on y observe les mêmes forces élémentaires, la même fatalité les domine. Toutes les grandes révolutions connurent un cours inéluctable, toutes furent pleines de fureur, de fiel et de passion vindicative ; les courants les plus extrêmes y triomphèrent ; partout, la liberté fut déniée ; l’image humaine, défigurée. Naïfs et aveugles furent ceux d’entre vous qui s’étaient fait des illusions sur la révolution et qui la voyaient sous des formes idylliques. Les révolutions ne sont pas des idylles, elles n’ont jamais été belles ni bonnes, jamais les meilleurs côtés de la nature humaine n’y ont prévalu. Toutes ont réveillé l’élément ténébreux et mauvais de l’homme, le chaos antique. Aucune ne fut raisonnable. Elles n’apportèrent jamais la joie ni cette libération dont rêvaient les générations précédentes. Et jamais, dans l’histoire, ce qu’attendent les rêveurs ne se réalise.

Il y a aussi dans la révolution russe, comme dans tout événement historique, des traits originaux. Je veux parler des particularités d’un peuple qui ne ressemble à aucun autre et de la conjoncture historique qui était différente de celle de toutes les révolutions précédentes. La révolution russe est un produit de la guerre mondiale et elle en est un épisode. Elle a d’abord un sens amer et humiliant pour le peuple russe : il n’a pu supporter la grande épreuve de la guerre. Les peuples ont pris part à la [20] lutte mondiale avec le bagage spirituel et matériel qu’ils s’étaient constitué au cours de leur longue histoire. Le peuple russe y connut la faillite. Il montra un sens de l’honneur peu développé. La faute n’en incombe cependant pas à la masse populaire, elle a des origines plus profondes. Quoi qu’il en soit, ce n’est pas du rapport de la révolution avec la guerre dont je veux parler ici, mais du caractère du peuple russe et de son influence sur cette révolution. Le peuple russe est incompréhensible aux gens de l’Occident, ils ne comprennent pas davantage sa révolution. Leurs natures sont faites d’un tissu tout à fait différent.

Plutôt qu’européen-occidental, le peuple russe est asiatique, oriental. Son âme est compliquée et confuse, deux courants de l’histoire mondiale s’y sont heurtés et mêlés : celui de l’Orient et celui de l’Occident. Et ces deux éléments ne s’y sont pas fondus de façon organique en un caractère entier, en une volonté et une pensée uniques. Vous tous, qui avez assimilé le vernis de la pensée occidentale sans jamais en pénétrer les ressources cachées, vous, les intellectuels russes chez qui l’élément oriental et barbare se joint à l’esprit superficiel de l’Occident, vous n’êtes pas capables d’accomplir l’acte de la prise de conscience ni d’accéder au mystère de la Russie.

Ni les occidentalistes ni les slavophiles ne pouvaient comprendre les mystères de l’âme russe. Pour ce faire, il faut s’élever à un troisième terme, au-delà de l’opposition des deux principes, de l’oriental et de l’occidental, et des deux consciences, celle des slavophiles et celles des occidentalistes ; il faut connaître l’Orient autrement qu’à travers les émotions troubles de l’élément oriental, et l’Occident autrement que par son esprit superficiel. L’acuité de la connaissance ne s’acquiert que si l’on surmonte l’opposition des contraires.

Selon le dessein de Dieu, la Russie est un grand Orient-Occident intégral, alors que par sa situation concrète et empirique, elle se présente comme un mélange manqué des deux.

Vous, les révolutionnaires, qui êtes orientaux par votre passion élémentaire et occidentaux par vos doctrines, vous avez causé la chute du grand projet de Dieu sur la Russie, vous avez empêché que les deux éléments et les deux principes ne se muent en une plénitude supérieure, en une humanité authentiquement universelle. Le mystère de l’âme et du peuple russes, la clé de l’énigme de tous nos maux et de toutes nos souffrances, c’est un rapport impropre et faussé de la virilité et de la féminité. Dans le fond secret de la Russie, dans l’âme de son peuple, le mariage intérieur, l’union conjugale des principes masculin et féminin ne se sont pas faits, l’image androgyne ne s’est pas formée. L’esprit viril ne s’est pas uni de façon organique à l’âme féminine de la Russie et il n’a pas dominé de l’intérieur l’élément populaire. Ce qui s’est passé [21] en France, en Angleterre, en Allemagne et chez tous les peuples de l’Occident, n’a pas eu lieu en Russie. Là-bas, à une certaine étape du développement, cet esprit se manifesta sous un aspect national propre et il donna une forme organique à l’élément populaire. La terre russe continuait à être féminine, à se fiancer, à attendre que lui vienne un époux étranger. Elle s’était donnée à beaucoup d’hommes qui lui venaient du dehors, mais jamais un véritable mariage n’en était sorti. Le peuple russe n’a jamais pu donner naissance de ses propres entrailles à un pouvoir viril, il l’a cherché ailleurs, il a fait appel aux Varègues ou aux bureaucrates allemands.

L’Église et l’État russes se sont organisés et maintenus grâce aux principes de Byzance. La nature même de la Russie est sectaire et flagellante, dionysiaque et païenne, elle est anti-culturelle. La décadence des critères byzantins à exposé la Russie entière au danger de la décomposition. Il y avait, dans la structure du grand État russe, maintenant abattu et démantelé, un je ne sais quoi de splénétique, de déchiré ; l’attitude du peuple envers le pouvoir avait quelque chose d’anormal et de malsain. Le peuple avait besoin d’un pouvoir au-dessus de lui et il sentait que celui-ci lui était étranger. Il était lui-même velléitaire, anarchique et il soutenait et sanctionnait un pouvoir autocratique et absolu. Le manque de développement des classes sociales et la prolifération extraordinaire de la bureaucratie correspondaient à un manque d’activité et d’initiative viriles. En tant que manifestation originale de la vie russe, l’autocratie s’explique par une exceptionnelle féminité de l’âme. Dans notre État, Pierre Ier a été un phénomène masculin. Cependant Pierre fut moins viril que violateur. Il a forcé l’âme féminine du peuple russe. Lui non plus n’a pas réussi un mariage légal entre les principes masculin et féminin de celui-ci, dont une partie le considéra comme l’Antéchrist. Puis, le peuple se soumit docilement au système bureaucratique allemand que Pierre avait introduit. Le tsar avait fait se cabrer la Russie, il l’avait appelée à un grand avenir. Mais un sourd mécontentement y demeurait contre cette vocation virile et il se mua bientôt en ressentiment. Pendant deux siècles, l’intelligentsia travailla à la destruction de l’œuvre de Pierre. Dans l’âme russe, la scission se perpétua et conduisit à une terrible catastrophe : la chute de la Russie en tant que grand État. Notre histoire n’ayant pas connu la chevalerie, la Russie n’y a pas trempé son caractère ni discipliné sa personnalité par la culture de l’honneur.

Les mêmes rapports déséquilibrés et maladifs entre les principes féminin et masculin se retrouvent dans la vie et la culture spirituelles de la Russie. Trop longtemps, ce peuple s’était inféodé à l’étrangère Byzance et cela contribua dans une large mesure à dénaturer son âme. Le byzantinisme avait lourdement pesé sur sa [22] vie, mais on sentait sous ce joug la montée frémissante des éléments sectaires de la Russie. Au cœur de l’orthodoxie russe, il y avait une sorte de mélange non organique de byzantinisme et de sectarisme. Cette orthodoxie est une manifestation originale de l’esprit russe, elle se distingue nettement de la grecque. Je parle ici non pas de l’Église Universelle, qui contient l’unique vérité, mais du caractère religieux du peuple russe, dont l’éducation fut tout autre que celle des peuples occidentaux. Il a été élevé dans le culte des saints et de la sainteté. L’Église orthodoxe lui offrit la possibilité de supporter la rigueur du sort qui lui était échu dans l’histoire. Mais, contrairement à l’éducation occidentale catholique et, dans une certaine mesure, protestante, elle n’a pas trempé son caractère ni procuré à son âme autodiscipline et culture. Le catholicisme armait l’âme, lui donnant un contour ferme et des critères clairs et nets du bien et du mal. Par cet effet cristallisant, il la rendait forte, mais aussi moins sensible aux souffles mystiques ; il lui fermait les perspectives de l’illimité. L’âme russe, elle, les gardait ouvertes et, ne se connaissant pas de bornes, elle s’épandait. Des forces ténébreuses la cernent et, ne rencontrant pas d’opposition, elles s’en emparent. Aussi est-elle réceptive à des esprits auxquels l’âme occidentale est close. C’est ce que l’on pourrait appeler son versant apocalyptique. Cependant, l’orthodoxie n’a pas su éduquer la Russie pour la vie historique et la culture. En Occident, même si la foi disparaît, l’éducation religieuse laisse sa marque sous la forme des normes de la culture, des vertus de la civilisation. Quand elle a perdu la foi, l’âme du Russe tombe au pouvoir du nihilisme. Le Français peut être dogmatique ou sceptique ; l’Allemand, mystique ou criticiste ; le Russe est apocalyptique ou nihiliste. Son lot est le plus lourd. En effet, s’il est possible d’édifier une culture d’une façon dogmatique ou sceptique, mystique ou critique, il est impossible de le faire d’une façon apocalyptique ou nihiliste. L’apocalypse et le nihilisme sont la fin de toutes choses, ni l’une ni l’autre n’admet le règne intermédiaire de la culture. C’est pourquoi le Russe éprouve tant de peine à prendre part au processus historique, à créer une culture : il désire que vienne la fin au plus vite, fût-elle tout ou rien. L’élément populaire russe trouve une expression aussi bien dans la réaction extrême [[4]](#footnote-4) que dans le bolchevisme. Chez nous, les extrémistes de droite et de gauche se rejoignent en un même élément ténébreux, en un mélange d’apocalypse et de nihilisme également inconscients et faussés.

La Russie était un royaume de paysans, immense et obscur, ayant à sa tête le tsar et recouvert d’une mince pellicule de culture. [23] L’idée du tsar jouait un rôle capital pour la discipline psychique du peuple russe. Il en représentait le joint spirituel, il était devenu une partie intégrante de son éducation religieuse. Sans le tsar, aucune sorte d’État, de loi, d’ordre, de subordination à un ensemble commun ne lui était concevable. Pour la grande masse, la Russie, en perdant le tsar, était devenue un monceau de décombres. Le tsar empêchait que la Russie n’éclatât en atomes, il contenait l’anarchie. Il protégeait aussi les couches cultivées contre la poussée des ténèbres populaires qui n’avaient cure d’une haute culture. La pensée du peuple a toujours oscillé entre deux pôles : le tsar, ou l’anarchie totale. La discipline de l’Église était aussi fonction du tsar. Et lorsque l’idée du tsar lui fut enlevée, l’âme du peuple russe s’effrita, toute discipline, toute cohésion disparurent et n’importe quoi parut licite. Tout ce qu’édifie la longue histoire d’un peuple et qui dépend de la profondeur de sa vie spirituelle ne peut ainsi changer d’un coup. Nous avons traité bien trop légèrement ce problème, aussi bien vous autres, révolutionnaires, socialistes, anarchistes et nihilistes, que nombre d’entre nous. Une fois annulée l’idée virile et formatrice du tsar, l’âme féminine et passive du peuple russe se décomposa. Pendant des siècles, l’orthodoxie l’avait élevé dans une religieuse soumission au tsar, sans lui inculquer l’esprit d’initiative ni l’autodiscipline. Telle est l’une des causes de notre tragédie. Nous devons le reconnaître, indépendamment de l’idéal politique que nous pourrions professer.

Vous, les « petits garçons jouant aux intellectuels », comme vous a si bien dépeints Dostoïevski, vous avez une nature féminine et vous cherchez toujours ailleurs un mariage spirituel. Vous n’avez jamais pu découvrir en vous, dans votre propre profondeur, un esprit mâle, et vous alliez le prendre aux enseignements de l’Occident. Au fond de vous-mêmes, le chaos russe oriental remuait toujours, et c’est avec d’autant plus de frénésie que vous vous appropriiez les dernières doctrines occidentales, auxquelles vous vous abandonniez avec une sorte d’extase. Votre esprit n’a pas acquis pour autant une trempe virile.

Vous avez surtout cherché à être fécondés par l’esprit allemand. Celui de Marx a perpétré sur vos âmes le plus effrayant des viols. Depuis longtemps déjà, le mâle esprit allemand s’était donné pour tâche de civiliser l’âme féminine de la terre russe et se présentait à elle en prétendant. Il a usé de moyens divers et complexes : Marx, Kant, Steiner, bien d’autres maîtres encore nous ont séduit et ont affaibli la volonté russe. Le pouvoir exceptionnel du germanisme en Russie, dans la vie de notre État comme dans notre vie spirituelle, s’explique par le fait que l’âme populaire n’a pas su réaliser l’union entre les principes mâle et femelle. [24] D’où une hystérie métaphysique et une disposition à la possession. C’est là qu’il faut chercher la cause de beaucoup de nos malheurs. En effet, lorsque des Russes devenaient des occidentaux cultivés et qu’ils se disciplinaient, ce n’est pas de leurs propres fondements organiques qu’ils créaient une culture ni par leur esprit qu’ils maîtrisaient les forces élémentaires de leur corps et de leur âme. C’est à l’extérieur qu’ils prenaient la culture, qu’ils empruntaient l’esprit formateur. Ce chemin est à l’opposé de celui que suivit Fichte pour conduire le peuple allemand à prendre conscience de soi-même. Une conscience nationale adulte provient de l’union mystique chez un peuple de l’esprit masculin avec les éléments féminins de l’âme. Et chez chacun, c’est un processus original. Il ne s’est pas encore effectué en Russie. Et vous, intellectuels de tous bords, loin d’y aider, vous l’avez empêché ; vous avez failli à votre devoir national. Notre conscience nationale deviendra adulte quand nous aurons vaincu le slavophilisme et l’occidentalisme, signes de notre adolescence. Un Russe peut ressembler à un Allemand de deux façons opposées : en considérant la Russie soit comme un Allemand la regarde, soit comme un Allemand le fait de l’Allemagne. C’est dans ce dernier sens que nous devrions ressembler aux Allemands.

Le « populisme » russe a été un obstacle constant à la maturation de notre conscience nationale, tant que ses différentes formes dominèrent l’intelligence et le cœur des Russes. Il a été tour à tour conservateur et révolutionnaire, religieux et matérialiste. Mais toujours il a été une capitulation de la classe cultivée devant les ténèbres de la paysannerie, alors que cette classe était appelée à l’éclairer ; toujours il a manifesté que la Russie était arriérée, qu’elle n’était pas spirituellement ramassée et virile. Le populisme conduisait à idolâtrer le peuple en tant que fait empirique et que quantité massive, il a toujours subordonné la vie spirituelle aux conditions sociales et matérielles, opprimé le principe créateur personnel et immergé l’individuel dans le collectif. Il faut en dire autant du slavophilisme, qui est un type particulier de populisme religieux. Cependant, le slavophilisme se situe à un niveau infiniment plus élevé que le populisme révolutionnaire et matérialiste qui a dominé l’intelligentsia près d’un siècle entier et qui aboutit à la catastrophe de la révolution. Et pourtant il contenait aussi sa vérité, ce slavophilisme parfois étroit et plein d’illusions. Le populisme de gauche, quant à lui, fut une trahison totale des valeurs religieuses, nationales et culturelles. Dieu y était remplacé par le peuple, aux valeurs étaient substitués les intérêts ; aux réalités spirituelles, les avantages passagers des classes sociales. C’est cela qui a ruiné la Russie, ce populisme païen et idolâtre qui, ayant miné pendant cent ans les fondements spirituels du pays, a corrompu son Église, son État et sa culture, [25] trahi toutes ses valeurs éternelles et sacrées, entravé son développement matériel.

Populistes de toutes teintes, qui étouffez l’esprit au nom d’un bien fantomatique, vous vous êtes employés à tuer la Russie. Pour vous, celle-ci n’existe pas comme réalité supérieure et dessein intégral de Dieu. Seul le peuple existe à vos yeux, non pas en tant que nation, qu’un être vivant, qu’un organisme entier, à l’existence millénaire, que l’ensemble cohérent des générations successives, mais en tant que masse de paysans et d’ouvriers aux intérêts matériels et passagers. Au nom du « bien » populaire, vous avez causé la perte de la Russie, grande nation à la haute destinée. Au nom du médiocre et des petites gens, vous vous êtes insurgés contre les grands et la grandeur. Vous ne pouviez supporter celle de la Russie. Sans cesse vous renaissiez sous des oripeaux différents. Vous qui êtes la chair de la chair des ténèbres russes et de l’arriération culturelle, vous avez endossé divers habits occidentaux, et c’est sous la défroque de la social-démocratie allemande que vous avez accompli vos actes les plus destructeurs. Même sous cette livrée, vous êtes restés des populistes, en exprimant un esprit extensif de division et non pas intensif de création. N’est-ce pas l’idée que l’intelligentsia a proclamé de tout temps : il faut résoudre la question sociale par la distribution et non par un accroissement de la productivité et par un effort créateur ? Oubliant certains aspects de l’enseignement de Marx, votre idole, introduisant dans votre social-démocratie l’esprit de Pougatchev et de l’anarchie, vous avez entrepris la démolition de la Russie entière, vous l’avez partagée, plongée dans l’indigence, condamnée pour longtemps à une existence misérable. Ainsi avez-vous réalisé le vieux rêve du populisme : partage et nivellement général. Ainsi avez-vous précipité la culture russe dans l’abîme. L’État et la culture furent jetés en pâture aux masses obscures où vous avez déchaîné les instincts les plus rapaces. C’est ainsi qu’ils sombrèrent dans la nuit immense du peuple, à la gloire de nos ennemis. Voilà ce que vous avez fait, vous qui vous présentiez comme des amis du peuple, aux slogans candides, et qui êtes devenus des bêtes féroces. Les générations futures ne vous pardonneront pas vos méfaits.

Vous avez toujours été des ennemis de la culture, à laquelle vous opposiez le bien du peuple. Pour vous, rien n’a jamais eu de valeur en soi, tout se transformait en outil. Religion, Église, État, nation, philosophie, sciences et arts, sens moral et droit, rien de tout cela ne possédait à vos yeux de valeur propre, d’authenticité, de réalité spirituelle. Tout devait être subordonné au bien-être et à la satisfaction du peuple et vous avez tout fait basculer dans le gouffre des intérêts et des instincts de la masse. Vous avez toujours considéré la culture comme bourgeoise parce qu’elle avait été créée par les classes dominantes. Mais vous-mêmes, vous êtes les plus [26] vils, les plus obtus et les plus médiocres des bourgeois de l’esprit. Vous voulez transformer le monde entier en une entreprise industrielle, faire de la société humaine une société de consommation. Votre idéal de vie est animal.

Il faut reconnaître pour notre malheur que les populistes révolutionnaires et matérialistes ne furent pas les seuls à être hostiles à la culture et à ses valeurs, à chercher la vérité non pas dans la couche cultivée et chez les personnes créatrices, mais dans le bas peuple et dans le collectif ; les populistes de type slavophile en firent autant. Le vieux collectivisme russe a toujours été ennemi de la culture, opposé au principe personnel ; il nous a toujours tirés vers le bas, empêchés de sortir vers la lumière et les perspectives mondiales. Il a paralysé notre sens des responsabilités et rendu impossible l’initiative personnelle. Le collectivisme n’était pourtant pas un fait nouveau, il venait de notre vie ancienne comme une survivance du naturalisme primitif. On l’a souvent confondu avec la « collégialité » [[5]](#footnote-5) spirituelle, la fraternité de type supérieur. Ainsi a-t-on idéalisé notre « communauté » [[6]](#footnote-6) avec d’autres manifestations analogues de la vie russe. Ce collectivisme représente aussi une attitude négative à l’égard du droit qu’il confond avec la morale. Or, la négation du droit, que l’on constate chez les Russes de droite comme de gauche, revient à une négation de la personne humaine et à un asservissement de celle-ci au collectif. Le droit la protège contre les assauts de la volonté du mal et il rend sa liberté indépendante des vertus et des vices, du niveau moral et de l’arbitraire d’autrui. Il la rend possible même en présence du mal et de la volonté mauvaise des hommes. Les Russes confondent le droit et la morale, et ils font dépendre le sort de l’individu de la vertu des autres. Mais il existe une liberté qui doit m’être garantie même en présence du vice et de la tendance des hommes à la violence. Cela, la conscience populiste, qu’elle fût de droite ou de gauche, ne l’a jamais compris. Une telle négation du droit marque un affaiblissement de la conscience individuelle, un manque de dignité personnelle et une chute dans un collectif sans visage. Cela fut fatal à la Russie.

La révolution russe est le prix terrible que nous payons pour les péchés et les maux du passé, pour le mensonge accumulé pour la faillite du pouvoir et des classes dirigeantes dans l’accomplissement de leur devoir, pour la voie suivie depuis cent ans par l’intelligentsia, entraînée par des idéaux négatifs et des leurres.

Les nombreuses, trop nombreuses illusions populistes, socialistes, anarchistes, celles de Tolstoï et des slavophiles, théocratiques, impérialistes et tant d’autres, ont sombré dans la révolution. La [27] conception du monde traditionnelle pour l’intelligentsia s’est effondrée. À présent, celle-ci doit payer un lourd tribut pour s’instruire. Il a fallu que la Russie fût amenée au bord du gouffre pour apprendre des vérités élémentaires. Il y aurait autant de myopie que d’injustice à charger les bolcheviques de tous les maux. Vous aussi, vous êtes coupables, socialistes plus modérés et radicaux de toutes couleurs, champions des *Lumières*, descendants de Bélinsky, des criticistes et des populistes russes ! Les bolcheviques n’ont fait que tirer l’ultime conséquence de votre long cheminement et mettre en évidence l’aboutissement de vos idées.

Un grand nombre d’entre vous ont eu peur lorsque la révolution socialiste tant désirée, que vous aviez vous-mêmes assise sur des bases matérialistes, s’est mise à vous exterminer ou à vous jeter par-dessus bord. Vous avez même évoqué l’utilité de la religion que vous aviez toujours niée et vous vous êtes tournés vers l’Église que vous aviez toujours haïe et persécutée. Mais vous avez trop tardé à appeler la religion à votre secours, votre attitude envers elle était par trop utilitaire. La grâce de Dieu ne touche pas ceux qui accourent vers elle par intérêt et par instinct de conservation. C’est avant qu’il fallait penser à Dieu et aux fondements spirituels de la vie. Tout récemment encore, vous pensiez que le peuple pouvait exister sans ceux-ci, sans foi au sens divin de l’existence, sans le sacré, et que des bases matérielles et une instruction rationaliste lui suffisaient pour vivre. Vous voyez à présent ce qu’il advient d’un peuple lorsque son âme rejette le sacré et qu’il perd sa foi en tout ce qui se situe au-dessus de ses intérêts.

Il y a si longtemps que vous désirez ce reniement du peuple et vous avez tout fait pour y parvenir. Comprenez enfin l’horreur de votre faute, considérez avec plus de profondeur la tragédie actuellement vécue ! Cessez de croire que tout aurait été parfait si l’on avait suivi une tactique plus raisonnable et modérée ! En de telles heures, il n’est plus permis de rester à la surface des choses. Il est indispensable de reconnaître qu’il y a eu un effondrement épouvantable, non seulement extérieur, mais aussi intérieur, et que la fausseté de l’esprit que vous avez servi pendant presque cent ans est apparue avec évidence. Honteuse a été la chute de votre foi terrestre, vos idoles sont renversées. Les vieux athéisme et matérialisme russes, le socialisme, l’anarchisme, toutes ces choses dont vous vous nourrissiez et viviez se sont abîmées. L’heure du triomphe trop facile de vos idées traditionnelles a été celle même de leur chute verticale, quand leur caractère mensonger et chimérique fut impitoyablement démasqué.

Jamais vous ne connaîtrez de renaissance spirituelle ni vos idées n’exerceront d’attrait. Les générations nouvelles seront élevées dans la haine et le dégoût de votre philosophie dont elles maudiront [28] les méfaits. Il est d’ailleurs probable qu’elles s’y livrent avec excès.

Il y avait trop d’erreurs dans votre conscience et dans vos tendances. Fausse était votre attitude envers l’État, envers la nation, envers la vie économique et le développement industriel. Fausse était votre éthique d’intellectuels, faux votre moralisme mêlé de nihilisme, votre utilitarisme. Fausses encore votre attitude à l’égard de la beauté ainsi que votre façon de la persécuter. Fausses enfin votre animosité envers la connaissance et votre indifférence devant la vérité que vous avez toujours soumise à des jugements utilitaires.

Mais ce qui vient d’abord et qui est le plus terrible, c’est que vous êtes des hommes sans foi et sans Dieu : vous avez trahi les fondements spirituels de la vie et vous vous êtes coupés de ses sources religieuses. Votre délire d’égalité était une attaque meurtrière contre l’être, contre toutes ses richesses et ses valeurs ; c’était la soif de piller le monde divin et d’anéantir toute grandeur ici-bas. L’esprit du néant vous anime, c’est lui qui vous a inspiré ces idées et ces passions égalitaires. La loi de l’entropie, qui mène à la mort de l’univers par une diffusion égale de la chaleur, agit à travers vous dans la vie sociale.

Mais vous n’avez jamais aimé la liberté, et la fraternité vous est toujours restée étrangère. Dans l’esprit révolutionnaire, il n’y a jamais de liberté ni de fraternité. Dans votre royaume, entre les confins de votre conscience et de votre horizon spirituel, rien ne peut plus bouger. Le règne du bolchevisme a été la limite du mouvement dans votre voie et dans votre esprit. C’est la fin, l’extrémité, l’abîme du non-être.

Vous n’avez jamais aimé l’esprit créateur, il vous a toujours semblé être un luxe indu. Créer est aristocratique. Vous l’avez deviné depuis longtemps. Et lorsque commencera l’ère de la création et que viendra l’heure d’une renaissance authentique, vous serez écartés comme des choses inutiles, comme des cadavres spirituels. Depuis longtemps, vous avez miné le principe hiérarchique de la vie. Il s’est produit dans la révolution russe un renversement de toute hiérarchie des valeurs, sans précédent dans l’histoire, un écroulement des structures hiérarchiques. Mais la destruction de tout hiérarchisme est aussi celle de la personne, car celle-ci est liée à celui-là. Seule la hiérarchie permet des individualités de qualités diverses. Et vous, vous avez tout ramené à l’égalité du néant.

Les conséquences spirituelles de la révolution russe seront énormes, non seulement négatives, mais encore positives. Nous passons à une autre dimension de l’être. Toutes les valeurs traditionnelles [29] sont mises en question, toutes les valeurs sociales sont à réévaluer. Bismarck avait un jour exprimé le souhait qu’un pays fît l’expérience du socialisme, avec l’espoir que personne ne désirerait plus la répéter. Il s’est trouvé un tel pays et son expérience a pris des dimensions colossales.

La réalisation du socialisme en Russie, il est vrai, rappelle beaucoup le vol et le brigandage. Une révolution sociale ne peut d’ailleurs pas manquer d’y ressembler. La révolution russe l’a démontré avec une évidence définitive, mais cela transparaissait déjà dans le monde antique. En Russie, l’intelligentsia libérale et radicale a toujours été portée à penser que le socialisme était une chose sublime, quand bien même il n’aurait pas été immédiatement réalisable. Radicaux russes, au fond de vous-mêmes, vous avez toujours pensé qu’il n’était rien de plus haut que le socialisme révolutionnaire, que le socialiste-révolutionnaire représentait le type humain le plus élevé, mais que, d’autre part, vous-mêmes ne pouviez, par faiblesse et par attachement à votre milieu habituel, vous maintenir à cette hauteur ; et vous êtes allés à un compromis. Le radicalisme russe n’a jamais eu d’idées personnelles : il a toujours vécu de celles des autres, en les délayant. Vous, radicaux aux multiples visages, vous êtes le genre d’hommes le plus inutile, vous ne possédez rien en propre. Votre fin est arrivée. De nos jours, il faut avoir *son* idée. Il ne va plus être possible de s’extasier sur le socialisme tout en restant en dehors de lui, comme s’il était un admirable lointain. Le socialisme est désormais devenu une problématique, un cas de conscience compliqué et tout doit être réévalué dans cette perspective. L’heure n’est plus à un libéralisme sans caractère et privé de fondement spirituel. Votre heure à tous est passée, socialistes, radicaux, libéraux et conservateurs de l’ancien type, vous qui êtes assis, vacillants, entre deux chaises. Maintenant s’avance une époque de responsabilité effrayante. Seules les idées les plus ardentes et les plus profondes peuvent vaincre les ténèbres qui nous enveloppent. Des âmes nouvelles doivent venir, un esprit nouveau doit descendre sur notre malheureuse patrie qui n’en peut plus de souffrir et qui se meurt. Il y a trop peu de chances que vous, les hommes de l’esprit ancien à la pensée inerte, reconnaissant votre faute et sortant du cercle vicieux, vous renaissiez de façon radicale. Il y a peu d’espoir que vous ouvriez vos yeux à l’avènement d’une lumière nouvelle et vos oreilles aux sons d’un autre monde, différent du vôtre, qui est une cave moisie habitée d’un hideux esprit de coterie. Votre cas, pour la plupart, est désespéré : vous êtes des condamnés, vous allez mourir comme ça, aveugles et sourds. En Russie, des hommes neufs doivent venir et créer une vie nouvelle. L’étoffe de votre existence est entièrement impropre à la création de la vie. En vous se termine l’ancien, vous n’êtes pas le commencement du nouveau, pas plus que les divers [30] partisans d’une restauration et les contre-révolutionnaires extérieurs ne peuvent être appelés des hommes nouveaux.

À la philosophie sociale, la révolution fournit une abondance de renseignements et elle lui donne des impulsions intérieures. Vous avez toujours été paresseux, inamovibles dans votre réflexion. Vous aimiez à répéter des pensées apprises et à les exposer dans vos minces brochures en un jargon abominable. Vous aviez de petits catéchismes dans vos poches et en toute occasion vous en ressortiez les poncifs. Désormais, cela ne sera plus possible. Il faut maintenant brûler vos catéchismes et vos brochures, et envoyer au diable tous les lieux communs de votre pensée anonyme et grise. Pourquoi n’a-t-elle jamais été individuelle ? Pourquoi vos écrivains n’ont-ils jamais eu de personnalité ? Ce n’est pas fortuit et c’est ce qui vous condamne. Voici l’heure où s’écroulent toutes vos utopies d’un paradis terrestre, impersonnelles, mornes et creuses, vos mirages d’une égalité et d’un bonheur extrêmes dans le non-être. Le moment est venu d’un solide pessimisme social, plus complexe, plus fin et plus noble que l’optimisme des socialistes fanatiques et bornés. Une plus grande rigueur en matière de conceptions sociales est devenue d’une nécessité absolue. Faire de beaux rêves sur la société relève de la dépravation, et nous en connaissons les fruits : ils ont toujours été les mêmes.

L’ambition de créer la perfection sociale abstraite est une imposture athée. Les expériences d’un paradis sur la terre ont toujours abouti à un enfer, à la haine, à l’extermination mutuelle, à la violence et à l’orgie. Il en fut ainsi à l’époque de la Réformation lorsque les anabaptistes eurent fondé la Nouvelle Jérusalem. L’homme n’a pas le droit d’être un naïf et un rêveur en matière sociale, il ne doit pas lâcher la bride à son sentimentalisme. Il lui faut se montrer viril et responsable, regarder en face le mal et le péché, apprendre à discerner les esprits. Votre rêverie, votre sentimentalisme, votre naïveté et votre aveuglement devant le mal nous ont coûté trop cher. Soyez rigoureux et responsables, connaissez le mal par l’épreuve de feu ! Soyez virils ! Le peuple russe doit se plier à la loi, à celle de la culture et de l’État, à celle de l’existence relative sur terre. Tel est le lot de l’humanité pécheresse. La voie qui conduit à la vie créatrice passe par la loi et par l’expiation.

Le peuple russe est un grand peuple, mais pécheur, plein de faiblesses et de tentations. L’attente d’un miracle social en est l’une des plus graves. Le Christ l’avait repoussée, dans le désert. Il incombe à ce peuple de passer par la discipline sévère de l’effort. La révolution nous enseigne qu’il y a un décalage et un désaccord tragiques entre les sommets spirituels et les bas-fonds de la vie russe. Ici, il n’y a point encore de culture ; là, elle est déjà en crise. Et vous, les révolutionnaires, vous êtes entre les deux. Vous ne [31] connaissez pas de crise de la culture, car celle-ci vous fait encore défaut. Vous êtes à moitié instruits. Ce n’est pas à vous de décider si le peuple russe est au-dessus de la culture. Vous vous trouvez vous-mêmes au-dessous d’elle. Il est indispensable que le peuple russe franchisse les degrés qui font monter des ténèbres vers la lumière. Le problème du messianisme russe est complexe et son examen peut vous faire choir dans une terrible erreur. Trop souvent, les Russes se sont égarés dans cette voie fausse dont l’apothéose est le messianisme révolutionnaire. Le bolchevisme nous a montré ce que c’était. Il a eu ce mérite, comme celui d’avoir démasqué le mensonge de l’humanisme, où baignent les socialistes-révolutionnaires. Dans le bolchevisme, l’humanisme passe à son contraire, c’est-à-dire à la destruction de l’homme. L’opposition demeure constante entre la majorité et la minorité, entre les cimes spirituelles et les régions inférieures de la matière. La vérité de l’aristocratie de l’esprit reste éternelle, cette vérité ancienne de l’humanité qu’aucune révolution ne peut détruire. L’esprit humain doit s’opposer de façon virile à la pression de l’empirie, dans le chaos obscur de laquelle il ne saurait trouver ses valeurs supérieures. Il doit les puiser dans sa propre profondeur. La révolution nous le confirme, car elle est le royaume de l’empirie qui écrase la liberté de l’esprit humain. Une fois qu’elle a passé, il se produit pourtant une élaboration nouvelle des masses sombres. Et là est le sens positif de la révolution.

Dans ces lettres sur la philosophie sociale, je veux opposer la liberté de l’esprit humain au chaos de l’empirie et aux ténèbres élémentaires. Ma philosophie sociale a une source religieuse située dans la couche la plus profonde de la vie. La vérité éternelle du christianisme se dévoile encore une fois à travers les épreuves de la révolution, mais sa manifestation dans la philosophie sociale est une tâche permanente et créatrice. C’est d’une philosophie sociale concrète, et non pas abstraite, que j’entends traiter.

[32]

[33]

**DE L’INÉGALITÉ**

Deuxième lettre

DES FONDEMENTS
ONTOLOGIQUES ET RELIGIEUX
DE LA SOCIÉTÉ

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le sentiment dominant du XIXe siècle, qui se considérait « à l’avant-garde », a remplacé la théologie par la sociologie. Celle-ci est devenue l’évangile des « progressistes du siècle ». L’on s’est mis à chercher Dieu dans le social. Votre sentiment et votre conception sociologiques du monde ont obscurci pour vous les mystères de l’univers de Dieu, vous ont coupé de la vie cosmique. Vous avez chu de l’ordre divin du cosmos et vous vous êtes installés sur la surface limitée de la terre. Chez vous, tout est devenu social, dérivé des catégories sociales, auxquelles tout a été subordonné. Et ainsi tout est devenu superficiel, privé d’assises profondes, y compris le social lui-même. Votre société est l’abstraction des abstractions. La conception sociologique du monde d’Auguste Comte ou celle de Karl Marx sont des vues abstraites. Votre sociologisme vous a coupé non seulement de la vie cosmique, mais aussi de la vie historique.

Le sociologisme abstrait est également opposé aux conceptions concrètes du cosmos comme de l’histoire. En vérité, le sentiment sociologique et abstrait du monde est provoqué par un isolement profond de l’homme transformé en un atome. Les atomes isolés désirent se réunir mécaniquement afin de ne pas sentir leur impuissance et leur solitude. Vous tous, fanatiques du social et qui en proclamez la religion, vous êtes des atomes dissociés. Le sentiment du monde de l’un de vos premiers apôtres et prophètes, Karl Marx, est un sentiment atomistique qui rejette toutes les réalités organiques et qui réduit tout à des intérêts. Votre socialisme est le nominalisme le plus extrême, la négation même de ce que les hommes ont réellement, ontologiquement, en commun, à savoir : les relations ecclésiales, étatiques, nationales, [34] culturelles..., réalités cosmiques et divines. La main sur le cœur, en oubliant pour un instant la lutte et les réquisitoires sociaux, dites en conscience et devant la vérité suprême ce qui véritablement *existe* pour vous. Il y a longtemps que pour vous tout s’est déjà transformé en un mirage, en un jeu fugace et fallacieux de passions et d’intérêts humains. La couche trompeuse de social, dont vous recouvrez l’être, remplace chez vous l’être même. Depuis longtemps, la vie n’a plus pour vous de fondements ontologiques. Votre social ne vous a pas amenés au bien, il a vidé vos âmes. Les hommes des époques plus organiques et réelles du passé connaissaient des formes plus profondes de communications et de communion. Vous autres, vous êtes des communautaires par besoin amer, à cause du vide de votre âme. Votre attitude sociale est pleine de bruits et de clameurs, mais dépourvue de réalisme profond, sans relations avec les mystères de la vie, de l’homme et de Dieu. Il est grand temps pour vous de ralentir votre déplacement en surface et de commencer un mouvement en profondeur. Il est grand temps de réfléchir, de scruter l’âme humaine où doit véritablement se découvrir toute l’infinité du monde et celle de Dieu. Il vous est indispensable de sortir du sentiment social que vous avez de vous-mêmes et dans lequel vous êtes enfermés. Il est nécessaire de ressentir la société comme un élément inaliénable de l’ensemble cosmique, il faut en prendre conscience comme d’une partie intégrante et d’un degré du cosmos organisé par Dieu. Des milliers de liens rattachent la société humaine, perdue en un point de l’immense ensemble du monde, à la vie du grand cosmos, du monde divin. Il s’accomplit perpétuellement entre les deux un grand mouvement endocosmique et exocosmique. Et vous, vous avez désiré vous organiser socialement sur la terre en oubliant le cosmos et en vous détournant de l’ordre divin. Vous avez entassé utopies sur utopies, celles d’une organisation et d’une prospérité sociales définitives, en voulant ignorer l’afflux d’énergies cosmiques qui renversent toutes vos constructions illusoires, tous vos paradis terrestres et sociaux. Dans votre social rationaliste d’ici-bas, vous avez cherché à vous cacher du monde et de Dieu, des mystères ténébreux et lumineux, de l’infini terrible et de l’éternité attirante. Vous avez désiré y trouver un refuge pour échapper à l’horreur de la mort et de la corruption, vous avez créé des mirages éphémères. Vous vous mouvez dans le royaume de la mort. Chez vous, chaque instant du futur dévore le passé et sera dévoré par l’instant à venir. En aucun point de votre mouvement extérieur et tapageur, la vraie vie ne peut s’affirmer, qui est communion à l’éternité, victoire sur la mort et sur la corruption. Les Egyptiens qui élevaient leurs pyramides au nom de l’éternité connaissaient le mystère de la vie mieux que vous autres, « progressistes » de notre [35] siècle. Ces antiques constructeurs réfutent mieux que quiconque les « matérialismes économiques » que vous avez inventés et toutes les abstractions étouffantes et asservissantes de votre sociologie. En vérité, il était moins utopique de construire pour la vie éternelle ces pyramides insensées que d’édifier vos sociétés parfaites pour une vie temporaire et vouée à la décomposition. Vos rêves sociaux sont les produits de l’aliénation de votre sentiment sociologique par rapport à la conscience cosmique. Votre utopisme social est un rationalisme extrême, il aboutit à une folie rationnelle, la forme la plus mauvaise et la plus monstrueuse des folies. Dément est votre rêve de créer une société parfaite et béate dans l’ensemble mondial imparfait et souffrant. Dément et impie est ce désir dans un monde qui gît dans le mal, où le chaos n’est pas encore transformé en cosmos, qui, seul, peut être parfait et bienheureux ; et la société ne sera donc parfaite que dans l’état cosmique de l’ensemble universel. Cela signifie que la perfection et la béatitude ne sont possibles que dans le Royaume de Dieu. Le social humain est chargé de tous les péchés, et imperfections de l’univers. Il porte le sceau de la servitude et de la nécessité mondiales. Il faut donc racheter et libérer le monde, la création entière, pour que le social lui-même soit racheté et libéré. Vous autres, fous de raisonnement, vous vous enfermez dans les limites de votre arbitraire subjectif, de votre « psychologisme » social, si contraire à l’ontologie sociale, et vous bâtissez vos pauvres utopies, vos paradis artificiels, tant que la marche inexorable de la nécessité mondiale ne les ait pas renversés et ne vous ait pas contraints à réfléchir toujours plus profondément aux mystères de la vie. Si vous ne vous tournez pas librement vers toute l’immensité de la vie cosmique, une nécessité de fer vous y forcera. Car, en vérité, la nécessité est un grand bien pour ceux dont l’esprit n’est pas libre.

Votre sentiment social du monde n’a jamais rien eu de commun avec la vérité historique. C’est pourquoi il a toujours été rationaliste et utopique. Vous l’avez isolé non seulement du cosmos mondial mais aussi du cosmos historique. Vos théories subordonnent d’une manière abstraite l’homme au milieu naturel et social, rejettent sa liberté spirituelle et le transforment en un réflexe passif dans le tourbillon universel de la nature et de la société. Et pourtant, vous prétendez que l’homme peut de lui-même, spontanément, faire commencer l’histoire en rompant avec le passé, selon les schèmes de sa raison. Vous aimiez discourir sur « le saut du royaume de la nécessité dans celui de la liberté », dont serait capable cet esclave du milieu social, ce « réflexe » de la nécessité naturelle. Et précisément parce que vous n’avez pas reconnu que [36] l’homme était libre par l’esprit, vous l’avez arraché à la réalité concrète, historique, fondée sur l’esprit vivant des peuples. Tout chez vous est devenu abstrait, tant votre nécessité que votre liberté rationnelles. L’homme vivant et l’histoire vivante en sont absents. En vérité, la réalité historique est une réalité vivante et concrète, *sui generis*, différente des autres degrés de l’être ; elle obéit à ses propres lois, elle connaît son bien et son mal, elle est incommensurable avec des critères rationnels du bien et du mal. Vous avez nié cette réalité historique, vous n’avez pas su voir sa vie intérieure et organique, et vous y avez substitué des abstractions sociologiques. L’application de catégories sociologiques abstraites à la réalité historique concrète a mortifié celle-ci, elle l’a privée de son âme, rendant impossible la contemplation vivante et intuitive du cosmos historique. Vous avez ainsi décomposé la réalité historique qui est un degré hiérarchique de l’ensemble cosmique, et vous l’avez réduite aux éléments simples qu’avaient découverts d’autres sciences avant votre sociologie. Vous êtes des simplificateurs, en pleine confusion. Aussi la réalité vous échappe-t-elle, vous n’arrivez pas à la saisir, et il ne vous en reste entre les mains que des fragments abstraits, des miettes d’être.

Depuis longtemps déjà, vous démantelez l’être, en tant qu’ensemble concret et qu’ordre hiérarchique. Cette démolition délibérée et frénétique, vous l’accomplissez aussi dans votre science et dans votre politique. Vous aimez moraliser sur la réalité et le passé de l’histoire. Vous vous plaisez à prononcer des jugements de valeur individuels, moraux et bornés, au sujet de la vie historique, laquelle est surindividuelle, et vous considérez avec haine celle de votre peuple et de l’humanité entière. Vous ne voyez dans le passé que le mal et l’oppression, vous n’êtes pas capables de comprendre que dans les contraintes mêmes qui se sont produites dans l’histoire, il y avait une certaine vérité et comme une réfraction de la Providence divine dans les ténèbres. Tolstoï était un homme de votre esprit quand il rejetait l’histoire entière comme un mal sans mélange et qu’il la mettait en pièces au nom de son moralisme individualiste. Mais Tolstoï était plus radical et plus conséquent que vous ne l’êtes, en appliquant celui-ci d’une manière systématique à l’ensemble du domaine social, alors que vous rejetez et vilipendez l’histoire aussi bien au nom d’un moralisme individualiste qu’à celui d’une société que vous construisez sur des contraintes nouvelles et inouïes, sur un asservissement de l’homme sans précédent dans l’histoire. Vous devez reconnaître la nature *sui generis* de la réalité historique et constater qu’elle comprend une loi du bien, laquelle est rationnellement incommensurable avec celle de la réalité individuelle. On ne saurait voir dans la réalité historique rien que l’accomplissement des destinées d’individus et de masses, rien qu’un conglomérat mécanique de ces atomes [37] individuels et de ces collectivités humaines arbitraires. Il faut y voir aussi l’accomplissement du destin des nations, de l’humanité, du monde, en tant que réalités et que communautés concrètes. Les sociétés sont des organismes réels, alors qu’il n’existe pour vous que des atomes, des masses. Vous voudriez faire passer toute l’histoire par le suffrage universel, mais vous savez d’avance que la masse des électeurs ne reconnaît pas sa propre histoire. Si elle avait suivi les votes de la majorité, non seulement l’histoire n’aurait pu s’accomplir, mais elle n’aurait jamais commencé. Le monde serait resté dans ses ténèbres primitives, dans l’état de non-manifestation originelle, dans l’égalité du non-être. Les atomes et les masses n’auraient pas consenti les sacrifices qui sont le prix de l’histoire. On ne peut appliquer à celle-ci le suffrage universel et la loi de la majorité, moraliser à son sujet ni exiger d’elle une égalisation d’atomes.

Vous autres, rationalistes-utopistes, en proie à la folie ratiocinante, vous n’avez rien appris des leçons de l’histoire. Vous n’avez pas saisi le sens des épreuves qui vous étaient envoyées d’en haut. Vous aviez la possibilité d’apprendre et de comprendre beaucoup de choses après l’expérience de la révolution française. La réaction spirituelle contre celle-ci a bien aiguisé l’intelligence d’hommes créateurs et d’avant-garde. Vous les avez traités de « réactionnaires ». Mais, à bien des égards, ce sont eux qui ont fécondé cette science du XIXe siècle que vous êtes forcés, vous aussi, de tenir pour la vôtre. La réaction spirituelle contre la révolution a également été une réaction contre tout le rationalisme du XVIIIe siècle. Elle nous a donné un sens de l’histoire et nous a fait découvrir les bases irrationnelles de la société. Depuis l’expérience de la révolution, possédée par la démence rationaliste, il est devenu clair que la société n’a jamais été ni ne pourra jamais être fondée sur des principes purement rationnels, entièrement intelligibles et établis selon l’arbitraire de la petite raison humaine. Les fondements de la société résident dans l’ordre divin du monde.

La société humaine a un fondement aussi mystérieux que celui de toute la nature organique, dont elle est inséparable. Après la révolution, les accomplissements secrets de l’histoire, la relation des temps sont apparus devant la conscience affinée et approfondie des hommes, en mettant une borne à l’arbitraire du jugement qu’ils appliquaient à l’organisation de la société. Joseph de Maistre s’est placé sur un terrain religieux pour combattre l’esprit de la révolution et des lumières rationalistes du XVIIIe siècle. Dans cette lutte spirituelle, il a découvert que des lois régissaient la vie sociale et qu’elle avait un fondement objectif. Il a pris conscience de la nature organique et non pas artificielle de la société et [38] de l’État. C’est ainsi que la réflexion « réactionnaire » de Joseph de Maistre et de ceux qui lui étaient proches par l’esprit a eu pour conséquence lointaine le naturalisme sociologique. L’on peut même rattacher le darwinisme en sociologie à cette réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle. Auguste Comte, lui, a reconnu sans ambages sa parenté avec de Maistre. Espinasse a raison de montrer que celui-ci et l’école théologique du début du XIXe siècle avaient justement permis de découvrir cette vérité, à savoir : la société est une création de la nature et non pas de l’arbitraire humain. Et il voit dans les représentants de cette école les fondateurs de la sociologie scientifique. Encore que d’une façon partielle, c’est alors aussi que l’on a découvert le rapport existant entre le social humain et l’ensemble de la nature. Pour la conscience religieuse, ce fondement objectif de la société, cette loi naturelle qui la régit, correspondent à l’état de péché dans lequel se trouve le monde humain. Il gît dans le péché, il doit être soumis à des lois. Sinon, le chaos mauvais renverse l’organisation du monde et détruit toute œuvre cosmique. Cette révélation de la loi nécessaire pour la nature et pour la société contient quelque chose de moralement juste, car elle met en évidence le péché originel. L’on ne peut violer la nature. Il faut racheter ses péchés. C’est ainsi que la loi objective de la vie sociale se révèle sous deux aspects : religieux et naturaliste.

Vous n’avez pas seulement reconnu la science, vous l’avez divinisée et transformée en une utopie rationaliste. Mais vous ne vous êtes jamais montrés humbles devant la connaissance objective, jamais vous n’avez bridé vos passions et vos appétits par les impératifs du savoir. Vous avez été des matérialistes et des positivistes extrêmes, mais la soif de connaître vous est toujours restée étrangère. Votre connaissance a été subjective et non pas objective, elle a été un instrument de destruction. C’est non pas la science qui vous a inspirés, mais une sorte d’*Aufklärung* négative qui est une semi-instruction et un véritable nihilisme. De la loi objective de la nature et de la science, vous avez conclu que tout était permis et que vous pouviez reconstruire la vie selon votre propre arbitraire. Il est grand temps de vous soumettre à la science rigoureuse et à la connaissance désintéressée. Votre savoir à vous a toujours été cupide et il n’a par conséquent jamais été véritable. Vous avez inventé qu’il existait une science « bourgeoise » et une science « prolétarienne », et vous avez ainsi détruit en vous la possibilité de toute connaissance, anéanti l’idée même de science. Le grain de science objective que contenait le marxisme a été définitivement dissout par sa passion subjective de classe, par des intérêts et des appétits humains. L’humilité devant la science, la connaissance des fondements objectifs du social auraient modéré votre méchanceté et votre frénésie, elles auraient amené votre [39] esprit malade à une *catharsis*. Vous auriez cessé de voir partout la volonté mauvaise des gouvernements et des classes dirigeantes, et vous auriez pénétré plus profondément les causes des maux et des malheurs de la vie humaine. Mais, pour cela, vous devez vous humilier non seulement devant la science, mais aussi devant la religion. Vous devez vous tourner vers la source suprême de la lumière. La société et l’État ne peuvent être fondés que sur des principes religieux, spirituels. Ils se décomposent et s’atomisent lorsque ces assises de la communion et du gouvernement des hommes sont minées. Vous n’accédez à la compréhension de cette vérité élémentaire que lorsque la catastrophe s’abat et que vous risquez vous-mêmes de vous perdre.

Il est rare, bien trop rare, que les hommes de votre espèce, de votre sentiment de la vie et de votre conscience se mettent à réfléchir aux sources premières de l’existence universelle, qui déterminent aussi l’existence sociale. C’est que vous ne cherchez pas *le sens* de la vie, vous n’en cherchez que les biens. Une telle direction de votre esprit vous ferme la connaissance des mystères de la vie tant cosmique que sociale. Dans le champ de votre vision, il n’entre qu’un fragment de la nature et de la société, objet de rationalisation pour votre pensée misérable. Je dis « votre pensée », parce que dans votre action se déchaînent toujours des passions irrationnelles et les ténèbres montent d’un abîme sans fond qui vous reste incompréhensible.

Il existe en effet dans notre vie et dans celle du monde une source obscure, insondable et inépuisable. Votre lumière rationnelle est impuissante à éclairer ce sombre infini qui nous entoure. Deux infinis nous embrassent : le supérieur et l’inférieur, le lumineux et le ténébreux, le bon et le mauvais. Aucun des deux n’est intelligible à votre petite raison. Ni l’infini divin ni l’infini chaotique ne sont *donnés* à votre conscience bornée. Celle-ci ne saisit que le domaine limité et intermédiaire qui est susceptible d’être rationalisé. De la sorte, aucun approfondissement de la connaissance n’est possible, ni, en particulier, dans le domaine social. Celui-ci constitue un petit univers où se reflètent les mêmes principes et agissent les mêmes énergies que dans le macrocosme. *C’est que le cosmos et le chaos se livrent bataille aussi bien dans le monde social que dans le grand univers*. La connaissance du social doit contribuer à la victoire du principe cosmique sur le chaotique. Toute connaissance véritable contient une lumière ontologique, un principe cosmogonique qui vainc les ténèbres chaotiques. Mais votre rationalisme confiné est incapable non seulement de surmonter la nuit du chaos, mais encore de la percevoir, de la connaître ; et c’est pourquoi vous restez en son pouvoir.

Les vieux mystiques allemands ont entrevu la vérité sur la source obscure de l’être. Le plus grand d’entre eux, Jacob Boehme, [40] a traité de l’*Ungrund*, de l’absence d’assise, de l’abîme plus profond que Dieu. Et Maître Eckhardt a parlé de la divinité, plus abyssale que Dieu. La lumière divine s’embrase dans une ténèbre sans fond. On ne peut même pas lui donner l’appellation d’être, elle est au-dessous de tout être ; aucune catégorie, aucune définition ne lui sont applicables. Cette lumière primordiale qui s’allume dans l’éternité est le processus théogonique de la naissance divine.

Mais il serait erroné de concevoir ce processus par analogie avec l’évolution qui s’accomplit dans le monde. Il ne subordonne pas l’éternité au temps, où règne la corruption, où chaque instant dévore le précédent. Il est la révélation de la lumière dans les profondeurs mêmes de l’éternité. Notre petite raison s’y heurte à des antinomies insolubles, à des contradictions insurmontables. Ce qui se passe dans l’éternité se reflète dans le temps, dans le cours temporel du monde. La lumière naît dans ce processus cosmogonique et anthropogonique, et elle vainc les ténèbres chaotiques. Des vagues sombres affluent du fond de l’abîme et le chaos en tumulte doit être vaincu dans l’homme et dans le monde afin que l’image de l’homme et celle du cosmos ne soient pas englouties, ne disparaissent point et que continue l’œuvre divine de la victoire sur les ténèbres, de la création de l’être cosmique.

La naissance de la lumière dans les ténèbres, le passage du chaos au cosmos correspondent à l’apparition de l’inégalité de l’être dans l’égalité du non-être. Dans la société humaine, il y a un principe non seulement mystérieux, mais encore ténébreux. Le chaos s’agite dans la masse humaine, et c’est au prix d’un grand effort que le cosmos social se forme et se maintient. Les afflux renouvelés des ténèbres, qui exigent de nouvelles forces de la part de la lumière transfigurante, s’appellent, dans l’histoire, les invasions des barbares, tant extérieurs qu’intérieurs. L’Egypte ancienne et Rome avaient connu ces assauts. Le principe barbare, scythique, nous évoque l’abîme caché sous la société la plus tranquille et la plus conservatrice.

Les vagues de barbarie ont été utiles et instructives pour les époques trop contentes d’elles-mêmes, trop sereines, closes et cloîtrantes. L’homme vit toujours au-dessus de l’abîme et aucun conservatisme ne doit voiler cette vérité. Il y a toujours des ténèbres abyssales dans la masse, dans la foule. Et les révolutions ont toujours été ces mêmes poussées de ténèbres chaotiques que les invasions barbares. Elles sont toutes deux nécessaires au monde sénescent. L’on ne peut nier leur importance dans l’histoire, mais elle n’est pas là où vous la voyez, vous autres, les idéologues de la barbarie et de la révolution.

[41]

La vie cosmique est hiérarchique. La vie sociale l’est aussi, dans la mesure où elle contient un ordre cosmique et où sa liaison organique avec le cosmos n’est pas rompue. Voilà le mystère qui reste incompréhensible aux hommes de votre esprit. Toute destruction de la hiérarchie cosmique atomise l’être, détruit la réalité de ce qui est commun et de ce qui est individuel (de l’État, de la nation et d’autres communautés réelles ainsi que de la personne humaine), et les atomes se trouvent soudés en des collectivités mécaniques. Depuis les temps anciens, il se produit une lutte dans la société humaine entre les principes cosmiques, c’est-à-dire hiérarchiques, et les principes politiques, c’est-à-dire atomistiques et mécaniques. Le principe hiérarchique, comme toute chose en ce monde, peut dégénérer, il peut faillir à sa mission éclairée et engendrer les abus les plus affreux. Il peut devenir pesant, inerte, et faire obstacle au mouvement créateur. C’est ainsi que dès l’Antiquité, l’autorité hiérarchique du roi et du prêtre non seulement gouvernait les peuples et les conduisait vers la lumière, mais aussi freinait le mouvement créateur. Trop souvent, la hiérarchie de la royauté et du sacerdoce s’est opposée au prophétisme libre. Et chaque fois que les principes hiérarchiques se chargeaient de trop de péchés et que ceux qui en étaient investis manquaient à leur devoir de répandre la lumière, de sombres flots montaient des profondeurs, menaçaient d’emporter le cosmos social et d’en détruire l’ordre. La hiérarchie de la royauté et du sacerdoce doit donner libre cours à l’esprit prophétique, autrement elle dégénère en un légalisme mortifiant et elle reçoit son châtiment.

Néanmoins, il est nécessaire de distinguer le principe, l’idée, de l’état de fait, celui de péché. Dans ce monde, il faut répandre la lumière par degrés. Il y a une distinction essentielle entre l’ésotérique et l’exotérique. Elle maintient la possibilité d’une vie spirituelle et créatrice supérieure pour une partie élue de l’humanité, pour son aristocratie authentique. Toutes les ténèbres chaotiques et insondables de la masse humaine ne peuvent en un instant accéder à la lumière suprême. La masse humaine doit progressivement être extraite du royaume des ténèbres et libérée de son asservissement au chaos, selon un processus d’éducation. Les barrières hiérarchiques qui s’opposent à la montée des ténèbres chaotiques et au triomphe instantané de la masse quantitative sauvegardent les sources de clarté et défendent l’esprit de lumière contre son étouffement par le chaos psychique et matériel. Partout dans la vie des peuples antiques, il en a été ainsi. Toutes les grandes religions connaissaient la différence entre l’ésotérique et l’exotérique, et elles ont créé un ordre hiérarchique qui était tourné non pas vers le monde secret, mais vers l’extérieur. De cette façon, la qualité a été préservée de l’anéantissement par la [42] quantité et celle-ci a été acheminée vers l’illumination. Les religions de l’Orient avaient un aspect caché qui a exercé une influence décisive sur les plus hautes conquêtes de la culture grecque. Il y avait là des révélations véritables qui anticipaient le christianisme. Toutefois, la religion populaire de l’Egypte les ignorait. Elle était encore immergée dans les ténèbres païennes. Il en était de même en Grèce. Les révélations chaotiques des esprits et des démons de la nature non encore pénétrée de lumière enveloppaient la Grèce de toute part et menaçaient d’engloutir l’esprit qui s’éveillait. Le paganisme ne pouvait pas libérer les peuples antiques de la puissance terrible de la démonolâtrie qui le déchirait. Tout ordre hiérarchique représentait cependant une tentative pour protéger la vie spirituelle de la puissance de cette nature chaotique et pour créer des principes formateurs qui pussent s’opposer aux flots élémentaires.

L’on ne saurait trouver les plus hautes acquisitions de la vie spirituelle de la Grèce dans la religion de Dionysos, dans cette mystique populaire qui était la proie des puissances ténébreuses. Il faut les chercher dans l’orphisme, dans les mystères d’Eleusis, chez Pythagore, Héraclite et Platon. Dans le déchaînement des orgies dionysiaques, le peuple était livré aux tourments des démons et il désirait se libérer de son existence amère et confinée en communiant avec le tourbillon élémentaire de la nature. Un triomphe complet du dionysisme aurait signifié l’écroulement de la Grèce. Le principe de la forme apollonienne devait brider ces éléments dionysiaques pour que la face de l’homme pût s’élever au-dessus des ténèbres. Le principe apollonien est aristocratique, le principe dionysiaque est démocratique. Il fournit le fondement élémentaire et populaire. Une domination sans partage de celui-ci, le règne absolu de la démocratie, se transforment en une orgie dionysiaque qui estompe le visage de l’homme et qui plonge son esprit dans le chaos naturel. Le dionysisme est l’ennemi de tout hiérarchisme et de tout ésotérisme, il triomphe aux époques révolutionnaires, dans les mouvements de masse, mettant ainsi en danger et livrant aux bêtes les plus grandes valeurs et réalités spirituelles. Le principe aristocratique, celui de l’ordre hiérarchique, de la forme et de la mesure, qui établit distinction et distanciation, sauve la vie supérieure, protège les sources de la lumière et empêche que la personne humaine ne soit dévorée.

L’être de la personne suppose en effet des distinctions et des distances, des formes et des frontières. Le dionysisme révolutionnaire les détruit toutes et, par conséquent, il est profondément hostile à la personne, dont il ne reconnaît ni ne connaît le visage. Lorsque l’Église chrétienne a mené le combat contre la démonolâtrie élémentaire, elle a protégé ce visage, l’image et la ressemblance de Dieu ; elle a aidé l’homme à se tenir droit. Dans toutes [43] les révolutions, ce culte des démons, sous une forme sécularisée, s’empare de nouveau de l’homme et le déchire. Le principe personnel est lié au principe hiérarchique, il émerge et se développe dans le cosmos ; il périt dans le chaos. Il est essentiellement aristocratique, il suppose des distances, il ne souffre pas la confusion chaotique, l’effacement plébéien de toutes frontières et distinctions. C’est un principe qualitatif, il est précisément cette qualité que l’on ne peut reproduire et qui n’admet pas de mélange quantitatif. Seul le mystère d’amour du Christ conduit vers l’union sans détruire la personne, en affirmant celle-ci dans chaque homme. Quant à vous autres, qui vous trouvez sous l’emprise des éléments dionysiaques, qui êtes déchirés par les démons de la nature chaotique, vous ignorez la personne et vous ne savez rien de la liberté. Vos révolutions entraînent l’asservissement de l’homme en l’immergeant dans les ténèbres originelles. Votre esprit sombre dans un corps psychique collectif et il perd ses qualités les plus hautes. Le principe spirituel est aristocratique et non démocratique, comme l’est l’élément psychique et charnel. L’apparition du principe aristocratique dans le monde a été la conséquence d’une lutte de la lumière contre les ténèbres, elle a signifié la naissance de la personne, la libération de l’esprit. Votre dionysisme révolutionnaire a toujours été et sera toujours un triomphe momentané de la quantité qui renverse les frontières des personnes et des images, l’émergence hors des ténèbres de la plèbe sans visage et sans forme. Voilà pourquoi le principe du développement organique, progressif, grâce à la lumière qui se répand d’en haut au moyen de la vie historique, a un sens moral et religieux : il protège la personne humaine, la liberté et la vie spirituelle.

Il y en a beaucoup parmi vous qui aiment parler de liberté et de libération. Mais de la liberté de qui parlez-vous ? Existe-t-il chez vous un sujet de la liberté ? Libérer les éléments chaotiques ne signifie pas libérer l’homme. Ceux-ci ne peuvent pas constituer un sujet de libération, ils sont une source d’asservissement. L’homme est avant tout prisonnier de ces ténèbres qui entraînent vers le bas son image et l’empêchent de s’élever et de se dresser de toute sa taille. Libérer l’homme et la personne humaine, c’est les libérer de l’élément chaotique et non pas donner à celui-ci libre cours en l’homme et dans le peuple. Voilà pourquoi tous les hommes de quelque profondeur ont compris que la libération véritable supposait une certaine ascèse, une discipline et une limitation de soi-même. Déchaîner les passions élémentaires, c’est asservir l’homme. Lorsque celui-ci est la proie de son propre chaos, il est un esclave, les passions dissolvent sa personne, les péchés la rendent impuissante. Il est grand temps que vous autres, « libérateurs » [44] de l’homme et du peuple, qui enlevez tout frein aux éléments, vous réfléchissiez au problème de la personne humaine. Pourquoi n’y a-t-il pas de personne dans vos révolutions, pourquoi y est-elle livrée à la fureur des éléments qui l’engloutissent et auxquels vous élevez des louanges ?

Vous n’avez jamais pu résoudre le problème du rapport entre la personne et la société, vous n’avez même pas su le poser. Vous avez laissé échapper la réalité. Pour vous, ni la personne ni la société ne sont réelles, tout est depuis longtemps réduit en poussière. Votre conception « révolutionnaire » du monde est un nominalisme et un atomisme extrêmes en matière de philosophie sociale. Votre collectivisme n’est que l’envers de ce nominalisme et de cet atomisme Vous avez perdu les réalités véritables et vous voulez leur substituer une réalité nouvelle qui est artificielle et illusoire. Votre vision du monde nie tout réalisme ontologique. Vos ancêtres, ce sont les sophistes. Vous avez rejeté les fondements de la philosophie sociale ontologique qu’avait posés Platon. Celui-ci est trop aristocratique à votre goût et vous avez vu en lui la source de la « réaction » mondiale. Le socialisme de Platon était en effet aristocratique, il était fondé sur une hiérarchie des réalités ontologiques. Platon admettait la réalité ontologique du tout, celle du bien et de la justice suprêmes. Quant à vous, vous commencez par les rejeter et par atomiser le tout. Votre justice est arbitraire, subjective, de classe ; elle est le produit d’intérêts et de passions. Vous entreprenez votre œuvre après avoir atomisé les réalités, les ensembles et les communautés. En fait, vous voulez construire votre œuvre sur rien et à partir de rien. C’est ce qu’a déclaré sans ambages le plus radical et hardi d’entre vous, Max Stirner, encore qu’il ne soit guère populaire parmi vous. Or, même lui a manqué de conséquence et n’a pas été jusqu’au bout de son radicalisme. Il a posé 1’ « unique » sans y être du tout fondé. Car en effet cet « unique » est privé de toute réalité, il erre tout nu et indigent de par le monde. Il ne possède pas de « moi ». Or la personne fait partie de la hiérarchie des réalités ontologiques. Elle suppose aussi la réalité des autres personnes et de ce qui la dépasse. Elle n’existe pas s’il n’y a rien au-dessus d’elle. Elle se décompose et se désintègre dans l’individualisme nominaliste. Celui-ci l’atomise tout autant que la nation, l’État, l’Église, le cosmos, Dieu. S’il n’y a aucun ensemble réel et cohérent, s’il n’y a pas de tout, il n’y a pas non plus d’intégrité de la personne. Celle-ci partage le sort de toutes les réalités du monde et choit avec elles. Si Dieu n’existe pas, il n’y a pas de personne humaine. Celle-ci dépend de l’universalisme, et non de l’individualisme. La perte de la personne humaine est irrémédiablement assurée dans votre collectivité humaine, cette termitière future, cet abominable Léviathan, où [45] périssent toutes les réalités. J’aurai l’occasion d’y revenir plus d’une fois.

Votre collectif est une fausse réalité, appelée à s’élever sur l’emplacement des réalités disparues. Toute réalité est une personne et possède une âme vivante, comme l’homme et la nation, l’humanité et le cosmos, l’Église et Dieu. Dans la hiérarchie que ces personnes composent, aucune n’en fait périr une autre ; elles se complètent et s’enrichissent mutuellement. Toutes les réalités participent de l’Un, concret, intégral, alors que votre collectif impersonnel, privé d’âme et arraché à tout fondement ontologique, apporte la mort à l’être personnel. Aussi son triomphe aurait-il été celui de l’esprit du non-être. Il n’y a rien d’humain dans le collectivisme révolutionnaire, pas plus que de surhumain ; tout y est inhumain et athée, simple destruction de l’homme et de Dieu. Le sort de l’homme et celui de Dieu sont inséparables dans les siècles des siècles. Et le diable lui-même est impuissant à modifier cette communauté éternelle des destinées, au sein de laquelle Dieu en personne a été crucifié en tant qu’homme.

Vous niez et vous assassinez la personne, hérauts de la révolution matérialiste, socialistes et anarchistes, radicaux et démocrates de toute couleur, champions du nivellement et de la confusion, apôtres de la religion de l’égalité. Vous voudriez réduire les hommes en atomes et la société humaine en une mécanique, une collection d’atomes impersonnels. Mais en vérité l’homme n’est pas un atome, c’est un individu, une individualité, un être distinct. Chacun a sa destinée unique dans la vie sur terre, comme dans celle de l’au-delà, dans l’éternité. Ce n’est pas par hasard ni pour des raisons extérieures et dénuées de sens que chaque homme reçoit en partage sa destinée, avec ses épreuves et ses souffrances. « La petite larme » dont parle Ivan Karamazov avait un sens dans le sort de l’enfant torturé. Se révolter contre cette larme, contre les souffrances qui sont le prix du processus mondial et historique, c’est refuser tout sens supérieur à la vie, c’est ne pas reconnaître l’ordre divin du monde. L’athée n’accepte pas la larme de l’enfant ni toutes les souffrances de la vie, il s’élève contre Dieu au nom du bien-être et du confort de l’homme sur la terre. Mais il est prêt à répandre incontinent quantité de larmes et à causer nombre de souffrances pour atteindre au plus vite une existence pleine de béatitude. Telle est la contradiction morale de tous les révolutionnaires.

Intellectuels-révolutionnaires russes, vous avez beaucoup parlé de la larme de l’enfant, des peines intolérables du peuple ; c’était votre thème préféré. Vous laissiez libre cours à une fausse sentimentalité et vous déclamiez en promettant un paradis de bonheur. [46] Mais lorsque l’heure de votre règne est arrivée, vous avez manifesté une cruauté inouïe, vous avez transformé votre pays en un océan de larmes et vous avez causé à votre peuple une quantité incalculable de souffrances. La sentimentalité débouche souvent sur la cruauté, dont protège une attitude plus rigoureuse et plus austère devant la vie. L’homme s’éclaire quand il comprend et admet le sens supérieur des larmes et des souffrances. Quiconque éprouve un sentiment religieux et a une vision de la figure de l’homme sait que la destinée de celui-ci est mystérieuse et qu’elle ne peut être déterminée toute dans le cadre étroit de ce fragment de la vie immense et éternelle, que nous appelons existence terrestre, vie empirique de l’homme de sa naissance à sa mort. Le sort de chacun plonge dans l’éternité, où se trouve le secret de son sens. Tout paraît fortuit, absurde et injuste dans les limites de cette courte vie. Tout acquiert sens et justification dans l’éternité. Et vous autres qui vous insurgez contre l’être divin du monde et qui vous révoltez contre l’éternité, vous ne sentez pas ni ne voyez la face de l’homme, vous n’apercevez que des miettes, des écailles de la personne, des états transitoires, des peines et des satisfactions temporaires. Votre défense humaniste et sentimentale de l’homme, votre désir fanatique de l’affranchir de ses souffrances expriment bien votre incroyance en Dieu et en l’homme, votre athéisme. Ainsi détruit-on toujours la personne en voulant libérer l’homme de la souffrance. Accepter celle-ci et reconnaître le sens de la destinée, qui paraît extérieurement si injuste et si injustifiée, c’est affirmer la personne et croire en l’homme et en Dieu. Si les destinées sont diverses, chargées de souffrances et de larmes, c’est justement parce que l’homme est un être profondément individuel, qui se différencie. Il faut le considérer d’une façon concrète, et non pas abstraite, dans l’ensemble de son histoire qui ne se répète point, empirique et métaphysique, avec toutes ses relations mondiales et organiques. Alors seulement comprendra-t-on quelque chose à son sort. Or, vous prenez l’homme comme un atome, tous les hommes vous semblent être égaux et mériter un sort indistinct. Vous voulez libérer ainsi l’homme de l’injustice et de la souffrance, et c’est ainsi que vous le tuez. Vous pulvérisez l’être en des atomes abstraits. Pour l’homme concret et individuel, la relation avec ses ancêtres, sa patrie, l’histoire, a un sens et son rapport avec une classe, un milieu, n’est pas non plus fortuit. Or l’homme abstrait, sans qualités, pris en dehors de l’histoire, de son passé, de sa patrie, de ses pairs et de ses aïeux, n’est plus un homme ni une personne ; ce n’est plus qu’un atome, l’abstraction des abstractions. Insensé et athée est votre désir même d’égaliser les souffrances humaines et de mesurer rationnellement qui souffre plus, qui moins, quelles souffrances sont justes et quelles, injustes. Il ne vous est pas donné de juger les destinées des hommes ni celles [47] de Dieu. Il ne vous est donné que de témoigner d’un amour actif envers votre prochain pour alléger ses souffrances et apporter de la joie dans sa vie. Cette œuvre d’amour et d’assistance n’a rien de commun avec une pesée et une comparaison rationalistes des destinées humaines ni avec leur nivellement forcé. Votre religion révolutionnaire de l’égalité est précisément l’athéisme, la négation du sens supérieur de la vie mondiale. Elle conduit non pas vers la création d’une vie meilleure et plus haute, mais vers l’avilissement et la destruction de toutes les richesses de l’être.

Je sais bien que vous trouverez « réactionnaire » tout ce que je vous dis et que vous verrez dans mes pensées une justification du mal social. Mais j’ai cessé depuis belle lurette d’attribuer de l’importance à vos définitions et toutes vos paroles ne sont pour moi qu’un bruit importun. Aussi vos cris et vos jugements ne m’arrêteront-ils pas. L’inégalité est religieusement justifiée par le destin individuel, sans précédent ni répétition, de la personne humaine dans l’éternité. Cela ne signifie certes nullement que l’homme ne doive point soulager ni améliorer l’existence ici-bas ; au contraire. Ce faisant, il accomplit le précepte d’amour. Mais cela signifie que l’on ne peut s’insurger contre les fondements premiers de l’être divin du monde, les détruire ni opposer son propre sens limité et arbitraire à celui, divin, de la vie. L’inégalité est la base de tout être cosmique, elle est la justification de l’existence de la personne humaine et la source de tout mouvement créateur dans l’univers. Toute naissance de la lumière dans les ténèbres est une manifestation de l’inégalité. Chaque mouvement créateur en est un signe, il est une élévation, une formation de qualités à partir de la masse sans qualités.

La théogonie même est une inégalité éternelle. C’est de l’inégalité qu’est né le monde, le cosmos, et c’est d’elle qu’est né l’homme. Une égalité absolue aurait laissé l’être dans un état indifférent, non manifesté, c’est-à-dire dans le non-être. Exiger l’égalité absolue, c’est vouloir retourner à l’état originel, chaotique, ténébreux, au nivellement et à la non-différenciation ; c’est vouloir le néant. L’exigence révolutionnaire du retour à l’égalité dans le néant est née du refus d’assumer les sacrifices et les souffrances par lesquels passe la voie de la vie supérieure. Voilà la réaction la plus effrayante, la négation du sens de tout le processus créateur du monde. L’enthousiasme de la révolution est un enthousiasme réactionnaire. L’exigence contraignante de l’égalisation qui procède de l’obscurité chaotique est une tentative pour détruire la structure hiérarchique du cosmos formé par la naissance créatrice de la lumière dans les ténèbres ; c’est un essai pour détruire la personne même de l’homme en tant que degré hiérarchique né dans l’inégalité ; c’est un attentat contre la place royale de l’homme dans l’ordre cosmique. Car cette place est acquise [48] au prix d’une inégalité et d’une extraction, d’une séparation terribles.

L’on peut aussi exiger que l’égalité s’étende aux degrés inférieurs, inhumains, de la vie cosmique. Ce que la frénésie égalitaire fait toujours monter à la surface, ce ne sont pas les principes de l’homme, déjà aristocratiques par essence, ce sont les principes inférieurs, inhumains que recèle l’homme même, les esprits chaotiques des éléments naturels. Dans tous les mouvements communistes de masse, l’on sent toujours quelque chose d’inhumain, l’émergence de certaines forces de la nature qui empêchent le développement de la figure humaine dans les masses elles-mêmes. Il convient d’apporter enfin quelque lumière, une lumière séparatrice, dans les ténèbres de vos confusions. Le sentiment forcené de l’égalité est de la jalousie envers l’être d’autrui, une incapacité d’élever le sien propre sans jeter des regards envieux sur le voisin. L’inégalité, au contraire, admet que l’on affirme l’être dans chacun, indépendamment de l’autre. Vous êtes des égalisateurs de l’être dans le néant.

Vous aimez vous servir aussi du christianisme à vos fins. Vous ne vous refusez même pas à vous référer à l’Évangile, dans lequel vous ne croyez pas et que vous ne reconnaissez pas. Mais vous ne pouvez rien y trouver de profitable, que des sons étranges et des combinaisons de mots qui vous restent inintelligibles. Vous n’avez pas accès à l’intérieur des mystères chrétiens. Le christianisme reconnaît la valeur absolue de toute âme humaine et il sait que toutes les âmes valent également devant Dieu. Mais on ne peut en déduire aucune conclusion favorable à une égalité et à une confusion extérieures et mécaniques. Le christianisme n’a pas provoqué d’insurrections ni de révolutions, même contre l’esclavage, à un certain niveau de l’évolution mondiale. Il professait seulement que l’âme de l’homme, socialement asservi, possédait une valeur absolue et qu’elle était égale, devant Dieu, à l’âme d’un seigneur. L’esclave et le maître pouvait être des frères dans le Christ, et l’esclave pouvait occuper dans l’Église du Christ une situation plus élevée que le maître. L’égalité chrétienne des âmes devant Dieu relève du royaume plein de grâce de l’Esprit. Elle ne peut être transposée sur le terrain social. Pour le christianisme, pour la conscience chrétienne, c’est l’âme humaine qui a une valeur absolue, et non pas la vie terrestre et empirique de l’homme. La valeur, le sacré, la réalité spirituelle ont une plus grande importance que la vie empirique, que le bien-être et la satisfaction des hommes, que leur vie même. Le christianisme ne craint pas les souffrances sur la terre, il les accepte et en reconnaît le sens dans l’accomplissement des destinées humaines. Pour la conscience chrétienne, les souffrances et les larmes purifient l’âme. Cette conscience n’enseigne pas de rendre son billet à Dieu, comme l’exigeait [49] l’athée Ivan Karamazov, au nom des souffrances des hommes, dans l’incapacité où il était de donner un sens au mal. Vous n’avez rien à faire avec le christianisme, vous en êtes des renégats.

Vous vous êtes bruyamment insurgés contre les fins mystérieuses de la vie humaine pour défendre des buts tangibles, pour défendre l’homme contre Dieu. Vous vous êtes révoltés contre les sacrifices que tout ce qui est mystérieux et grand exige. Au nom de ce qui est compréhensible et rationnel, vous provoquez des révolutions ; au nom d’utopies de petits-bourgeois, du confort à hauteur d’appui pour chacun et pour tous, vous rejetez les valeurs les plus hautes et les plus sacrées. Vous avez opposé le bien-être de chacun et de tous aux valeurs surhumaines. Et c’est ainsi que se heurtent deux conceptions du monde, deux sentiments de la vie, inconciliables. Nous autres, gens de la conception religieuse qui avons reconnu l’ordre divin de l’univers, qui nous sommes inclinés devant le sens religieux de la vie, nous acceptons le sacrifice dans notre petite vie terrestre, proche, compréhensible, le sacrifice du bien-être ici-bas au nom des fins mystérieuses et supérieures de la vie de l’homme et du cosmos. Nous ne nous rebellons pas contre l’histoire et contre la culture qui ont été achetées à grand prix par le sang sacrificiel de nos innombrables ancêtres. Nous repoussons d’un point de vue religieux l’idée même, basse et traîtresse, selon laquelle l’on pourrait créer prospérité et bonheur sur cette terre où sont enterrées toutes ces générations qui ont souffert et se sont sacrifiées, sur cette terre qui est le cimetière des grands défunts et des grands monuments du passé. Elle n’est pas noble ni convenable à Dieu cette idée qui est la vôtre : affranchir des sacrifices et des souffrances la génération future pour le compte des générations passées.

D’un point de vue non pas matérialiste ni positiviste mais plus avisé, l’on ne comprend d’ailleurs pas pourquoi les générations futures devraient avoir pour nous une réalité plus grande et nous intéresser plus que les générations précédentes. Il y a quelque chose de vil et d’ignoble dans ce triomphe du temporaire sur l’éternel. Vous qui êtes exclusivement tournés vers une vie prospère à l’avenir, vous vous trouvez sous l’empire de l’esprit de la mort et non de celui de la vie. Combien profonde est la pensée de Fédorov quand il pose aux fils errants, aux fils prodigues, le problème de la ressuscitation de tous les aïeux défunts. C’est là une tâche plus radicale, plus grande et plus noble que le jugement rationaliste et moraliste auquel vous soumettez l’histoire, que votre destruction du passé au nom du bien de l’avenir. Le jour où l’idée du bonheur de chacun et de tous l’emporterait définitivement sur celle de la valeur et du sacré suprapersonnels et surhumains, [50] rien de grand, rien de véritablement puissant ni de beau ne serait plus possible dans le monde. La vie humaine serait tombée dans les bas-fonds, elle serait devenue élémentaire, à moitié animale.

Le triomphe de l’idée du bonheur personnel amènerait une chute de la personne. Seule la vision de la valeur suprapersonnelle conduit à l’élever. C’est là un fait historique irréfutable qui mérite quelques commentaires. La personne croît et s’élève quand des valeurs suprapersonnelles y apparaissent et s’y créent. L’humain, au vrai sens du terme, s’instaure lorsque le divin s’y affirme. Toute valeur n’est que l’expression culturelle du divin dans la réalité historique. Celui-ci exige sacrifices et souffrances. La soif du divin chez l’homme ne le laisse pas en repos, elle rend impossible tout confort sur la terre, elle entraîne l’homme vers un lointain occulte, vers ce qui est grand. La recherche par principe du bien-être personnel de chacun et de tous vise à renverser le divin. Elle est par essence anti-religieuse. La soif du divin qu’éprouve l’âme agit comme un feu dévorant dont la force peut produire une impression démonique. Il y en a beaucoup parmi vous, les moralistes, qui voient une force démonique dans toute destinée historique, dans la création des États et des cultures, dans la gloire et la grandeur de ceux-ci. Constantin Léontiev avait ressenti ce problème avec une acuité géniale : « Ne serait-il pas affreux et vexant, écrivait-il, de penser que Moïse avait gravi le Sinaï, que les Grecs avaient construit leurs admirables acropoles et les Romains combattu dans les guerres puniques, que le beau, le génial Alexandre au casque emplumé avait franchi le Granique, s’était battu à Arbèles, que les Apôtres avaient prêché, les martyrs souffert, les poètes chanté, les peintres créé et les chevaliers brillé dans les tournois *uniquement* pour qu’un bourgeois français, allemand ou russe, avec son accoutrement comique, pût se sentir bien, individuellement et collectivement, sur les ruines de toute cette grandeur passée ? » Vous vous êtes faits les champions de ce bien-être « individuel » et « collectif », de ce terne paradis social, contre Moïse et le génial éphèbe Alexandre, contre les acropoles et les guerres puniques, contre les apôtres et les martyrs, contre les chevaliers, les poètes et les artistes. La grandeur passée est fondée sur des sacrifices et des souffrances. Or vous ne voulez plus de ceux-ci, consentis au nom des lointains mystérieux, incompréhensibles à l’individu comme à la masse. Vous voulez soumettre au suffrage universel la grandeur d’antan et la faire passer devant le tribunal du bien-être humain, compréhensible à tous durant leur éphémère vie terrestre. Mais aussi bien vous ignorez l’amour du prochain, de l’être vivant, avec sa chair et son sang, de l’être concret. Pour vous, l’homme est non pas un prochain mais une abstraction. Seul le christianisme connaît l’amour du prochain, qui le relie à l’amour de Dieu.

[51]

Vous avez tenté de fonder votre sociologie sur la fausse hypothèse que la société devait être homogène, simplifiée, non différenciée, afin que la personne pût être développée, différenciée, hétérogène. L’épanouissement de la personne, de chacun et de tous, vous avez cherché à le faire dépendre du dépérissement de la société, de l’État et de la nation, en les faisant passer à la condition que Léontiev appelait « la confusion simplificatrice ». Vous avez toujours éprouvé de la répugnance envers le développement complexe de la culture, envers la gloire et la grandeur des États, envers la haute destinée historique des nations. Dans toute cette floraison multiforme vous déceliez une menace pour la personne et pour son bien-être. Mais en vérité, vous ne vous préoccupiez pas tant de la personne que de l’égalité des personnes, vous gardiez l’œil fixé sur le voisin pour veiller à ce qu’il ne s’épanouît pas plus qu’un autre. C’est la personne impersonnelle, quelconque, c’est le nivellement des personnes qui vous ont toujours intéressés. Seulement votre égalité réside dans une espèce de royaume intermédiaire du néant, dans le vide, elle n’existe dans aucune personne vivante et concrète. Au nom de l’égalisation des personnes, vous êtes disposés à détruire toute personne, à couper court à toute possibilité d’épanouissement. En vérité, tout élan créateur est un mouvement vers l’inégalité, une violation de l’égalité, une élévation.

Dans sa théorie de la lutte pour l’individualité, Mikhaïlovski a exposé cette doctrine sociologique selon laquelle seule une société nivelée et simplifiée est favorable au développement de chaque personne. Léon Tolstoï préconisait la même chose, mais d’un point de vue moral et religieux. Son individualisme moraliste exigeait que l’histoire universelle prît fin, que tous les États et toutes les cultures fussent abolis, que le centre de gravité de la vie fût définitivement transporté dans la personne humaine de chacun et de tous. Aussi bien Tolstoï que Mikhaïlovski rejettent décidément la division sociale du travail, en tant qu’un principe hostile à la personne. Le socialisme aussi exige de simplifier et de niveler la société pour le bien de la personne de chacun et de tous. Léontiev, philosophe plus profond et plus original que tous vos maîtres à penser et vos idéologues, était aux antipodes de Mikhaïlovski. Il reliait l’épanouissement complexe de la personne au développement non moins complexe de la société, à l’ordre de l’État, à la grande destinée historique des nations. La confusion simplificatrice de la société qu’apportent le triomphe du progrès libéral et égalitaire, le siècle de la démocratie, est fonction du dépérissement de la personne, de la dépersonnalisation, de l’extinction des individus créateurs et brillants. Le siècle de la Renaissance était celui d’un développement complexe de la société, d’énormes inégalités dans la structure de celle-ci, mais il a aussi été un siècle de développement [52] complexe de la personne et d’une floraison de génies. Les saints ont été une manifestation éclatante et extraordinaire du principe personnel, mais la sainteté s’est surtout développée aux périodes de plus grande inégalité. Au siècle de l’égalité et de la confusion simplificatrice, celui du triomphe de la démocratie, il n’y a plus de sainteté ni de génie, ces plus grandes victoires du principe personnel.

L’unité dans la pluralité est le critère d’une beauté parfaite de la culture. La doctrine romantique de Constantin Léontiev peut être d’ailleurs confirmée d’une manière scientifique par la sociologie. C’est ainsi que Zimmel, contrairement à Mikhaïlovski, fonde objectivement cette vérité : la différenciation des personnes est non pas inversement mais directement proportionnelle à la différenciation de la société. Un état différencié et complexe, et non pas homogène et nivelé, du milieu social est favorable au développement de la personne. Sans une division sociale du travail, elle n’aurait jamais été capable de s’élever, de s’extraire du communisme originel des ténèbres égales. L’individualité, la personne humaine ne sont pas données à l’origine dans le monde naturel et historique, elles hibernent, elles se trouvent en puissance dans les ténèbres chaotiques, dans l’égalité bestiale ; elles ne se libèrent, ne s’élèvent et ne se développent que par les moyens de l’histoire tragique, par la voie du sacrifice et de la lutte, par les inégalités et les divisions les plus grandes, par les États et les cultures, avec leur ordre hiérarchique et leur discipline contraignante. Il ne sied plus aux hommes du XXe siècle, si instruits, si expérimentés, de bâtir des théories idylliques sur la condition de bonheur naturel, sur l’ordre de la nature où triompherait d’après eux le principe individuel et personnel, et de prétendre que cet état de grâce naturel est détruit par l’inégalité et par l’ordre des États et des cultures. Chaque fois que la structure hiérarchique est abattue et que l’on cherche à affranchir la personne de toute discipline propre à l’État et à la culture, c’est le chaos bestial qui émerge et qui détruit la personne en dévorant la figure de l’homme. La liberté de la personne a toujours pour corollaire la discipline millénaire d’une culture complexe qui transforme le chaos en cosmos. Tout monde cosmique est différencié et fondé sur des inégalités et des distinctions. Dans le monde cosmique, dans l’ordre cosmique de la vie sociale, la personne s’affirme et se développe. Dans le monde chaotique, dans les masses qui ont définitivement perdu toute discipline hiérarchique, elle dépérit et elle meurt.

Vous ignorez la personne, vous l’avez noyée dans les masses. Vous avez perdu le sentiment de la distinction et de la distance. [53] Et cela, essentiellement, parce que vous avez cessé d’avoir conscience du mal radical de la nature humaine. Le mal a remporté sur vous une victoire en vous forçant à le nier. Certains d’entre vous seraient encore disposés à reconnaître Dieu sous une forme diffuse, mais nul d’entre vous n’est plus capable de voir le mal. Cette négation radicale du mal fondamental a été appelée l’humanisme. Vous espériez ainsi libérer l’homme et vous avez construit vos théories du progrès sur cette idée que la nature humaine était sans péché et qu’elle avait été abîmée et asservie par les illusions de la religion, les contraintes de l’État et les inégalités sociales. Vous voyiez beaucoup de mal dans le passé de l’humanité, mais ce n’était pas le mal essentiel qui gît dans la profondeur métaphysique, c’était toujours le mal social, situé à la surface de la société. Quant à l’avenir, vous n’y prévoyez que le bien. Votre philosophie sociale est optimiste, comme l’est toujours la doctrine humaniste. Mais cet optimisme est-il justifié, si l’on jette un regard dans la profondeur de la vie ? Je crois que l’optimisme social est toujours superficiel. Il convient d’opposer à votre optimisme humaniste un pessimisme plus profond, plus rigoureux et plus sain. Vos rêves de société heureuse indiquent que vous manquez de l’ascétisme indispensable à toute libération, que votre esprit est dissolu. L’ascèse et l’abstinence de rêverie sociale malsaine sont nécessaires pour rendre la santé à l’esprit. Les théories toutes roses du progrès et de la future société parfaite ont trop souvent conduit, en pratique, à la cruauté et à l’abaissement du niveau de l’homme. L’humanisme a eu son importance dans l’histoire de la culture humaine et il était indispensable d’en passer par lui, mais en fin de compte, comme principe abstrait, il détruit l’homme, il mène au suicide. C’est ce qu’avait si bien compris Nietzsche. Après lui, l’enthousiasme humaniste n’est plus possible.

Les bases spirituelles de votre conception socialo-révolutionnaire du monde et de votre sentiment à son égard ne sont elles-mêmes ni nobles ni belles. Leur source cachée est ténébreuse. C’est une psychologie de l’offense, celle des enfants de la main gauche, une psychologie d’esclaves. Les fils de Dieu, libres dans leur esprit, ne peuvent avoir un tel sentiment de la vie. Ils ont conscience de leur haute extraction, ils ne peuvent éprouver le ressentiment servile de prolétaires spirituels qui s’insurgent parce qu’ils n’ont rien à perdre ni rien à chérir. Il y a en effet une catégorie non seulement sociale, mais encore spirituelle de prolétaires. Ce sont eux qui fomentent toutes les révolutions *extérieures*, détachées des profondeurs de la vie et de l’ensemble du monde. État de vexation, ressentiment, jalousie, tels sont les éléments qui forment la psychologie souterraine du type spirituel du prolétaire. L’on ne saurait construire une société humaine belle et libre sur un tel fondement psychique. Ce n’est pas l’offense, mais la faute, [54] que ressentent les libres fils de Dieu. La conscience de la faute répond à la dignité royale de l’homme, elle est le sceau de sa filiation divine. Ceux mêmes qui sont des prolétaires par leur situation sociale peuvent avoir cette conscience royale des fils de Dieu et découvrir en eux-mêmes la liberté de l’esprit. La noblesse de l’esprit humain ne dépend pas de la position sociale, mais lorsque l’offense, l’envie, la rancune ont empoisonné le cœur humain, l’esprit cesse d’être libre, il est asservi, il n’a pas conscience de sa filiation divine. Et c’est pourquoi les libérateurs vrais de l’homme doivent appeler celui-ci à reconnaître qu’il est coupable et non pas offensé, ils doivent éveiller en lui la conscience de la liberté des enfants de Dieu, et non pas celle de la servitude des enfants de la poussière et de la nécessité. Voilà pourquoi celui qui est libre par son esprit ne peut professer la conception prolétaire et révolutionnaire du monde.

[55]

**DE L’INÉGALITÉ**

Troisième lettre

DE L’ÉTAT

[Retour à la table des matières](#tdm)

Combien débiles sont toutes vos théories rationalistes de l’État. Au XVIIIe siècle, vous aviez cherché à en expliquer la nature par la théorie du contrat social ; au XIXe, par la lutte des classes et par les facteurs économiques. Mais toutes vos explications, les vieilles comme les nouvelles, se heurtent à une sorte de résidu irréductible pour la raison : le mystère du pouvoir. Il y a dans l’État un fondement mystique qu’il faudrait aussi reconnaître d’un point de vue positif, en tant qu’un fait limite qui ne se prête pas à une explication. Le principe du pouvoir est entièrement irrationnel. En tout pouvoir, il y a une hypnose, sacrée ou démoniaque. D’ailleurs, personne au monde ne s’est jamais soumis à aucun pouvoir pour des motifs rationnels.

Le pouvoir n’a jamais été ni ne peut être une organisation d’intérêts, certains dominants ou tous d’égal effet. Il consiste toujours à introduire un principe occulte dans les relations humaines, principe qui a son origine en Dieu ou chez le diable. L’État est une réalité d’un genre spécial que l’on ne peut décomposer en éléments ni en intérêts purement humains. Son être est un fait d’ordre mystique. On ne peut le déduire d’aucun calcul et aucune considération rationnelle ne peut obliger l’homme à reconnaître l’État ni à s’y soumettre. Si l’on s’en tient à la conception nominaliste et atomiste du monde, qui est celle de la plupart des positivistes et des matérialistes, admettre l’État est impossible et y obéir est dénué de sens. Par le fait même de son existence, l’État atteste un réalisme ontologique, l’existence de réalités qui relèvent d’un autre ordre que celles que vous constatez et acceptez, vous autres empiricistes et nominalistes de toutes couleurs. Il vous semble que son organisation est rationnelle, mais il est en vérité insensé de se soumettre à son pouvoir ; et toutes les idéologies révolutionnaires s’érigent au nom d’une rébellion rationaliste contre celui-ci. [56] La révolution veut toujours détruire l’hypnose sacrée du pouvoir, mais elle tombe aussitôt sous une autre hypnose. Il y a une magie indéfectible du pouvoir, qui ne fait que changer de forme. Le nouveau pouvoir révolutionnaire la détient aussi, il l’emprunte au pouvoir ancien en utilisant la fascination antique et éternelle des masses. Aucun mobile rationnel ne peut obliger celles-ci à se soumettre à l’État et à en supporter des sacrifices. Il n’existe pas d’intérêts qui puissent le justifier. La soumission des masses à n’importe quel pouvoir étatique est toujours une démence, une transe ; le peuple tremble devant des réalités qui dépassent la vie empirique des hommes. L’élément objectivement ontologique du pouvoir de l’État est présent et agit dans toutes les formes que revêt celui-ci, si mauvaises et si dégénérées soient-elles. Il opère aussi dans le pouvoir soviétique. L’on ne saurait confondre ni identifier la nature du pouvoir avec une forme donnée de celui-ci, pas plus qu’une génération de l’humanité ne peut définir l’État. Celui-ci maintient une continuité réelle dans la durée des peuples et, par conséquent, il ne peut pas dépendre du temps comme le voudraient ceux qui le rapportent au flux temporel. L’État ne peut être créé ni détruit par aucune génération humaine, il n’est pas la propriété des hommes qui vivent dans une période donnée de l’histoire. En ce sens, il a une nature surtemporelle et sur-empirique.

Vous voudriez dissoudre l’État dans la société, en l’identifiant avec celle-ci et par là, le rationaliser sans reste. En fait, il est impossible de réduire entièrement l’État à la société ni de l’en déduire. Il y a toujours en lui un reliquat d’irrationnel qui ne lui est pas apporté par la société et que l’on ne saurait ramener à l’interaction ni à l’opposition des forces sociales. C’est à ce reste irréductible que tient le côté spécifique de l’État. Ce *specificum* ne dépend d’aucune forme que celui-ci pourrait prendre, il est présent dans toutes ses formes, tant que l’État n’est pas détruit ; il survit aux révolutions et aux doctrines révolutionnaires de l’État.

Vos théories sociales de l’État aboutissent toujours à une construction erronée du pouvoir. Vous y voyez non pas une obligation et un fardeau, mais un droit et une revendication. Vos doctrines conduisent à une lutte implacable pour le pouvoir. Par cela même, elles sapent la base morale de celui-ci et le privent de son sens moral. Dans une telle conception, le pouvoir devrait équivaloir aux intérêts et les servir. On cherche alors les moyens propres à défendre ces intérêts et à leur assurer le pouvoir convenable. À suivre cette voie, il se produit une atomisation de l’État et tout fondement ontologique de celui-ci disparaît. L’on ne peut pas non plus déduire l’État d’une interaction de personnes, en tant que seules réalités. Il est une réalité *sui generis*, d’un autre ordre que celui de la personne. Ces deux réalités sont en corrélation, [57] elles réagissent l’une sur l’autre et ont besoin l’une de l’autre, mais elles peuvent aussi s’opposer en engendrant des conflits tragiques. L’État peut transgresser les limites qui lui sont prédestinées par Dieu en écrasant les réalités de l’autre ordre. Son existence connaît alors un processus douloureux et de grands bouleversements le menacent. Or, des personnes, des groupes sociaux, des sociétés entières peuvent aller au-delà de leurs limites et porter atteinte à la réalité de l’État, en provoquant aussi des maux dans la vie sociale comme dans celle de l’État. Ces phénomènes qui affectent ces deux ordres de réalités sont souvent reliés entre eux. Dans les mouvements révolutionnaires, les personnes, les groupes sociaux et les États sortent de leurs frontières et violent les structures hiérarchiques.

Le pouvoir de l’État a une origine religieuse. Vos théories rationalistes n’ont pas réussi à renverser cette vérité antique. Elle représente un fait positif. Le pouvoir a un fondement ontologique et il remonte à la source première de tout ce qui possède la réalité de l’être. L’ontologie du pouvoir provient de Dieu. Le génie de l’apôtre Paul l’a annoncé au monde chrétien : tout pouvoir vient de Dieu, et ce n’est pas en vain que l’autorité porte le glaive. Il n’est donc pas fortuit que vous tous, vous combattiez l’apôtre Paul, vous qui désirez justifier l’anarchie par le christianisme. Saint Paul représente votre plus grand obstacle, c’est lui qui n’a pas permis que le christianisme se transformât en une secte juive, révolutionnaire et apocalyptique. C’est lui qui a introduit le christianisme dans l’histoire mondiale. Or, vous autres chrétiens anarchistes et sectaires, vous voulez de nouveau en arracher le christianisme, vous voudriez faire faillir l’œuvre de l’histoire universelle. Il est faux que le christianisme soit anarchiste, qu’il nie l’État. Le Christ lui-même enseignait de rendre à César ce qui appartenait à César, mais il interdisait de lui rendre ce qui était à Dieu. Le Christ a reconnu la sphère autonome du royaume de César et son importance pour le royaume de Dieu. Et vous, vous voudriez appauvrir le royaume de Dieu, en extraire définitivement un grand domaine avec une vie indépendante et, par votre maximalisme, le réduire à des dimensions minimum. En réalité, votre maximalisme est un minimalisme, il n’aperçoit ni ne veut connaître la multiplicité et la richesse de l’être, il contient une pauvreté judaïque. L’anarchisme chrétien conçoit le christianisme comme une petite secte opposée aux destinées universelles et historiques de l’humanité, et c’est pourquoi la conscience christiano-anarchiste est irresponsable. L’apôtre Paul a rendu responsable la conscience chrétienne.

Vous qui désirez allier le christianisme à l’anarchie, qui rejetez l’État au nom de la justice du Christ, vous avez étouffé en vous le sentiment du péché originel, vous avez oublié que la nature [58] de l’homme gît dans le mal. Votre optimisme teinté de rose est incompatible avec la religion du Golgotha. L’État s’oppose au chaos de péché, il empêche la décomposition définitive du monde pécheur en le soumettant à la loi. Vladimir Soloviev a bien dit que l’État existait non pas pour transformer en paradis la vie terrestre, mais pour prévenir qu’elle ne devienne décidément un enfer. L’humanité pécheresse ne saurait vivre en dehors de l’État, en dehors du fondement ontologique du pouvoir, elle doit être soumise à la loi et l’accomplir. Supprimer la loi de l’État, c’est pour l’humanité, terrassée par le péché, retourner à l’état bestial. L’État est une force unifiante d’ordre et d’organisation, réfractée dans les ténèbres et le péché. Sa nature contraignante n’est pas un mal en soi, mais elle est fonction du mal, une conséquence de celui-ci et une réaction contre lui. La contrainte et la force peuvent être un bien qui agit dans les éléments mauvais et obscurs. Cela ne signifie naturellement pas que toute contrainte étatique soit bonne, elle peut elle-même porter le mal et la nuit.

Il convient de reconnaître les fondements ascétiques de l’État à la lumière du sens chrétien. Il y a de la dureté dans sa nature. Il constate la force du mal et la faiblesse du bien naturel chez l’homme. La conscience de l’État n’est pas faite d’un optimisme doucereux, elle contient un pessimisme empreint de rigueur. L’idée de l’État ne comporte pas le rêve du paradis et du bien-être sur terre. Un tel rêve accompagne toujours la négation de l’État. Celui-ci a moins de prétentions, il est plus simple et plus élémentaire. Son idée a de la rigueur ascétique. Rêver de supprimer l’État au nom de l’utopie terrestre revient à une dépravation de la vie sociale, au refus de la discipline et de la retenue ascétique. Vos songes anarchistes et sociaux sont moralement aussi condamnables que l’est la dilection sexuelle où l’on imagine sans cesse des étreintes érotiques. Soyez plus rigoureux, ayez l’esprit plus sobre. Une telle attitude a aussi plus d’attraits d’un point de vue esthétique. L’utopie sociale sans bornes est anti-esthétique, elle contient un élément de licence contraire à la beauté. Une nécessité de fer la frappe et l’oblige à se tourner vers la réalité. Il y a dans une telle nécessité un principe éducatif, une limitation de l’arbitraire subjectif. Un sain pessimisme religieux doit reconnaître la rigueur de l’État, la justice de la loi à l’égard de la nature méchante et bestiale de l’homme, celle du vieil Adam. Il y a dans l’État une vérité de la retenue, de la réserve, une certaine beauté faite de froideur et de forme aristocratiques. Les utopies et les rêves qui abolissent l’État ignorent la forme, la limite, la distance ; l’on y sent toujours un manque d’aristocratisme spirituel.

[59]

Vous tous qui professez une métaphysique démocratique, vous vous élevez contre la nature hiérarchique du pouvoir. Or le pouvoir est toujours hiérarchique. Renverser tout hiérarchisme, c’est renverser tout pouvoir, c’est-à-dire retourner au chaos originel. Jusqu’ici, même les démocraties avaient conservé un principe hiérarchique. Une démocratie conséquente avec elle-même, qui supprime donc tout ordre hiérarchique, ne peut exister ; ce serait l’anarchie. Elle n’est possible qu’en tant qu’un état transitoire et de courte durée, après lequel le pouvoir se reforme au moyen de la différenciation et de l’inégalité, du rétablissement du principe hiérarchique, quand même ce serait sous une forme tout à fait nouvelle. Après la révolution française et toutes celles qui l’ont suivie, l’Europe est restée hiérarchique. Elle s’efforce de combiner les principes hiérarchique et démocratique, qui se heurtent sans cesse. Ce processus signifie que les pays et les peuples européens se trouvent dans un état inorganique à l’extrême. Seulement, les peuples civilisés ne peuvent admettre que leur être sombre dans le chaos anarchique, et c’est pourquoi ils tiennent au principe hiérarchique, toujours renouvelé et renaissant. Tout État est fondé sur des inégalités, des différenciations dans la structure sociale, sur des distinctions et des séparations dans les éléments populaires. L’histoire de la République Soviétique Socialiste le démontre d’une façon convaincante. Il n’y a point d’État ni de pouvoir tant qu’il existe des forces et des masses indifférenciées, chaotiques et confuses : tout s’y noie et disparaît, rien n’est dirigé, aucune fin n’est atteinte. Un pouvoir de direction et de réalisation n’est apparu que le jour où l’inégalité s’est manifestée, la différenciation s’est produite, des éléments qualitatifs se sont imposés. Le pouvoir de l’État est né dans des contraintes, mais bienfaisantes, qui ont fixé des buts au mouvement du monde à travers les ténèbres où il n’y a nulle distinction.

Le premier homme qui ait usé de contrainte pour constituer un pouvoir dans le chaos, établissant des distinctions et déterminant des objectifs, a été un bienfaiteur de l’humanité et l’onction de Dieu reposait sur lui. Quant à vous, vous menez la contestation contre cet initiateur de la force et contre sa génération, vous voyez en lui la source du mal dont vous voulez affranchir le monde. C’est là votre erreur. L’origine de l’autorité est monarchique, et non pas démocratique ; elle provient du culte du héros. Vos conceptions de la nature de l’homme et du monde sont fausses. Positivistes, matérialistes et rationalistes, qui ne croyez en rien d’élevé, vous tombez dans un optimisme doucereux, dans une idéalisation tout en rose lorsqu’il s’agit de la nature primordiale de l’homme et de la société humaine. Vous ne voyez pas le mal là où il est, dans la profondeur initiale de la nature humaine, en oubliant la bestialité chaotique dont parle d’ailleurs [60] la science positive dont vous reconnaissez les bienfaits et, par conséquent, vous l’imputez à la formation de l’État, aux différenciations sociales ou aux inégalités qui ont permis la culture. Jean-Jacques Rousseau, l’un de vos maîtres, a inventé la théorie absurde du contrat social. Il l’avait fondée sur une conception optimiste et candide de l’homme naturellement bon et sans péché, hypothèse exactement contraire à tout ce qu’enseignent tant la religion que la science. Toutes les unités organiques y étaient décomposées, la société humaine y était atomisée, et la reconstitution de la société et de l’État était fonction d’une somme mécanique des atomes. Bien plus : l’homme même, cessant d’être une individualité organique, originale et à la destinée unique, devenait un atome. Ainsi l’on fait d’abord dépendre l’État de l’arbitraire de l’homme, puis l’on fait dépendre l’homme de celui de l’État. Il y a là une contradiction dévastatrice. L’identification de l’État et de la société qu’affirme la théorie du contrat social et de la souveraineté du peuple conduit à un despotisme total. En vérité, l’État est moins despotique que la société qui prétend devenir l’État. L’on nie les racines religieuses de celui-ci, qui sont indépendantes de la volonté et de l’arbitraire humain, mais l’on affirme alors l’autorité illimitée de l’État-société sur l’homme. La théorie de Rousseau est un suicide de l’homme, elle représente la servitude la plus amère, celle de l’homme par rapport à l’homme, et non plus par rapport à des principes qui lui sont supérieurs. L’État, en tant que principe objectif, n’affirme point que l’homme lui appartient en totalité, il ne prétend qu’à une partie de celui-ci, tandis que la société humaine, qui est arbitrairement créée par les hommes, connaît des prétentions sans limites, et elle est toute prête à saisir l’homme tout entier. L’État sauve l’homme du collectivisme qui engloutit la personne humaine, c’est là l’une de ses missions. Les principes objectifs qui sont au-dessus de l’homme sont une frontière et une sauvegarde. La théorie du contrat social ne tient pas, ni d’un point de vue religieux ni même d’un point de vue scientifique ; elle est en outre effroyable par ses conséquences tyranniques.

Un autre de vos maîtres, Karl Marx, reconnaissait la nécessité objective. Il aimait à s’y référer. Pourtant, ce n’était pas là sa motivation profonde. La passion de l’objectivité, de la nécessité et de la loi naturelles, ne vous aurait pas séduits. Si vous avez suivi Marx, c’est parce qu’il avait proclamé un subjectivisme de classe illimité, qu’il avait divinisé la volonté du prolétariat. Vous n’avez jamais pu accepter jusqu’au bout l’aspect objectif, empreint d’une régularité nécessaire, qui se trouvait dans sa doctrine, et vous l’avez bientôt oublié. En revanche, vous étiez séduits par la théorie selon laquelle l’État consiste à organiser le règne d’une classe. Dans cette conception superficielle et indigente, vous avez [61] trouvé à votre goût l’arbitraire subjectif de l’homme, qui permet de renverser la domination d’une classe pour y substituer celle d’une autre. La société et l’État se constituent alors non plus à partir d’atomes abstraits, mais de classes abstraites. Néanmoins, dans l’un et l’autre cas, votre sentiment profond est celui d’une hostilité envers tout ce qu’il y a d’ontologique dans la vie de la société, envers tout ce qui procède d’une profondeur plus grande.

Dans la philosophie sociale, dans les doctrines de l’État, le naturalisme sociologique peut servir d’antidote à l’arbitraire révolutionnaire, à la décomposition subjective de toutes les réalités objectives. Le naturalisme sociologique a ses limites, il n’aperçoit pas les fondements ontologiques et spirituels de la vie sociale et étatique, mais il n’en contient pas moins une vérité partielle qui combat la contre-vérité du subjectivisme sociologique que l’on trouve dans toutes les idéologies révolutionnaires. Ce n’est pas par hasard que le grand « réactionnaire » Joseph de Maistre peut être tenu pour l’un des inspirateurs de la sociologie naturaliste du XIXe siècle. Il a donné un fondement religieux à une doctrine sociale hautement favorable à l’affirmation de la nécessité objective et naturelle des processus sociaux, et qui a pu être fondée d’une manière scientifique. Le sentiment profond de la nécessité et de la loi peut assainir l’atmosphère révolutionnaire enflammée, il s’incline devant les réalités insurmontables et inévitables. Il est surtout indispensable par rapport à l’État. Celui-ci est une réalité objective, naturelle et historique, qui ne peut être ni créée ni détruite par l’arbitraire humain. Et ceux qui ne veulent ni ne peuvent admettre cette réalité d’un point de vue religieux doivent la reconnaître d’un point de vue naturaliste ; ils y sont contraints par la science. Cette nécessité, cette loi de fer s’abat sur ceux qui refusent délibérément les réalités historiques. Elle châtie toute insurrection, et si les révolutions se sont achevées par des contre-révolutions, parfois cruelles et horribles, c’était une réaction nécessaire des réalités historiques, de la nature dans sa profondeur même, qui ne se laisse pas violer ; et non pas seulement de la mauvaise volonté des hommes et de groupements humains. Tel est l’aspect ontologique des « réactions », absolument hors de portée pour votre conscience « éclairée ». Quant à leur aspect superficiel, il a toujours comporté des choses détestables.

L’importance des conquêtes et de la lutte des races est indéniable dans la formation d’un État. Aux premiers stades du développement des sociétés, ces processus « naturalistes » ont organisé l’autorité de l’État. C’est par des combats acharnés et par la guerre que la race des dirigeants s’est formée, que la sélection des meilleurs s’est faite, que le pouvoir de l’aristocratie s’est affirmé. La race a une importance énorme dans la vie des sociétés humaines, dans le [62] processus de l’histoire. Si celle des meilleurs et des plus forts, la race royale, ne s’était pas créée, le monde humain ne serait jamais sorti de l’informe. Aux origines de l’histoire, la différenciation et la sélection qualitative ont été le résultat de la guerre des races et des peuples, des conquêtes et de la victoire remportée par les plus forts sur les plus faibles. Et ces moyens « naturalistes » ne contredisent en rien les fondements religieux et mystiques de l’État. Le naturalisme sociologique de Humplovitch contient incontestablement une part de vérité que l’on peut parfaitement séparer de son positivisme. Que la force naturelle l’eût emporté dans l’histoire primitive est loin d’être entièrement injuste. Quand nous nous élevons, à juste titre, contre la prédominance de la force sur le droit, nous n’exprimons pas encore la vérité dernière. Un tel jugement idéaliste doit être ramené à des fondements et à des sources réalistes. Les discours humanistes sur les relations entre la force et le droit ne tranchent pas le problème. À une profondeur plus grande, l’on doit reconnaître que la force est une source du droit pour autant qu’elle ait une base ontologique. À certains stades du développement de l’humanité, la force naturelle peut en effet représenter une puissance ontologique en permettant à une certaine justice de se manifester à travers elle. Sans cette force qui sourd des profondeurs mêmes de la nature, la justice n’aurait pu apparaître ni triompher dans le monde. C’est par le moyen de la force, celle de la nature et de la race, que la lumière devait être introduite dans les ténèbres. Il était impossible d’assumer une attitude humanitaire devant celles-ci, de chercher à leur appliquer un droit impotent. Les vagues du chaos originel et de la sauvagerie auraient englouti la civilisation humaine si la force victorieuse n’avait pas conduit à dégager des qualités supérieures et des principes plus éclairants. Tous les États sont nés dans la contrainte et dans le sang. Le premier homme à exercer le pouvoir fut celui de la plus grande violence. Combien indigents sont tous vos réquisitoires contre elle et vos révoltes contre ceux qui ont su royalement en user. En vérité, cet emploi de la force a été bon et juste bibliquement ; sinon, nous ne nous serions jamais élevés des ténèbres pour atteindre à l’état cosmique de l’humanité. Sans ces contraintes sacrées, le genre humain aurait péri dans un chaos bestial aux origines mêmes de son histoire. Vous devez vous soumettre à l’ordre divin du monde, reconnaître la justice intérieure des forces directrices de l’histoire, sinon vous serez écrasés par les forces naturelles qui, pour les rebelles, prennent la forme d’une nécessité et d’une loi extérieures.

Les plus réfléchis d’entre vous sont prêts à reconnaître l’importance de l’État, mais ils le font d’une manière par trop utilitaire [63] et ils voudraient le réduire à un minimum de services. Or, la fonction de l’État ne consiste pas à organiser des cabinets de toilettes. Il représente une valeur, il vise des fins élevées dans la destinée historique des peuples et de l’humanité. De grandes choses, et non pas seulement des petites, le concernent. Par nature, il tend à s’affirmer et à s’étendre ; et sa force est aussi une valeur. Son but n’est pas utilitaire : si elle existe, ce n’est pas pour assurer le confort bourgeois, mais pour remplir une plus haute mission. L’État ne saurait souffrir qu’on lui coupe les ailes, il est tendu vers les lointains de l’histoire. Un destin irréversible entraîne tout grand État à chercher la puissance, à accroître son importance dans l’histoire. Un grand État ne peut se résigner pour sa part à une existence de besogneux, et il ne l’a jamais accepté. L’impérialisme est le destin de tout grand État, il est l’expression de son rêve qui le porte vers la grandeur et des perspectives mondiales. Il représente non seulement la politique réelle des grands pays qui prétendent à un rôle historique dans le monde, mais encore leur romantisme. Il est leur achèvement et leur épanouissement. Il y a dans ce rêve quelque chose de démonique et de dévorant. Les États des grands peuples sont soumis à une dialectique impérialiste irréversible, moteur de leur puissance et de leur perte, de leur culmination et de leur chute. Le sommet de l’impérialisme une fois atteint, les limites de l’État s’abolissent : celui-ci les a franchies pour entrer dans l’unité universelle, que l’on ne peut plus considérer comme un État distinct. Un empire tend toujours à devenir universel. Selon son principe même, il ne pourrait y en avoir qu’un seul. Un empire souffre mal l’existence parallèle d’un autre. Telle en est l’idée pure, celle de l’unification universelle. Elle ne se réalise jamais telle quelle dans l’histoire, elle devient trouble et se fragmente.

L’idée impérialiste est à l’opposé de la conception petite-bourgeoise de l’État, de l’esprit de clocher, du chauvinisme. Vous qui glapissez contre l’impérialisme et qui en condamnez « l’esprit bourgeois », c’est vous les vrais petits-bourgeois, insurgés au nom d’idéaux mesquins, contre de hauts buts historiques qui vous restent incompréhensibles. Vous voulez que l’État et la société vivent exclusivement à des fins intelligibles, rationnelles, limitées et bien tangibles ; vous vous fermez à tout horizon historique, mystérieux et irrationnel, hors de portée pour la majorité. Celle-ci ne saurait en effet comprendre pourquoi Alexandre le Grand avait eu besoin de créer, au prix de pertes énormes, une immense monarchie et d’unifier l’Orient et l’Occident, pourquoi l’empire romain avait été nécessaire, pourquoi l’idée d’une monarchie universelle, d’un saint empire, avait fait vivre les meilleurs hommes du Moyen Age, pourquoi Napoléon avait entrepris des conquêtes insensées dans un lointain qui l’avait fait périr, et pourquoi de [64] nos jours une terrible guerre mondiale s’est déclenchée et des volontés impérialistes se sont affrontées. Devant le tribunal de la conscience rationnelle et bourgeoise qui ne connaît que le bien-être des hommes et des générations humaines, tout cela est de la déraison, un non-sens et un crime. Et par ignorance, par peur de ce qui est au loin, occulte, vous provoquez vos insurrections vulgaires contre les grandes forces historiques et les hautes fins de l’histoire. Vous jugez « bourgeois » l’impérialisme contemporain, mais vous oubliez que s’il l’est, c’est que toute la vie moderne a un style bourgeois et que le sceau de l’*économisme* moderne marque toute chose. Toutes vos révolutions et votre socialisme seraient-ils moins « bourgeois » ? Et le style de votre vie, tous les buts que vous visez ? Dans le brouhaha de nos jours, vous avez oublié les sources antiques de l’impérialisme, l’existence de celui qui est « sacré » et dont le style ressemble si peu à celui de l’impérialisme moderne, commercial et industriel.

L’impérialisme est vieux comme le monde, ce n’est pas à notre époque bourgeoise et capitaliste qu’il est né. Il représente l’un des principes éternels de l’histoire. L’Egypte, l’Assyrie, Babylone, la Perse connaissaient déjà la volonté impérialiste de former un empire mondial, de sortir des limites d’un État bourgeois. Pourtant, des facteurs fort simples et économiques semblent avoir agi dans la formation des grandes monarchies orientales qui ont toujours cherché l’unification mondiale. Elles se combattaient et l’une relevait l’autre selon la sélection naturelle des plus forts et la destruction des plus faibles. Cependant l’histoire se dirigeait vers ses fins éloignées et mystérieuses, et accomplissait son sens par ces forces et dans ce milieu naturel. L’impérialisme antique avait un fondement non seulement naturel, mais encore sacré ; il était sanctifié par la religion. Sa plus grande réalisation avait été la monarchie mondiale d’Alexandre. Les prêtres égyptiens avaient conféré un aspect religieux à son pouvoir. Les grands empires qui l’avaient précédé et, directement, l’empire perse, avaient conduit à celui d’Alexandre. Il s’y produisit, d’une manière encore inconnue de l’histoire, une rencontre, d’abord collision, puis réunion, de deux mondes. L’Orient et l’Occident sortirent de leur isolement et leur horizon historique prit une étendue sans précédent. Toute l’époque hellénistique a été une unification et un enrichissement de l’humanité, en fonction de la lutte et des réalisations impérialistes.

Habituellement, dans l’histoire, ce n’est pas le but immédiat et prévu qui se trouve atteint. La monarchie universelle à laquelle aspirait Alexandre fut très instable et de courte durée. Pourtant, les résultats de son œuvre sont innombrables et ont un sens éternel pour le monde : l’unité de l’humanité y était forgée. L’étape impérialiste suivante, l’Empire Romain, fut un sommet dans l’histoire [65] des empires, une véritable universalité y fut atteinte. Néanmoins, les Romains qui l’avaient créé ne soupçonnaient même pas qu’ils servaient une fin plus lointaine et plus mystérieuse que la formation d’un grand État mondial : ils créaient les fondements naturels, dans une humanité unifiée, de l’Église universelle du Christ ; ils ignoraient que leur œuvre demeurerait même après que le grand État qu’ils avaient bâti se serait effondré. Il en est toujours ainsi dans l’histoire. Les buts réels les plus proches ne servent que de moyens temporels à des fins éloignées. L’impérialisme anglais visait des objectifs assez égoïstes, commerciaux, maritimes, industriels, mais il a contribué à l’unification de l’humanité, il a poussé la culture européenne à sortir de ses frontières pour atteindre une dimension mondiale. De même aujourd’hui, la rivalité des volontés impérialistes « bourgeoises », qui tendent vers une puissance mondiale, a un certain sens supérieur et caché. A vous autres, petits-bourgeois de la démocratie et du socialisme, pris dans le carcan de votre conscience rationnelle, il ne vous est pas donné de le comprendre. Il est grand temps de cesser de moraliser d’une façon aussi abrupte au sujet de l’histoire, et de plaquer sur sa réalité les critères de la morale individuelle. Du point de vue moral, les Perses et les Grecs avaient également raison ou également tort, lorsqu’ils luttaient pour affirmer leur force et leur prédominance. Les Allemands et les Anglais ont aussi eu raison ou tort de lutter pour s’affirmer et dominer. Le conflit des volontés impérialistes dans l’histoire n’est pas celui du bien et du mal. Il s’agit de la libre émulation des peuples et des États parmi lesquels aucun n’est absolument rejeté par Dieu ni exclusivement élu par Lui. L’impérialiste anglais Cramb ne se trompait pas tellement lorsqu’il disait : « Si le terrible événement de la guerre avec l’Allemagne doit s’accomplir un jour, la terre verra un heurt qui rappellera surtout le récit des grandes guerres de la Grèce... Et nous pouvons nous imaginer la divinité puissante et antique de la tribu teutone, vivant sous les nuées et contemplant sereinement la terre où s’affrontent ses enfants chers, anglais et germains, aux prises dans une lutte mortelle, une divinité qui sourit à l’héroïsme des fils d’Odin, dieu de la guerre. »

Le dieu de Cramb est païen, mais le Dieu chrétien accorde lui aussi à ses peuples la liberté pour manifester leur puissance spirituelle et matérielle. Aucune force victorieuse ne peut être exclusivement matérielle, elle a aussi une source spirituelle. Pour le processus historique, une sélection naturelle des forces tant spirituelles que matérielles est indispensable. Un triomphe de la faiblesse aurait abaissé le niveau de l’humanité. Vous avez rejeté à la surface le problème de l’impérialisme. Il est nécessaire de l’examiner à une profondeur plus grande. Alors seulement apercevrons-nous la nature double de tout État qui est grand, fort et [66] qui se développe. D’une part, il veut être national et distinct des autres, il veut avoir des frontières et des formes individuelles ; mais d’autre part, il tend à dépasser ses limites particulières et à devenir un État mondial. Un État national est médiocre, aussi peut-il être plus tranquille et content. L’État impérialiste est la proie d’un destin historique et secret qui lui promet la grandeur comme la perdition. Il entre dans la tragédie historique d’où il n’y a plus d’issue. Néanmoins, les lointains attirent un grand peuple et la gloire le séduit plus que le contentement et la tranquillité. Il convient pourtant de noter qu’au cours de sa destinée tragique dans l’histoire, l’impérialisme apporte aussi une satisfaction « petite-bourgeoise » dont il use à ses propres fins. Mais il n’est qu’une voie suivie par les peuples et les États. Il porte en lui-même une semence de mort. Le communisme impérialiste mondial vient à la relève. Or l’idée même d’une unité et d’une domination mondiales établies par la contrainte est un mirage et une imposture.

L’existence de l’État dans le monde a un sens positif et une justification du point de vue religieux. Son autorité a une racine ontologique divine. La négation moderne de celle-ci signifie que l’on détruit les réalités organiques et que l’on viole l’ordre cosmique. Cependant, la nature de l’État n’est pas pure et sans péché, elle ne peut pas empêcher un principe mauvais et même diabolique de se manifester. L’État peut dégénérer et servir des fins contraires à sa destination. Tout principe peut se transformer en son contraire et choir. L’État représente un effet du principe divin dans le milieu trouble de la nature, il est une réfraction du principe absolu dans le relatif. Toutefois, le diviniser est inadmissible, autant que de le transformer en un principe absolu. L’impérialisme absolu est un mensonge anti-chrétien. L’État ne doit pas être autocratique, illimité, sans aucun principe supérieur auquel il serait soumis.

La conscience païenne ignorait cette vérité. Le monde antique, celui d’avant le christianisme, ne connaissait pas de frontières à l’État. Il était incapable de distinctions, le divin se dissolvait chez lui dans le naturel et la nécessité naturelle n’était pas limitée par la vérité divine. Il y avait une nécessité naturelle qui cantonnait le chaos bestial, mais le problème de la limitation de l’État lui-même ne pouvait encore se poser à la conscience du monde antique. Tous les peuples de celui-ci aspiraient à créer un pouvoir puissant, capable de maîtriser les éléments chaotiques pour dépasser l’animal. Ce pouvoir était éclairé par la conscience religieuse de l’époque. Dans les grandes monarchies de l’Orient, l’on attribuait au pouvoir royal un sens divin, on lui décernait les honneurs dus aux dieux. L’Egypte en a été le berceau. Les pharaons y descendaient [67] directement des dieux. Il y avait une certaine sagesse dans cette séparation entre la race des rois et celle des autres hommes. La nature humaine n’était pas encore assez affranchie des forces élémentaires de la nature inférieure, elle n’était pas encore suffisamment élevée pour que ses droits pussent s’opposer à ceux de l’État et limiter son pouvoir. Sous les règnes despotiques de l’Orient, l’homme s’extrayait lentement et péniblement de son état naturel, chaotique et bestial. Pour les hommes du monde antique, l’État n’était pas un domaine délimité, il était tout. Et ils le vénéraient tellement que même la Grèce, cette Hellade suprêmement humaine et humaniste, n’a pas su lui en imposer. Le divin Platon lui-même ignorait ses frontières.

L’illumination religieuse et la divinisation du pouvoir royal en Orient contenaient une semence d’où, par la suite, à Rome, dans une autre atmosphère spirituelle, à un autre âge de l’humanité, est né le culte des Césars, tenus pour des hommes-dieux. Alors eut lieu le conflit entre le culte du César romain et la lumière du Christ qui a illuminé le monde. Lorsque le premier chrétien eut subi le martyre pour n’avoir pas voulu rendre à César les honneurs divins, il limita à jamais, par la religion, les prétentions de l’autorité étatique, il lui opposa comme frontière spirituelle la nature infinie de l’esprit humain. L’Église du Christ s’est édifiée sur le sang des martyrs, et un nouveau royaume, spirituel celui-là, s’est opposé au royaume païen de César et à ses ambitions illimitées. C’en était fini de l’autocratie spirituelle de l’État. Une nouvelle source de justice s’était mise à sourdre. Seule la conscience chrétienne a su découvrir les limites du pouvoir, distinguer et séparer les deux royaumes. Les paroles du Christ : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », ont inauguré une ère nouvelle de l’histoire des États dans le monde. Le royaume de César et celui de Dieu sont désormais différenciés et ils entament des relations très complexes et pleines de drame. Cette interaction et ce conflit dramatiques n’ont pas cessé, ils dureront jusqu’à la fin des temps ; ils ne font que passer par des phases nouvelles.

La conscience chrétienne a rejeté toute autocratie de l’État, que celle-ci soit exercée par César ou par le peuple. Elle a marqué la limite de toute autorité humaine, celle d’un seul, de plusieurs ou de tous. Cette vérité chrétienne s’élève au-dessus de toutes les formes du pouvoir étatique et ne signifie point que telle d’entre elles doive avoir la préférence. Dans le monde chrétien, le royaume de César est limité par l’Église du Christ et par la nature infinie de l’esprit humain, qui ne s’est manifestée que par le Christ. Cette limitation a un fondement purement religieux et spirituel. Selon son principe même, elle est imposée à l’État non par la société ni par des groupes sociaux qui exigeraient quelque [68] garantie constitutionnelle, mais par l’Église et l’âme de l’homme. La révélation chrétienne incluait une « déclaration » tout à fait spécifique « des droits » de l’âme, adoptée par Dieu à travers Jésus-Christ. Dans le monde chrétien, l’État ne peut plus prétendre posséder l’homme entier, son pouvoir ne s’étend pas à la profondeur, à la vie spirituelle de celui-ci, qui appartiennent à l’Église seule. L’État n’a affaire qu’avec l’enveloppe de l’homme, il ne règle que les rapports extérieurs de celui-ci. Certes, dans le monde chrétien, il dépasse trop souvent ses limites et intervient dans un domaine qui n’est pas le sien, en exerçant des contraintes sur l’âme. Mais c’est là son péché quand il dévie de la voie droite. Spirituellement, l’État est à jamais limité et les droits infinis de l’âme humaine sont reconnus. Cela est aussi vrai pour les monarchies autocratiques, qui ne sont pas retenues par la société ni par des groupes sociaux, mais par l’Église et par les droits de l’âme. Mais quand l’autocratie sort du cadre national et historique de la monarchie éclairée par la religion, mais non pas divinisée, et qu’elle tend à déifier César, elle trahit la vérité du Christ et elle s’engage dans la voie du culte de l’homme-dieu. Cette inclination a toujours été plus forte en Orient, à Byzance et en Russie qu’en Occident. Là, au sein du catholicisme, la limite du pouvoir, du royaume de César, a été reconnue et établie d’une manière particulièrement nette. De Rome, le culte de César revint dans sa patrie, en Orient. L’Occident, lui, a eu un sentiment plus fort des droits de l’homme. Et vous tous, renégats du christianisme, qui avez oublié votre patrie spirituelle, vous exigez que l’homme soit libéré et que le pouvoir exercé sur lui par l’État soit limité, sans savoir ce qui justifie qu’ils le soient. Vous avez perdu la connaissance religieuse de vos pères et vous donnez une expression travestie, impuissante et sécularisée à une très vieille vérité chrétienne. L’Église chrétienne et la révélation de la filiation divine de l’homme sont la source de toute limitation aux prétentions de l’État et de toute affirmation des droits de l’homme. Nos contemporains ont oublié cela. Aussi, lorsqu’ils ont voulu, par des révolutions, libérer l’homme et affirmer ses droits, ont-ils créé une tyrannie effroyable et nouvelle : l’autocratie de la société et du peuple. Ils ont ainsi tranché les liens qui retenaient le chaos antique et le vieux principe de l’État a repris ses droits.

Toutefois, affirmer le côté mystique de l’État et le caractère religieux du pouvoir ne veut pas dire nécessairement qu’on les conçoive sous la forme théocratique. La théocratie est avant tout un antique principe hébreux. La théocratie chrétienne, l’occidentale papiste et l’orientale césariste, signifiait une prédominance [69] des principes vétéro-testamentaires au sein du christianisme. Ni l’idée théocratique papale ni celle de l’Empereur ne contenait la plus grande part de vérité. Nous la trouvons dans la conception dualiste de Dante, représentant de l’esprit médiéval et prophète des temps modernes. Il y a dans l’impérialisme une tension historique de la volonté de l’homme et de celle des peuples qui offre une liberté notable à tous les deux. Créer un empire est une tâche qui ne consiste pas simplement à accomplir la loi religieuse, comme l’aurait voulu la théorie théocratique de l’impérialisme. La volonté impérialiste déborde toujours des limites de la loi. Alexandre, Jules César, Pierre le Grand, Napoléon, Bismarck, hommes d’une volonté démonique, ont été les héros de l’idée impérialiste. L’impérialisme théocratique est une conception trop achevée, elle efface les contradictions tragiques et profondes de l’âme humaine. L’antinomie du royaume de César et du royaume de Dieu ne peut jamais être aplanie ni surmontée dans le cadre de la vie empirique. L’État et l’Église ne peuvent être ni définitivement unis ni séparés. Ils se trouvent en corrélation antinomique, tantôt s’aidant mutuellement et tantôt s’opposant l’un à l’autre. Le christianisme justifie et sanctifie l’État, mais, *stricto sensu*, un « État chrétien » est chose impossible. Sa nature contiendra toujours des éléments sinon antichrétiens, du moins extra-chrétiens, païens. Il ne peut jamais être une institution entièrement pieuse. Il n’est pas révélation de l’amour et de la grâce, de la fraternité des hommes dans l’Esprit Saint. Il relève de l’ordre de la nature. Dans tous ses organismes, l’on sent de la fausseté et du mensonge. Le Royaume de Dieu est supra-naturel, il relève de la grâce, et il n’y a plus en lui de contrainte étatique.

Il serait néanmoins erroné de voir dans l’État un minimum nécessaire, un moindre mal inévitable pour l’humanité pécheresse et qui disparaîtrait lorsque celle-ci se serait élevée à un niveau supérieur. Beaucoup d’entre vous le pensent, qui sympathisent avec l’anarchisme chrétien. Non, vous ne réussirez pas à cantonner l’État dans un réduit, il a des tâches positives, il aspire au maximum. L’idée impérialiste l’émeut toujours. Le royaume de César est un domaine autonome, nécessaire à la richesse et à la puissance du monde divin ; il s’y accomplit des œuvres créatrices que l’on ne saurait réaliser par d’autres voies. Le royaume de César est un très haut degré dans la hiérarchie de l’être. Il n’est pas en lui-même le royaume du mal, du diable, il ne le devient qu’au moment où il exige qu’on lui rende des honneurs divins, qu’on le divinise, où il se substitue au Royaume de Dieu, portant ainsi atteinte à la profondeur de l’esprit humain et à sa nature infinie. Voilà pourquoi il importe tant de distinguer et de délimiter les deux royaumes, ainsi que le Christ nous en a prévenus pour toujours.

[70]

La décadence du principe religieux de l’État lui fait courir le danger de se décomposer lui-même. Sa base immanente est en effet spirituelle. Mais il y a aussi une vérité relative dans la sécularisation de l’État : il échappe alors à ses sanctions antiques, transcendantes et religieuses ; son ordre organique passe par une phase de désintégration. Seulement, dans la mesure où l’État perd son fondement spirituel et religieux, il devient l’objet de processus de décomposition et il éprouve des bouleversements profonds. Nous devons reconnaître sans ambages ni crainte qu’aux yeux de la conscience chrétienne l’être de l’État est antinomique, ce que nulle théorie toute faite, christiano-théocratique ou christiano-anarchique, ne peut vaincre. Dieu a voulu l’État pour mener à bien ses desseins préalables. Et vous ne réussirez pas à refaire ni à corriger sa volonté. Il ne nous reste qu’à vivre jusqu’au bout les contradictions religieuses de l’État. Les rapports avec celui-ci provoquent chez tout chrétien des conflits tragiques qu’il ne peut éviter et qu’il doit accepter jusqu’au bout. Cette vérité chrétienne, à savoir : l’âme humaine est plus précieuse que tous les royaumes du monde, n’est pas une négation ni une suppression de l’État. Vous, qui en êtes les ennemis, vous avez tort de vouloir user du christianisme à vos propres fins utilitaires, comme vous aimez parfois à le faire. Pas un grain de vérité chrétienne ne vous reste entre les mains, elle vous échappe tout entière, vous ne tenez plus qu’une pellicule, que des formules creuses et des mots vides de sens. A quel point abusent de l’Évangile ceux qui n’y croient pas ! Il y a là quelque chose d’intérieurement ignoble. Cette dénaturation atteint des proportions monstrueuses chez Tolstoï. Vous auriez bien aimé refaire le christianisme sur le mode humaniste, mais vous n’y réussirez pas. Toutes vos objections « chrétiennes » contre l’État sont en fait des objections humanistes. L’anarchie que vous cherchez aussi à fonder sur des arguments chrétiens relève de l’humanisme positiviste, mais le christianisme n’est pour vous qu’une peau vide.

Les rapports entre l’État et l’humanisme sont très complexes. Ce n’est pas seulement le principe divin qui agit dans l’État, qui en est l’origine et qui l’éclaire, c’est aussi le principe humaniste, purement humain. Celui-ci a toujours été opérant dans le pouvoir impérial. Il l’était chez Alexandre le Grand et il atteignit son apogée chez Napoléon. Cette activité purement humaine se retrouve dans l’autorité impériale et la bureaucratie russes. C’était peut-être même la seule activité historique en Russie. Un humanisme aristocratique est à la base des États et des Empires. Mais il y a un autre humanisme, anémiant, démocratique, qui les conduit à la décomposition et à l’écroulement, un humanisme hostile à toute force historique et à toute grandeur. Il ne veut pas admettre les sacrifices de personnes et de vies humaines, car il [71] ne peut les justifier dans le cadre de la vie empirique sur terre, la seule qu’il connaisse. Votre humanisme démocratique et antireligieux est en grande partie fait du refus amollissant et sentimental de la rigueur, de la froideur et de la cruauté de l’État, parce que vous ne croyez pas au sens de la vie qui dépasse tout fragment empirique de l’existence humaine. L’humanisme démocratique apparaît dans l’histoire comme un châtiment pour les fautes de l’humanisme aristocratique. À cause de la structure même de votre esprit, vous ne pouvez reconnaître que l’État possède une valeur qui a une vertu d’éternité. Votre humanisme n’admet l’État que comme un moyen utilitaire pour le bien-être et la satisfaction de la vie sur terre. Vous le transformez en une organisation d’intérêts et vous aimeriez le ramener à une entreprise commerciale. Vous en faites une réalité et une valeur en soi. On ne saurait le justifier par des intérêts. Il limite ceux de toute génération vivante et il les subordonne au grand avenir et au grand passé. Car non seulement les vivants, mais encore les ancêtres défunts et les descendants qui n’ont pas encore vu le jour agissent en lui. Toutes vos doctrines libérales, démocratiques et socialistes de l’État passent outre à sa nature. Elles n’arrivent pas à en saisir l’être, tout en diffusant une énergie qui le décompose. Le sort de l’État et sa dialectique sont tels que, lorsqu’une affirmation humaniste se manifeste au sein de la monarchie absolue et qu’elle modifie la mission religieuse du pouvoir, lorsque Louis XIV proclame : « l’État, c’est moi », le peuple révolutionnaire répond par une autre affirmation humaniste de soi, et la démocratie proclame : « l’État, c’est moi ».

Toutes les utopies d’un État parfait et divin sur la terre sont fondées sur une confusion de différents plans et de ce monde-ci avec l’autre. Ce sont des tentatives vaines pour inclure une quatrième dimension dans un espace qui en a trois. Il en va de même pour les utopies qui nient l’État en cherchant à établir sans lui une situation parfaite sur la terre. L’État représente une voie difficile et pleine de sacrifices, dans un espace à trois et non pas à quatre dimensions, celui du monde naturel qui gît dans le mal. Il ne peut être fondé uniquement sur l’amour. Le royaume de l’amour est celui de la grâce, de Dieu, et non pas celui de César. C’est l’Église, et non l’État, qui est fondée sur l’amour. Elle constitue une autre dimension de l’être. Les deux royaumes coexistent, ils sont en contact, ils réagissent l’un sur l’autre, mais ils ne se confondent jamais, ne s’identifient pas ni ne s’excluent l’un l’autre. Toutes les tentatives pour fonder l’État uniquement sur l’amour chrétien conduisent à la tyrannie. Celui-ci ne peut être que la cime de la vie et du commerce humains dans la liberté, et non pas leur base contraignante. C’est bien pourquoi le droit a une si grande importance dans la communication entre les [72] hommes, car il est la sauvegarde et la garantie d’un minimum de liberté, il empêche que la vie de l’homme ne dépende tout entière des qualités morales, de l’amour ou de la haine d’autrui. La liberté et l’indépendance de l’homme exigent que non seulement l’amour, mais aussi la contrainte et le droit fondent l’État. Il y a là une vérité supérieure. Dans la vie sociale, le monisme, la prédominance exclusive d’un seul principe aboutissent toujours au despotisme, à la perte de la diversité et de la richesse de la vie. La liberté et la diversité les plus grandes sont obtenues par la combinaison de principes multiples qui réagissent les uns sur les autres et se trouvent intérieurement soumis à un centre spirituel [[7]](#footnote-7). Toutes les utopies souffrent d’un monisme social extrême, et c’est pourquoi elles arrivent à la tyrannie, dont la forme la plus terrible est peut-être celle qui sombre dans une négation totale de l’État au nom de quelque principe de classe ou individualiste, international ou populaire. La plus grande liberté est donnée seulement lorsque l’homme a conscience que l’État lui est immanent, et non pas transcendant, ainsi que doivent l’être toutes les réalités et les unités supra-personnelles.

[73]

**DE L’INÉGALITÉ**

Quatrième lettre

DE LA NATION

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les gens de votre espèce, qui m’est hostile, ont peu réfléchi au problème de la nation. Pour des raisons utilitaires, vous admettez encore l’État, mais vous n’avez pas su pénétrer le mystère de l’être national. Il est vrai que vous reconnaissez les droits des nationalités opprimées, pour lesquelles vous êtes tout disposés à vous montrer nationalistes à l’extrême. Beaucoup d’entre vous inscrivent sur leur étendard le droit des nationalités à l’autodétermination. Cela prouve que vous ne voyez que l’extérieur de leur être et que vous n’avez pas accès à leur secret. Vous êtes prêts à saluer l’existence nationale et le droit des Juifs ou des Polonais, des Tchécoslovaques ou des Irlandais, mais vous n’avez jamais été capables d’admettre ceux des Russes. En effet, c’est le problème de l’oppression, et nullement celui de la nationalité, qui vous intéresse. Vous avez proclamé le droit de la libre détermination des nations sans vous intéresser le moins du monde aux nations elles-mêmes ni croire à l’existence d’un tel ordre de réalité. Vous avez besoin de ce principe comme moyen de lutte pour vos idéaux politiques et sociaux, pour l’égalité et la liberté abstraites, mais pas du tout pour l’être national concret et son épanouissement. Il est vrai qu’il y a dans la nation un mystère irrationnel qui vous est incompréhensible et qui est profondément enfoui dans la terre. Vous n’y avez jamais pénétré, vous êtes toujours restés à la surface. Vous êtes très sensibles à la question juive et vous luttez pour les droits des Juifs. Mais sentez-vous le Juif, l’âme de ce peuple ? En avez-vous jamais percé le destin mystérieux, qui remonte aux sources antiques de l’humanité ? Non pas. Votre lutte pour les Juifs veut les ignorer eux-mêmes, elle ne reconnaît pas l’existence de ce qui est juif, elle ne représente qu’un combat international pour l’égalitarisme, pour l’homme abstrait, pour une abstraction de l’homme. Vous ignorez l’homme [74] concret avec sa chair et son sang, dans sa race et dans sa tribu, l’homme national. Votre lutte pour la libération des nationalités opprimées et pour leur égalisation est internationale, géométrique ; elle arrache, pour l’abstraire, l’homme national de sa personne vivante, de ses mères et de ses pères. Les « oppresseurs » des nationalités reconnaissent parfois celles-ci bien plus que ne le font leurs « libérateurs ». On « opprime » un homme, national, vivant, dans sa race, dans sa chair ; on ne « libère » qu’un homme abstrait et géométrique. Je ne veux pas « opprimer » le Juif ni ce qui est juif, mais je ne veux pas non plus le « libérer » *in abstracto*, comme un personnage désincarné qui a perdu tous ses caractères. J’ai un sentiment profond du Juif et des Juifs, de la particularité et de l’unicité de leur destin exceptionnel et inéluctable. Ce sentiment qui m’anime devient de la sympathie, mais je ne crois pas à une solution égalitaire et confusionniste de la question juive.

Le mystère de tout être national mérite de la sympathie et il convient de le scruter même lorsqu’il s’agit d’une nation hostile. Le peuple allemand a été notre ennemi et nous avons dû le combattre. Mais ce qu’il y a d’original, de plus intime dans son esprit et d’authentiquement individuel dans l’expression de sa personne m’a toujours paru, même au temps du combat, mériter une sympathie pénétrante. Dans votre lutte internationaliste pour la libération et l’égalisation des nationalités, l’on ne sent pas que vous preniez en considération leur visage, que vous éprouviez de l’amour envers ce qu’elles sont. Constantin Léontiev avait raison de dire que votre politique nationale n’était qu’un instrument de destruction universelle et de n’y voir qu’un triomphe de la démocratie et du cosmopolitisme. Votre « principe des nationalités », si vulgarisé dans la révolution russe, représente une abstraction anti-historique, inventée par les négateurs de la réalité unique que l’on appelle une nation. Celle-ci ne peut pas être extraite de l’histoire concrète et l’on ne saurait considérer son droit *in abstracto*. Chacune a des droits qui varient selon les périodes de son existence et toutes ont des droits différents. Ceux-ci ne peuvent pas être nivelés. Il y a une hiérarchie complexe des nationalités. Il est stupide de mettre un signe d’égalité entre le droit à l’auto-détermination de la nationalité russe et celui de l’arménienne, de la géorgienne ou de la tatare. Il est absurde d’appliquer le même étalon abstrait au droit des Allemands ou des Espagnols à un moment donné de l’histoire mondiale. Il y a, dans la vie des nations, des périodes d’épanouissement et de dépérissement, quand elles tendent leurs forces ou s’affaiblissent. Leurs droits diffèrent selon le cas. La question de l’auto-détermination n’est pas abstraite et juridique, elle est avant tout biologique et aussi, en fin de compte, mystique. Elle repose sur une assise irrationnelle de la vie, qui ne peut être l’objet d’aucune rationalisation juridique ni morale. Les [75] nationalités historiques ont toutes des droits différents et inégaux, elles ne peuvent prétendre à un même statut. Cette inégalité des nations et de leur poids spécifique dans l’histoire, leur prédominance alternée, contiennent une grande vérité : il y va de l’accomplissement de la loi morale propre à la réalité historique et si peu semblable à celle de la réalité individuelle.

La nation est une catégorie essentiellement *historique*, concrètement historique et non pas abstraitement sociologique. Elle est le produit d’une réalité particulière de l’histoire et son mystère est inaccessible à ceux qui sont privés du sentiment de la réalité historique et qui demeurent entièrement dans des catégories sociologiques abstraites. Vous, les tenants de la conception sociologique et abstraite du monde, vous ne pouvez comprendre le mystère de l’être national, parce que vous décomposez la nation en éléments sociologiques abstraits. Votre analyse ne laisse plus rien de la nation. En vérité, celle-ci ne se prête à aucune définition rationnelle, aucune formule n’est adéquate à son être. Celui-ci échappe de plus en plus dans une profondeur occulte à mesure que l’on cherche à plaquer sur lui des définitions psychologiques ou sociologiques. Ni la race, ni la langue, ni la religion, ni le territoire, ni la souveraineté de l’État ne définissent entièrement ni n’épuisent l’être national, encore que ces traits lui soient plus ou moins essentiels. Ils ont davantage raison, ceux qui définissent la nation comme une unité de destinée historique. La conscience d’une telle unité du destin est justement un mystère, par lequel la conscience d’une nation plonge dans les profondeurs de la vie et de la réalité historique, unique et irréitérable. Le peuple juif en a un sentiment profond, bien qu’il ait perdu presque tous les caractères d’un être national : langue, territoire, État, et qu’il ait parfois renié sa vieille foi. Des éléments de sang mêlé et de diverses origines raciales peuvent aussi avoir conscience d’un destin unique. Il n’y a pas de sang ni de race purs dans les fondements biologiques d’une nationalité historique. La formation de celle-ci est déjà le résultat d’une interaction complexe et d’un mélange de races. Par elle-même, la race est un facteur naturel, biologique, zoologique, et non pas historique. Il agit cependant dans les formations historiques, il y joue même un rôle décisif et secret. Il y a en vérité dans la race une profondeur mystérieuse, une métaphysique et une ontologie bien à elle. Emergeant des sources biologiques de la vie, les races humaines entrent dans la réalité de l’histoire et y agissent comme des races plus complexes, historiques. Des places différentes y sont dévolues à la race blanche et à la jaune, à l’aryenne et à la sémitique, à la slave et à la germaine. Entre la race zoologique et une nationalité historique, [76] il y a toute une série de degrés hiérarchiques intermédiaires qui réagissent l’un sur l’autre. La nationalité représente celui où la particularité d’un destin se concentre. La réalité naturelle y devient la réalité historique.

La formation de la nationalité juive est due à une combinaison de races où des éléments purement sémitiques ont rencontré des éléments qui ne l’étaient point. Chamberlain estime que la cause de ses traits négatifs tient à ce que ce mélange de sangs a été illicite, entre le pur sémite-arabe et le syrien. Mais quelle que soit l’explication que l’on donne de cette origine, la destinée historique unique et mystérieuse du peuple juif a commencé après que sa nationalité se fut formée. Le sang y joue un rôle immense. Néanmoins, cette nationalité représente déjà un autre degré hiérarchique que, par exemple, la race sémite qui accomplit différentes destinées historiques. Celle, précisément, du peuple juif, impossible à expliquer rationnellement, nous procure un sentiment exceptionnel de la réalité de l’histoire. Les nationalités historiques ne sont pas engendrées par une conjonction de phénomènes biologiques et sociologiques. Elles correspondent à la création d’un concret, d’une individualité historiques à partir du chaos racial naturel. Il s’agit d’une lutte avec les ténèbres chaotiques des origines : un visage et une forme émergent de la nature informe. C’est un processus bénéfique qui fait apparaître des dissemblances et des inégalités au sein de la réalité historique où tout est concret.

Si la philosophie de l’histoire, exclusivement anthropologique et raciale, est partiale et fausse (Gobineau, Chamberlain et d’autres), elle contient pourtant une part de vérité, alors qu’il n’y en a point dans la philosophie abstraite et sociologique qui ignore le mystère du sang et qui ramène tout à des facteurs sociaux rationnels. Les différenciations et inégalités historiques grâce auxquelles le cosmos historique s’est formé ne peuvent être effacées ni détruites par aucun facteur social. La voix du sang, l’instinct de la race ne peuvent être anéantis dans la destinée historique des nationalités. Le sang contient déjà les idées de race et de nation, l’énergie qui préside à l’accomplissement de leur vocation. Les nations sont des formations historiques, mais elles se trouvent déjà en germe dans les profondeurs de la nature et de l’être. Au sein même de la vie cosmique, il y a la potentialité des destinées nationales, il y a une énergie qui pousse à réaliser celles-ci. L’histoire est enracinée dans la nature. La réalité historique est un immense degré hiérarchique de la vie cosmique. En elle, l’énergie cosmique se concentre et décide des destinées mondiales. La race, principe cosmique, agit sous une forme concentrée dans les nations, principe historique. Il se produit dans l’histoire une information du cosmos, une grande lutte où les principes du cosmos vainquent ceux du chaos. La nationalité [77] historique est une réalisation éternelle de l’être cosmique. Sa destruction est celle même du cosmos et un retour au chaos.

La nation n’est pas un phénomène empirique d’un quelconque fragment du temps de l’histoire. Elle est un organisme, une personnalité mystique, un noumène, et non un phénomène du processus historique. Elle n’est pas la génération actuelle ni la somme de toutes les générations, le résultat d’une addition ; elle est quelque chose de primordial, le sujet éternellement vivant du processus historique où les générations passées demeurent non moins que les générations contemporaines. La nation a un noyau ontologique. Son être vainc le temps. Son esprit s’oppose à ce que le passé soit dévoré par le présent et par l’avenir. La nation tend toujours à l’incorruptibilité, à la victoire sur la mort, elle ne peut admettre le triomphe exclusif de l’avenir sur le passé. Voilà pourquoi sa conscience et son être ont un fondement religieux. La religion est l’établissement de rapports, d’une parenté ; elle consiste à surmonter l’être hétérogène, l’altérité, et c’est avant tout dans sa patrie que l’homme acquiert une telle relation. Toute tentative pour détacher une nationalité de cette profondeur religieuse la rejette à la surface et lui fait courir le danger de se disperser en poussière. Une conscience nationale véritable est une conscience des profondeurs, elle affirme non pas la force destructrice et létale du processus historique, mais sa force de conservation et de résurrection pour tout ce qui vit. La conscience nationale est conservatrice, non parce qu’elle serait hostile à l’esprit créateur, mais parce qu’elle protège la vie authentique de sa destruction par l’avenir. À ses yeux, nos aïeux et nos pères sont aussi vivants que nous le sommes nous-mêmes et que le sont nos descendants. La vie de la nation consiste à établir une liaison indissoluble avec les ancêtres et à respecter leur testament.

Le national contient toujours du traditionnel, et dans la mesure où votre esprit révolutionnaire déchire le lien des temps, annihile la mémoire du passé et des ancêtres, il est profondément antinational. L’internationalisme est la religion de l’avenir qui ne connaît pas de limites à ses prétentions, et non pas la religion de l’éternel. Elle apporte à tout ce qui vit l’annonce de la mort et de la destruction, et non celle de la vie et de la résurrection. L’internationalisme révolutionnaire est exactement une religion conséquente de la mort, une négation de l’incorruptibilité. Cette religion n’admet pas les pierres tombales, elle est directement opposée à ce grand esprit de résurrection qui avait poussé les anciens à bâtir tombeaux et monuments funéraires. Cette religion du dévorant avenir ne veut plus prendre soin de notre lien avec nos ancêtres, de leurs reliques, de leur incorruptibilité et de notre vie commune avec eux. La conscience nationale est profondément opposée à cet esprit. Celle des peuples européens modernes qui [78] les arrache à leurs racines religieuses est superficielle et contradictoire. Leur nationalisme est faux dans ses principes mêmes.

Et pourtant, quels que soient l’infirmité et le creux de leur sentiment national, les peuples contemporains communient malgré tout par celui-ci avec la vie religieuse et tendent à leur manière vers une vie incorruptible. Dans la nationalité, la vie lutte contre la mort dont l’internationalisme menace tous les peuples. Toute nation, en vertu de son instinct de santé, tend vers un maximum de force et d’épanouissement, elle vise à se développer dans l’histoire. C’est là l’aspect créateur du nationalisme, et l’internationalisme lui est tout aussi hostile qu’il l’est à son aspect conservateur et résurrecteur. L’internationalisme voudrait arrêter la croissance des forces des peuples, il aimerait faire cesser leur floraison, il souhaiterait faire dévier leur mouvement vital pour le diriger vers des espaces vides et intermédiaires, vers les abstractions terribles de l’avenir. Il voudrait étouffer la volonté nationale d’être et de s’élever historiquement. Il exerce une séduction morale par son renoncement ascétique à l’égoïsme national, mais derrière ce renoncement qui conduit au néant, se cachent l’affirmation humaine de soi, l’égoïsme personnel et de classe, la soif du confort, le refus du sacrifice qu’exigent le destin et le mouvement ascendant des peuples dans l’histoire. L’internationalisme révolutionnaire fait périr le passé des nations et il veut les empêcher d’atteindre leur propre avenir. Il les condamne à un autre avenir, effrayant par son vide et par son abstraction. Il y a plus de vérité vitale dans l’égoïsme national le plus élémentaire et le plus instinctif que dans tout votre internationalisme.

Vous avez perpétré la plus ignoble des escroqueries : vous avez remplacé l’être de l’humanité concrète et unique par un non-être, que vous avez appelé l’Internationale. Vous avez fait une confusion irrémédiable entre l’universalité et l’internationalisme. Vous avez ainsi séduit un grand nombre d’hommes, vous avez attiré des cœurs par une apparence de bien. La confusion, la substitution et l’imposture ont commencé, bien avant que ne prolifère l’internationale socialiste, dans le pacifisme humaniste, dans le cosmopolitisme libéral, dans la franc-maçonnerie. L’humanité universelle et concrète y était déjà supplantée par une pan-humanité abstraite. Les différents degrés de l’être de l’homme, sa plénitude participent à l’unité positive et concrète de l’humanité, où rien ne s’abolit mais tout atteint sa force la plus grande et sa manifestation la plus vive. Seulement, vous ignorez l’unité concrète de tous. Elle nous est donnée avant tout dans l’Église universelle, où l’unité des hommes est conçue religieusement. Celle-ci est une réalité concrète, une sorte de personne dans la hiérarchie cosmique. Mais cette idée vous reste totalement étrangère. Votre [79] unité abstraite et négative de l’humanité anéantit tous les degrés hiérarchiques de celle-ci pour en faire une abstraction. Or, dans l’unité concrète de tous, il ne peut y avoir de contradiction entre la nation et l’humanité. Toutes les nations s’y affirment et y atteignent leur puissance et leur épanouissement. Dans votre unité abstraite de l’humanité, en revanche, l’être des nations est supprimé ; il n’y a pas plus d’humanité dans et par les nations qu’il n’y a de nation dans et par l’humanité. Celle-ci devient une abstraction de tous les niveaux de l’être individuel concret. Dans l’universalité, la nation et l’humanité sont indissolublement membres de la hiérarchie cosmique où l’une suppose l’autre. Dans l’internationalisme, elles s’excluent mutuellement pour disparaître toutes deux en fin de compte. La notion abstraite de l’homme ou d’une classe vient remplacer la réalité et une humanité abstraite, détachée de tout ce qui est organique, vivant et individuel, est substituée à l’humanité concrète. L’internationalisme est opposé non seulement au nationalisme, mais encore à l’universalité, à l’unité positive de tous ; il est mû par l’esprit du néant, qui détruit le réel en imaginant des fantômes.

Je ne connais rien de plus répugnant et de plus faux que les tentatives de certains d’entre vous pour donner un fondement et une justification chrétiens à l’internationalisme. Des chrétiens naïfs et faibles se laissent séduire. Cependant, le christianisme ne peut qu’être hostile à l’internationalisme, car il s’oppose à l’esprit du néant, à la destruction des réalités concrètes au nom d’abstractions. Il affirme l’unité positive de tous à laquelle participent toutes les richesses de l’être. Il ne peut avoir rien de commun avec ce monisme abstrait où Dieu et le monde disparaissent et où l’homme, la nation et l’humanité se dissolvent. Pour le christianisme, il y a d’abord l’âme de chaque homme, celle du peuple, celle de l’humanité. Il ignore ce qui n’a pas d’âme. Est-ce que votre internationale, votre humanité internationale ont une âme ? Une abstraction ne peut pas en avoir. D’ailleurs, votre internationalisme affirme non pas une humanité unie, mais un prolétariat unique. Vous provoquez dans l’humanité la division la plus grande qu’ait jamais connue l’histoire du monde. Vous niez l’image et la ressemblance de Dieu en l’homme pour affirmer en lui celles de la situation économique. Ni l’homme ni l’humanité n’existent pour vous. Il n’y a que des catégories économiques, ce que l’homme possède ou non matériellement. Toute comparaison entre votre internationalisme et le christianisme est sacrilège. C’est vous, les internationalistes, qui niez que l’humanité constitue la race unique de Dieu. Vous êtes les ennemis les plus acharnés de l’unité des hommes. Vous déchirez sans remède dans le genre humain le lien spirituel de l’avenir avec le passé, ainsi que celui de la classe que vous avez élue, le prolétariat, avec le reste de [80] l’humanité que vous honnissez. Aussi êtes-vous des assassins de l’humanité et de l’homme. Le christianisme appelle à la fraternité des peuples autant qu’à celle des hommes. Seulement, la fraternité des peuples suppose l’existence des peuples, des personnalités nationales, de même que la fraternité des hommes suppose l’existence des hommes et des personnes humaines. Le véritable amour est toujours une affirmation du visage de l’aimé, de son individualité irréitérable. Mon amour russe pour le Français, l’Anglais ou l’Allemand, ne saurait être un amour envers un homme abstrait, l’homme en général ; il ne peut s’adresser qu’à l’homme français, anglais ou allemand, à ce que celui-ci contient précisément de national, à son image individuelle. Quant à vous, vous ne connaissez ni l’amour ni la fraternité. Rien n’existe pour vous en dehors de catégories économiques et sociologiques abstraites qui causent un grand déchirement dans l’humanité. L’amour pour une nationalité, l’attitude fraternelle envers elle supposent que l’on en affirme l’être éternel, que l’on refuse qu’elle s’abolisse dans une humanité abstraite. Vous appartient-il vraiment d’être les hérauts de la fraternité des peuples ? L’internationalisme est une déformation, une perversion de l’esprit chrétien universel, une singerie. C’est de même que l’Antéchrist sera une fausse semblance, une caricature du Christ.

La langue française a deux termes pour signifier deux notions essentiellement distinctes : *la nation* et *le peuple*. Le russe ne dispose pas de mots convenables à cet effet. Dans notre langue, l’opposition entre *nation* (*natsia*) et *peuple* (*narod*) ne sonne pas bien, parce qu’un mot étranger et un mot russe s’y trouvent accolés. La terminologie admise nous oblige néanmoins à y recourir. Le terme de *peuple* porte chez nous le sceau fatidique de la « conscience populiste » (*narodnitcheskoié soznanié*), dans notre sens, dont il nous est si difficile de nous affranchir. Pour vous tous, *narodniki* russes, populophiles et adorateurs du peuple, conscients ou inconscients, il est très malaisé d’admettre la conscience nationale (*natsional’noié soznanié*). Vous la confondez irrémédiablement avec la conscience populiste. Votre peuple n’est pas la nation. Vous lui appliquez la catégorie de quantité, et celle, sociale, de classe. Or ces catégories sont inapplicables à la nation. Votre peuple est avant tout une quantité empirique, la somme énorme des Pierre et des Ivan. Il est non par le grand ensemble organique qui embrasse toutes les classes et générations, mais rien que la masse du bas peuple, des paysans et des ouvriers, rien que les classes des travailleurs manuels. Un trop grand nombre de gens en sont exclus : les intellectuels, les nobles, les bureaucrates, les marchands, les industriels... Et vous voudriez que l’on servît [81] le peuple comme quelque chose d’étranger à la chair de quiconque n’appartient pas aux classes ouvrières, comme un principe supérieur de la vie, comme une idole. Ainsi ai-je été privé du droit de me sentir membre du peuple, de me retrouver en lui et de le sentir en moi. Ce qui est du peuple ne faisait pas partie de mon élément profond, c’était en dehors et au-dessus de moi. Et je devrais servir ce peuple et y trouver les critères de la vérité et de la justice, je devrais m’incliner devant lui et renoncer pour lui aux valeurs les plus hautes ! L’opposition, traditionnelle chez les Russes, de l’intelligentsia et du peuple était fondée sur cette manière de concevoir le peuple, quantitative et de classe. La conscience populiste a déchiré l’intégrité organique de la vie nationale et elle a créé des contradictions insurmontables. Les intellectuels-*narodniki* voulaient combler ce fossé entre l’intelligentsia et le peuple, ils « allaient au peuple », ils renonçaient à tout au nom de celui-ci ; mais leur conscience populiste n’a fait que perpétuer cet abîme, car elle poussait à la lutte des classes et à la contradiction. Cette cassure ne disparaîtra que grâce à la conscience nationale, tournée vers une profondeur plus grande. Vous en êtes restés à la surface sociale de la vie. Vous n’avez jamais accédé à l’unité nationale spirituelle où cesse l’opposition entre le maître et le paysan, l’intelligentsia et le peuple. En effet, on ne peut opposer à la nation ni l’intelligentsia ni la noblesse. Ce qui est national représente ma propre profondeur et celle de chacun. C’est une couche plus profonde que vos pellicules sociales. Ce qui est russe, français, anglais, allemand, s’y manifeste, relie le présent au passé lointain et unit le noble au paysan et l’industriel à l’ouvrier.

La nation n’est pas une classe donnée ni la quantité empirique de ceux qui vivent à tel moment. Elle est un organisme mystique, dont nous percevons la vie secrète dans nos propres profondeurs, lorsque nous cessons de vivre superficiellement selon des intérêts extérieurs, lorsque nous nous libérons de vos cloisons et de vos étiquettes qui divisent les hommes. Le paysan peut représenter le peuple-nation dans une moindre mesure que le noble ou que l’intellectuel, si sa vie est détachée de la profondeur et rejetée à la surface, alors que celle du noble ou de l’intellectuel peut être tournée vers cette profondeur pour y puiser une force créatrice. C’est ainsi que toutes vos démocraties révolutionnaires, tous vos conseils de députés ouvriers et paysans n’ont rien de commun avec le peuple en tant que nation, qu’organisme mystique ; et l’aristocrate Pouchkine ou l’intellectuel Dostoïevski étaient mille fois plus peuple que ceux-ci. C’est chez le génie que la nation acquiert son expression la plus haute et la plus parfaite. Il est toujours populaire, national. On y entend toujours la voix des profondeurs, celle de la vie nationale. L’esprit de la nation ne s’exprime pas [82] autrement que par une sélection qualitative des personnes, par une personne élue. Aucune démocratie rationnelle, avec sa mécanique des quantités, ne peut exprimer l’esprit des nations. Leur volonté n’est pas formulable par des moyens arithmétiques, selon des quantités ; elle n’est pas celle de la majorité. Elle est la voix non seulement des vivants, mais encore des morts ; et le grand passé, comme l’avenir encore énigmatique, s’y font entendre. De la nation font partie non seulement les générations humaines, mais encore les pierres des églises, des palais et des demeures, les pierres tombales, les vieux manuscrits et les livres. Pour saisir la volonté de la nation, il est nécessaire d’écouter ces pierres et de lire ces pages jaunies. Par votre tumulte démocratique et révolutionnaire, vous voulez étouffer la voix des générations antérieures, vous cherchez à tuer le sentiment du passé. L’accès vous est fermé au grand tout organique qui vainc le pouvoir exterminateur du temps. Et c’est pourquoi vous ne pouvez connaître la volonté de la nation ni l’exprimer.

Vous opposez à la nation le peuple que vous voulez transformer en une démocratie révolutionnaire. Or la nation n’est pas une démocratie et celle-ci ne peut manifester celle-là. Les moyens par lesquels s’exprime la nation sont plus mystérieux. La génération qui rompra tous ses liens avec le passé national n’exprimera jamais l’esprit ni la volonté de la nation, car il y a dans ceux-ci une force de résurrection et non de mort. Il est grand temps de nous tourner non plus vers « le peuple », mais vers la nation, c’est-à-dire de passer de la surface à la profondeur, de la quantité à la qualité. Le principe national dans la vie sociale est qualitatif et non quantitatif. Ce qui est *national* se trouve inclus dans les profondeurs antiques de la nature, et ces énergies potentielles de l’être national se manifestent dans l’histoire. Le national est enraciné bien plus profondément que ne le sont votre démocratie, votre « peuple », toutes vos quantités et vos masses de l’aujourd’hui. La nation est un esprit, un dessein de Dieu, qu’un peuple donné peut réaliser ou miner. Celui-ci doit être soumis à la nation, à ses fins dans le monde. Il y a en elle un noyau nouménal, ontologique, qui n’existe pas dans ce phénomène empirique que vous appelez « le peuple ». Il faut que vous soyez non pas des *narodniki*, des populistes, mais des Russes. *La Russie* doit être pour vous infiniment plus précieuse et plus sacrée que le peuple, que la population de telle époque, dans telle de ses parties.

L’État n’est pas le signe qui définit l’être d’une nation. Néanmoins, toute nation tend à former son État et à le rendre fort. C’est la manifestation d’un instinct. Il est normal pour une nation d’exister en tant qu’État. Et quand celle-ci perd son État, son [83] indépendance et sa souveraineté, c’est pour elle un grand malheur, une maladie grave qui affecte son âme. Le fait que, dès l’Antiquité, le peuple juif soit sans cesse tombé sous un joug étranger, qu’il ait vu s’amenuiser son indépendance étatique jusqu’à disparaître totalement et qu’il ait vécu depuis en errance dans le monde, a brisé son âme et l’a rendue infirme. Il a accumulé du ressentiment contre tous les autres peuples qui vivent dans leur propre État. Il est enclin à un séparatisme révolutionnaire et à un internationalisme qui ne représentent que l’envers de son nationalisme maladif. Mais la volonté du peuple hébreu d’organiser son propre État n’est pas définitivement morte et le rêve passionné qu’il en forme ressuscite dans l’utopie du sionisme.

La relation entre l’être de la nation et celui de l’État est complexe. Si les nations cherchent à créer le leur, c’est qu’elles s’y affirment et manifestent par lui tout ce qu’elles ont en puissance. D’autre part, l’État doit avoir une base nationale, un noyau propre, quand même sa composition tribale serait très diverse. L’État russe était *russe* ; il s’était formé autour d’un noyau russe et il réalisait l’idée russe dans le monde. Un État dépourvu d’un tel noyau et d’une telle idée ne peut avoir de vie créatrice. L’Autriche-Hongrie a présenté une exception et son existence a été déterminée non par son énergie interne, mais par un concours de circonstances extérieures. Les États exclusivement dynastiques sont des phénomènes pathologiques de la réalité historique. Le principe dynastique ne peut pas se suffire à lui-même, il doit être soumis au principe national. Néanmoins, l’État s’efforce de sortir du cadre national clos sur lui-même. Ce ne sont que les États des petites nations qui restent purement nationaux. Les grandes nations qui ont pris conscience de leur mission dans le monde s’efforcent de former un État impérialiste qui sorte des limites de l’être national. La volonté des grandes nations vise à une unification impérialiste où se réalise la vocation nationale. Il y a une dialectique de l’être national qui fait s’écrouler les frontières des nationalités et qui tend à faire passer l’État national au niveau de l’État impérialiste. L’empire britannique est la fin de l’Angleterre en tant qu’État national, il signifie la sortie de la nationalité anglaise dans l’étendue mondiale. D’ailleurs, la question nationale se pose très différemment aux nations petites et faibles et à celles qui sont grandes et fortes. Pour les premières, la question nationale consiste à être libres et indépendantes, à former ou à conserver un État national. Pour les secondes, en revanche, il s’agit de puissance et d’une mission mondiale, de former et d’étendre un État impérialiste.

Les mouvements nationaux du XIXe siècle, avec lesquels sympathisent les démocrates et les révolutionnaires, ont été des luttes pour l’indépendance des petites nations et pour l’unification des nations fragmentées. Par là se trouvait réalisée la tendance historique [84] à l’individualisation qui fait indubitablement partie de la vérité historique. Mais il se produisait en outre une lutte pour des unités impérialistes plus grandes, pour de grands corps où se réalisait la tendance à l’universalisation, autre aspect de la vérité historique. Vous n’avez jamais été capables de comprendre le sens de cette volonté démonique des grandes nations, de cette soif dévorante d’accomplir des vocations mondiales. À vos yeux, la question nationale n’a jamais été que « bourgeoise ». Vous avez toujours nié l’existence de la question nationale pour les Russes, pour la Russie même, et vous l’avez noyée dans l’arménienne, la géorgienne, la polonaise, la finlandaise, la juive et tant d’autres. L’attitude erronée de l’ancien régime, qui ne comprenait pas qu’envers les petites nationalités la politique d’aide impérialiste d’un grand peuple ne pouvait être qu’une politique d’aide et de don, vous était favorable du point de vue moral et concourait à votre œuvre de destruction. La conscience nationale, à un certain degré de puissance historique, se transforme en une conscience impérialiste, mais elle franchit ses bornes pour atteindre au sommet quand elle devient messianique. Le messianisme est une conscience insensée du peuple, il est opposé par nature au nationalisme comme à l’impérialisme. Ceux-ci restent dans l’ordre naturel, le messianisme en sort ; il est mystique. Il y a en lui un esprit de sacrifice dont le nationalisme et l’impérialisme sont dépourvus. La conscience messianique exige du peuple un service sacrificiel qui consiste à sauver le monde.

Toute conscience messianique a pour origine le messianisme du peuple juif. Les peuples aryens ignoraient cet esprit. Il ne se manifeste que dans le judaïsme, dans l’attente passionnée du Messie, dans le sentiment d’être le peuple élu de Dieu. La conscience juive n’était pas nationaliste, encore bien moins impérialiste ; elle était messianique. Le Christ-Messie s’est manifesté dans le peuple juif, mais il l’a fait pour tous les peuples de l’univers. Après la révélation du Christ, le messianisme juif est devenu impossible dans le monde chrétien. Il ne peut plus y avoir de peuple élu où apparaîtrait le Messie. Mais il est possible qu’un peuple ait un sentiment exceptionnel, par sa tension, de sa vocation religieuse et spirituelle. Ce sentiment d’élection et de vocation chez un peuple est semblable à celui qu’éprouve un individu. Il est tout à fait irrationnel et ses ambitions peuvent être démentielles. La réalisation d’une vocation messianique est un exploit libre de l’esprit qui dépasse les limites non seulement de la nature, mais encore de l’histoire. Dans le cadre de celle-ci, la vocation messianique est irréalisable. Dans le monde chrétien, elle vise toujours la fin, elle est apocalyptique ; ses lointains sont au-delà de l’histoire. Un terrain historique positif ne peut être préparé que par le nationalisme et l’impérialisme. Le messianisme est éclat de la foudre, folie en [85] Christ. Il ne peut être l’objet d’aucune rationalisation. Dans le cadre du christianisme, ce sentiment s’infléchit facilement vers le vieux messianisme juif. On l’observe tant dans le messianisme polonais que dans le russe. Les partisans de l’idée selon laquelle le peuple russe était « théophore » ont beaucoup emprunté au vieil esprit juif. L’être national aussi bien que l’impérialiste peut se consumer dans le feu messianique. Le messianisme polonais a suivi l’écroulement de l’État polonais, le messianisme russe a précédé l’effondrement de l’État russe. L’être de toute nation a une base religieuse, la conscience messianique en est la cime. Les éléments nationaux et religieux s’entremêlent et, en certains points, ils se soudent inexplicablement. C’est ainsi qu’à la base de la nation russe il y avait l’orthodoxie, force spirituelle de notre peuple. Or, au sommet de notre conscience, le feu religieux du messianisme s’est allumé. Il est impossible de séparer l’idée russe de l’idée religieuse. Mais cette combinaison d’éléments religieux et nationaux a créé un rapport très complexe entre la nation et l’Église. Celle-ci a fait l’objet d’une trop grande nationalisation et le sentiment du christianisme universel s’y est affaibli. De chrétien qu’il était, le messianisme russe est devenu juif. Ce dont nous avons besoin d’abord, c’est de recouvrer la santé des fondements religieux de notre conscience nationale. Notre messianisme russe s’est détaché de ceux-ci pour apparaître sous l’habit nouveau du messianisme révolutionnaire, lequel a infligé des blessures épouvantables à la Russie. Un principe d’auto-extermination s’est manifesté au sein même de ses profondeurs nationales.

Si vous désirez toucher les mystères de l’être national, réfléchissez davantage à la question juive. Si la force invincible, originale et mystérieuse du judaïsme dans l’histoire ne vous procure pas le sentiment de la nationalité, votre cas est vraiment désespéré. Vous avez songé à différents moyens de résoudre la question juive afin d’en émousser l’acuité. Mais cette question mondiale, vous êtes impuissants même à l’approcher. Jamais, au grand jamais vous ne réglerez la question juive, elle est plus forte que toutes vos doctrines, que toutes les confusions et simplifications auxquelles vous vous livrez. Elle se pose dans le monde afin de démontrer à tous les peuples l’existence du mystère national et religieux. C’est quand même avec trop de légèreté que tant les philosémites que les antisémites considèrent cette question. Il faut l’appréhender à une plus grande profondeur. On y sent la présence d’une destinée divine dans l’histoire. Les Juifs y ont une mission qui dépasse les missions nationales. Ils suggèrent une existence au-delà de celle qui est purement nationale.

Il y a dans l’histoire des formations et des unions plus vastes que les nations. Les races ont leur esprit et leur mission. Il y a le monde latin, qui apporta un certain esprit et une culture particulière [86] à l’humanité. Il y a aussi le monde germain et le slave. Il se produit dans l’histoire une relève de la prédominance spirituelle de ces races et de ces missions. Mais il y a des communautés spirituelles plus larges encore ; le monde aryen, le sémite, le mongol. La race aryenne, qu’il est si difficile de définir par l’anthropologie et par l’ethnographie, possède son idée, sa mission spirituelle dans le monde. Par le christianisme, l’univers aryen a reçu un vaccin sémite, en acquérant ainsi du sel. Cependant, il ne peut admettre que l’esprit sémite triomphe et il libère le christianisme même d’une prévalence exclusive de celui-ci. La présomption insupportable des Germains tient précisément à ce qu’ils se considèrent comme les seuls aryens vrais, qui en portent et en expriment le pur esprit. Ils ont leur messianisme, mais celui-ci n’est pas tant religieux que racial, ni spirituel que culturel. Il n’a rien d’apocalyptique. Si une tentation des Russes consiste à croire que la seule Église véritable est l’Église russe, que le vrai Christ est le Christ russe, les Germains pensent quant à eux que la vraie culture est l’allemande. Mais un tel messianisme culturel est une contradiction interne, car le messianisme a une nature religieuse et non pas culturelle. La culture ne peut être que nationale et non pas messianique. Le messianisme aspire toujours à déborder les limites de la culture. Le messianisme culturel allemand est une ambition aussi fausse que l’est le messianisme révolutionnaire russe.

Il peut y avoir deux types de nationalismes. C’est d’abord l’idéalisation des qualités élémentaires d’un peuple, sa suffisance, sa fatuité. Il s’enivre de ses facultés et n’admet aucune critique ni autocritique. C’est le nationalisme des forces élémentaires. Par ses manifestations inférieures, il est éventuellement zoologique. Ce type de nationalisme peut aussi tendre à nier l’idée nationale et à voir dans la faiblesse du sentiment que la nation a d’elle-même un trait caractéristique de celle-ci. Les internationalistes russes sont souvent des nationalistes de ce type-là. Ils sont disposés à considérer que la destruction et la négation de soi-même représentent un caractère national. Notre intelligentsia révolutionnaire était privée de toute conscience nationale, mais elle avait des traits caractéristiques de la nation russe. Ces intellectuels démolissaient la Russie, mais à la russe. Le nihilisme a été un phénomène national, seulement il détruisait notre être. Les tendances slavophiles, plutôt de droite, qui affirmaient l’idée nationale, relevaient du même type de nationalisme élémentaire. Elles portaient aux nues des particularités nationales indépendamment de la question de savoir si celles-ci contribuaient ou faisaient obstacle à l’exécution des tâches de la nation, si elles augmentaient ou non notre force et notre valeur dans le monde.

[87]

Or il existe un autre type de nationalisme, qui est créateur. Pour lui, l’être national est une tâche créatrice. Non seulement il admet, mais il exige l’auto-critique, il y appelle et il pousse à se rééduquer au nom de l’être national. Il est d’un ordre supérieur au précédent, mais il ne doit pas être détaché des bases nationales, de l’ontologie de la nation. Il apporte de la lumière dans les profondeurs obscures de la vie nationale. La conception intégrale, organique, du problème de celle-ci s’appuie sur un terrain irrationnel et mystique. La conception mécanique conduit à différentes théories, au fédéralisme, à l’autonomie personnelle, etc. A quoi aboutissent votre approche inorganique du problème national, vos inventions mécaniques, vos utopies rationalistes ? Le sort de la malheureuse Russie le montre bien. Nier l’être national organique au nom de notions abstraites, d’une équité, d’une égalité, d’une unité abstraites, etc., c’est toujours une tentative d’assassinat contre un être vivant. Et vous tous, internationalistes, égalisateurs, simplificateurs, confusionnistes, vous êtes des meurtriers, vos mains sont couvertes de sang. Vous assassiniez votre patrie, l’être vivant qui portait le nom de Russie. Vous avez été des tueurs, toujours et partout.

[88]

[89]

**DE L’INÉGALITÉ**

Cinquième lettre

du conservatisme

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je voudrais maintenant parler du conservatisme, non pas comme tendance et parti politiques, mais comme l’un des principes religieux et ontologiques éternels de la société humaine. Vous ne savez rien de ce problème dans sa profondeur spirituelle. Pour vous, il ne représente qu’un slogan de la lutte politique. D’ailleurs, ce sens-là existe, du fait de ses partisans comme de ses opposants. Les partis politiques conservateurs peuvent être de très basse qualité et déformer leur principe même. Mais cela ne doit pas voiler cette vérité, qu’une existence normale et saine, un développement de la société sont impossibles sans des forces conservatrices. Elles maintiennent la liaison entre les époques, empêchent des ruptures définitives dans cette continuité, unissent l’avenir au passé. Le révolutionnisme est superficiel, il est détaché des fondements ontologiques, du noyau de la vie. Cette superficialité affecte toutes les idéologies révolutionnaires. Le conservatisme a une profondeur spirituelle, il est tourné vers les sources antiques de la vie, il est lié aux racines, il croit à l’existence d’une profondeur incorruptible et indestructible. Les génies et les grands créateurs possédaient ce conservatisme des profondeurs. Ils n’ont jamais pu se tenir à la surface révolutionnaire. Sans un milieu conservateur, la manifestation des grandes personnalités créatrices est impossible. Comptez-vous beaucoup de génies parmi les idéologues du révolutionnisme extrême ? Les meilleurs des hommes n’étaient pas avec vous. Tous, ils ont puisé leur énergie créatrice au plus profond de la vie. Et si le conservatisme extérieur et politique leur était étranger, le principe profond du conservatisme spirituel se retrouve toujours chez eux. Il existe chez les plus grands hommes du XIXe siècle, chez Goethe, Schelling, Hegel, Schopenhauer, et chez Wagner, Carlyle et Ruskin, Joseph de Maistre, Villiers de L’Isle-Adam et Huysmans, chez Pouchkine et Dostoïevski, [90] Léontiev et Soloviev. Il existe chez ceux qui aspirent à une vie nouvelle et spirituelle, et qui ne croient pas que l’on y puisse parvenir par des voies révolutionnaires.

Le règne exclusif des principes révolutionnaires détruit le passé, ce que celui-ci contient non seulement de périssable, mais encore d’éternel et de précieux. L’esprit révolutionnaire veut créer la vie future sur des cimetières, en oubliant les pierres tombales ; il veut s’établir sur les ossements des pères et des aïeux, mais il rejette et il nie la résurrection des morts et de la vie passée. L’esprit révolutionnaire veut abandonner la vie humaine au pouvoir exterminateur du temps, il jette tout le passé dans l’abîme dévorant de l’avenir. Cet esprit divinise celui-ci, c’est-à-dire le cours du temps, il n’a pas d’appui dans l’éternité. Or le passé n’a en vérité pas moins de droits que l’avenir, il n’est pas moins ontologique. Les générations mortes n’ont pas moins de substance que les futures. Ce qui a été ne contient pas moins d’éternel que ce qui sera. Nous éprouvons plus vivement le sentiment de l’éternité quand nous nous tournons vers le passé. En quoi consiste le mystère attirant de la beauté des ruines ? En la victoire de l’éternité sur le temps. Rien ne donne le sentiment de l’éternité autant que les ruines. Les murailles écroulées, couvertes de mousse, des vieux châteaux, des palais et des églises, se présentent à nous comme un phénomène d’un autre monde, comme transparaissant de l’éternité. Dans cet autre monde, ce qui est authentiquement ontologique s’oppose au cours destructeur du temps. Celui-ci emporte tout ce qui est trop temporel, tout ce qui est établi pour le confort terrestre, et il conserve la beauté incorruptible de l’éternité. C’est ce qui explique le mystère de la beauté et le charme des antiquités, du souvenir et de la magie du passé. Ce ne sont pas seulement les ruines qui nous donnent ce sentiment de la victoire de l’éternité sur le temps, ce sont aussi les vieux temples, les vieilles demeures, les vieux habits, les vieux portraits, les vieux livres, les vieux mémoires. Tout cela porte le sceau d’une lutte grande et magnifique menée par l’éternité contre le temps. Aucune église moderne, même quand elle est une copie parfaite d’un style ancien, ne peut procurer ce sentiment qui serre le cœur, qui le fait battre et que nous éprouvons devant une vieille église, sentiment provoqué par le fait que le temps avait cherché à imposer sa marque fatale sur ce monument et qu’il a reculé. Ce que nous percevons comme une beauté immarcescible, ce n’est pas la destruction et l’anéantissement que le temps opère, c’est la lutte de l’éternité contre de telles actions, la résistance d’un autre monde dans le processus de celui-ci. Ce qui est nouveau, contemporain, récent, ne connaît pas encore ce grand combat de l’incorruptible avec la corruption, ne porte pas encore un tel signe de la communion avec l’être supérieur et ne possède donc pas encore la forme [91] de cette beauté-là. Il est nécessaire de réfléchir plus profondément à cette magie du passé, à ce charme mystérieux qu’il répand. Cet effet attirant et étrange s’observe aussi dans les maisons et les parcs d’antan, dans les souvenirs de famille, dans tous les objets matériels qui nous parlent de vieilles relations humaines, dans les lettres racornies, dans les feuilles fossilisées placées entre les pages des livres, dans les portraits d’ancêtres, même les plus ordinaires, et dans tous les vestiges des antiques cultures. Rien de ce qui est nouveau, d’aujourd’hui ou de demain, ne peut donner un sentiment aussi aigu, car la lutte entre le monde de l’éternité et celui du temps ne s’y est pas encore déroulée. La beauté attirante du passé n’est pas la beauté de ce qui a été, de ce qui un jour fut contemporain et nouveau, c’est la beauté de ce qui est, de ce qui demeure éternellement, après une lutte héroïque contre le pouvoir destructeur du temps. Je sais bien que tout n’a pas été magnifique dans le passé et qu’il contient beaucoup de laideur, mais le mystère de sa beauté ne s’explique nullement par le fait que nous l’idéaliserions et que nous nous le représenterions autrement qu’il ne fut. La beauté du passé n’est pas du tout celle du présent qui était actuel 300 ou 500 ans auparavant. C’est la beauté du présent qui est actuel aujourd’hui, après que cette lutte de l’éternité avec le temps l’eut transfiguré. La beauté d’une vieille église ou de traditions familiales est celle d’une église et d’une existence transfigurées. La forme de cette beauté n’est plus celle de ce qui fut construit il y a mille ans ni celle de ce qui fut vécu il y a deux cents ans sur la terre avec tous les péchés, les vices et les horreurs qui sont propres à l’homme. Nous y connaissons une beauté plus grande que ne le firent nos aïeux. Voilà la profondeur à laquelle il convient de chercher les fondements du conservatisme authentique, combat de l’éternité contre le temps, résistance de l’incorrompu à la décadence. Il contient une énergie qui non seulement conserve, mais encore transfigure. Et vous n’y songez pas lorsque vous portez un jugement sur le conservatisme selon vos critères.

Votre attitude révolutionnaire à l’égard du passé est exactement le contraire de la religion de la résurrection. L’esprit révolutionnaire est incompatible avec la religion du Christ, parce qu’il désire non pas la résurrection, mais la mort de tout ce qui est passé et révolu, parce qu’il s’adresse exclusivement aux générations futures et qu’il ne pense pas aux ancêtres morts, qu’il ne veut pas conserver de lien avec ce qu’ils nous ont légué. La religion de la révolution est une religion de la mort, précisément parce qu’elle est tout entière absorbée par la vie terrestre actuelle et future. La religion du Christ est celle de la vie justement parce qu’elle a trait non seulement aux vivants et à la vie, mais aussi aux morts et à la mort. Celui qui se détourne du visage de la mort et qui le fuit vers une vie renouvelée est soumis au pouvoir exterminateur [92] de la mort, et il ne connaît de la vie que des miettes. Le fait que la révolution enterre ses défunts dans des cercueils rouges, qu’elle remplace les chants religieux de l’office funèbre par des chansons révolutionnaires, qu’elle ne dresse pas de croix sur les tombes, signifie exactement qu’elle ne veut pas du rétablissement de la vie, de la résurrection des morts, que tout défunt ne représente pour elle qu’un instrument, qu’un prétexte pour affirmer la vie d’aujourd’hui et de demain. La religion de la révolution se résigne à cette loi mauvaise de l’ordre naturel en vertu de laquelle l’avenir dévore le passé, l’instant d’après déloge l’instant d’avant ; elle admet avec révérence cette indigence et cette inertie de la vie naturelle, cette division et cette haine mortelle. Non seulement cette religion de la mort accepte volontiers celle des générations passées, mais encore elle voudrait en détruire jusqu’à la mémoire, elle ne souffre pas que la vie de nos pères se perpétue dans notre souvenir et dans notre vénération en maintenant notre lien avec leurs traditions et leurs préceptes.

Vous, les gens de la conscience révolutionnaire, rejetant tout ce que le conservatisme pouvait contenir de vrai, vous ne voulez pas prêter l’oreille à cette profondeur où vous auriez entendu aussi bien votre propre voix et celle de votre génération que la voix des générations passées et celle du peuple entier dans toute son histoire. Vous voulez les ignorer, vous ne voulez connaître que votre propre volonté. Vous profitez avec vulgarité et bassesse du fait que nos aïeux sont couchés sous la terre et qu’ils ne peuvent parler. Vous ne faites rien pour qu’ils se dressent de leurs tombeaux, vous utilisez leur absence pour arranger vos affaires, pour mettre à profit leur héritage sans tenir compte de leur volonté. A la base de votre sentiment révolutionnaire de la vie, il y a une incroyance profonde à l’immortalité et un refus de celle-ci. Votre royaume repose sur le triomphe de la mort. En tant que principe éternel, le conservatisme exige qu’en décidant des destinées des sociétés, des États et des cultures, l’on écoute non seulement la voix des vivants, mais encore celle des morts, que l’on reconnaisse non seulement l’être réel du présent, mais encore celui du passé, que la liaison avec nos défunts ne soit pas tranchée. La doctrine de Fédorov sur la « ressuscitation » des ancêtres est à l’opposé du révolutionnisme, elle justifie religieusement la vérité du conservatisme, qui n’est pas un frein pour la création de l’avenir, mais qui fait revivre le passé dans ce qu’il a d’incorruptible. Cette théorie de Fédorov contient une grande part de fiction utopique, mais son intuition fondamentale est d’une rare profondeur. Par rapport à son radicalisme, tout paraît aussi timide que superficiel.

La négation révolutionnaire du lien entre l’avenir et le passé, entre les générations, c’est, par son sens religieux, la négation du mystère de la relation suréternelle entre le Fils et le Père, du [93] mystère du Christ en tant que Fils de Dieu. La révolution affirme une filiation sans paternité. Le Fils de l’Homme n’y a pas de Père. Les enfants de la révolution sont des parvenus [[8]](#footnote-8). De par sa nature spirituelle, celle-ci est une rupture entre l’hypostase du Père et celle du Fils. Elle détruit le mystère de l’unité de la Sainte Trinité dans le monde, dans l’histoire, dans la société. Or la Divinité Trine agit non seulement dans le ciel, mais encore sur la terre. L’humanité peut se situer dans cette unité ou en sortir pour la combattre. Le christianisme affirme la relation suréternelle entre le Père et le Fils : celui-ci naît du Père. Mais l’on peut abolir cette relation en partant de deux pôles opposés. Quand le conservatisme nie l’esprit créateur, quand il retient les mouvements de la vie et ne représente qu’une force d’inertie, il tranche par là-même la liaison entre la personne du père et celle du fils, il affirme le père sans le fils, un père qui n’engendre pas. Les pères, qui s’élèvent contre la vie créatrice, et non pas destructrice, de leur fils, qui persécutent toute dynamique de la vie filiale, abolissent aussi l’unité de la Trinité divine, tout comme le font les fils qui déchirent par la révolution leurs liens avec leurs pères et qui anéantissent le passé. Ils deviennent ceux qui étouffent l’Esprit. Et c’est pourquoi le principe conservateur ne peut être unique ni abstrait, il doit s’accompagner du principe créateur, d’un mouvement dynamique. La vérité du conservatisme ne consiste pas à freiner celui-ci, mais à garder et à ressusciter l’éternel et l’incorruptible du passé. Celui-ci contient certes beaucoup de choses corrompues, pécheresses, ténébreuses, qui sont condamnées au feu. Conserver tout le son, toute la paille du passé, ce qu’il contient de non ontologique, est le fait d’un conservatisme maléfique. Il prépare les révolutions et il en est parfois l’auteur. Les processus de décomposition du passé n’ont pas droit à la conservation.

La nature du principe conservateur est mal comprise tant par ses ennemis que par certains de ses partisans. Il y a un type de conservateur qui a le plus fait pour compromettre tout conservatisme. Il faut qu’il y ait une énergie transfiguratrice dans la conservation et la sauvegarde authentiques. Si celles-ci ne sont faites que d’inertie, la chose est mauvaise. Le sens de la tradition historique est grand. Cependant, elle contient non seulement un élément conservateur, mais encore un principe créateur, une énergie positive. Elle est une création continue en gardant la succession héréditaire. C’est ainsi que la vie ecclésiale est entièrement fondée sur la tradition sacrée. Toutefois, tradition ne signifie pas conservatisme inerte. Il y a une tradition de la création religieuse, une tradition créatrice, un conservatisme créateur. Y rester fidèle, c’est continuer l’œuvre créatrice des pères et des aïeux, et non point [94] y mettre fin. Il y avait dans la vie de l’Église, un mouvement créateur de l’entreprise, de l’activité humaine, de l’esprit d’initiative. Rester fidèle aux traditions de ce passé, c’est le poursuivre. Les apôtres et les martyrs, les docteurs de l’Église, les saints, ont été des pionniers et des créateurs. Nous trahissons leur tradition quand nous ne sentons pas en nous-mêmes l’énergie religieuse de l’esprit créateur. On peut en dire autant de la vie de la culture et de l’État. Le conservatisme faux et inanimé ne comprend pas le mystère créateur du passé ni sa liaison avec celui de l’avenir. Ainsi, son revers est le révolutionnisme qui anéantit le passé. Le révolutionnisme est le châtiment qui menace le faux conservatisme qui ne reste pas fidèle à la tradition créatrice. Il est le triomphe de l’esprit du mufle, du parvenu. Dans le vrai conservatisme, il y a la noblesse de l’origine ancienne. L’ancienneté historique a une valeur religieuse, morale et esthétique. Aux meilleurs moments de la vie, quand on échappe au tourbillon de l’aujourd’hui, on est forcé de reconnaître la noblesse de l’ancien temps sacré. Toutefois, cette valeur de ce qui est séculaire ou millénaire tient à la transfiguration effectuée par l’esprit d’éternité et non pas à l’inertie et à la fossilisation. Sous l’angle de la religion, de la morale, de l’esthétique, c’est la vie que nous vénérons dans tout ce qui est passé, et non pas la mort, une vie plus grande que celle que présentent les instants fugaces de chaque jour où l’être n’est pas encore séparé du non-être et où les grains d’incorruptible sont mélangés à une énorme quantité de corrompu.

La vérité du conservatisme est celle de l’historisme, celle du sentiment de la réalité historique, entièrement atrophiée chez le révolutionnaire et chez le radical. Nier la succession historique, c’est rejeter et détruire la réalité historique, c’est vouloir ignorer l’organisme historique vivant, c’est attenter à l’être réel ; cela revient à nier et à détruire l’hérédité personnelle du moi. La réalité historique représente un individu d’un type particulier. Elle a une durée organique, ainsi que des degrés hiérarchiques. Détruire la structure hiérarchique du cosmos historique, c’est détruire l’histoire, et non pas la faire. Il se forme dans le cosmos historique des qualités qui sont irréductibles et indestructibles dans leur fondement ontologique. Cette hiérarchie des qualités fixées dans l’histoire ne doit pas faire obstacle à la formation de qualités nouvelles, elle ne doit pas brider l’élan créateur. Mais aucun mouvement, aucune formation de qualités nouvelles ne peuvent anéantir ni effacer les valeurs et les qualités historiques déjà cristallisées.

La croissance de la vie et la multiplication des valeurs s’accomplissent grâce au principe conservateur qui transfigure la vie vieille pour l’éternité et grâce au principe créateur qui bâtit la vie nouvelle pour la même éternité. La rupture entre la paternité et la [95] filiation, qu’effectuent le faux conservatisme et le faux révolutionnisme, est un affaiblissement de la vie ; elle fait passer un souffle de mort sur le passé comme sur l’avenir.

Votre foi exclusive en l’avenir est impie, mensongère et monstrueuse. Ce futurisme-là est votre péché fondamental, il déchire, il pulvérise l’être historique et cosmique intégral. Le sentiment futuriste du monde, qui était lié à de nouvelles tendances de l’art, a un aspect radical qui va jusqu’à la limite de la négation révolutionnaire du passé et de la divinisation de l’avenir, et qui aboutit à des conclusions extrêmes et hardies. Quant à vous, révolutionnaires socialistes de différentes nuances, vous vous contentez de demi-mesures, vous êtes si définitivement superficiels que vous n’êtes pas capables d’approfondir le sentiment futuriste de la vie. Ce n’est que dans le domaine social que votre futurisme se montre extrême. Mais combien toute votre pensée, tout votre sentiment de la vie sont désuets, inertes, votre conscience est enserrée par les catégories du monde révolu ; votre idolâtrie à l’égard de l’avenir ressortit au passé mauvais. En vérité, l’âme nouvelle ne péchera point par cette idolâtrie, elle sera libre du temps. Quelle indigente illusion que de se représenter l’avenir sous les couleurs les plus vives et les plus roses, et le passé tout en noir ! Quelle erreur misérable que de voir une plus grande réalité dans l’avenir que dans le passé, comme si la réalité de l’être et ses qualités dépendaient du temps fugace ! Il y a beaucoup de servilité dans cette attitude devant la vie. C’est à une plus grande profondeur qu’il convient de chercher les réalités et les qualités authentiques de l’être. Une attitude de vérité et d’intégrité à l’égard de la vie doit affirmer l’éternel, tant dans le passé que dans l’avenir, qui représentent une seule vie dans la durée, et y chercher ce qui est authentiquement ontologique. C’est une vision véritablement positive de la vie, et non pas aberrante, qui doit faire apparaître le mouvement créateur au sein de l’être, le mouvement ontologique de la réalité absolue elle-même, ce n’est pas votre jugement superficiel qui fragmente l’être en des instants illusoires du mouvement. Le principe conservateur a une signification religieuse, en tant que l’affirmation de l’hypostase du père, de ce qui est éternellement valable et essentiel dans le passé, en tant que la volonté de ressusciter celui-ci dans la vie éternelle. Il ne contredit nullement le principe créateur, tourné lui aussi vers l’éternité de l’avenir, et qui affirme l’hypostase du fils. La manifestation du futurisme radical était inévitable, il convient même de la saluer, car elle démasque le mensonge de l’attitude révolutionnaire à l’égard du passé et de l’avenir, et elle fait apparaître l’abîme du néant que n’aperçoivent [96] pas les révolutionnaires qui en restent à la surface et aux demi-mesures.

Il existe non seulement une tradition sacrée de l’Église, mais encore une tradition sacrée de la culture. Sans la tradition, sans la succession héréditaire, la culture est impossible. Elle est issue du culte. Dans celui-ci, il y a toujours un lien sacré entre les vivants et les morts, entre le présent et le passé ; il y a toujours une vénération des ancêtres et une énergie qui tend à les ressusciter. La culture a reçu un héritage occulte, cette révérence des plaques tombales et des monuments funéraires, ce maintien de la liaison sacrée des temps. La culture, à sa manière, cherche à affirmer l’éternité. Il y a toujours en elle un principe conservateur qui garde et qui continue ce qui a été, et sans lequel la culture est inconcevable. La conscience révolutionnaire est hostile à la culture, elle prend sa source dans la haine du culte. Il est dans son origine même de le renier et de refuser la relation qu’il établit. Cette conscience a été dès le départ une hérésie iconoclaste, une rébellion contre l’esthétique culturelle. Vous tous, gens de l’esprit révolutionnaire, vous êtes des adversaires de la culture, des « culturoclastes ». On ne peut pas vous croire quand vous dites que vous êtes pour la culture et que vous formez votre « prolét-cult » et autres monstruosités. Vous avez besoin de beaucoup d’outils culturels pour vos fins utilitaires. Mais l’âme de la culture vous est odieuse, son âme cultuelle, qui garde la flamme dans une lampe qui ne s’éteint jamais, qui maintient le lien entre les temps dans l’éternité, qui est tournée vers les défunts comme vers les vivants. Vous auriez voulu extraire l’âme de la culture pour n’en laisser que la coquille. C’est la civilisation que vous voulez et non pas la culture.

Le conservatisme authentique révère les œuvres créatrices de nos aïeux qui ont préparé et créé la culture. Vous rejetez ce respect. La grandeur des ancêtres vous est insupportable. Vous auriez aimé vous organiser et vous promener en liberté, sans passé, sans antécédents, sans relations. Votre insurrection révolutionnaire manifeste votre impuissance créatrice, votre faiblesse et votre insignifiance. En effet, pourquoi des êtres puissants qui auraient senti leur propre pouvoir créateur s’élèveraient-ils contre des créateurs défunts ? Pourquoi se moqueraient-ils de leurs tombeaux ? La culture suppose le principe conservateur qui maintient le passé et qui ressuscite les défunts, et qui ne peut être ni effrayant ni oppressant pour la création la plus audacieuse. Le principe créateur et le conservateur ne peuvent être mis en contradiction. Les découvertes et les révélations nouvelles ne nient pas ni ne défont les anciennes. Les églises nouvelles ne doivent pas nécessairement [97] détruire les vieilles. L’avenir est compatible avec le passé quand triomphe l’esprit d’éternité. Opposer, à la manière des révolutionnaires ou des réactionnaires, le principe conservateur au créateur, signifie une victoire de l’esprit de corruption. La culture suppose l’action des deux principes, de la sauvegarde comme de la procréation. Et la culture périt quand l’un de ces deux principes prévaut en excluant l’autre. L’épanouissement de la culture exige une attitude de piété envers les tombes des pères autant qu’une audace créatrice qui entreprend ce qui n’a jamais été.

L’image de Rome est une image éternelle de la culture. La construction complexe de la ville, l’accumulation des époques, les traces qui s’y sont conservées de l’histoire nous apprennent à connaître cette nature éternelle, conservatrice et créatrice, de la culture, cette grande liaison des temps, ce maintien et cette transfiguration du passé dans le présent et dans l’avenir. A Rome, les monuments de la création humaine, ceux de l’histoire, se sont transformés en phénomènes de la nature. Ces ruines nous donnent un sentiment d’éternité aussi puissant qu’émouvant. Il nous pénètre avec une force particulière lorsque nous regardons la campagne, la voie Apienne, les tombes antiques. C’est le royaume des défunts, c’est un pays qui n’enfante plus, mais le passé y a hérité de l’éternité, il est entré dans la vie du cosmos qui ne meurt pas. Nous y apprenons que l’histoire humaine est une partie inaliénable de la vie cosmique. Vous verrez beaucoup de temples, d’une architecture compliquée, qui combinent plusieurs époques cultuelles et culturelles. Sur les vestiges d’un temple païen s’est élevée une église des premiers chrétiens, sur elle se dresse une église récente. Telles sont par exemple l’admirable Santa Maria in Cosmedin et le San-Clemente, peut-être plus connu de vous. On en retire un sentiment exceptionnel de la réalité indestructible de l’histoire. L’édification de la culture romaine ressemble à la formation géologique de la terre, elle est un phénomène d’ordre cosmique. Rome approfondit extraordinairement le sentiment de la vie historique. Dans cette ville, les tombes appartiennent au royaume de la vie, non à celui de la mort. Les catacombes nous parlent des fondements éternels de notre culture et de notre histoire, ils évoquent la possibilité de passer de celles-ci à l’éternité.

Cette coexistence et cette compatibilité, pénibles quand on voit la Ville pour la première fois, de la Rome antique, de la chrétienne primitive, de celle de la Renaissance et de la Rome baroque, nous convainquent de la liaison éternelle entre les époques de la culture et de l’histoire, de la combinaison et de la fusion des principes conservateur et créateur. La négation révolutionnaire de tout conservatisme est de la barbarie. La force élémentaire de la révolution est bien une force barbare. L’esprit révolutionnaire [98] est une réaction des éléments de la barbarie contre la culture et contre la tradition cultuelle.

Néanmoins, la culture peut connaître des marasmes, un dessèchement de l’esprit créateur, qui rendent inévitable une telle réaction. Toute la culture européenne, latine avant tout, est fondée sur la tradition de l’antiquité, sur une relation organique avec celle-ci ; elle contient donc déjà le principe conservateur. Vous ne le sentez pas parce que vous êtes indifférents à la culture, parce que votre idéal social n’est pas culturel. Ceux qui nient complètement le principe conservateur sont des négateurs de l’autonomie de la réalité historique. Reconnaître le fait même de l’être de celle-ci suppose déjà que l’on admet le principe conservateur, c’est-à-dire le maintien de l’unité et la succession héréditaire. Et vous, vous voulez supplanter la réalité historique concrète par une réalité sociologique abstraite ; aussi le principe conservateur vous apparaît-il comme un obstacle dans la voie de votre abstraction.

Le principe conservateur s’oppose dans la vie sociale à l’effondrement du cosmos social formé par le travail créateur et organisateur de l’histoire. Il contient la poussée des ténèbres chaotiques qui montent d’en bas. Le sens du conservatisme consiste non pas à faire obstacle au progrès et à l’élévation, mais à s’opposer à la régression et à la descente vers la nuit du chaos ; il empêche le retour vers l’état antérieur à la formation des États et des cultures. Le sens du conservatisme, c’est de faire face aux manifestations des éléments chaotiques et bestiaux dans les sociétés humaines. Cette force élémentaire ne cesse de bouger en l’homme et elle dépend du péché. Quant à vous, idéologues de la révolution, qui niez tous les droits au conservatisme, vous vous trouvez vous-mêmes sous l’empire de l’erreur et vous y induisez les autres quand vous répétez des lieux communs : le révolutionnisme serait toujours un progrès et le conservatisme, un recul. Trop souvent dans l’histoire le mouvement révolutionnaire en avant n’a été qu’une avance illusoire. En fait, il a été une régression, c’est-à-dire que les ténèbres chaotiques, qui tirent toujours vers le bas, ont fait irruption dans le cosmos social organisé par le processus créateur de l’histoire. Aussi la lutte entre les principes conservateur et révolutionnaire peut-elle être celle du principe cosmique et du chaotique.

Toutefois, le conservatisme devient un frein pour le progrès et la montée, un principe négatif, quand il se conçoit comme le seul principe cosmique de la vie humaine et qu’il se montre hostile au principe créateur. Pour sauvegarder le cosmos social formé par de nombreuses générations, il ne suffit en effet pas de retenir [99] les ténèbres chaotiques, d’origine insondable : il faut encore les éclairer et les transfigurer d’une manière créatrice. Le principe conservateur et le créateur doivent tous deux servir la grande œuvre cosmique, la lutte contre le chaos mondial et contre le péché qui met les sociétés humaines au pouvoir de ce chaos. Et si les ténèbres informes ne sont pas encore le mal par elles-mêmes, si elles ne sont que la source insondable de la vie, elles deviennent un mal quand on tend à les officialiser et à en faire le principe directeur de l’existence humaine. Les idéologies révolutionnaires accordent une sanction rationaliste au chaos.

La vie des individus, des sociétés et de toute l’humanité historique reçoit sans cesse de nouvelles sources de renouvellement, issues des forces barbares, chaotiques, intactes. Elles revigorent l’humanité en proie à la sénescence et dont le sang se glace. Des races et des classes nouvelles accèdent au cosmos historique. C’est là un processus inévitable et bienfaisant. Les ténèbres doivent entrer dans le royaume de la lumière, mais pour s’illuminer et apporter des forces vierges aux sources de clarté et non pas, en renversant les luminaires, pour élargir le royaume de la nuit. C’est un processus organique et non mécanique. Comme toujours, il suppose donc des principes et un ordre hiérarchique de la vie. Les abattre, c’est abolir la lumière, acquise avec quelle peine et au prix de quelles souffrances ! Les luminaires doivent être gardés afin que les ténèbres communient avec le royaume de la lumière, au lieu de l’étouffer. Si le cosmos a un fondement chaotique insondable d’où sourdent des forces nouvelles, il doit cependant conserver son ordre hiérarchique, sa source centrale de lumière, et ne pas être définitivement renversé par les puissances du chaos, pour remplir son dessein divin, pour que les ténèbres s’éclairent et que le chaos puisse accéder au cosmos.

La conscience révolutionnaire ne comprend pas ces relations profondes entre celui-ci et celui-là, recouvertes par tous les changements et les bouleversements sociaux. Abstraite, elle combine d’une façon anti-naturelle et monstrueuse chaos et rationalisme, qu’elle adore pareillement. Elle est opposée à ce qui est cosmique, mystique et organique ; elle ne veut pas tenir compte de la nature organique de l’homme et de la société, avec leur physiologie et leur psychologie d’une plus grande stabilité. Elle veut ignorer que celles-ci ont une assise « mystique » profonde. C’est le trait du rationalisme extrême, il conduit à un viol rationaliste tant de l’homme et de la société que de la nature, laquelle se venge. Le développement de la société et les changements sociaux doivent compter avec la nature organique et ses lois imprescriptibles. Mais cette violence, qui lui est faite chez l’homme et dans la société, est opérée par des forces chaotiques qui sortent du rythme cosmique ou qui n’y sont pas encore entrées.

[100]

Cette alliance du chaos et du rationalisme est l’un des paradoxes de la philosophie sociale. Il montre les contradictions de l’existence humaine. Il n’y a ni élément chaotique ni rationalisme dans la croissance et la floraison d’un arbre. Il en va de même pour la nature de la société qui plonge dans le sein de la vie cosmique. Or le chaotisme et le rationalisme dans la vie des sociétés sont le fait de la mauvaise liberté de l’homme, de cette liberté arbitraire qui est le signe de l’esclavage humain. Les lois de la nature qui retiennent le chaos dans le cosmos ont beau jeu au sein d’une société qui est entrée dans la vie de la contrainte chaotique et rationaliste et elles font revenir l’homme dans la prison de sa physiologie et de sa psychologie antiques, que la révolution ne peut ni vaincre ni dépasser. Le chaos ne peut libérer l’homme, car c’est précisément lui qui est la source de sa servitude. La révolution est impuissante à changer la nature humaine, elle la remet dans sa condition organique primitive ; et pourtant elle a l’ambition de créer mécaniquement à partir de cette vieille nature humaine une société et une vie toutes neuves. C’est bien ce qui rend, dans une certaine mesure, les révolutions illusoires et ce qui les prive de racines. Cette impuissance du chaos révolutionnaire à modifier la nature humaine, à surmonter les lois de sa physiologie et de sa psychologie, cet éloignement où il se trouve des profondeurs mystiques de la vie organique justifient le conservatisme et ses droits. Si le révolutionnisme avait la force de modifier et de transfigurer réellement et substantiellement la nature humaine et de créer une vie nouvelle meilleure, il aurait été fondé. Mais puisqu’il ment lorsqu’il prétend qu’il peut le faire, puisque ses réalisations ne sont que des fantômes, la réaction du conservatisme est celle, indispensable, d’une nature violée et non transfigurée.

Le principe conservateur n’est pas un principe de violence et il ne doit pas l’être. C’est un principe libre et organique. Il contient un élément de saine réaction contre la contrainte appliquée à la nature, contre l’attentat à la vie, car celle-ci veut durer. Il n’est pas opposé par lui-même au développement, seulement il exige que celui-ci soit organique, que l’avenir ne détruise pas le passé mais continue à le faire croître. Infortuné est le sort du pays qui n’a pas un conservatisme sain inclus dans le peuple même, qui n’a pas de fidélité, pas de lien avec ses ancêtres, qui n’aime pas son histoire et qui veut la recommencer à neuf. Tel est le partage lamentable de notre pays et de notre peuple. Quand le conservatisme ne se manifeste que chez un pouvoir détaché du peuple et opposé à lui, et qu’il est absent chez le peuple, tout le développement de celui-ci devient malade. Le conservatisme, en [101] tant que lien avec l’éternité, doit contenir non seulement de la force, mais encore de la vérité qui attache le cœur du peuple et qui soit fondé sur sa vie spirituelle. S’il n’est plus aimé et s’il est repoussant, le principe conservateur devient impuissant ; il peut contraindre, mais il ne peut attirer ni guider. Bien malheureux est le pays où il a perdu tout attrait pour devenir oppresseur. Lorsque la conscience populaire y voit un obstacle à son développement et un ennemi de l’esprit créateur, la révolution se prépare. Les forces conservatrices qui se sont laissées scléroser et mortifier en sont aussi coupables que les forces révolutionnaires qui se sont insurgées contre les principes éternels, contre les valeurs et le sacré qui ne passent point. L’énergie conservatrice doit être aussi immanente au peuple que l’énergie créatrice, elle ne peut lui rester entièrement extérieure. La révolution signifie une transcendance extrême de tout ce qui est divin et qui a une valeur spirituelle. En fin de compte, toute saine tendance de conservation, sans laquelle le cosmos social ne peut être gardé, s’appuie sur des sentiments millénaires du peuple, que l’on ne saurait détruire en un seul jour, en une minute ni en un an. Les bouleversements spirituels dans la vie populaire ne s’effectuent pas par les moyens que les révolutions empruntent. Le plus grand bouleversement spirituel de l’histoire, l’apparition du christianisme, n’a pas été une révolution dans votre sens du terme. C’est la combinaison des principes conservateur et créateur, c’est-à-dire le développement harmonieux du cosmos social, qui donne la plus grande liberté à l’homme. Les nouvelles révélations du monde spirituel se produisent sur un autre plan, qui échappe à vos regards. Et vous voulez que les générations à venir conservent votre mémoire et vous souhaitez jouir d’une longue durée dans la vie historique ! Par là même, vous affirmez une certaine vérité du principe conservateur. Et si vous désirez n’être pas oubliés et continuer à vivre, vous devez conserver la mémoire de vos ancêtres défunts et les ressusciter pour la vie éternelle. « Respecte ton père et ta mère, et ce sera pour toi un bienfait et tu auras une longue vie sur la terre. » Le principe conservateur est inscrit dans la profondeur de la religion. C’est là aussi que se trouve le principe créateur.

[102]

[103]

**DE L’INÉGALITÉ**

Sixième lettre

de l’aristocratie

[Retour à la table des matières](#tdm)

En votre siècle démocratique, aimer l’idée aristocratique est devenu le partage du petit nombre. Avoir des sympathies aristocratiques, c’est manifester soit un instinct de classe, soit un esthétisme sans aucune importance pour la vie. En réalité, l’aristocratie a un sens et des fondements plus profonds et plus essentiels. Ils sont aujourd’hui couverts d’ombre et l’on s’est mis à les oublier. Or celui qui s’intéresse à l’essence de la vie, et non à sa surface, devra reconnaître que ce n’est pas l’aristocratie, mais la démocratie qui est privée de bases ontologiques, que c’est justement la démocratie qui ne contient rien de nouménal et dont la nature est purement phénoménologique. L’idée aristocratique exige la domination réelle des meilleurs ; la démocratie, la domination formelle de tous. En tant que gouvernement des meilleurs, qu’exigence d’une sélection qualitative, l’aristocratie reste à jamais un principe supérieur de la vie sociale, la seule utopie digne de l’homme. Et toutes vos clameurs démocratiques, dont vous assourdissez les places et les bazars, ne vont pas déraciner du cœur noble de l’homme le rêve du règne des meilleurs, des élus, elles ne vont pas étouffer cet appel qui monte des profondeurs pour que ceux-ci se manifestent, pour que l’aristocratie entre dans ses droits éternels. Il convient de rappeler à notre basse époque les paroles de Carlyle dans son livre admirable sur *Les Héros et le culte du héros* : « Tous les processus sociaux que l’on puisse observer dans l’humanité conduisent vers une seule fin (une autre question est de savoir s’ils l’atteignent ou non). Cette fin consiste à découvrir son *Able-man*, « son homme capable », et à le revêtir des *symboles de la capacité* : de grandeur, de vénération, ou de ce que vous voudrez, pourvu qu’il ait la possibilité réelle de gouverner les hommes selon sa capacité. Les discours électoraux, les motions parlementaires, les lois sur les réformes, la révolution française, tout cela [104] tend essentiellement à cette fin que j’indique ; dans le cas contraire, ce n’est plus qu’un parfait non-sens. Trouvez l’homme le plus capable dans un pays donné, placez-le aussi haut que vous le pourrez, respectez-le avec constance, et vous acquerrez un gouvernement tout à fait parfait, et aucun scrutin, aucune rhétorique parlementaire, les votes, les institutions constitutionnelles, en général aucune mécanique ne peuvent plus améliorer d’un iota la situation d’un tel pays. » Il convient aussi de rappeler Platon à notre temps. Il y a, dans son utopie aristocratique, quelque chose d’éternel, encore que son enveloppe eût été provisoire. On ne saurait surpasser son principe aristocratique même. Il avait séduit le Moyen Age et il séduira encore les temps à venir. Tant que l’esprit de l’homme est encore vivant et que son image qualitative n’est pas définitivement écrasée par la quantité, l’homme aspirera au règne des meilleurs, à l’aristocratie authentique. Et que pourriez-vous opposer à ce haut rêve de l’homme, à cette seule utopie valable ? La démocratie, le socialisme, l’anarchie. Je m’en vais analyser ces songes et ces fantasmes qui sont les vôtres. Le principe aristocratique est ontologique, organique, qualitatif. Tous vos principes, démocratiques, socialistes, anarchiques, sont formels, mécaniques, quantitatifs ; ils sont indifférents aux réalités et aux qualités de l’être, au contenu de l’homme.

En fait, on ne peut même pas opposer la démocratie à l’aristocratie. Ce sont là des notions incommensurables, de qualités complètement différentes. La démocratie représentative peut se donner pour but une sélection des meilleurs et l’établissement du règne de l’aristocratie véritable. On peut l’entendre comme l’institution de conditions favorables à un choix qualitatif, à la distinction de l’aristocratie. Et son objectif peut consister à rechercher l’aristocratie réelle et non pas formelle, c’est-à-dire à écarter celle qui ne représente pas le règne des meilleurs et à laisser la voie libre à l’authentique. Toutes les démocraties que vous inventez servent mal ces fins, elles les oublient au nom d’intérêts misérables du jour présent. La démocratie devient facilement un instrument formel pour l’organisation des intérêts. La recherche des meilleurs est remplacée par celle des gens qui correspondent le mieux aux intérêts donnés et qui les servent plus efficacement. Par elle-même, la démocratie n’a pas de contenu intérieur, ontologique, et c’est pourquoi elle peut se mettre au service des fins les plus contradictoires. Par cela même, elle se distingue essentiellement de l’aristocratie qui est idéal de noblesse, de race, de qualité.

Ne vous laissez pas tromper par les apparences, ne cédez pas à des illusions trop indigentes. Depuis la création du monde, c’est toujours la minorité qui a gouverné, qui gouverne et qui gouvernera. Cela est vrai pour toutes les formes et tous les genres de gouvernement, pour la monarchie et pour la démocratie, pour les [105] époques réactionnaires et pour les révolutionnaires. On ne saurait échapper au gouvernement de la minorité, et vos efforts démocratiques pour créer le règne de la majorité représentent en fait une pauvre autosuggestion. La seule question qui se pose est de savoir si c’est la minorité la meilleure ou la pire qui gouverne. Une minorité en remplace une autre, c’est tout. Les plus mauvais renversent les meilleurs, ou bien c’est l’inverse. Il ne peut tout simplement pas y avoir de pouvoir ou de gouvernement direct par les masses, ce n’est possible qu’au moment où déferlent les forces de la révolution ou de l’insurrection. Très tôt, une différenciation s’établit et une nouvelle minorité se forme qui s’empare du pouvoir. Aux époques révolutionnaires, c’est en général une poignée de démagogues qui gouverne en utilisant habilement les instincts des masses. Les gouvernements révolutionnaires qui se prétendent populaires et démocratiques sont toujours la tyrannie d’une minorité, et bien rares ont été les cas où celle-ci était une sélection des meilleurs. La bureaucratie révolutionnaire est généralement d’une qualité encore plus basse que celle que la révolution a renversée. La masse révolutionnaire ne sert jamais qu’à créer le climat favorable à l’instauration de cette tyrannie de la minorité.

Le triomphe de la démocratie n’est-il pas toujours illusoire autant qu’éphémère ? Tout aussi fantomatique serait celui du socialisme, s’il était en général possible. Affranchissez-vous du pouvoir des mots et des apparences, scrutez plus attentivement l’essence même de la vie. Dans la vraie réalité, la question qui se pose invariablement est de savoir si c’est l’aristocratie ou l’ochlocratie qui l’emporte. En réalité, il n’y a que deux types de pouvoir : l’aristocratie et l’ochlocratie, le gouvernement des meilleurs ou celui des pires. Mais c’est toujours le petit nombre qui prévaut. La domination de tous ne signifie rien de réel, sinon le chaos obscur, indifférent et indistinct. Le diriger suppose qu’un élément, aristocratie ou oligarchie, se distingue et se met en avant. La tendance à former une noblesse est invincible. Celle-ci demeure pour les siècles le modèle d’un état qualitativement supérieur, d’une race différenciée et choisie. La bourgeoisie a imité la noblesse ; le prolétariat fera de même. Tous les parvenus veulent être des nobles. Dans le socialisme, le prolétariat veut constituer une aristocratie nouvelle. Il appert qu’une minorité à la situation privilégiée est nécessaire dans le monde. La destruction d’une hiérarchie et d’une aristocratie historique ne signifie pas que le principe en soit aboli. Il s’en forme de nouvelles.

Tout ordre vital est hiérarchique, il a son aristocratie. Seul un amas de décombres n’est pas hiérarchisé et aucune qualité aristocratique ne s’en dégage. Si la hiérarchie véritable est violée et l’aristocratie authentique détruite, il en apparaît de fausses. Une bande d’escrocs et d’assassins, laissés-pour-compte de la [106] société, peut former une pseudo-aristocratie et représenter quelque principe hiérarchique dans l’ordre social. Telle est la loi de tout ce qui est vivant et qui possède les fonctions de la vie. Seul un tas de sable peut exister sans hiérarchie ni aristocratie. Et votre négation rationnelle de leurs principes entraîne toujours un châtiment immanent. Au lieu d’une hiérarchie aristocratique, l’on obtient une hiérarchie ochlocratique. Le règne de la tourbe engendre sa propre minorité élue, sélectionne les meilleurs et les plus forts dans la muflerie, les princes des voyous au royaume de Cham [[9]](#footnote-9). Dans le domaine religieux, le renversement de la hiérarchie du Christ met en place celle de l’antéchrist. Sans une pseudo-aristocratie, une aristocratie inverse, vous ne pourriez vivre un seul jour. Tous ceux qui sont de la plèbe voudraient entrer dans le cercle de l’aristocratie, envers laquelle l’esprit de la plèbe nourrit haine et jalousie. L’homme du peuple, le plus simple, peut ne pas être plébéien dans ce sens. Le paysan peut avoir des traits de la noblesse véritable, laquelle ignore l’envie, les traits hiérarchiques de sa propre race divinement prédestinée.

L’aristocratie est une race au fondement ontologique, aux caractères propres qu’elle n’emprunte à personne. Elle a été créée par Dieu et c’est de Lui qu’elle a reçu ses qualités. Quand une aristocratie historique tombe, une autre cherche à s’établir. Tant la bourgeoisie, représentant le capital, que le prolétariat, représentant le travail, ambitionnent d’être l’aristocratie. Les prétentions aristocratiques du prolétariat dépassent même celles de toutes les autres classes, car selon la doctrine de ses idéologues, il doit se considérer comme l’élite, comme la classe-messie, comme la seule humanité véritable et la race supérieure. Or tout désir d’entrer dans l’aristocratie, de s’élever jusqu’à elle à partir d’un état inférieur n’est pas aristocratique par essence. Le seul aristocratisme possible est naturel, inné, celui qui vient de Dieu. La mission de l’aristocratie authentique ne consiste pas tant à accéder à des états supérieurs, qu’elle n’aurait pas encore atteints, qu’à condescendre à des états inférieurs. L’aristocratisme intérieur aussi bien que l’extérieur est inné et non acquis. Son caractère est la générosité et non l’avidité. L’aristocratie véritable peut servir les autres, l’homme et le monde, car elle ne se préoccupe pas de s’élever elle-même, elle est située suffisamment haut par nature, dès le départ. Elle est sacrificielle. C’est en cela que réside la valeur éternelle de son principe. Dans la société humaine, il faut qu’il y ait des gens qui n’ont pas besoin de s’élever et que ne chargent pas les traits sans noblesse de l’arrivisme. Les droits de l’aristocratie [107] sont inhérents, non procurés. Il faut qu’il y ait dans le monde des gens aux droits innés, un type psychique qui ne soit pas plongé dans l’atmosphère de la lutte pour l’obtention de droits. Ceux qui en acquièrent par le travail et le combat n’en sont pas moins sujets au ressentiment, à la vexation, souvent à la haine ; ils portent le fardeau de leur passé peu éminent. Je ne parle certes pas des hommes exceptionnels qui sont au-dessus de la loi, j’entends le niveau moyen.

Il n’y a de possible et de justifiée que l’aristocratie de grâce divine, par l’origine et la vocation spirituelles, et aussi par l’extraction noble, par la relation avec le passé. Ce que vous considérez comme injuste et révoltant dans la position de l’aristocrate est précisément la justification de son existence dans le monde, le privilège de ses origines, de sa naissance, non de ses mérites personnels. Seul est aristocrate celui qui l’est indépendamment de ses mérites et de son industrie. Et il convient qu’il en soit ainsi dans le monde. Le génie et le talent relèvent de l’aristocratie spirituelle parce qu’ils sont gratuits, qu’ils ne sont pas mérités ni obtenus par le travail. Ils sont reçus de naissance, dès l’origine et par héritage spirituel. L’aristocratie spirituelle a la même nature que l’aristocratie sociale, historique, c’est toujours une race privilégiée qui a reçu en don ses avantages. Et une telle race spirituellement et physiquement privilégiée doit exister dans le monde afin que les caractères nobles de l’âme puissent s’exprimer. La noblesse est bien le fondement psychique de tout aristocratisme. Elle ne s’acquiert pas, elle est un don du sort, elle est une propriété de la race. La noblesse est une espèce de grâce psychique. Elle est directement opposée à toute susceptibilité et à toute envie, elle est conscience du fait que l’on appartient à la hiérarchie véritable, à ce que l’on s’y trouve dès l’origine et par naissance. Celui qui est noble sait qu’il y a des degrés qui lui sont hiérarchiquement supérieurs, mais cela ne provoque chez lui aucune amertume, ne l’humilie pas, n’affecte pas sa dignité. Le sentiment de sa dignité représente également une base psychique de l’aristocratisme, elle n’est pas non plus acquise, elle est donnée. Telle est la dignité des fils dont le père est noble. L’aristocratisme est une filiation, il suppose le lien ancestral. Ceux qui n’ont pas d’origine, qui ne connaissent pas leur père ne peuvent être des aristocrates.

L’aristocratisme de l’homme, qui est le plus haut degré hiérarchique de l’être, c’est celui de la filiation divine, celui des fils de Dieu qui sont nés noblement. Voilà pourquoi le christianisme est une religion aristocratique, celle des libres fils de Dieu, celle de la grâce donnée gratuitement par Dieu. La doctrine de la grâce est un enseignement aristocratique. Toute psychologie de l’offense ou de la revendication n’est pas aristocratique, c’est une psychologie plébéienne. Aristocratique est la psychologie de la [108] faute, celle des libres enfants de Dieu. Il est plus propre à l’aristocrate de se sentir coupable que vexé. Le christianisme est pénétré de cette psychologie-là. La conscience chrétienne des enfants de Dieu et non pas des esclaves du monde, celle des fils de la liberté et non pas de ceux de la nécessité est la conscience aristocratique. Ceux qui se sentent les rejetons illégitimes de Dieu, offensés par le sort, perdent leurs traits de noblesse. L’aristocrate doit avoir le sentiment que tout ce qui l’élève est reçu de Dieu et tout ce qui l’abaisse est l’effet de sa propre faute. Cette attitude est absolument opposée à la psychologie plébéienne qui considère tout ce qui élève comme un bien acquis et tout ce qui abaisse comme une insulte et comme la faute d’autrui. Le type de l’aristocrate s’oppose à celui de l’esclave et du parvenu. Il s’agit là de races psychiques différentes. Un ouvrier peut avoir une tournure aristocratique de l’âme, alors qu’un noble peut n’être qu’un laquais.

Et vous, vous voudriez rabaisser la qualité de la race humaine, éliminer les traits aristocratiques de l’image de l’homme. La noblesse vous répugne. Vous bâtissez votre royaume sur la psychologie plébéienne, celle de la vexation, de la jalousie et de la haine. Vous prenez ce qu’il y a de plus mauvais chez l’ouvrier et le paysan, chez la bohème intellectuelle, et vous voulez créer avec cela la vie future. Vous en appelez aux instincts vindicatifs de la nature humaine. Votre bien naît du mal, vous voulez faire briller votre lumière à partir des ténèbres. Votre Marx a enseigné que la nouvelle société devait naître du mal et dans le mal, et le soulèvement des sentiments humains les plus sombres et les plus laids était pour lui le moyen d’y parvenir. Au type psychique de l’aristocrate, il a opposé celui du prolétaire. Or celui-ci est bien l’homme qui ne veut pas connaître son origine et qui n’honore pas ses ancêtres, pour lequel il n’existe ni race ni patrie. La conscience prolétaire place la susceptibilité, l’envie et la vengeance au rang des vertus de l’homme nouveau. Elle voit une libération dans la révolte et l’insurrection qui constituent le plus terrible esclavage de l’âme, son asservissement aux choses extérieures, au monde matériel. Le prolétaire est rejeté à la surface, l’aristocrate doit vivre à une profondeur plus grande, en sentant des racines et des liens plus profonds. La conscience prolétaire déchire la relation des temps, elle détruit le cosmos. Une telle psychologie ne doit pas être inévitablement celle de l’ouvrier, de l’homme qui se trouve aux degrés inférieurs de l’échelle sociale. L’esclave peut sentir lui aussi son rapport filial avec Dieu, avec sa patrie, son père et sa mère. Il est capable d’éprouver dans son âme le sentiment profond de sa liaison avec le grand tout national et cosmique, de sa place dans la hiérarchie. J’ai connu de simples ouvriers qui étaient plus aristocratiques que bien des nobles. Mais vous ne voulez pas que l’ouvrier se trouve dans cet état de noblesse, [109] vous voulez en faire un vrai prolétaire et un plébéien par conviction. A la base de votre royaume qui nie tout aristocratisme, vous placez le soulèvement de l’esclave et l’insurrection du plébéien. Or il y a dans la révolte quelque chose de servile. Le noble qui a conscience de sa dignité supérieure, qui maintient en lui-même la haute image supérieure de l’homme, l’aristocrate par l’âme ou par le sang, s’il n’a pas dégénéré et s’il n’a pas déchu, trouvera d’autres moyens pour défendre la vérité et la justice, pour confondre l’iniquité et le mensonge. Une vie nouvelle et meilleure peut naître de l’aristocratisme intérieur quand l’âme est rendue noble. Mais elle ne naîtra jamais de la servitude insurgée ni d’un vil refus de toute sainteté et de toute valeur. Votre type de prolétaire est une négation incarnée de l’éternité, une affirmation de la corruption et du temporel. Le type de l’aristocrate véritable vise l’éternel.

Il y a dans l’aristocratisme une injustice, un caprice, un arbitraire divins sans lesquels la vie cosmique et la beauté de l’univers sont impossibles. La plate exigence plébéienne et prolétarienne d’une équité nivelante, qui consiste à rendre à chacun selon la quantité de son travail, est une atteinte à l’épanouissement de la vie, à l’abondance divine. A une profondeur plus grande encore, c’est un attentat contre le mystère de la grâce : on réclame qu’il soit entièrement rationalisé. Seulement, dans un tel luxe injuste de Dieu, il peut y avoir un sens caché, supérieur, de la vie du monde, sa fleur. Dans l’histoire, l’aristocratie peut déchoir et dégénérer et c’est ce qui arrive habituellement. Elle peut facilement se cristalliser, se scléroser, se clore sur elle-même et se fermer aux mouvements créateurs de la vie. Elle a tendance à former une caste. Elle commence alors à s’opposer au peuple, elle trahit sa vocation, et au lieu de servir, elle exige des privilèges. Or l’aristocratisme est non pas un droit, mais une obligation. La vertu aristocratique donne, elle ne prend pas. L’aristocrate est celui auquel il est donné davantage et qui peut partager son surcroît.

Par nature, la lutte pour le pouvoir et pour des intérêts n’est pas aristocratique. Le pouvoir des meilleurs et des plus nobles, des plus forts selon leurs dons, est non pas un droit, mais un devoir, non pas une prétention, mais un service. Les droits des meilleurs sont innés. La lutte qu’ils mènent et le travail qu’ils accomplissent visent à remplir une mission. De par son idée même, l’aristocratie est sacrificielle. Mais elle peut trahir son idée. Alors, elle s’accroche par trop à ses avantages extérieurs et elle tombe. Cependant, il convient de se rappeler toujours que les masses populaires sortent de l’ombre et qu’elles communient avec la culture par l’intermédiaire de l’aristocratie qui s’en est distinguée et qui remplit sa tâche. Elle est sortie la première des ténèbres et elle a reçu la bénédiction de Dieu. A un certain degré du [110] développement historique, elle doit renoncer à quelques-uns de ses droits pour continuer à jouer un rôle créateur dans l’histoire. S’il y a encore en Russie une aristocratie authentique, elle doit renoncer par sacrifice à lutter pour ses privilèges foulés aux pieds. L’aristocratie n’est pas une classe, elle est un principe spirituel, invincible par nature, et qui agit dans le monde sous différentes formes et dans diverses formations.

Certains d’entre vous sont disposés à reconnaître l’aristocratie spirituelle, encore qu’ils ne le fassent pas volontiers. Mais vous, vous représentez d’une façon par trop simpliste la relation entre l’aristocratie spirituelle et l’aristocratie historique. Vous croyez que celle-ci n’est qu’un mal du passé, qu’elle n’a pas de droit à l’existence et qu’elle n’a aucun rapport avec l’aristocratie spirituelle. La réalité est plus complexe que vous ne l’imaginez à l’accoutumée, vous autres, les simplificateurs. Certes, nul ne va confondre ni identifier aristocratie spirituelle et aristocratie historique. Les représentants de cette dernière peuvent se situer très bas du point de vue spirituel, tandis qu’il arrive, et même le plus souvent, que les plus hauts représentants de l’aristocratie spirituelle n’y appartiennent pas. Cela est indéniable et élémentaire. Néanmoins, l’on ne saurait nier l’importance du sang, de l’hérédité, de la sélection sociale par la race, dans l’élaboration d’un type psychique moyen. Vous avez trop l’habitude de considérer l’homme abstraitement, comme une unité arithmétique, vous l’abstrayez de ses ancêtres, de ses traditions et de ses coutumes, de son éducation, des siècles et des millénaires qui vivent dans les cellules de son être organique. Votre entité abstraite et sans relation générique est une fiction privée de tout contenu réel. Vous définissez l’homme par ce qu’il a de commun avec tous les autres : deux jambes, deux bras, un nez, etc. Aussi échappe-t-il à votre regard ; ce qui fait l’homme, c’est bien davantage ce par quoi il ne ressemble à aucun autre.

De nombreux cercles se croisent dans l’individualité humaine pour constituer sa race. Organiquement, par le sang, l’homme appartient à sa race, à sa nationalité, à sa classe, à sa famille ; et toutes ces hérédités, traditions et habitudes raciales, nationales, familiales se réfractent d’une façon tout à fait particulière dans son individualité qui ne lui appartient qu’à lui seul et qui n’est à nulle autre pareille. La personne humaine se cristallise sur tel ou tel terrain organique, elle a besoin d’un milieu compact et supra-personnel où se produit une sélection qualitative. Une des plus grandes erreurs de toute sociologie et de toute éthique abstraites consiste à ne pas reconnaître l’importance de la sélection raciale qui constitue un sang et qui élabore un type psychique [111] aussi bien que physique. La race a une importance énorme pour le type humain. L’homme peut en franchir les limites et déboucher sur l’infini, mais il doit avoir un genre individualisé. Le noble qui a dépassé le cadre de la noblesse et qui s’est affranchi de tous les préjugés et intérêts de caste reste noble par la race, par son type psychique, et la victoire même qu’il remporte ainsi peut manifester sa noblesse.

La culture n’est pas l’affaire d’un seul homme ni d’une génération. Elle existe dans notre sang, elle est l’œuvre de la race et de la sélection raciale. L’esprit des « Lumières » et de « la révolution » est toujours superficiel et borné, sa marque a déformé même la science dont il se sert pourtant comme d’un étendard. Il a obscurci la signification de la race pour la connaissance scientifique. Or la science objective et désintéressée doit reconnaître que la noblesse existe dans le monde non seulement en tant qu’une classe sociale avec des intérêts déterminés, mais encore qu’un type qualitatif, psychique et physique, en tant que la culture millénaire de l’âme et du corps. Le « sang bleu » n’est pas qu’un simple préjugé de classe, c’est aussi un fait anthropologique irréfutable et irréductible. En ce sens, la noblesse ne peut être détruite et aucune révolution sociale ne saurait anéantir les avantages qualitatifs de la race. La noblesse peut mourir en tant que classe, elle peut être privée de tous ses privilèges, dépouillée de sa propriété. Je ne crois pas à l’avenir de la noblesse en tant que classe et pour moi-même, en tant que noble, je ne veux pas de privilèges. Mais elle demeure en tant que race, que type psychique, que forme plastique ; et l’élimination de la noblesse comme classe peut en accroître la valeur psychique et esthétique. C’est ce qui s’est produit jusqu’à un certain point en France après la révolution. La noblesse est une race psychique qui peut se conserver et agir dans n’importe quelle structure sociale. Son maintien, avec ses traits aristocratiques cristallisés, est indispensable pour le monde et la culture universelle. Une disparition totale signifierait un abaissement de la race humaine, un triomphe sans mélange du parvenu, la mort de la noblesse immémoriale de l’âme dans l’humanité.

Il faut des millénaires pour dégager les traits nobles du caractère. Aucune révolution n’est capable d’annihiler les résultats psychiques de ce long processus. La destruction du régime féodal en Occident n’a pas causé la disparition complète de tous les traits psychiques formés par la chevalerie. D’autres classes se sont mises à les imiter. La chevalerie avait forgé la personne humaine, elle avait trempé le caractère. Ses traditions sont la source du sentiment de l’honneur chez l’homme moderne et dans le monde bourgeois contemporain. Elle avait élaboré un type d’homme supérieur. Elle avait une enveloppe temporelle et corruptible [112] dont il n’est rien resté et qui n’était pas sans contenir des éléments sombres. Mais il y a aussi dans la chevalerie un principe éternel, qui ne meurt pas. Elle est un principe spirituel et non pas seulement une catégorie sociale et historique. La mort définitive de l’esprit chevaleresque entraînerait une dégradation du type de l’homme, dont la dignité supérieure a été modelée par la chevalerie et par la noblesse, d’où elle s’est diffusée dans des cercles plus larges. Elle est d’origine aristocratique. La formation sélective des traits nobles du caractère s’effectue avec lenteur, elle suppose une transmission héréditaire et des coutumes familiales. C’est un processus organique. Il en va de même pour la création d’un haut milieu culturel et des traditions de la culture supérieure. Dans la vraie culture, profonde et raffinée, l’on sent toujours la race, le lien du sang avec les traditions. La culture des hommes d’aujourd’hui, sans passé, sans liens organiques, est toujours superficielle et plutôt grossière. Celui qui possède la culture depuis de nombreuses générations y manifeste un tout autre style et une autre solidité que celui qui y accède pour la première fois.

Pour notre malheur, l’histoire de la Russie n’a pas connu la chevalerie. Cela explique entre autres que la personne n’y ait pas été assez élaborée, que la trempe de notre caractère n’ait pas été assez forte. Le pouvoir du collectivisme primitif y est resté trop marquant. De nombreux philosophes, savants et écrivains étaient fiers de ce qu’il n’y eût pas en Russie d’aristocratie véritable, que notre pays fût naturellement démocratique et non pas aristocratique. Si notre démocratisme de la vie quotidienne, notre simplicité, propres aussi à la véritable noblesse russe, sont moralement admirables, l’absence de l’aristocratie a aussi été notre faiblesse et non pas seulement notre force. On y sentait une dépendance trop grande par rapport aux forces élémentaires et obscures du peuple, l’incapacité d’extraire d’une quantité immense un principe qualitatif directeur. Depuis Pierre le Grand, c’est la bureaucratie qui a joué chez nous le rôle de l’aristocratie et il y avait en elle quelques traits d’une sélection aristocratique. Néanmoins, l’on ne peut considérer une bureaucratie comme une vraie aristocratie de par son type psychique. Chez nous, prévalaient l’absolutisme bureaucratique d’en haut et le populisme d’en bas. Une évolution créatrice, où des éléments qualitativement sélectionnés auraient joué un rôle directeur, était devenue impossible, et c’est ce que nous payons cruellement.

Il serait pourtant fort injuste de nier l’énorme importance de la noblesse en Russie. Elle a été notre couche culturelle la plus avancée. C’est elle qui a créé notre grande littérature. Les gentilhommières ont constitué notre premier milieu culturel. La beauté de la vie russe traditionnelle, son style plein de noblesse sont essentiellement [113] ceux de l’aristocratie. C’est elle, avant tout, qui a développé le sentiment de l’honneur. En son temps, la Garde impériale a été une école d’honneur. L’intrusion de l’homme sans classe et sa prévalence excessive avait abaissé, plutôt qu’élevé, le type psychique du Russe. Notre vie perdit toute espèce de style. Notre plus belle époque, et qui mérite le plus d’être appelée notre renaissance, c’est encore le début du XIXe siècle, le temps de Pouchkine, de Lermontov et de toute une cohorte de poètes, l’époque des mouvements mystiques, des décembristes, de Tchaadaïev, des débuts du slavophilisme, celle du style Empire, c’est-à-dire le siècle où les nobles, l’intelligentsia aristocrate, la couche culturelle de la noblesse avaient le rôle directeur.

En ce temps-là, nous n’étions pas encore des nihilistes. Le nihilisme et son style sont venus supplanter chez nous la culture aristocratique qui n’avait pas encore poussé des racines assez fortes. Mais tout ce qui comptait dans la culture russe venait de l’aristocratie. Non seulement les héros de Léon Tolstoï, mais encore ceux de Dostoïevski, sont inconcevables en dehors de celle-ci. Rappelez-vous ce qu’en dit Dostoïevski dans *L’Adolescent*. Tous nos grands auteurs ont été nourris par le milieu culturel de la noblesse. Dans les brasiers allumés par la révolution, non seulement les demeures de style Empire, mais aussi Pouchkine et Tolstoï, Tchaadaïev et Khomiakov, l’esprit créateur et les traditions de la Russie flambent. La destruction de la noblesse est celle des traditions culturelles, c’est une rupture de la suite des temps dans notre vie spirituelle. Votre haine de parvenus envers la noblesse est un sentiment qui abaisse l’homme. Elle vise non seulement les privilèges, depuis longtemps disparus et qu’il serait insensé de rétablir, mais encore des traits psychiques qui sont indestructibles et qui héritent de l’éternité. Il n’en faut pas moins reconnaître que la noblesse, moralement et spirituellement, était entrée en décadence avant qu’elle n’eût été renversée par la révolution.

Du point de vue psychologique, il ne faut pas que la chevalerie et la noblesse disparaissent du monde, elles doivent faire communier les grandes masses populaires avec le royaume de la dignité et de l’honneur, avec un type d’humanité plus élevé. C’est l’aristocratisation de la société, et non pas sa démocratisation, qui est spirituellement justifiée. Les prémisses de l’aristocratisme, de la dignité et de la race se trouvent dans toutes les classes de la société ; il n’y en a point de réprouvées. Le processus libérateur de la vie humaine n’a qu’un seul sens, celui d’ouvrir de plus larges voies à la manifestation et à la prévalence des âmes aristocratiques. Une recherche douloureuse et toujours renouvelée de l’aristocratie véritable a lieu dans l’histoire. L’attitude méprisante envers le menu peuple n’est pas le fait de l’aristocratie, [114] elle est le propre du goujat, du parvenu. La vanité et l’arrogance sont indécentes. L’aristocratie devrait donner de sa surabondance aux simples gens, les servir de sa lumière, de ses richesses psychiques et matérielles. Sa vocation historique en dépend.

Ruskin rêvait d’un socialisme organisé par la noblesse héréditaire. Il était un ardent partisan de la structure hiérarchique de la société, aristocrates en tête, en même temps qu’il défendait avec non moins d’ardeur les réformes sociales les plus décisives en faveur des classes déshéritées. En cela, il restait fidèle à la vérité éternelle de Platon. Vous devriez vous inspirer de ces deux-là. La masse moyenne de la noblesse historique trahit facilement sa vocation, elle se laisse aller à une affirmation égoïste d’elle-même et dégénère spirituellement. Ceux qui s’agrippent à leurs privilèges en les opposant à d’autres sont le moins aristocrates par leur type psychique. La goujaterie est répandue dans le milieu de la noblesse. Lorsque les classes supérieures ont gravement failli à leur vocation et que leur dégénérescence spirituelle est avancée, la révolution mûrit comme un juste châtiment pour les péchés de l’élite. L’avenir de la haute culture, toujours fondée sur le principe hiérarchique, ne peut être sauvé que si l’aristocratie historique se sacrifie, si elle renonce à des restaurations de classe, à ses privilèges, et si elle accepte de servir et de remplir sa mission.

Dans le monde, toutefois, il n’y a pas seulement l’aristocratie historique, où le niveau moyen se crée grâce à la sélection raciale et à la transmission héréditaire, il y a aussi l’aristocratie spirituelle, principe éternel, indépendant de la succession des groupes sociaux et des époques. La première peut porter les traits de l’aristocratisme psychique et corporel, mais elle ne possède pas encore ceux de la seconde. L’aristocratie spirituelle se forme dans le monde selon l’ordre de la grâce personnelle. Elle n’a pas un rapport nécessaire ni privilégié avec un groupe social donné. Sa manifestation, celle du génie, suppose un climat spirituel favorable de la vie des peuples, mais elle n’est pas fonction d’une sélection naturelle ni de l’élaboration d’un niveau moyen de la culture. On n’hérite pas plus du génie que de la sainteté. Les grands hommes naissent à des heures providentiellement déterminées, dans n’importe quel milieu, dans la haute aristocratie aussi bien que parmi les paysans et les bourgeois. Il y a des degrés dans la relation entre l’aristocratie spirituelle et l’aristocratie sociale et historique. Alors que les manifestations de la première, les plus hautes et les plus marquées par la grâce, n’ont pas de rapport avec la seconde, avec la sélection organique et l’hérédité, ses niveaux moyens ne manquent pas d’en avoir, car ils dépendent de la tradition sur-individuelle, [115] du choix qui fait se cristalliser le milieu culturel. Il n’y a pas de loi pour le génie, mais il y en a déjà une pour le talent.

Il y a toujours deux aristocraties qui vivent et qui agissent dans le monde : l’exotérique et l’ésotérique. La première se forme et agit sur le plan historique extérieur. On y peut observer une certaine régularité et une base naturelle, biologique. Rien de tel dans l’aristocratie ésotérique, dont les manifestations se situent sur un plan intérieur et caché. Elles relèvent de la grâce, du royaume de l’esprit et non de celui de la nature auquel ressortit le plan historique. L’aristocratie ésotérique constitue dans l’histoire une sorte d’ordre mystérieux qui engendre tout ce qui est grand. Toute cette vie créatrice apparaît sous une forme déjà transformée dans le plan de l’histoire exotérique, adaptée au niveau moyen de l’homme, aux besoins et aux tâches de la culture. Cette distinction est claire dans la vie de l’Église. Le royaume des saints ou des *starets* constitue l’aristocratie religieuse ésotérique. C’est en elle que se trouvent les réalisations les plus hautes de la vie ecclésiale. Il y a en même temps dans l’Église une aristocratie exotérique, une hiérarchie régulière, historique. Elle est indispensable à son existence, pour éduquer et conduire les peuples dans le domaine religieux. Elle comporte une sélection et une succession héréditaire nécessaires, pour cristalliser le milieu ecclésial. Elle a une grande mission positive, mais elle ne représente pas l’élément dernier ni le plus profond de la vie religieuse. Les œuvres spirituelles de la vie secrète des saints passent sous une forme modifiée, exotérique, dans l’existence historique de l’Église, aux degrés hiérarchiques extérieurs.

Cette même corrélation de l’ésotérique et de l’exotérique existe dans la vie spirituelle de l’humanité, dans toute la culture. Il y a une aristocratie et une hiérarchie de la culture moyenne, exotérique, où s’effectuent sélection et succession. Elle exige un certain niveau, celui d’abord de l’éducation, de l’instruction, celui de l’intelligence et des capacités. Elle vit et se développe dans la tradition et l’héritage culturels. Et quand vous entreprenez de nier la valeur du niveau intellectuel, vous détruisez la qualité pour la quantité et vous préparez le royaume de la nuit, vous repoussez le peuple en arrière ; vous devenez les auteurs d’une régression. Un niveau qualitatif est indispensable au travail culturel comme à toute activité dans l’État et dans la société. Cette qualité crée sa propre hiérarchie, son aristocratie, mais une aristocratie exotérique qui agit dans le royaume moyen de l’être étatique et culturel. Plus profondément et au-delà, se situe l’aristocratie ésotérique, spirituelle et supérieure, d’où toutes création, découverte et révélation prennent naissance et qui permet à l’homme de franchir les bornes de ce monde-ci. Elle est le royaume de la sainteté, du génie [116] et de la chevalerie, celui des hommes grands et nobles ; c’est la race humaine supérieure.

Le principe personnel apparaît, se cristallise et se développe avant tout dans l’aristocratie. C’est ainsi que la personne sort des éléments ténébreux de la collectivité pour la première fois dans l’histoire. Ensuite, par des moyens complexes et douloureux, il se produit une recherche des conditions favorables à la manifestation de l’aristocratie des élus, à leur sélection qualitative. Après l’aristocratie du premier degré, celle des degrés suivants s’élabore. Elle n’existe pas seulement en tant qu’une classe, qu’un groupe social ; chacun de ceux-ci forme sa propre aristocratie. C’est ainsi que se dégagent celles des paysans, des marchands, des professeurs, des hommes de lettres, des artistes, etc. Et si un tel processus de différenciation et de formation ne s’effectuait pas partout, les forces informes et chaotiques du *vulgum pecus* tireraient tout vers le bas et ne permettraient pas aux valeurs créatrices d’émerger.

A chaque époque historique incombe la tâche complexe de dissocier et d’établir son aristocratie à plusieurs niveaux. Il n’est pas si facile de décider quelle structure politique et sociale est favorable à cette œuvre. Vous autres, égalisateurs, vous avez des théories monistes pour toute occasion, mais elles ne valent pas grand-chose. La complexité de la vie les réduit à néant. Ce n’est pas la prédominance exclusive d’un principe, c’est la combinaison de plusieurs principes qui favorise l’aristocratie véritable. Le principe démocratique peut aussi servir à cette grande œuvre quand il est limité et subordonné à des principes plus élevés. L’aristocratie et la démocratie sont deux principes intérieurement opposés, métaphysiquement hostiles et qui s’excluent l’un l’autre. Néanmoins, dans la réalité sociale, leur confrontation conduit à des résultats complexes et le principe démocratique peut contribuer au triomphe de l’aristocratie, lorsqu’il ne prétend pas à la suffisance. Il appartient à la société monarchique aussi bien qu’à la démocratique de dégager et de choisir une aristocratie directrice. Une monarchie pure est une abstraction. La monarchie ne se réalise qu’au moyen de l’aristocratie et sa valeur tient d’abord à sa capacité de choisir une aristocratie dirigeante et de l’affermir. Elle entre en décadence quand elle élit non pas les meilleurs, mais les pires.

Dans sa métaphysique, dans sa morale, dans son esthétique, l’esprit du démocratisme contient un très grand danger pour le principe aristocratique de la vie humaine et mondiale, pour le principe qualitatif de la noblesse. La métaphysique, la morale et l’esthétique de la quantité voudraient écraser et détruire toute [117] qualité, tout ce qui s’élève personnellement et en communion avec autrui. Le royaume de la métaphysique, de la morale et de l’esthétique démocratiques est celui non pas des meilleurs, mais des pires. Il renverse définitivement le vieil idéal de la valeur et de la dignité de la race, il déracine les fondements biologiques et spirituels de l’aristocratisme. Son triomphe représente le plus grave péril pour le progrès humain, pour l’élévation qualitative de la nature humaine. Vous aimeriez créer des conditions telles que l’existence de l’aristocratisme, la distinction et la sélection des meilleurs devinssent impossibles dans le monde. C’est un immense mensonge de déclarer que vous voulez libérer la nature humaine. Ce que vous voulez, c’est l’asservir en lui imposant des barrières et des entraves. Vous niez aussi les fondements biologiques de l’aristocratisme, ses bases raciales, ainsi que celles de la grâce et de l’esprit. Vous condamnez l’homme à une existence grise, sans qualités. Il est vrai que vous souhaiteriez porter une masse énorme de l’humanité à un niveau supérieur, vous voudriez l’y contraindre. Non pas que vous appréciiez ni aimiez ce « haut niveau » ; vous voulez l’égalitarisme, vous ne supportez pas la distinction et l’élévation. Rehaussez l’homme n’a jamais présenté pour vous le moindre intérêt. Vous oubliez que l’on s’élève par la lutte et la libre sélection. Ce qui vous intéresse par-dessus tout, ce n’est pas d’élever, c’est d’abaisser. Le mystère de l’histoire vous est inaccessible, votre conscience y reste à jamais aveugle. Le mystère de l’histoire est un mystère aristocratique. Il s’accomplit par la minorité. Celle-ci porte l’esprit de l’universel, lequel est un esprit aristocratique. L’esprit de la majorité, celui de la démocratie, est provincial et particulariste. Dans l’histoire, ce sont la minorité et l’aristocratie qui dirigent. Se rebeller contre leur direction, c’est porter atteinte au mystère de l’histoire. Vous ne réussirez pas à détruire la dissemblance ontologique des âmes, à effacer la différence entre les intelligents et les sots, les doués et les incapables, les nobles et les vils, les beaux et les informes, ceux qui ont la grâce et ceux qui ne la portent pas.

[118]

[119]

**DE L’INÉGALITÉ**

Septième lettre

DU LIBÉRALISME

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le terme *libéralisme* a depuis longtemps perdu tout son charme, quoiqu’il provienne de l’admirable mot : liberté. Celle-ci n’est pas quelque chose qui inspire les masses. Elles n’y font pas confiance, elles sont incapables d’y rattacher leurs intérêts immédiats. En vérité, il y a dans la liberté quelque chose d’aristocratique plutôt que de démocratique. C’est une valeur plus précieuse pour la minorité que pour la majorité, car elle s’adresse avant tout à la personne, à l’individualité. Le libéralisme n’a jamais triomphé dans les révolutions, ni dans les sociales, ni dans les politiques, parce que dans toute révolution ce sont les masses qui se soulèvent. Or elles sont toujours mues par la passion de l’égalité, non par celle de la liberté. C’est le principe de l’égalité et non celui de la liberté qui met en branle les grandes révolutions. L’esprit libéral, par nature, n’est pas révolutionnaire. Le libéralisme est un sentiment et une conception du monde propres à la couche cultivée de la société. Il n’y a pas en lui d’éléments tumultueux, de feu qui embrase le cœur. Il contient de la mesure et trop de forme. La vérité du libéralisme est formelle. Elle ne dit rien de positif ni de négatif quant au contenu de la vie, elle voudrait en garantir un à la personne, quel qu’il soit. L’idée libérale n’est pas capable de prendre l’apparence d’une religion et ne suscite pas à son propre égard des sentiments de cet ordre. C’est là sa faiblesse mais aussi son aspect positif.

Les idées démocratiques, socialistes, anarchistes prétendent procurer un contenu à la vie humaine, elles deviennent facilement une pseudo-religion en exigeant une attitude religieuse à leur endroit. C’est bien là leur fausseté, car elles n’ont aucune espèce de contenu spirituel ni rien qui mérite une vénération pathétique et sacrée. Rattacher des sentiments religieux à des objets indignes est un grand mensonge et une grande tentation. Il faut reconnaître [120] que le libéralisme n’y incite point. L’idée démocratique est encore plus formelle que l’idée libérale, mais elle est capable de se faire passer pour le contenu de la vie humaine, pour un genre particulier d’existence. C’est pourquoi elle recèle une force de séduction empoisonnée. Elle se caractérise par des ambitions illimitées. Elle prétend déterminer les fins de la vie, alors qu’elle n’a trait qu’aux moyens, qu’aux instruments matériels de celle-ci. Depuis longtemps déjà, vous avez divinisé et absolutisé les moyens relatifs, vous y avez raccroché des sentiments quasiment religieux et les buts de la vie se sont obscurcis à vos yeux. Votre religion du social est une religion des moyens et non des fins. Dans le domaine du social extérieur, tout concerne en effet les moyens. Les fins demeurent à une profondeur plus grande. Elles sont spirituelles et non pas sociales. Il est impossible de définir la communauté spirituelle des hommes, leur société intérieure, par les critères extérieurs du social. En effet, les fins et le contenu de la vie plongent dans la profondeur de l’esprit et s’enracinent dans la réalité divine. Quant au milieu social, il présente une combinaison complexe de moyens destinés à atteindre ce but et à parvenir à ces fins. C’est pourquoi toutes les idées sociales restent à jamais formelles : il est absolument impossible d’y trouver un contenu authentique, les vraies fins, et d’en saisir le noyau ontologique.

En existe-t-il un dans le libéralisme ? Il y a trop peu d’éléments ontologiques chez les gens qui y ont placé une croyance excessive et qui en professent la doctrine. Dans la plupart des cas, ces hommes, comme leurs mouvements et leurs partis, sont superficiels. Néanmoins, les racines de l’idée libérale ont une relation plus étroite avec le noyau ontologique de la vie que les idées démocratiques et socialistes. En effet, la liberté et les droits de l’homme, ceux de la personne humaine et de son esprit sont plus étroitement liés avec les fondements spirituels de la vie que le suffrage universel ou la socialisation des moyens de production. Cette liberté et ces droits, que l’on ne saurait aliéner pour des fins utilitaires, s’enfoncent dans les profondeurs de l’esprit humain. Dans la mesure où le libéralisme les affirme, il se trouve lié à la nature de la personne, laquelle a une base ontologique. Il est impossible de fonder le libéralisme d’une manière positiviste, on ne le peut que métaphysiquement. Quand on en appelle aux principes positifs, il devient possible de priver l’homme de son droit le plus sacré, si le besoin s’en fait sentir. Tchitcherine avait bien compris et formulé d’une manière assez extrême et partiale la nature métaphysique du libéralisme. Il n’y a pas de raison d’admettre la liberté et les droits inaliénables de la personne humaine si celle-ci ne possède pas une nature spirituelle éternelle, si elle n’est qu’une réflexion du milieu social. Non sans conséquence, ayant posé la souveraineté de la société, Rousseau fut contraint de nier toutes [121] les libertés et les droits inaliénables de l’homme. Marx en a fait exactement de même. Les libéraux ne sont positivistes que pour autant qu’ils sont inconséquents et s’ils admettent ces libertés et ces droits, c’est que leur esprit est superficiel. Or la source spirituelle de ceux-ci, ce sont la liberté et le droit de la conscience religieuse. En ce point, la vérité formelle du libéralisme rejoint le noyau ontologique de la vie humaine. Les droits de l’homme et du citoyen ont pour base la liberté de conscience, proclamée par la révolution religieuse en Angleterre. Ce fait est de plus en plus largement reconnu. A une profondeur plus grande, ces libertés et ces droits inaliénables et sacrés de l’homme se trouvent fondés par l’Église du Christ qui reconnaît la nature infinie de l’esprit humain et qui le défend contre les prétentions illimitées de l’État et de la société, lesquels lui restent extérieurs. Il s’agit là d’une vérité éternelle de l’Église Universelle. La Réformation ne lui a donné qu’une expression partielle, en raison de conditions historiques complexes. Les abus (très exagérés) du catholicisme dans ses manifestations humaines, trop humaines, ne doivent néanmoins pas voiler cette vérité, à savoir : qu’il incluait déjà la reconnaissance des droits infinis de l’esprit humain. Dans le domaine spirituel, la Réforme a tout reçu de l’Église, mais sous une forme amoindrie.

Que la liberté authentique de la personne humaine soit d’origine chrétienne, on le constate déjà par le fait que le monde antique l’ignorait et qu’il ne connaissait que la liberté publique. Benjamin Constant avait fait ressortir la différence profonde entre les théories antique et moderne de la liberté politique. C’est la différence même qui existe entre la conscience païenne et la chrétienne. Selon le paganisme, l’on pouvait comprendre la liberté ainsi que le faisait la démocratie grecque, mais non plus comme elle s’est révélée à la conscience religieuse du christianisme, laquelle connaît la nature infinie et spirituelle de la personne humaine. La doctrine de Rousseau a été une récidive du paganisme. Il ignore la liberté personnelle, la nature spirituelle de l’homme, indépendante de la société, il ne reconnaît pas de droits inaliénables. Il nie la liberté de la conscience qu’il assujettit à la société, au peuple souverain. Cette théorie de la liberté politique relève de la conscience préchrétienne. Et vous tous qui suivez Rousseau et Marx, qui substituez à la liberté réelle de la personne celle, illusoire, de la société, vous êtes tous des païens et des renégats du christianisme. Pour vous, l’homme n’existe pas dans sa réalité interne et spirituelle, il n’existe que dans ses enveloppes sociales. Au nom de votre nouveau dieu, le peuple, vous privez l’homme de tous ses droits. Celui-ci a une relation profonde, ontologique, avec des réalités authentiques, telles que l’Église, la nationalité, l’État. Mais qu’y a-t-il d’ontologique dans le suffrage universel, [122] dans la socialisation de l’industrie, dans toute votre économie et dans tout votre collectivisme ? Pourquoi l’homme devrait-il renoncer à ses droits et limiter sa nature en vertu de telles fictions et de pareils mirages ?

Il y avait dans le libéralisme idéaliste les lueurs d’une conscience meilleure, une attention plus grande à la nature humaine. Mais ces lueurs ont été recouvertes par les « Lumières », qui sont superficielles. En effet, elles n’illuminent jamais la conscience en profondeur, elles ne sont pas solaires. C’est la clarté artificielle d’une lampe qui trompe le besoin de la vraie lumière. Et il vaut mieux passer par les ténèbres, par la nuit de la conscience, pour sentir la soif de communier avec le royaume de la lumière authentique. L’idéologie libérale largement répandue s’est attachée trop intimement à ces éclairages artificiels où les éclats d’une vérité plus haute ont disparu. Le libéralisme traîne une existence privée de tout fondement ontologique, il vit des miettes d’une certaine vérité obscurcie. Et on a fini par ne plus en tenir compte comme d’une manifestation indépendante de l’esprit. Il s’est si profondément éventé, il est devenu tellement inanimé que si l’on peut encore en admettre des éléments, il est désormais impossible d’être libéral par sa foi, par sa conception définitive du monde. Le libéralisme a cessé d’être un principe autonome, il est devenu une sorte de compromis, de semi-démocratisme ou de quasi-conservatisme. À la croyance démocratique ou socialiste, il oppose une autre tactique, d’autres intérêts, mais il n’est plus capable d’y opposer une autre foi et une idée différente. Trop souvent deviennent libéraux les gens qui ont peu de foi, qui n’aiment guère se charger d’idées. Tout prosélytisme est impossible dans le camp libéral. Les libéraux eux-mêmes se rendent trop fréquemment à des idées plus radicales et plus extrêmes, ils s’inclinent devant le type du révolutionnaire et ils s’estiment indignes de participer à la foi et à l’action de la révolution. Libéral a fini par être synonyme de modéré, pour désigner l’homme du compromis, l’opportuniste. Or, pourrait-on appeler ainsi celui qui a son idée, différente de celle du socialisme révolutionnaire, celui qui a sa foi, qui est fidèle jusqu’au bout à son principe ? D’habitude, les libéraux cèdent devant les révolutionnaires et ils sont impuissants à leur opposer une vérité morale différente et plus élevée. Comment expliquer un tel dessèchement du libéralisme ? Pourquoi les lueurs d’une vérité plus haute que celle avancée par le démocratisme et par le socialisme se sont-elles éteintes en lui ?

« Connaissez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » « Là où est l’esprit du Seigneur, là est la vérité. » Voilà la profondeur à laquelle le principe libérateur doit être fondé. Le christianisme [123] veut vraiment libérer l’homme de la servitude du péché, de la nature inférieure des éléments de ce monde, et c’est dans le christianisme qu’il conviendrait de chercher les bases du libéralisme authentique. La vraie libération de l’homme suppose qu’il se libère non seulement de l’esclavage extérieur, mais encore de l’intérieur, de son assujettissement à soi-même, à ses passions, à sa propre vilenie. Vous n’y avez pas songé, vous autres libérateurs-illuminateurs. Vous abandonnez l’homme à son esclavage intérieur tout en proclamant ses droits, c’est-à-dire ceux de la nature inférieure et servile. La base même de votre libéralisme était viciée, aussi ne pouvait-il manquer de choir. Il a fatalement trahi le seul fondement spirituel qu’il pouvait avoir. Vous avez fait une déclaration des droits de l’homme, et vous en avez arraché celle des droits de Dieu. Tel a été votre péché originel et vous en avez été châtiés. Au-dessus de l’autonomie, il y a la *théonomie*. C’est ce qu’avait bien compris l’école catholique française du début du XIXe siècle, à commencer par Joseph de Maistre. Elle a exigé la proclamation des droits oubliés de Dieu. Elle a requis cette déclaration sacrée jusqu’à en négliger les droits indubitables de l’homme.

Ayant oublié les droits de Dieu, vous avez aussi omis que la déclaration des droits de l’homme devait être liée à celle de ses obligations. La voie qui conduit à détacher les droits de l’homme de ses devoirs ne vous a pas menés vers le bien. Votre libéralisme s’est dévoyé et il a dégénéré. Exiger les droits sans reconnaître les devoirs poussait à une lutte des intérêts et des passions de l’homme, à un conflit de revendications qui s’excluaient mutuellement. Les droits de l’homme supposent l’obligation de les respecter. Si l’on veut les mettre en pratique, le plus important n’est pas de donner effet à ses propres prétentions juridiques, c’est de respecter les droits d’autrui, de vénérer dans chacun l’image de l’homme ; c’est-à-dire qu’il s’agit des devoirs de l’homme envers l’homme et de l’homme envers Dieu. Ils sont plus profonds que ses droits et ce sont eux qui fondent ceux-ci. Le droit découle de l’obligation. Si tout le monde prend fortement conscience de ses droits et faiblement de ses obligations, ceux-là ne seront respectés ni exercés par personne. Or les droits comme les obligations ont pour origine la ressemblance de la nature humaine avec celle de Dieu. Si l’homme n’est que la ressemblance du milieu naturel et social, que le reflet de conditions extérieures, un enfant de la nécessité, il ne possède ni droit ni obligation sacrée, il n’a que des intérêts et des prétentions.

Les droits de l’homme présupposent ceux de Dieu. Et ce sont d’abord les droits de Dieu en l’homme, ceux du divin en lui, son image et sa filiation divines. Si l’homme a des droits infinis, c’est uniquement parce qu’il est un esprit infini et qu’il pénètre par sa profondeur dans la réalité divine. La personne de l’homme n’est [124] pas suffisante par elle-même, elle suppose l’être de Dieu et des valeurs divines. Serait-il possible de proclamer les droits sacrés de l’homme s’il n’était qu’un animal perfectionné et discipliné, qu’un peu de poussière où pour un instant s’est allumée la vie ? Les droits de l’homme doivent avoir un fondement ontologique, ils ont pour postulat l’être de l’âme humaine dans l’éternité et aussi de celui qui dépasse infiniment cette âme, l’être de Dieu. Votre libéralisme éclairé et votre radicalisme oublient cette vérité. Aussi devaient-ils fatalement perdre toute vertu et ne pouvaient-ils réaliser aucun droit de l’homme. Le libéralisme abstrait et doctrinaire, qui prétend s’appuyer sur sa propre vacuité, est un mensonge insupportable. Des mouvements de recherche visant le contenu réel de la vie sociale ne pouvaient manquer de s’y opposer.

L’idéologie libérale est née dans l’atmosphère intellectuelle du XVIIe siècle qui tendait à affirmer l’harmonie naturelle. Elle croyait à celle de la liberté et de l’égalité, à la parenté intime de ces deux principes. La révolution française les confondait complètement. Tout le XIXe siècle a mis en pièces l’illusion de l’harmonie naturelle, il a révélé expérimentalement des contradictions et des antagonismes irréductibles. Il est apparu que l’égalité était grosse du danger de la plus terrible tyrannie, que la liberté n’offrait aucune garantie contre l’esclavage économique. Les principes abstraits de liberté et d’égalité ne créent pas de société parfaite, ils n’assurent pas les droits de l’homme. En effet, entre la liberté et l’égalité, il y a non pas une harmonie mais un antagonisme insurmontable. Toute l’histoire politique et sociale du XIXe siècle présente le drame de ce conflit entre l’égalité et la liberté. Le rêve d’une combinaison harmonieuse de l’une et de l’autre est une utopie rationaliste. Les ambitions de la personne et celles de la société, la volonté de la liberté et celle de l’égalité sont à jamais inconciliables. Le libéralisme abstrait est tout aussi incapable de résoudre ce problème que l’est le socialisme abstrait. Il s’agit de la quadrature du cercle. Le problème n’a pas de solution sur le plan positif et rationnel. Il y aura toujours un conflit entre le désir sans fin de la liberté et celui de l’égalité. La soif de l’égalité constituera toujours le danger le plus terrible pour la liberté humaine, elle s’élèvera contre les droits de l’homme et contre ceux de Dieu.

Vous autres, libéraux et socialistes positivistes, vous ne saisissez guère tout l’aspect tragique de ce problème. La liberté et l’égalité sont incompatibles. *La liberté est avant tout le droit à l’inégalité*. L’égalité est avant tout une atteinte à la liberté et une limitation de celle-ci. La liberté d’un être vivant, et non d’un point mathématique, se réalise par une distinction qualitative, par une élévation, par le droit d’augmenter les dimensions et la valeur de sa vie. La liberté est fonction du contenu qualitatif de celle-ci. L’égalité, elle, s’oppose à toute distinction et à tout contenu qualitatifs de [125] la vie, à tout droit de s’élever. L’un des esprits politiques les plus remarquables et les plus fins du XIXe siècle, Tocqueville, a été le premier à reconnaître ce conflit tragique de la liberté et de l’égalité et à sentir les graves dangers inhérents à l’esprit d’égalité. Ce noble philosophe pensait que rien n’était plus facile que d’établir un gouvernement absolu et despotique chez un peuple où les conditions sociales étaient égales, et il supposait qu’un tel gouvernement aurait privé chacun d’entre eux des principales qualités propres à l’homme. Il convient donc, ajoutait-il, de craindre par-dessus tout le despotisme aux époques démocratiques. John Stuart Mill éprouvait aussi cette crainte pleine de dignité devant ce nivellement, devant cette « sinisation » européenne ; il s’inquiétait du sort de la personne humaine dans une société démocratique possédée par l’esprit d’égalité.

Les illusions du XVIIIe siècle, celles de la révolution française, étaient dissipées. La liberté déchaîne la volonté d’égalité et contient un ferment de négation et d’extermination de soi. Le libéralisme engendre la démocratie et passe irrésistiblement au démocratisme. Tel est son développement logique. Mais la démocratie détruit les fondements mêmes du libéralisme et l’égalité dévore la liberté. C’est ce qui est apparu au cours même de la révolution française. 93 a réduit à néant la Déclaration des droits de l’homme et du citoyen de 89. Ce processus est fatal. La contradiction entre la liberté et l’égalité, entre les droits de la personne et ceux de la société, est insurmontable et insoluble dans le domaine de la nature et de la raison, elle ne peut être surmontée que dans l’ordre de la grâce, dans la vie de l’Église. Au sein de la communauté religieuse, de la société ecclésiale, l’opposition entre la personne et la société disparaît. La liberté y est fraternité. La liberté dans le Christ est la fraternité dans le Christ. La communion spirituelle résout cette quadrature du cercle. Il n’y a pas en elle de distinction entre le droit et le devoir, il n’y a pas d’opposition. Néanmoins, il n’y a pas non plus d’égalité mécanique dans la société ecclésiale. Il n’y a que la fraternité. La liberté n’y consiste pas à s’opposer à autrui, à son prochain. La communion religieuse est fondée sur l’amour et sur la grâce, que le libéralisme aussi bien que le démocratisme ignore. Et c’est pourquoi les antinomies fondamentales de la vie humaine, les conflits les plus graves de celle-ci y trouvent leur solution.

Le développement intérieur du libéralisme conduit à l’égalité démocratique qui s’oppose inévitablement à la liberté. D’autre part, le libéralisme court le danger de se décomposer et de dégénérer. Il n’y a encore rien de bourgeois dans l’idée libérale en tant que telle. Il n’y a rien de « bourgeois » dans la liberté. C’est avec répugnance que j’emploie vos termes préférés, vulgaires, superficiels et dépourvus de tout sens ontologique. Je ne crois pas que [126] vous sachiez ce que c’est que l’esprit « bourgeois », ni que vous ayez le droit d’en parler. C’est que vous y êtes entièrement immergés. On ne peut néanmoins pas ne pas reconnaître que la prédominance du libéralisme abstrait dans la vie économique a eu des effets négatifs et mauvais. Si le système de Manchester pouvait se justifier jusqu’à un certain point à un moment donné de l’histoire, son application sans bornes a ultérieurement compromis et dégradé l’idée libérale. L’individualisme économique effréné, qui soumet toute la vie économique à la concurrence et à la lutte d’intérêts égoïstes, qui ne reconnaît aucun principe régulateur, semble n’avoir aucun rapport nécessaire avec le principe spirituel du libéralisme, à savoir : l’affirmation des droits de l’homme. L’inconséquence du « libéralisme économique » est devenue depuis longtemps évidente.

Il s’est formé autour du libéralisme une atmosphère saturée d’associations déplaisantes. D’ailleurs, les idées ou plutôt les paroles qui les expriment dégénèrent en général. Les intérêts humains sont capables de déformer et de salir les paroles les plus sublimes qui ont trait à la vie religieuse. Le terme « libéralisme » appartient à la catégorie des mots très dégradés. En reste-t-il d’ailleurs beaucoup qui ne le soient pas ? Lesquels conservent encore une énergie claire et efficace ? La détérioration du libéralisme a commencé par une confusion entre les fins et les moyens ; les fins spirituelles de la vie ont été remplacées par les moyens matériels. La liberté, les droits de l’homme sont une haute fin spirituelle. Toute structure politique et économique peut constituer un moyen relatif et provisoire pour atteindre cette fin, sans plus. Quand le libéralisme voit dans la liberté de l’homme et dans ses droits inaliénables un but élevé, il affirme une vérité partielle mais certaine. Néanmoins, lorsqu’il se met à attribuer un sens presque absolu à des moyens temporaires et relatifs, tant politiques qu’économiques, lorsqu’il considère la recherche de formes nouvelles pour l’organisation sociale comme une violation de sa doctrine abstraite, il dégénère. C’est ainsi qu’entre le libéralisme et le socialisme se sont créées des relations aussi complexes que confuses et qu’il est impossible d’exprimer par une formule abstraite.

Vous vous plaisez à opposer libéralisme et socialisme en tant que deux principes en conflit permanent et incompatibles. Comme toutes les formules abstraites, celle-ci contient une part de vérité. L’idéologie libérale et la socialiste se sont formées en vue de tâches vitales différentes. Leur inspiration n’a pas la même source. La volonté de liberté a engendré l’idéologie libérale. La volonté d’assurer le pain quotidien, de répondre à des besoins élémentaires a provoqué l’idéologie socialiste. Et si les libéraux sont ceux dont les besoins sont satisfaits et qui désirent développer librement leur vie, ceux qui ont encore à subvenir à des exigences plus élémentaires deviennent socialistes. Dans la perspective individuelle, le [127] socialisme est plus rudimentaire que le libéralisme. Mais sur le plan social, la relation est inverse. En principe, un socialisme libéral et un libéralisme socialiste semblent concevables. Le libéralisme n’a aucun rapport nécessaire avec le système de Manchester, avec l’individualisme économique ; le rapport est fortuit, *de facto*. Le libéralisme est parfaitement compatible avec le réformisme social, il peut admettre des méthodes et des moyens toujours nouveaux pour assurer la liberté et les droits. La déclaration libérale porte un caractère formel, n’importe quel contenu social lui convient à condition de ne pas porter atteinte aux droits de l’homme reconnus pour inaliénables. Un certain socialisme réformateur est même plus compatible avec les fondements idéaux du libéralisme qu’avec les formes extrêmes de la démocratie sans caractère social. D’autre part, un socialisme libéral est possible. Le socialisme de type réformateur peut se fonder sur des principes libéraux et concevoir une réforme sociale dans le cadre de la déclaration des droits de l’homme et du citoyen. Le libéralisme absorbe des éléments du socialisme. Celui-ci devient plus libéral, il tient davantage compte non seulement de l’homme économique, mais encore de l’homme qui possède un droit inaliénable à l’intégrité de la vie individuelle, des droits spirituels qu’on ne saurait soumettre à des limitations utilitaires. Cependant, le socialisme libéral n’est bien entendu pas le vrai socialisme. Il importe surtout de reconnaître que tant le libéralisme que le socialisme sont des principes relatifs et provisoires. La foi libérale n’est pas moins fausse que la foi socialiste.

Le principe libéral est l’un des principes de la vie humaine, mais on ne doit pas en faire le seul ni lui conférer une domination exclusive. Si on le prend en lui-même, on constate qu’il est privé de tout fondement ontologique. Le libéralisme doit se combiner avec un conservatisme plus profond, et non pas extérieur, de même qu’avec l’esprit réformateur en matière sociale. Le libéralisme religieux est le protestantisme. Il y a une part de vérité dans la liberté libérale, de même que dans la liberté religieuse protestante. Néanmoins, le protestantisme se sépare des fondements ontologiques de l’Église, il affirme d’une manière abstraite le principe de la liberté religieuse, sans la replacer dans la totalité de la vie religieuse. Il en va de même pour le libéralisme. Celui-ci se détache des fondements ontologiques de la société, il affirme d’une manière abstraite le principe de la liberté politique, sans la relier à l’intégrité de la vie humaine. De même que la liberté de la conscience religieuse doit être rendue à ses fondements ontologiques, à l’intégrité de la vie ecclésiale, la liberté et les droits de l’homme doivent effectuer un retour à leur base ontologique, à la totalité de la vie spirituelle de l’homme. Le libéralisme philosophique a [128] tendance à tomber dans le nominalisme. En tant qu’un type abstrait de pensée, il incline à nier les communautés et les ensembles réels, la réalité ontologique de l’État, de la nation, de l’Église, et à ne considérer la société que comme une relation de personnes.

L’idéologie purement libérale transporte tout sur la personne en tant que la seule réalité. Un tel nominalisme sape en fin de compte la réalité même de la personne. En effet, celle-ci en suppose d’autres. J’en ai déjà parlé plus d’une fois. Le libéralisme rationaliste nie l’existence de la hiérarchie ontologique des réalités et, par là même, la personne en tant que membre de celle-ci. Il dégénère en un principe formel quand il ne se combine pas avec des principes plus profonds de l’être. Le libéralisme individualiste détache l’individu de toutes les formations historiques organiques. Pareil individualisme dévaste en fait l’individu, il lui ôte tout le contenu sur-individuel qu’il a reçu de l’histoire, de sa race et de sa patrie, de son État et de l’Église, de l’humanité et du cosmos, toutes choses dont il est une partie organique. La sociologie libérale ne comprend pas la nature de la société, la philosophie libérale de l’histoire ne comprend pas la nature de celle-ci.

En tant qu’attitude et conception globale du monde, le libéralisme est anti-historique ; il l’est tout autant que le socialisme. De ce fait, il méritera un jugement sévère. Toutes les tentatives sérieuses pour fonder le libéralisme butent à l’idée du droit naturel. On a tenté de justifier celui-ci d’une manière idéaliste. Mais cette doctrine dépend de la croyance à « l’état naturel ». On oppose le droit naturel au droit historique, de même que l’état naturel à l’état, à la réalité historiques. Toutes les théories du droit naturel ont déjà été l’objet d’une critique impitoyable ; il n’en reste rien. La renaissance idéaliste du droit naturel et les essais pour lui donner un fondement normatif à l’aide de la philosophie kantienne ne touchent pas à l’ontologie profonde du problème. Les droits inaliénables et sacrés de l’homme ne peuvent être appelés « naturels » ni considérés comme issus d’une condition « naturelle ». C’est en vain que vous idéalisez la nature humaine afin de justifier par elle votre désir d’une vie meilleure. L’homme « historique » vaut quand même mieux que « le bon sauvage » et débrider celui-ci ne provoque que le mal. L’état « historique » est supérieur au « naturel » et le droit historique, au droit naturel. L’homme a des droits inaliénables et sacrés non pas en tant qu’un être naturel, mais en tant qu’un être spirituel ; il les possède en tant que son essence transfigurée par la grâce et adoptée par Dieu. Cela signifie qu’il convient de rechercher la source profonde des droits de l’homme non pas dans la nature, mais dans l’Église du Christ.

Le droit infini de l’âme humaine n’est pas « naturel », c’est le droit « historique » du monde chrétien. L’âme humaine, révélée par le christianisme, n’est pas « l’état naturel » de l’homme, car [129] dans cet état elle avait été écrasée et emprisonnée. Elle a émergé des profondeurs à l’époque historique du christianisme, et cette découverte n’avait été anticipée que dans les mystères antiques et la philosophie platonicienne. Le grain de vérité que contient le libéralisme a été puisé à cette source supérieure. Quant à votre philosophie de l’état et des droits naturels, elle est superficielle. Plus profonde est celle de l’état et du droit historiques. La croyance à un état naturel parfait a fait faillite depuis belle lurette, elle ne tient pas devant la critique tant de la science que de la religion. Par « nature », l’homme n’est pas bon et il n’est pas sans péché. Tout ce qui est « naturel » gît dans le mal. Dans la condition, dans l’existence naturelles, règne une guerre sans merci. L’ordre historique est un état plus élevé de l’être que l’ordre naturel. L’humanisme a confondu à tort l’homme naturel et le spirituel re-né par la grâce et adopté par Dieu. À la limite, l’humanisme aboutit à la négation de l’homme. Vous qui vivez au XXe siècle, vous devriez vous affranchir définitivement des reliquats du XVIIIe et des idées importunes d’il y a deux cents ans. Il n’existe aucune espèce d’état ni de droit « naturels ». Il n’y a point et il ne peut y avoir d’harmonie « naturelle ». Le XIXe siècle aurait déjà dû vous convertir à « l’historique », à la profondeur de la réalité historique. Dans la mesure où le libéralisme s’oppose à « l’historique » et se fonde sur « le naturel », il dégénère en un vide abstrait. Ce qui est historique est concret, ce qui est naturel est une abstraction. Le péché et le mal de l’état « naturel » sont victorieusement combattus par les ensembles organiques de l’histoire. Mais au-dessus de l’état et du droit historiques il y a l’état et le droit spirituels.

Il est dorénavant impossible d’avoir foi en l’idéal du libéralisme. Trop de changements et de complications sont intervenus depuis le temps où cette foi était encore fraîche. Il est devenu évident que celle-ci était fondée sur une doctrine fausse de la nature humaine, sur la volonté d’en ignorer les aspects irrationnels. Nous ne croyons plus guère aux constitutions, nous ne sommes plus à même de considérer le régime parlementaire comme une panacée contre tous les maux. Il est possible de reconnaître le caractère inévitable et parfois même l’utilité relative du système constitutionnel et parlementaire, mais cela ne l’est plus de nourrir l’espoir que ces moyens permettent de guérir les maux et les souffrances de la société, et d’en créer une parfaite. Et personne n’y croit plus. Les derniers tenants du constitutionalisme et du parlementarisme libéraux provoquent une impression pénible. Le parlementarisme en Occident passe par une crise grave. L’on y sent que toutes les formes politiques sont épuisées. Dans la mesure même où le libéralisme attache trop de créance à la forme politique, il n’est pas à la hauteur de la conscience moderne. Il en va de même du socialisme pour autant qu’il croit par trop à l’organisation économique. [130] Toutes ces croyances sont des vestiges du vieux rationalisme. Il était parti d’un rétrécissement de l’expérience humaine, d’une méconnaissance de l’irrationnel dans la nature humaine qui rend impossible une rationalisation complète de la société. Les hommes des temps nouveaux ne peuvent plus croire à la vertu salutaire des formes politiques et sociales, ils en savent le caractère relatif.

Tous les principes politiques sont relatifs, aucun ne peut prétendre à une importance exclusive ni représenter le salut. Croire à la constitution, c’est faire preuve d’une pauvre foi. Il est possible d’élaborer des constitutions selon les exigences du jour, mais il est insensé d’y croire. La foi doit viser des objets de plus haute valeur. Or il est indigne de se faire une idole de l’État juridique. Il y a là quelque chose de borné. L’État juridique est une entité très relative. Si le libéralisme contient un principe éternel, il convient de le chercher non pas dans telle ou telle forme politique ni dans une organisation quelconque de la représentation et du pouvoir, mais dans les droits et dans les libertés de l’homme. Ils sont infiniment plus profonds que, par exemple, le suffrage universel ou le régime parlementaire. Ils ont un fondement sacré. C’est bien pourquoi il les faut justifier à une plus grande profondeur que ne le fait le libéralisme ; leur source est métaphysique et religieuse. La vérité partielle du libéralisme tient à la liberté de la conscience religieuse et son fondement est dans le Christ et dans son Église, dans la liberté de l’Église par rapport aux exigences du siècle ; car ce n’est que dans l’Église du Christ que se manifeste la nature infinie de l’esprit humain. En dehors du christianisme, les prétentions de l’État et de la société séculiers à l’égard de la personne humaine seraient illimitées. La liberté de l’esprit humain a été conquise par le sang des martyrs. Il faudrait vous en souvenir, vous qui vous faites passer pour des libérateurs. Mais vous voudriez délivrer aussi l’homme de l’Église du Christ, qui est le royaume de la liberté. Ce faisant, vous l’abandonnez sans partage au pouvoir de la nécessité naturelle.

A notre époque, il est rare de pouvoir rencontrer un représentant du libéralisme pur qui en exprime le principe abstrait. Habituellement, le libéralisme n’est pas sans mélange, étant combiné avec plusieurs autres principes ; il est impossible de se maintenir dans la pureté et la vacuité libérales. Ou bien il se complique de notions conservatrices et il est alors plus profond et plus solide ; ou bien il est mêlé à des principes diffus, démocratiques, socialistes et anarchiques, et il engendre le type du radical vulgaire et sans consistance. Vous autres, radicaux, vous représentez le genre d’hommes le plus inutile au monde, le plus superficiel, le plus provisoire et qui vit au compte d’autrui. Vous existez grâce à des idées étrangères, plus à gauche, révolutionnaires, auxquelles vous êtes [131] incapables de résister ni de vous rendre, et que vous enviez de façon impotente. Vous ne pouvez même pas offrir à l’humanité la leçon tragique et l’expérience instructive que lui présentent les vrais révolutionnaires, socialistes et anarchistes. Radicaux-libéraux, vous ne disposez pas de principes fermes que vous seriez prêts à défendre jusqu’au bout et que vous pourriez opposer aux forces destructrices qui vous pressent de la gauche. On sent dans cette impuissance les effets du libéralisme privé de fondements ontologiques. Vous n’êtes jamais sûrs que l’État, que la nation, que toutes les entités historiques en aient et vous êtes emportés par des tendances plus extrêmes et plus décidées, plus empreintes de foi et de fanatisme. Par votre type spirituel, vous êtes des sceptiques, aussi ne pouvez-vous servir de moteur à l’histoire. A une foi mensongère il faut en opposer une vraie, et non pas l’incroyance et le scepticisme qui sont le propre du radical, avec la division intérieure, les coups d’œil sur le voisin, l’existence aux crochets des autres auxquels il emprunte ses idées, faute d’en avoir lui-même. Voilà pourquoi le libéral-conservateur vaut mieux que le libéral-radical : il est plus attaché aux principes, il sait quoi répondre aux idéaux d’autrui. En tant que doctrine suffisante et abstraite, le libéralisme, champion de la liberté de la personne, passe facilement à l’anarchisme. Celui-ci peut être fort innocent et idéal, nullement destructeur, mais aussi très impuissant. Spencer en était un représentant, ainsi que Humboldt. Ce libéralisme anarchique désirerait amener l’État à un minimum et, graduellement, l’abolir, sans en comprendre la nature autonome. Il n’a pas d’inspiration véritable ni d’efficacité, il porte un caractère théorique, c’est de la sociologie en chambre. Seulement, cette tendance anarchique affaiblit intérieurement le libéralisme, dont les vices et les faiblesses proviennent du fait qu’il se situe entièrement dans la liberté formelle du vieil Adam et qu’il ignore la liberté dense et concrète du nouvel Adam qui a connu une renaissance spirituelle.

[132]

[133]

**DE L’INÉGALITÉ**

Huitième lettre

DE LA DÉMOCRATIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Au début de son livre admirable sur *La démocratie en Amérique*, Tocqueville nous dit ceci de l’impression que lui a procurée la croissance progressive de la démocratie : « Le livre entier qu’on va lire a été écrit sous l’impression d’une sorte de terreur religieuse produite dans l’âme de l’auteur par la vue de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu’on voit encore aujourd’hui s’avancer au milieu des ruines qu’elle a faites. » Je connais bien ce sentiment. Je l’ai éprouvé il y a déjà très longtemps, d’abord lorsque j’étais encore presque un enfant, puis pendant mon adolescence ; j’en ai eu conscience d’une manière assez aiguë pendant la première révolution russe de 1905 ; il atteignit enfin une intensité torturante au printemps de 1917, lors du débordement de la deuxième « grande » révolution. La démocratie n’est pas un principe nouveau et ce n’est pas la première fois qu’elle se manifeste dans le monde. C’est une chose ancienne, séculaire, et bien connue du monde antique. Mais c’est à notre époque que pour la première fois la question de la démocratie devient angoissante du point de vue religieux. Elle se pose non plus dans le domaine politique, mais dans le spirituel. Il ne s’agit plus de forme politique quand on éprouve une horreur religieuse devant le progrès de la démocratie, il s’agit de quelque chose de plus profond. Son règne n’est pas une nouvelle forme de régime étatique, c’est un esprit particulier. Jamais encore, l’idée de la démocratie à l’état pur n’avait triomphé dans le monde, et d’ailleurs un tel triomphe n’y est guère possible. Seulement, son esprit a déjà célébré plus d’une victoire. En tant qu’une notion abstraite et suffisante qui n’est subordonnée à rien de supérieur, c’est une divinisation de l’homme et une négation de la source divine de l’autorité. Le peuple se suffit à lui-même. Le principe suprême de son existence est [134] sa propre volonté, indépendamment de ce qu’elle vise, de ce qu’elle désire et de ce qu’elle contient. La volonté populaire est divinisée parce qu’elle se trouve affirmée de manière formelle, sans rapport avec son contenu. Celui-ci suppose déjà certaines valeurs qui dépassent l’homme. Dès que vous considérez le contenu de la volonté populaire, vous ne pouvez plus diviniser celle-ci. En effet, elle peut être dirigée vers le mal, et il convient alors de la condamner. Ou bien elle tend vers le bien supérieur, vers le substrat divin de la vie, et alors il faut reconnaître pour principe supérieur non pas la volonté populaire, mais ce bien et ce substrat divin mêmes. Vous n’y avez pas assez réfléchi. Faire de la volonté populaire le principe supérieur de la vie sociale revient à adorer une idée formelle et vide, à déifier l’arbitraire humain : peu importe ce que veut l’homme, l’essentiel, c’est que ce qu’il veut se réalise. Je veux que ce que je veux soit. Telle est à la limite la formule de la démocratie et du pouvoir populaire. Elle ne peut pas aller au-delà. Le fond et la condition de la volonté populaire n’intéressent pas le principe démocratique. Celle-ci peut désirer le mal le plus abominable, et le principe démocratique n’y pourra rien objecter. Il ne garantit d’aucune manière que son application n’abaisse pas le niveau qualitatif de la vie humaine ni ne détruise ses valeurs les plus hautes. L’idée abstraite de la démocratie a le plus grand mépris envers les qualités de l’homme et du peuple, envers leur niveau spirituel. Elle voudrait détourner l’attention du contenu et des buts de la vie humaine pour la concentrer entièrement sur les formes et l’expression de la volonté du peuple. La souveraineté de celui-ci porte un caractère entièrement formel. On ne sait pas du tout ce que va vouloir le peuple souverain, une fois que tout sera soumis à sa volonté, ni comment il compte organiser l’existence.

Vous avez cru à la démocratie parce que vous avez cessé de croire à la justice et à la vérité. Si vous aviez foi en leur être objectif, vous auriez dû les placer au-dessus de la volonté du peuple et leur soumettre celle-ci. Mais pour vous, la vérité et la justice, c’est ce que voudra et ce que dira le peuple. Vous voulez les subordonner à la décision de la majorité et les faire passer par le suffrage universel : voilà exactement l’incroyance et l’athéisme qui sont à la base de toute idéologie démocratique. Vous voulez extraire de la majorité, de la quantité, la vérité et la justice sociales. Mais celles-ci peuvent-elles avoir un rapport quelconque avec les critères de majorité et de quantité ? La vérité et la justice ont une autre source, qui est divine et indépendante de l’arbitraire humain. Elles peuvent se trouver dans la minorité et non dans la majorité ; et d’ailleurs elles s’y trouvent toujours. Il est quasiment monstrueux que des hommes en soient arrivés [135] à un tel état de conscience qu’ils voient les sources et les critères de la justice et de la vérité dans l’opinion et la volonté de la majorité. Seul le scepticisme peut servir à justifier ces principes de la démocratie, de la majorité et de la quantité. Seuls ceux qui doutent, qui sont intérieurement dévastés et qui se sont séparés des fondements ontologiques de la vie, doivent recourir aux décisions de la majorité et aux critères de la quantité. Si la justice et la vérité n’existent pas, considérons qu’elles sont ce que décide la majorité ! Et si elles existent, mais je les ignore et je ne connais pas les voies effectives qui y mènent, si je continue à douter de leur existence, il ne me reste plus qu’à m’en remettre à la majorité et qu’à chercher dans la quantité humaine ce qui va remplacer les qualités qui me manquent à moi-même.

La révolution démocratique dans le monde provoque une horreur religieuse précisément parce qu’elle atteste la décadence spirituelle de l’humanité, la croissance de l’athéisme, un effrayant scepticisme, la disparition de tous les critères qualitatifs de justice et de vérité. La démocratie est une philosophie sceptique de la société. Elle est propre à ceux qui ont perdu les sources de la vie spirituelle. Voilà pourquoi son développement dans le monde a un sens fatal. Il accompagne une stérilisation de l’âme qui perd Dieu. *L’égalité démocratique signifie la perte de la capacité de distinguer les qualités de la vie spirituelle*. Elle est une confusion, acceptée par ceux qui ont cessé d’attacher du prix aux qualités. L’idéologie démocratique des quantités ne peut manquer de conduire au règne des *pires* et non des meilleurs.

L’on n’a pas fondé la démocratie sur la qualité et la valeur, sur le désir d’élever la vie à un niveau supérieur. Par elle-même, la démocratie ne crée ni ne peut créer aucune valeur nouvelle. Elle se constitue en dehors de cette notion du contenu de la vie. La période démocratique de l’histoire humaine, celle du nivellement universel, représente un abaissement de la qualité et de la valeur de ce contenu et du type même de l’homme. Elle ne s’est pas préoccupée d’éduquer un type supérieur et c’est pourquoi elle est incapable de créer une vie meilleure. L’apôtre de la démocratie, Jean-Jacques Rousseau, croyait en la bonté naturelle de l’homme et il s’imaginait qu’elle allait se manifester dans toute sa beauté dès que serait établi le pouvoir populaire. L’existence humaine, l’expérience de l’histoire et une philosophie plus complexe et plus profonde réfutent ce mensonge fondamental. Rousseau ne se posait pas la question de vaincre le péché et le mal, de rééduquer l’homme et la nature et de créer un type humain plus élevé. A son idée, il suffisait de délivrer le peuple de ses fers en lui donnant la possibilité d’exprimer sa volonté et de construire la société conformément à celle-ci pour assurer l’avènement du parfait état naturel. Au XIXe siècle, on a cessé d’y croire, l’on n’a [136] pas été capable de fonder la démocratie sur cette base philosophique et cependant l’on n’a pu la remplacer par rien d’autre. Pourquoi une manifestation sans mesure ni borne de la nature humaine dans son état non transfiguré devrait, par le moyen de la démocratie et du gouvernement populaire, conduire au bien et procurer la justice sociale ? Cela reste incompréhensible. Le positivisme du XIXe siècle ne croit plus en aucune espèce de bonne condition naturelle. Néanmoins, il n’éprouve point de difficulté à sanctionner et justifier la démocratie, il exige que l’on adore formellement l’homme donné, naturel, et sa volonté de pécher. Il est vrai que la métaphysique démocratique affirme que chaque homme pris individuellement se trompe, qu’il est en proie à l’injustice et à l’erreur, mais que la volonté du peuple, de la collectivité, est juste et infaillible

Il se pose alors un problème philosophique fort complexe auquel vous ne réfléchissez pas, vous autres démocrates positivistes. Quelle est la nature de cette collectivité qui s’appelle le peuple et dont vous dites qu’il est souverain ? Est-ce qu’il représente une certaine unité réelle, possède-t-il un noyau ontologique ? Après tout, vous êtes des nominalistes et non des réalistes ; le peuple, en tant que collectivité humaine, ne peut représenter une réalité ontologique, il n’est qu’une somme mécanique. Votre volonté populaire n’est qu’une addition arithmétique. Vous croyez à la majorité des voix, mais la somme de toutes les volontés ne donne pas une volonté universelle. Le marxisme, expression extrême de l’esprit égalisateur universel, a démoli les illusions de la démocratie, il en a anéanti la métaphysique. C’est le mérite qu’il convient de lui reconnaître. La social-démocratie nie l’existence du peuple en tant qu’unité réelle, elle le décompose en classes et en groupes avec des psychismes et des intérêts opposés. Pour elle, la volonté populaire, le principe de souveraineté n’existent pas. Au-dessus de la volonté du peuple, il y a celle du prolétariat sur lequel on fait passer tous les attributs divins que la métaphysique démocratique attachait au peuple. Le prolétariat est au-dessus du peuple, c’est lui qui est l’entité réelle. Voilà une fiction inédite, un fétiche nouveau, mais qui désintègrent la fiction et le fétiche de naguère : le « peuple ». Tel que l’affirme la métaphysique démocratique, il n’existe pas. Un « peuple » pareil ne peut avoir aucune volonté, il ne représente qu’une interaction complexe de groupes sociaux aux structures physiques et aux intérêts différents, ou qu’une combinaison mécanique d’individus distincts.

Or le peuple est aussi un organisme mystique, une personnalité collégiale. En ce sens, il est une nation, il embrasse toutes les classes et tous les groupes, les vivants comme les morts. Mais la démocratie ignore et veut ignorer le peuple dans ce sens-là. Il [137] échappe totalement à sa vision. Non seulement il convient de ne pas confondre ni d’identifier le peuple et la démocratie, mais encore il faut soigneusement les distinguer et les opposer. Le terme de « démocratie » et celui de « démocratique » s’emploient en un sens trop imprécis et flou. On s’en sert pour désigner les classes laborieuses de la société, les paysans, les ouvriers et les travailleurs intellectuels, aussi bien que la tendance démocratique en général, que le pouvoir populaire, c’est-à-dire une forme politique, le peuple comme maître souverain d’un pays. Par absence de critique, cela conduit à confondre la démocratie en tant que structure humaine et populaire et la démocratie en tant qu’une certaine ligne politique. Quand on dit : « c’est un démocrate », l’on entend un homme d’un milieu populaire ou proche du peuple, originaire des couches inférieures de la société, aussi bien que quelqu’un qui est d’humeur ou de conviction démocratiques, quand même il serait d’origine aristocratique. Dans les deux cas, les mots « démocratique » et « populaire » n’ont pas grand-chose de commun. Le *peuple* ne signifie pas les classes « démocratiques », il peut ne pas avoir de convictions « démocratiques », il peut nourrir des sentiments et des idées qui ne le sont nullement.

C’est ce qui s’est produit dans l’histoire quand le peuple se trouvait dans un état organique. La démocratie signifie qu’il en est sorti, que l’unité populaire s’est désintégrée et que la discorde s’y est mise. La démocratie est essentiellement mécanique, elle atteste que le peuple n’existe déjà plus comme organisme intégral, elle en représente une maladie. Aux époques organiques de l’histoire, aucune démocratie n’apparaît. Elle est une production des époques « critiques ». Elle ne peut être l’expression de l’esprit populaire, car celui-ci n’est exprimable que par un organisme, alors que la démocratie est un mécanisme. Elle considère l’homme comme une unité arithmétique égale à toutes les autres. Elle décompose le peuple en atomes, pour le recomposer en une collectivité mécanique. Or le peuple n’est pas constitué d’unités mathématiques. Il est un organisme hiérarchique, chaque homme y est un être distinct et de qualité unique. C’est bien pourquoi sa volonté ne peut pas être exprimée par une somme, par l’opinion de la majorité. Le suffrage universel n’est pas un moyen adéquat à l’expression des qualités du peuple. La minorité peut bien mieux manifester la volonté du peuple en tant qu’ensemble organique à l’esprit collégial. Un seul est capable de mieux exprimer cette volonté et cet esprit que le total de la quantité humaine. De là provient l’importance des grands hommes, des chefs, des rois dans la vie historique des peuples.

Le peuple n’est pas une quantité ni une masse humaines. Voilà ce que vous avez oublié au siècle démocratique. La quantité humaine y domine, et vous vous imaginez que le peuple est derrière. [138] Ce grand mensonge qui est le vôtre doit être exposé au grand jour. La quantité humaine est une poussière emportée au gré des vents. La volonté de votre quantité humaine ne peut être celle du peuple, laquelle n’est pas une somme aléatoire que n’importe quel souffle fait vaciller. Le seul fait que votre régime démocratique est déchiré par la lutte des partis et que la destinée des États en dépend témoigne contre vous et interdit de penser que le peuple puisse s’y exprimer. En fin de compte, le gouvernement démocratique est une fiction. J’ai déjà dit qu’en réalité seules l’aristocratie ou l’ochlocratie étaient possibles. La tyrannie des partis représente rarement une aristocratie. Il ne s’y produit pas une sélection des meilleurs et des plus capables. Le peuple périt dans la souveraineté populaire, il se noie dans la quantité mécanique et son esprit organique, entier et indivisible ne trouve pas à s’y exprimer. Il ne le peut faire que d’une manière irrationnelle. L’homme même s’abolit dans la souveraineté populaire. En effet, l’autocratie du peuple ne se pose pas pour limites les droits inaliénables de l’homme ni n’en garantit l’intangibilité. L’esprit du peuple et les droits de l’homme doivent être opposés à la démocratie autocratique, car celle-ci prépare la tyrannie la plus abominable.

Les peuples les plus avancés de l’Occident se sentent depuis longtemps insatisfaits de la démocratie et s’efforcent de trouver des formes nouvelles. La crise de l’idéologie démocratique ne date pas d’hier. Et vous autres, démocrates à l’état pur, vous relevez d’un mode désuet de pensée et de sentiment. L’Europe sombre de plus en plus dans un débordement démocratique qui n’a pas encore atteint son maximum. Mais le mouvement inverse a déjà commencé, un reflux s’amorce dans le domaine de la philosophie. On a reconnu les limites de la démocratie, et des esprits plus pénétrants que le vôtre ont vu le danger et l’impasse qu’elle présentait. La quantité ne peut créer la qualité. Une société désintégrée en atomes, en points mathématiques, ne peut être réassemblée, réunifiée, ni recevoir une forme harmonieuse par un moyen mécanique, par le compte des voix et la remise du pouvoir à la majorité. La volonté populaire est une qualité que l’on ne saurait atteindre par aucune combinaison quantitative. Et au moment même où la démocratie a proclamé la suprématie de la volonté populaire, celle-ci a disparu, elle a péri. *La démocratie est bien une recherche sans espoir de la défunte volonté du peuple*. Tous les systèmes de représentation démocratique sont autant de tentatives stériles pour rassembler une volonté désintégrée. Elle y reste fragmentée et chacune de ses parties s’y oppose aux autres. Le parlement démocratique est une arène où les intérêts s’affrontent, [139] où l’on lutte pour le pouvoir. Il serait difficile d’y percevoir la voix du peuple unanime. On ne l’entend qu’à des moments exceptionnels et dans la bouche d’hommes exceptionnels. Un scrutin, qui dépend d’un million de hasards, ne dit rien quant à la qualité de la volonté populaire. Le suffrage universel, qui reste encore pour beaucoup d’entre vous un dogme inamissible, soulève les plus grands doutes. Il représente un principe tout à fait mécanique, quantitatif et abstrait. Il ignore les hommes concrets, avec leurs qualités diverses, leur poids spécifique, il n’a trait qu’à des atomes et à des points mathématiques. Il ne connaît pas non plus les groupes sociaux organiques. Le suffrage universel consiste à s’abstraire du contenu qualitatif de la vie, il veut ignorer toute sélection. Quelle est donc l’origine de cette conviction : qu’il est possible de parvenir à une société de haute qualité en faisant voter tout le monde ? C’est l’hypnose de l’idée d’égalité. Vous avez cru que l’égalité mécanique et non pas proportionnelle était une vérité et un bien si grands que tout ce qui s’y rattachait était bénéfique. Pareille divinisation de l’égalité est le péché originel. Elle conduit à supplanter la nature concrète, qualitative et individuelle de l’homme par une nature abstraite, quantitative et impersonnelle. Fondé sur une fausse égalité, le suffrage universel est une négation de l’homme. Et il y a réellement quelque chose d’inhumain dans ses effets.

Quand on ne le considère pas comme un point mathématique abstrait, tout homme a sa valeur, son niveau de qualité. Le principe de la valeur est un principe authentique, plus humain que sa négation complète, il est qualitatif et non quantitatif ; en cela est sa vérité. On peut le déformer et le pervertir, le concevoir d’une manière purement matérialiste, mais cela ne met nullement en cause sa vérité fondamentale, car tout au monde est susceptible de dégénérer et l’on peut abuser de tout. Une seule chose néanmoins reste indubitable, tant pour la conscience religieuse que pour la pensée philosophique : il faut prendre l’homme dans sa qualité, c’est-à-dire choisir les meilleurs et les plus capables. Il n’y a aucun moyen extérieur et social qui permette de saisir l’homme dans son unicité et son originalité. Il existe néanmoins des qualités de groupe, dont on peut déceler et définir les signes : éducation, expérience de la vie publique, héritage historique, culture supérieure. Par essence, la valeur doit être spirituelle. Ses manifestations peuvent pourtant revêtir aussi des formes matérielles. Un haut niveau de culture est aussi fonction de la structure matérielle de la société et des formations historiques. Pour que la représentation ne soit pas uniquement mécanique et quantitative, il lui est indispensable de tenir compte des forces que l’histoire a élaborées et qu’elle a soumises à une sélection qualitative. L’expérience et l’hérédité sociales possèdent une valeur que l’on ne [140] saurait négliger ni détruire au nom des doctrines et d’idées abstraites. C’est ainsi qu’en Russie, le *Zemstvo* [[10]](#footnote-10) constituait une telle formation historique qualitative où s’étaient accumulées expérience, connaissance et tradition. La suppression du *Zemstvo* et le refus de lui donner les avantages d’une représentation équivalaient à un anéantissement de qualités sociales et à une victoire des ténèbres de la quantité. A mon sens, même la bureaucratie, malgré tout le danger que présente son hégémonie, possède des qualités de connaissance, d’expérience et de succession héréditaire avec lesquelles il convient de compter. Il est étrange d’avoir à démontrer les avantages qu’offre une élite culturelle dont le poids spécifique dans la vie sociale doit quand même être plus grand que celui des couches inférieures.

L’homme n’est pas un être abstrait, il faut le considérer dans son milieu historique et dans sa succession héréditaire. Son origine et son éducation, ses instincts et ses traditions, ses souvenirs et ses attaches ont une immense importance. Voilà pourquoi les classes historiques avaient une signification bien plus grande qu’il ne ressort de vos sociologie et idéologie démocratiques et abstraites. Ces formes extérieures recèlent quelque chose d’essentiel pour la vie. On ne peut poser le problème de la démocratie d’une manière absconse en l’isolant ; il faut le lier à celui de la culture. Alors cette démocratie idéale s’effondre. La démocratie a été incapable de renverser la structure hiérarchique de la société, elle-même fondée sur celle du cosmos. La renaissance de l’idée médiévale de la représentation corporative en France témoigne de l’insatisfaction profonde que suscite la démocratie abstraite, mécanique et quantitative. L’on constate de plus en plus qu’il est impossible de considérer l’homme comme un atome isolé ni de créer une société et un État en combinant des atomes. Il existe des formations organiques hiérarchisées auxquelles l’homme appartient. Elles doivent être représentées. Le malheur, c’est qu’elles sont presque toutes détruites par le siècle de la démocratie : l’homme y est isolé, aliéné, et des corporations nouvelles ne se constituent qu’autour d’intérêts purement économiques. Le syndicalisme français ébranle l’idée démocratique. Il est animé par le mouvement conséquent d’une énorme corporation, le syndicat ouvrier ; seulement, elle n’a qu’un fondement économique et n’est dirigée que par les intérêts de la lutte des classes. Elle est apparue à l’époque où la volonté populaire s’est décomposée. La suprématie de ce genre de corporation ne peut engendrer une structure organique de la société, elle ne conduit qu’à une révolution permanente. Le syndicalisme, de même que la renaissance de l’idée de la représentation corporative, [141] marque une crise sérieuse de la démocratie. L’on commence à se rendre compte que le peuple n’est pas une foule, une masse quantitative, mais qu’il a une structure composite avec une différenciation qualitative. Un système plus complexe de représentation est indispensable, moins égalisateur et mécanique que celui du suffrage universel. Le principe même de la représentation des soviets contient une part de vérité, qui restera. Mais vous ne trouverez jamais une représentation parfaite, car elle n’est elle-même que l’un des principes subalternes, relatifs et transitoires de la vie sociale. La culture spirituelle a la primauté sur toutes les formes politiques et les corporations doivent avoir avant tout un fondement spirituel.

L’idéologie démocratique est un rationalisme extrême. Elle part de la croyance que les seules forces de l’homme sont capables de rationaliser et d’organiser définitivement son existence. La démocratie conséquente est obligée de nier la présence de principes irrationnels dans la vie sociale, elle ne peut les supporter. Une société fondée sur la mécanique de la quantité, sur le suffrage universel d’hommes considérés comme des points mathématiques, est bien une société entièrement rationalisée qui ne souffre pas l’ingérence d’une force irrationnelle quelconque. Une république démocratique à régime parlementaire est exactement une société rationalisée, avec laquelle on tente d’identifier l’État, alors qu’il a toujours un fondement irrationnel et mystique. La démocratie veut dissoudre complètement, sans reste, l’État dans la société. Son idéologie ne peut admettre l’État en tant qu’une réalité spécifique et autonome, elle le ramène entièrement à la société, c’est-à-dire qu’elle n’y voit qu’une fonction de celle-ci. Quant à la société, elle la réduit à des relations humaines. Ainsi disparaissent tous les fondements ontologiques de l’État et de la société. Il ne reste que des intérêts, que la volonté et la raison humaines comme justification de l’État et de la société. Point d’autres forces, supérieures et plus secrètes, qui y agissent.

Une telle égalisation de l’État et de la société, la rationalisation et l’organisation de celle-ci à l’aide des seules forces humaines représentent un grand danger pour la personne même de l’homme. Celle-ci, dans son originalité et son autonomie, se trouve en effet sauvegardée par les principes irrationnels de la vie sociale. Un gouvernement aux fondements irrationnels respecte davantage la personne humaine, il a moins de prétentions à son égard qu’une société pleinement rationnelle. Néanmoins, l’élément irrationnel y est indestructible et il bouleverse toutes vos prétentions. Vous ne réussirez pas à le maîtriser. Une rationalisation complète de la société serait un triomphe de la quantité sur la qualité. Il faut bénir ce principe « occulte » de la vie des sociétés humaines qui en rend impossible la rationalisation définitive, mortelle pour la [142] personne humaine. Aucune démocratie n’est capable d’exprimer toute la diversité des qualités du peuple. Trop de forces individuelles agissent dans sa vie populaire, qui renversent toutes vos constructions démocratiques.

Une démocratie pure, abstraite et autocrate, est la tyrannie la plus terrible ; elle tue l’homme. Le pouvoir illimité de tous est plus effrayant que le pouvoir despotique d’un seul. Le triomphe d’une telle démocratie n’est possible que pour quelques instants, mais ceux-ci ont toujours été d’effroyables attentats contre la liberté de l’homme. A pareils instants, les ténèbres inférieures se soulevaient pour envelopper la société. Mais la durée d’une telle démocratie absolue est brève, celle-ci se tient sur le fil du rasoir et elle glisse. Elle est renversée par des forces que son idéologie ne prévoit pas, et c’est un bonheur pour l’humanité. Si une démocratie définitive était possible, l’humanité périrait et sombrerait dans la nuit. L’idée même d’un pouvoir populaire illimité qui ne serait subordonné à aucun principe supérieur ne contient aucune vérité, ni sur l’homme ni sur sa nature spirituelle infinie à laquelle on ne saurait attenter. Ses droits sacrés n’y sont pas inclus ni n’en découlent. Le peuple souverain peut enlever à l’homme tout ce qu’il veut et qu’il pense utile à son bien-être. L’autocratie du peuple est la plus terrible des autocraties, car l’homme y dépend de la quantité obscure, des sombres instincts des masses. La volonté d’un seul ou celle du petit nombre ne peuvent étendre leurs ambitions aussi loin que la volonté de tous. Il est encore possible de protéger une partie de son existence contre la volonté d’un autocrate. Il est infiniment plus malaisé de le faire par rapport à la volonté d’un peuple souverain. Dans son expression extrême, la démocratie ne veut pas admettre les droits de la vie privée, elle tend à rendre publique toute la vie de l’homme. Comme il est difficile de trouver un refuge contre une démocratie illimitée et ses prétentions envahissantes ! Elle pénètre dans nos maisons, elle s’ingère dans nos sentiments et dans nos pensées, elle veut faire de l’homme un être entièrement social. Le style de la vie des sociétés démocratiques amène toute chose et tout homme à l’uniformité. Il ne souffre pas la solitude et les isolés, il ne laisse pas de temps à la contemplation, il est hostile à « l’excès » créateur du petit nombre.

Vous avez beaucoup discouru sur le despotisme et la tyrannie des sociétés anciennes et vous avez promis de créer une société d’hommes libres. Tout cela est illusion, égarement et tromperie. Dans les régimes despotiques les plus implacables du passé, des personnalités pouvaient s’épanouir, il y avait des génies et des saints, la vie intime et contemplative était possible, il y avait de grands élans créateurs. Toute la Renaissance italienne s’est déroulée sous la tyrannie. Constantin Léontiev avait raison : « Sous les [143] Turcs, il y avait des martyrs ; sous la constitution belge, aura-t-on seulement béatifié quelqu’un ? » La démocratie est hostile à la manifestation de personnalités fortes, brillantes et créatrices. Elle crée un milieu social qui tend à tout niveler, à s’emparer de la personne humaine pour se la soumettre. Votre opinion publique démocratique est la plus terrible des tyrannies, elle opprime l’esprit de l’homme, elle lui coupe les ailes. Le vieux despotisme, avec les bûchers de l’inquisition, laissait le champ plus libre à l’individu, il en tenait davantage compte. L’intolérance la plus rigoureuse peut néanmoins signifier du respect pour la personne humaine et la vie spirituelle. Quand l’Église rejette et anathématise l’hérétique, elle reconnaît la valeur infinie de l’âme humaine, elle reste attentive à son sort individuel et unique. L’indifférence et le mépris de la démocratie envers l’âme, envers sa vie et sa destinée, sont en vérité affreux et homicides. Le règne de votre démocratie sans âme et matérialiste est celui du plus terrible des Léviathans, du monstre aux millions de têtes. Il est effroyable pour l’homme de s’effondrer dans cet abîme de la quantité, de s’engloutir dans cette vie sociale sans visage. Que l’on opprime, que l’on limite, que l’on torture la personne, mais que l’on reconnaisse le principe même de celle-ci, cela est moins affreux que de le nier et de le remplacer par des notions anonymes.

La vieille autocratie russe avait exercé nombre de contraintes et même fait souffrir la personne humaine. Mais, dans la mesure où elle était chrétienne, où elle était un royaume orthodoxe, elle la reconnaissait ainsi que la valeur de l’âme. Le vieux despotisme était moins effrayant du point de vue spirituel, il avait un fondement religieux et il admettait par conséquent la vie spirituelle, il ne considérait pas l’homme comme un atome social. Votre despotisme nouveau et démocratique ne veut pas avoir de bases religieuses, il ignore complètement la vie spirituelle et il n’attache à l’homme que le prix de sa valeur sociale. Ce despotisme-là n’a plus aucune lumière sur le mystère de la naissance, sur le mystère de la vie ni sur celui de la mort. L’homme y devient l’esclave de l’utilité sociale, de la majorité des voix, de l’opinion publique, l’esclave de ses propres intérêts.

Votre démocratie est profondément hostile à l’esprit de la liberté, et il vous faudrait cesser de proclamer la libération des tyrannies et des despotismes que vos mouvements démocratiques prétendent réaliser. La liberté est aristocratique, et non pas démocratique. Elle s’adresse à la personne, non à la masse. Votre liberté sociale peut entraîner la tyrannie la plus implacable, elle peut devenir l’esclavage de tous. Votre démocratie est également l’ennemi de tout esprit créateur. Non seulement elle n’ouvre pas la voie à la création, mais elle rétrécit tous les chemins, elle étrangle tous les élans créateurs. Les époques les plus créatrices [144] dans la vie de l’humanité ont été aristocratiques et non pas démocratiques. Votre démocratie est profondément opposée à la culture supérieure, elle voudrait abaisser le niveau de la culture, diminuer dans celle-ci son élément qualitatif pour renforcer le quantitatif. Les mouvements démocratiques sont animés par une jalousie de la culture supérieure, par une animosité rancunière envers les qualités d’autrui. Et cela pose un sceau d’indignité sur le style de la culture démocratique. Votre siècle a commencé par nier les grands hommes, les génies et les saints, il lutte contre les prérogatives des personnalités créatrices. La passion égalitaire trouble votre conscience, pervertit la qualité de votre volonté, de votre pensée et de votre sentiment, elle vous empêche de vous élever. Elle conduit toujours à un abaissement du niveau de la personne et de la culture. Ceux qui sont imbus de l’esprit démocratique ne peuvent que se poser des tâches vulgaires et vulgarisantes dans le domaine de la culture spirituelle. Les idéaux de la démocratie sont « petit-bourgeois » et ses traditions sont communes. La volonté de la démocratie vise à abaisser la race humaine. Elle tendrait non seulement à supprimer les classes, mais encore à détruire toutes les distinctions qualitatives de la société et les résultats qualitatifs de la sélection raciale. Elle n’y arrivera pas. Les qualités du peuple ne peuvent être définitivement anéanties. Mais la société démocratique voudrait qu’elles le fussent pour devenir une société entièrement simplifiée et mêlée. Ce serait alors la plus affligeante des tyrannies.

Il n’y a pas de sujétion plus amère ni plus humiliante que de dépendre de la volonté humaine, de l’arbitraire de ses pairs. L’on peut se soumettre à une volonté supérieure, à une vérité, à des principes élevés, l’on peut se limiter et se renoncer au nom de tels principes. Or la dignité de la nature divine de l’homme, sa fierté s’opposent à ce que sa propre existence soit entièrement inféodée à des hommes égaux ou inférieurs. La soumission à l’Église, à l’État, à la nation, aux réalités et aux valeurs supérieures est bienfaisante et noble. Mais pourquoi devrais-je me soumettre aux intérêts, aux instincts et aux appétits des masses humaines ? Spirituellement, l’on ne saurait m’y contraindre. Il y faut la contrainte physique. Et la démocratie veut m’obliger à m’assujettir uniquement à des hommes et à l’humain ! Se soumettre à un ordre hiérarchique peut consister à y vénérer un principe supérieur, supra-humain. Il y a là une symbolique sacrée. C’est non point l’homme, l’égal ni le supérieur que l’on respecte dans le prêtre, dans l’évêque et dans le roi, c’est l’ordre hiérarchique du cosmos social. Et la démocratie abolit toute symbolique sacrée. Pour la dignité et la liberté de l’homme, il est indispensable de limiter la démocratie, de la lier et de la subordonner à d’autres principes. Le pouvoir populaire est le pouvoir humain. Celui-ci ne se connaît pas [145] de bornes et il porte atteinte à la liberté et aux droits de l’homme. Ceux-ci ne sont garantis que par des principes qui sont de nature surhumaine et qui s’élèvent au-dessus de l’arbitraire humain. La combinaison de plusieurs principes permet d’atteindre un maximum de liberté. Car toute autocratie, sauf celle de Dieu, est dangereuse pour l’homme.

Pour maintenir la vraie liberté de l’homme, pour assurer sa liberté et ses droits, il est important que la volonté du peuple soit dirigée vers le bien, que la vérité et la justice la dominent. Affranchir l’homme et le peuple consiste à délivrer leur volonté du mal et à les soumettre à la justice de Dieu. Si la volonté du peuple est assujettie à des éléments mauvais, elle est une volonté servile et asservissante. Comment avez-vous pu en arriver à considérer la volonté populaire par elle-même comme le bien suprême et à y chercher une source de libération ? Vous avez succombé au péché de la divinisation de l’homme et vous en avez suivi la voie.

Pour se libérer et affranchir les autres, l’homme doit reconnaître une volonté qui le dépasse, la chercher et la réaliser dans la vie de la société. Le principe formel du pouvoir populaire est irréligieux en soi. L’on peut considérer la démocratie comme l’un des principes ancillaires de la vie sociale, mais il est religieusement inadmissible de la tenir pour le principe suprême. Le christianisme n’a aucun rapport avec la démocratie et ne peut servir à la fonder. Cette tentative pour rapprocher christianisme et démocratie est une grande imposture de notre temps. Le christianisme est hiérarchique. La révélation chrétienne sur la qualité infinie de l’âme humaine, sur la valeur égale devant Dieu de toutes les âmes n’est pas une révélation ni une égalité démocratiques. La fraternité chrétienne n’est pas non plus l’égalité démocratique. Dans le christianisme, tout est qualitatif, individuel, unique ; tout est lié à la personne et tout est donc hiérarchique. C’est ce que vous n’avez jamais pu comprendre, cette relation entre la personne et la hiérarchie. Vous pensez qu’un état nivelé et simplifié de la société est favorable à la personne, et que le principe hiérarchique y est hostile. C’est là votre erreur fondamentale et votre indigence spirituelle. L’existence même de la personne suppose un ordre hiérarchique du cosmos, des dissemblances et des distanciations qualitatives, un milieu social et mondial qui ne soit pas un abîme informe égalisant et mélangeant toutes choses.

Les peuples devaient s’essayer à la démocratie, non pas pour s’organiser pour les siècles des siècles selon son principe, mais pour reconnaître la vanité et la vacuité des ambitions démocratiques. La démocratie est un état transitoire à la naissance duquel préside le mensonge. Elle est fille de la démagogie, sous l’effet [146] d’une basse flatterie envers les intérêts et les instincts de la masse. Aucune justice sociale ne peut être enfantée par cette masse impure. La quantité humaine s’affirme et veut agir par elle-même : un tel climat psychique, qui est celui de la démocratie, ne pouvait rendre bonnes les formations sociales qui s’y développaient. La démocratie est devenue l’instrument d’intérêts et de passions, l’arène d’une lutte pour le pouvoir et la domination. Elle a renforcé la concupiscence dans la vie. Elle entend le pouvoir comme un droit, non comme une obligation. Toute idée supérieure y dépérit. Sa prévalence signifie celle des intérêts de différents groupes sociaux et leur conflit. Et c’est l’origine de sa dégénérescence. Une sorte de ver ronge les sociétés démocratiques de l’intérieur. Elles sont fondées sur un mensonge spirituel. L’expérience de la démocratie démontre que l’homme ne peut s’organiser à l’aide de ses seules forces, qu’il ne peut définitivement ordonner la vie sociale selon sa petite raison. Les couches hiérarchiquement dominantes de la vie sociale ont trahi leur mission et les peuples ont été ainsi poussés à faire cette expérience. Il était impossible de restaurer le vieil ordre organique, détruit par les révolutions ; le désir d’un retour n’était plus qu’un songe romantique. On ne peut contraindre de l’extérieur les peuples à en revenir au mode de vie aristocratique et monarchique. Ils connaissent la division et la dissociation, la mort de leur ancienne condition organique, mais ils ne créent pas de vérité ni de beauté nouvelles, ils tombent dans le faux et dans le laid. Ils ont à souffrir et à subir beaucoup d’épreuves avant que de parvenir à une nouvelle organicité et de se rassembler au nom d’une idée supérieure.

Reste une question douloureuse : est-ce que les peuples, sur cette terre, peuvent aboutir à une société juste et belle ? Il est difficile d’y croire et le christianisme ne nous l’enseigne pas. Les principes cosmiques continuent d’exister dans les sociétés humaines, ils ont un fondement ontologique impérissable, inclus dans la réalité divine elle-même. Cependant, la relation de ces racines ontologiques avec la phénoménologie de la société est très complexe. Derrière la société visible, extérieure, un ordre social invisible et intérieur agit. C’est lui qui préserve le monde de la décomposition, qui empêche son retour au chaos. Des forces mystérieuses, dont ne tient compte aucune théorie rationaliste, agissent dans les sociétés humaines.

A la crise profonde de la démocratie, il ne peut y avoir d’issue uniquement politique ou sociale. L’on sent que dans le monde européen toutes les formes politiques sont fatalement épuisées. L’on répète et l’on combine à nouveau de vieux principes archi-connus. La création politique s’épuise. Il est difficile d’inventer quelque chose de nouveau. Il est grand temps que vous tous, qui croyez tellement à la politique et à l’organisation superficielle, [147] vous vous tourniez vers ce qui est plus profond, que vous vous repreniez et cessiez de disperser votre énergie vers l’extérieur afin de la diriger vers l’intérieur. La crise de la démocratie n’est pas politique, elle est avant tout spirituelle. La fausseté des fondements pseudo-religieux de la démocratie y apparaît avec évidence. Les tentatives que vous faites pour donner à la démocratie une justification théocratique sont une supercherie et une tentation encore plus grandes que les essais pour justifier théocratiquement le césarisme. Je ne défends pas la théocratie byzantine et je ne crois pas qu’il soit possible d’y revenir, mais il y a dans cette idée antique une profondeur, une beauté et une noblesse plus grandes que dans celle de la démocratie théocratique. L’onction de Dieu ne peut reposer sur la quantité humaine, sur la masse ; l’onction est une élection. La démocratie théocratique en est la négation. L’humanité a perdu foi en des principes exclusifs qui apporteraient à eux seuls le salut à la vie sociale. L’idole du pouvoir populaire est tombée, ainsi que celle du pouvoir d’un seul. Les problèmes sociaux se sont compliqués à l’infini.

On ne gardera du démocratisme qu’une seule vérité morale : celle de la simplicité, par opposition à l’attitude du seigneur envers le peuple. La relation fraternelle entre les hommes doit servir de fondement à toute société digne de ce nom. Il y a longtemps que le christianisme a intérieurement imposé une limite à tout principe social qui prétendrait régner en maître. Le rêve théocratique du monde chrétien ne trouve d’expression adéquate dans aucune théorie de la société. En dernière analyse, la conscience chrétienne doit reconnaître qu’il n’existe pas de principe souverain et unique, dans la société visible, sur lequel on pourrait construire le royaume de la justice divine. C’est dans la profondeur de l’esprit qu’il faut chercher le principe supérieur. Avant toute chose, la démocratie doit être limitée par la vie spirituelle et lui être subordonnée. Cela pose le problème de l’éducation interne de la démocratie. Les meilleurs philosophes et hommes politiques en sont vivement conscients, mais comme ils sont impuissants à la résoudre ! La démocratie triomphante n’est pas apte à être éduquée, elle reste à la surface de la vie, elle refuse d’aller plus profond. Seule l’horreur de la vie, la perte de tout espoir peuvent contraindre la démocratie satisfaite, aussi bien que la monarchie et l’aristocratie contentes d’elles-mêmes, à s’approfondir, à chercher une issue dans la vie spirituelle. C’est ainsi que toutes les crises politiques aboutissent à une crise religieuse. La démocratie a été trop captivée par les biens de la vie terrestre, elle a cessé de croire que la société humaine avait aussi une fin supra-terrestre. Le mouvement démocratique mondial, qui provoque une inquiétude religieuse dans les hommes sensibles et profonds, conduit à un pessimisme amer. Mais celui-ci contient un élément de santé, il tourne [148] l’homme vers la vie supra-terrestre. L’expérience que fait l’homme de la démocratie doit le conduire vers Dieu. C’est en cela que consiste le sens de la démocratie.

[149]

**DE L’INÉGALITÉ**

Neuvième lettre

DU SOCIALISME

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le socialisme n’est pas une invention contemporaine, c’est un principe séculaire qui était déjà actif dans le monde ancien. Vous pourriez lire bien des choses instructives à cet égard dans le livre remarquable de Pelman : *Histoire du Communisme et du Socialisme Antiques*. Vous y apprendriez que l’antiquité connaissait déjà une lutte des classes acharnée, les insurrections des masses, l’avidité et la cupidité des castes possédantes, la jalousie et l’esprit de vengeance des autres. Dès alors, on construisait des utopies sociales. Pelman, Meyer et d’autres ont montré que l’économie de la Grèce était plus développée et plus complexe que nous ne l’avions pensé, que le capitalisme y existait déjà, avec toutes ses contradictions. La lutte des classes a été un phénomène de tous les temps. Les possédants luttaient contre les dépossédés. Il y avait la pauvreté, la misère, et la question du pain quotidien torturait l’homme. L’origine de la question sociale est déjà dans la vieille malédiction biblique : « C’est à la sueur de ton front que tu vas trouver ton pain. » La Bible connaît ce matérialisme économique. Mais c’est au XIXe siècle que le principe socialiste commence à se manifester sous sa forme extrême. Il devient de plus en plus dominant, il détermine le style de l’époque. L’économisme de notre siècle se fait totalitaire. On ne saurait y échapper.

Le matérialisme économique de Marx n’a pas été une invention théorique, il correspondait à une certaine réalité : il s’est produit quelque chose qui a provoqué la doctrine de Marx comme une réaction de la pensée. Le socialisme contemporain a la nature d’un réflexe, il ne contient pas de principe créateur. Il est la chair de la chair de la société bourgeoise et capitaliste, c’est un phénomène intérieur à celle-ci, dont la structure et les mouvements internes le déterminent entièrement. Ils restent spirituellement sur [150] le même plan. Le socialisme est bourgeois jusque dans sa profondeur et il ne s’élève jamais au-dessus du sentiment ni des idéaux bourgeois de l’existence. Il veut seulement que l’esprit bourgeois soit étendu à tous, qu’il devienne universel et fixé dans les siècles des siècles, définitivement rationalisé, stabilisé, guéri des maladies qui le minent et délivré des reliquats de son principe irrationnel. Le socialisme a lié son sort à la classe engendrée par l’ordre « bourgeois », à l’enfant même du capitalisme : le prolétariat. Les idéologues du socialisme sont les esclaves de la nécessité et ils ignorent la liberté spirituelle. Ils se sont imaginé que le prolétariat constitué par les bâtards du capitalisme pouvait être une classe-messie. Vous lui avez attribué toutes les vertus et, tel le peuple élu de Dieu, vous le présentez comme une race supérieure, comme le créateur d’une vie nouvelle. La situation de la classe ouvrière dans la société capitaliste est misérable, elle exige aide et compassion, mais il n’y a pas de traits particulièrement élevés dans son type psychique. Celui-ci est rabaissé par le besoin, empoisonné par l’envie et la rancune, dépourvu de surabondance créatrice. Est-ce qu’un type supérieur d’homme et de vie sociale pourrait naître de tels éléments psychiques ? Celui du « prolétaire » est plutôt un type humain inférieur, privé de traits nobles, de liberté spirituelle. Ces caractères, propres à ceux qui sont libres par l’esprit, peuvent exister chez l’ouvrier et le paysan les plus simples, mais pour cela il ne faut pas qu’ils aient une conscience ni une psychologie de « prolétaires ». Vous voulez créer votre nouveau royaume en partant de l’absence de noblesse et de liberté. Vous voulez le fonder sur la servitude spirituelle et sur le mal. L’image de votre classe-messie trahit votre nature spirituelle.

Tant la « bourgeoisie » que le « prolétariat » de l’époque, au style capitaliste et socialiste, représentent une trahison et un rejet des fondements spirituels de la vie. La « bourgeoisie » a été la première à trahir et à abdiquer le sacré. Le « prolétariat » lui a emboîté le pas. C’est d’elle qu’il a appris l’athéisme et le matérialisme, qu’il s’est assimilé l’esprit des « lumières » superficielles, qu’il s’est imbibé d’économisme ; c’est elle qui l’a poussé sur la voie de la lutte des intérêts de classe. Je sais bien que « bourgeoisie » et « prolétariat » sont des abstractions qui ne correspondent pas à la réalité vivante et qui ne la recouvrent jamais. Vous les avez inventées, vous avez appelé à la vie ces esprits abstraits et, leur ayant donné des noms, vous leur avez attribué un pouvoir quasiment magique. Dans l’existence des sociétés humaines, les fictions n’ont pas moins d’importance que les réalités. Celles de la « bourgeoisie » et du « prolétariat » ont intoxiqué notre vie. Il faut maintenant en tenir compte, elles ont force de réalité dans la psychologie de l’homme et de la société. Et voilà que sans donner un sens ontologique général aux abstractions de la « bourgeoisie » [151] et du « prolétariat », l’on est contraint de reconnaître que celui-ci a hérité bien des péchés et des vices de celle-là. Il n’y a rien d’original dans votre « prolétariat », tout y est emprunté. Les classes possédantes de la « bourgeoisie » constituent une réalité très complexe, qui contient du bon et du mauvais, un mélange de lumière et de ténèbres, comme il en est de l’humanité entière. Il est criminel devant Dieu et les hommes de traîner ces classes dans la boue, de les anathématiser, de les haïr et de leur dénier l’image de l’homme et celle de Dieu. C’est là votre crime athée, inadmissible pour ceux qui ont reçu le baptême et la révélation sur la fraternité de tous les hommes dans le Christ. Au royaume des catégories abstraites, le « prolétariat » a reçu de la « bourgeoisie » ce qui me paraît être ses vices, alors que vous y voyez ses vertus. En fait, Marx a enseigné que celui-ci était l’enfant de la « bourgeoisie », que le socialisme était le reflet de la réalité économique « bourgeoise » et une réaction de défense contre celle-ci. La nature même du socialisme est réactionnaire, elle est de classe ; il n’y a pas en lui d’invention créatrice, d’élan. Le socialisme le plus révolutionnaire est rivé de la façon la plus servile à la réalité économique. Il est sous le joug de la misère terrestre, conditionné par la nécessité amère. Le socialisme est enfanté par celle-ci et non par la liberté.

Or voilà ce que vous ne devez jamais oublier, vous qui vous enorgueillissez du nouvel esprit du socialisme prolétarien : le socialisme a été créé par la bourgeoisie, par la classe culturelle supérieure. Il a été introduit dans le monde comme une idée des classes bourgeoises dont la pensée s’efforçait avec désintéressement de résoudre les contradictions et de surmonter les maux et les injustices de la société. C’est ainsi que naquirent le socialisme de Saint-Simon, de Fourier, d’Owen et celui de Platon dans l’antiquité. D’ailleurs, vos Marx et vos Lasalle étaient des « bourgeois » et non des prolétaires. Ce n’est que dans les classes « bourgeoises » que le socialisme peut représenter un mouvement noble et désintéressé de l’esprit humain, qu’il peut être une idée. Dans les classes « prolétariennes », il devient un intérêt. Il acquiert un caractère matérialiste, il ne peut plus avoir d’esprit sacrificiel. Seule la « bourgeoisie » peut ennoblir le socialisme. Au demeurant, il n’y a de noblesse que dans le socialisme de type platonicien, aristocratique, et aussi dans le socialisme hiérarchique de Ruskin. Le socialisme prolétarien en est dépourvu, il est bas et intéressé, en raison de ses propres fondements psychiques. Il avilit le genre, le type humains. L’animosité, l’envie et l’esprit de vengeance l’animent et gouvernent vos mouvements socialistes de masse depuis l’antiquité jusqu’à nos jours. De tout temps, la psychologie des masses insurgées, de la plèbe rebelle a été identique à elle-même, elle a toujours été immonde.

[152]

Une grande part de culpabilité dans cette psychologie monstrueuse et pathologique revient aux classes supérieures qui n’accomplissaient pas leur mission, qui étaient les premières à trahir la justice supérieure et ce que la communauté avait de sacré ; mais la valeur de la psychologie « prolétarienne » n’en est pas relevée pour autant. Le sentiment chrétien de la faute de chacun y est obscurci par la conscience non chrétienne de l’offense prolétarienne. Se sentir prolétaire est un grand malheur pour l’homme, une aliénation maladive, une rupture avec sa patrie et ses ancêtres. Ce n’est pas du tout une condition élevée qui pourrait engendrer un type de vie supérieur. Un ouvrier peut très bien ne pas se sentir prolétaire, et grande est la faute de ceux qui le poussent dans la voie de la conscience prolétarienne. La difformité de cette psychologie et du socialisme qui en est issu atteste avec évidence la vérité du hiérarchisme, la noblesse et la beauté du type psychique qui vit dans un ordre organique. La psychologie « bourgeoise » est l’envers de la psychologie prolétarienne. Elle n’est pas non plus hiérarchique, elle aussi représente un abandon de la structure organique, elle n’est pas plus noble que l’autre. La conscience « bourgeoise » du possédant est un état tout aussi indu et mauvais que la conscience « prolétarienne » du non-possédant. Le « bourgeois » et le « prolétaire » sont jumeaux. Ces deux types s’engendrent et se soutiennent mutuellement. L’ivresse d’acquérir, propre à la société capitaliste, ne pouvait manquer de produire le socialisme, lequel contient une plus grande vérité que la démocratie, encore que ce soit une vérité négative.

La question sociale est motivée par des causes intérieures et non pas extérieures, elle ne peut donc être résolue par des moyens matériels externes. Elle se pose et se résout dans un certain milieu psychique, et seule la collaboration des classes créera une atmosphère saine qui soit favorable à sa solution. Lorsque l’on s’efforce de la trancher uniquement par des mouvements qui viennent d’en bas, des éléments psychiques maladifs et haineux surgissent. Le mouvement « social » se forme alors d’après le seul principe de la lutte des classes. Il alimente les instincts les plus bas de la nature humaine. Il est une école d’avidité et non d’abnégation, de haine et non d’amour. Les solutions de la question sociale qui sont uniquement de classe et dirigées de bas en haut déchirent l’unité du genre humain et le divisent en deux races hostiles. Ce mouvement abaisse le type psychique de l’homme, il nie la structure cosmique, c’est-à-dire hiérarchique, de la société. La solution révolutionnaire suppose que l’on rompt avec les fondements spirituels de la vie, qu’on les méprise et qu’on les nie. Le socialisme révolutionnaire de classe pense et agit comme s’il n’existait pas d’esprit humain et de vie spirituelle, comme s’il n’y avait rien d’intérieur ; c’est une abstraction terrible du contenu [153] véritable de la vie. L’homme cesse d’y exister et seules des catégories économiques y agissent. Le mouvement de haut en bas, hiérarchique par son principe, reconnaît l’existence de l’homme et de sa vie spirituelle, il s’adresse aux instincts désintéressés et nobles de la nature humaine. Un tel mouvement estime nécessaire de régénérer l’homme et la société par l’esprit, il comprend que la question sociale ne peut être résolue exclusivement par des moyens matériels, que le genre humain est la race unique de Dieu et qu’il y a une structure organique hiérarchique. C’est ainsi que le mouvement socialiste anglais représente un type plus élevé que l’allemand ou le français. La lutte des classes y est mitigée. Une coopération entre elles s’y réalise. Un réalisme pratique s’y marie avec des impulsions idéalistes. Carlyle, Ruskin, les socialistes chrétiens en ont été les inspirateurs. Après s’être livrées à une orgie capitaliste de profits, après le système de Manchester, les classes possédantes et dominantes en Angleterre ont commencé à se rendre compte de leur vocation, et la meilleure partie d’entre elles s’est occupée de réforme sociale. Le socialisme révolutionnaire perdit son aiguillon empoisonné. Un socialisme partiel peut être allié avec le conservatisme.

Juxtaposer et rapprocher le christianisme et le socialisme m’a toujours paru de nature sacrilège. Seuls ceux qui restent à la surface des choses en affirment l’analogie. Dans les profondeurs, on constate l’opposition, l’incompatibilité totales de la religion du pain céleste et de celle du pain terrestre. Je sais bien qu’il existe un « socialisme chrétien », phénomène très innocent et qui mérite même de la sympathie à bien des égards. J’irai jusqu’à me reconnaître pour un socialiste « chrétien ». Mais en réalité il n’a guère de rapports avec le socialisme. On ne l’appelle ainsi que pour des considérations tactiques, il s’est formé pour lutter contre le socialisme, il a été une réaction du catholicisme contre celui-ci en préconisant des réformes sociales sur une base chrétienne. Il y a eu beaucoup de tendances « socialistes » dans l’histoire du christianisme, mais elles étaient en général anticléricales, hérétiques et sectaires. Leurs adeptes étaient imbus d’idées apocalyptiques et chiliastiques, ils attendaient l’établissement immédiat du « millénium » du Christ sur la terre et ils tentaient de le réaliser par la force. Ils oubliaient que le Royaume de Dieu arrive d’une manière imperceptible, que le royaume du Christ n’est pas de ce monde. L’époque de la Réformation a connu un grand nombre de ces mouvements qui confondaient christianisme et socialisme. Amers ont été les fruits de ce mélange ! L’exemple du chiliasme aurait pu servir d’une mise en garde redoutable. La fausseté religieuse de cette attente millénariste [154] a été démontrée depuis longtemps. Jean de Leyde avait jadis fondé la Jérusalem Céleste sur la terre, il avait réalisé un royaume sensible et « millénaire » du Christ. L’horreur de cette Jérusalem Céleste, avec les violences, le sang et la cruauté qui l’avaient accompagnée, auraient dû donner à réfléchir à tous ceux qui sont attentifs à la religion. Les tentatives pour établir le royaume du Christ ici-bas, dans la vieille nature, sans que l’homme et l’univers eussent été transfigurés, ont toujours consisté et consisteront toujours à créer l’enfer terrestre et non le paradis terrestre, une tyrannie épouvantable qui anéantit la nature humaine. On ne peut prendre par la force le royaume du Christ ni l’inclure dans la vieille nature, puisque son avènement signifie que celle-ci est transfigurée et que la grâce nous a permis de passer du royaume de la violence et de la contrainte à celui de la liberté. La confusion et l’identification du christianisme avec le socialisme, avec le royaume et le confort terrestres sont dues à une flambée d’apocalyptique hébraïque, à une manifestation du judaïsme en terrain chrétien. Il n’était pas fortuit que Marx fût juif.

Le chiliasme juif resurgit en effet à une heure tardive de l’histoire, dans l’atmosphère de notre siècle matérialiste et athée. Et cela démontre la nature anti-chrétienne des attentes apocalyptiques des Juifs. Celles-ci avaient été révolutionnaires et dirigées contre l’histoire, elles avaient provoqué la révolte des zélotes. L’esprit apocalyptique se distinguait de celui de prophétie qui, loin d’être révolutionnaire, était tout imbibé d’historisme. La nouvelle apocalyptique juive, la socialiste, est pareille à l’ancienne. Il faut bien comprendre cette nature anti-chrétienne du socialisme. Celui-ci, en tant que phénomène mondial, a une source religieuse judaïque. Les principes au nom desquels les Juifs avaient rejeté le Christ y restent actifs. Le chiliasme hébreu, qui espère le Royaume de Dieu ici-bas et qui attend le Messie, dont l’œuvre sera d’établir ce royaume sensible et d’assurer le bonheur terrestre du peuple juif, refuse le mystère du Golgotha, il est incompatible avec la manifestation du Messie crucifié. Dans une atmosphère d’ardente apocalypse, le peuple juif attendait non pas le Messie chrétien, mais un Messie socialiste, non pas le royaume millénaire du Christ, mais celui du socialisme. Cette tentation, celle du royaume et du bonheur sur la terre sans le sacrifice du Christ, sans la crucifixion, sans le passage par le Golgotha, aboutit à rejeter le Christ et sa passion sur la croix. C’est là que se sont noués les fils de l’histoire universelle et que s’est déterminée la destinée tragique du peuple juif, axe de l’histoire. La question du socialisme est liée à la question religieuse des Juifs d’une façon plus intime et plus profonde que vous ne vous l’imaginez, vous autres rationalistes sociaux. Si les mouvements démocratiques dans le monde provoquent une angoisse religieuse, encore bien plus le [155] mouvement socialiste le fait-il. Il y a une profondeur religieuse dans ce problème, l’un des problèmes limites de l’histoire humaine qui nous amènent au seuil de l’apocalypse. Le socialisme a en effet des racines très anciennes, non seulement sociales, mais encore religieuses, répétons-le.

Ce n’est pourtant que sur les sommets de l’histoire, où toutes les contradictions de l’existence humaine sont mises à nu, que la nature et le véritable esprit du socialisme apparaissent avec évidence. Celui-ci se donne non seulement pour une réforme sociale, une organisation de la vie économique, mais encore pour une religion nouvelle qui doit supplanter celle du Christ. Aujourd’hui le socialisme entre dans le monde avec des ambitions religieuses, il voudrait être « tout en toute chose », il exige envers lui-même une attitude de nature religieuse. La religion du socialisme révolutionnaire accepte les trois tentations que le Christ avait rejetées dans le désert et c’est sur elles qu’il veut créer son royaume. Il désire transformer les pierres en pains, assurer le salut par un miracle social, affirmer le royaume de ce monde. Il consiste à organiser l’humanité sur terre sans Dieu et contre Dieu. C’est ce que Dostoïevski avait prophétiquement compris. Le socialisme, c’est la construction de la Tour de Babel. Il achève l’œuvre commencée par la démocratie, à savoir : rationaliser définitivement la vie humaine, en exclure toutes les forces surhumaines et divines du mystère ; il veut s’emparer de la vie humaine encore plus largement et profondément que la démocratie. Il prétend créer une vie nouvelle dans toute sa plénitude et son intégrité. C’est l’épée, et non la paix, que le Christ a apportée au monde. Il a divisé les hommes selon l’esprit. Le socialisme aussi apporte le glaive, mais il divise les hommes selon leur situation économique, il ne reconnaît pas l’existence de l’esprit. Il n’admet pas l’existence de l’homme, il remplace celui-ci par des catégories économiques. La religion du socialisme est homicide. Elle commence par nier la filiation divine de l’homme. À sa base, il y a l’expérience non pas d’un fils mais d’un esclave révolté, le ressentiment d’une vexation sous-jacente. Celui qui est sorti de l’argile veut devenir un dieu. Le socialisme est le royaume des hommes de la poussière qui se prennent pour des dieux. La conscience que le chrétien a de sa filiation divine ne peut conduire au socialisme. Ce noble sentiment est incompatible avec la haine de classe. Le socialisme porte atteinte à la liberté de l’esprit humain, à sa primogéniture. Il promet à l’homme des béatitudes si celui-ci renonce à son état de premier-né. Il garantit une rationalisation complète de la société si l’homme renonce aux fondements mystiques de celle-ci. Il avait bien raison, ce gentleman à la physionomie rétrograde et ironique, chez Dostoïevski, qui voulait envoyer à tous les diables la bonne organisation sociale pour vivre à son gré. Etant donné notre [156] nature physique, notre servitude, nos péchés et nos vices, le Royaume de Dieu sur la terre est impossible ; le désir même de l’établir dans ces conditions est sacrilège. Il vous est difficile d’admettre que vouloir le forcer puisse être contraire au divin. Il est néanmoins indispensable de le comprendre. Dans ce royaume contraignant de Dieu sur la terre, ce n’est pas l’esprit du Christ, c’est celui de l’antéchrist qui agira. Voilà pourquoi le socialisme révolutionnaire représente l’une des tentations anti-christiques.

Votre socialisme est une vertu forcée et une fraternité obligatoire. C’est par là qu’il est répugnant, tant du point de vue esthétique que du moral. Votre socialisme révolutionnaire ne reconnaît pas cette vérité chrétienne fondamentale : la fraternité entre les hommes ne peut être que le fruit du libre amour, que l’épanouissement spirituel de la communion humaine. Vous, vous voudriez contraindre les gens à être frères. Vous avez emprunté, vous avez volé au christianisme l’idée de la fraternité, et vous en usez sans scrupules. Vous n’y avez aucun droit. La fraternité des hommes n’est possible que dans et par le Christ. Elle ne peut être un état naturel des hommes et des sociétés. Dans l’ordre naturel, l’homme pour l’homme est non pas un frère, mais un loup, et les hommes se livrent une lutte acharnée. C’est le darwinisme qui y règne. Votre socialisme en est issu, qui veut imposer la fraternité sur terre par cet implacable combat. Il est vicié et malade. Sur le mal et par le mal, il veut assurer son bien. Ce n’est point par le Christ ni par l’amour de grâce que vous voulez instaurer la fraternité humaine, mais par la haine et la guerre d’une classe contre l’autre.

Vous confondez d’une manière fatale fraternité et groupement d’intérêts économiques. Dans votre royaume, jamais, au grand jamais, l’homme ne deviendra un frère pour l’homme. Il n’y sera qu’un « camarade ». Qu’est-ce que ce terme (esthétiquement bas) peut avoir de commun avec celui de « frère » ? Toute la différence entre le socialisme et le christianisme tient à celle qu’il y a entre camarade et frère. Dans son frère, le frère vénère l’homme, l’image et la ressemblance de Dieu ; il s’unit à lui comme à l’enfant d’un même père. La fraternité suppose une paternité commune. Ceux qui ignorent le père et qui le refusent ne peuvent pas être frères. Le camarade respecte dans son camarade non pas l’homme, mais la classe, la catégorie économique. Il s’unit à lui selon la communauté de ses intérêts matériels. Les camarades ne gardent pas le souvenir d’un père unique, ils ne veulent pas le connaître ; ce sont des fils prodigues qui refusent de revenir au père. Votre catégorie socialiste de « camarade » signifie le plus grand mépris de l’homme. Elle divise définitivement le genre humain en deux clans [157] hostiles, et tout devient licite à l’égard du clan ennemi. Votre religion associe et dissocie suivant des intérêts matériels. Pourrait-il y avoir quelque chose de plus contraire à l’esprit du christianisme ? En vérité, tout rapprochement entre la camaraderie socialiste et la fraternité chrétienne est monstrueux. Cette « camaraderie » voudrait transformer le monde en une entreprise industrielle et commerciale, où tous seraient associés par les seuls intérêts matériels et n’auraient pas de raison de lutter matériellement l’un contre l’autre. La fraternité se pose des fins qui n’ont rien de commun avec le commerce et la réunion d’intérêts. Avec son idéal du « tovarich », vil et spirituellement plébéien, votre socialisme démontre une fois de plus que la fraternité n’est pas possible dans le domaine naturel, qu’elle ne l’est que dans celui de la grâce. La fraternité est inconcevable en dehors du Christ et de son amour de grâce. Il est ignoble et criminel que vous lui dérobiez des trésors qui sont les siens sans le recevoir lui-même et en le rejetant. La fraternité sans le Christ est servitude, violence et tyrannie. Ce n’est qu’avec lui qu’elle est le royaume de la liberté. Sans lui, sans l’amour divin, c’est une « camaraderie » forcée que suscite la contrainte matérielle. La fraternité sans la grâce est effrayante, elle est la mort de l’homme et de sa personne. Par l’amour du Christ, chaque visage humain s’affirme dans son unicité. La fraternité dans le Christ est l’union des personnes. Sans lui, c’est le mélange anonyme où l’on ne distingue point de visage. Le socialisme extrême et définitif est exactement une négation totale de la liberté humaine. L’on peut m’obliger à respecter la liberté et les droits d’autrui, l’on peut exiger de moi que je reconnaisse en tout homme un citoyen, mais personne ni rien au monde, pas même Dieu, ne peuvent me contraindre à la fraternité, exiger que je me comporte comme un frère à l’égard de ceux que je n’ai pas choisis et que je n’aime pas. C’est là l’affaire de ma liberté, que je ne vous céderai pour aucun bien terrestre. Je garde le droit à la distance, que je considère indispensable dans l’ordre naturel. L’on ne peut me forcer à plus de proximité, à un plus grand amour envers un autre que je ne le voudrais et ne le choisirais librement. Votre socialisme veut m’y obliger et je méprise ces tentatives de contrainte. Dans le domaine politique, je reconnais la citoyenneté, dans le domaine religieux, la fraternité. Mais je nie radicalement la camaraderie, confusion grossière de plans différents, prétention monstrueuse du social à se substituer au domaine religieux.

Il y a beaucoup de formes transitoires du socialisme. Certaines d’entre elles peuvent paraître bénignes du point de vue religieux. Mais pour mettre au jour la vraie nature du socialisme et apercevoir la fausseté et le mal qu’il introduit dans le monde, il est nécessaire d’en considérer la forme extrême. Votre collectivisme limite est la chose la plus épouvantable qui puisse attendre l’homme et [158] l’humanité. Personne ne se l’est encore représenté d’une manière assez concrète. Il conviendrait pourtant de se rappeler *L’Utopie* de Thomas More, où il est aussi difficile aux hommes de circuler que dans la République Soviétique, et la doctrine de Cabet qui n’admettait que le journal gouvernemental. Seule la révolution russe suggère ce que sera le paradis collectiviste. Vous, les socialistes, vous ne vous rendez pas compte, pour la plupart, de l’aboutissement de vos aspirations et de vos songes. La majorité d’entre vous est d’humeur éclectique et confond des principes différents. Vous ne savez pas vous-mêmes de quel esprit vous participez. Vous êtes l’instrument de forces inhumaines qui détruisent l’homme. L’extrême du collectivisme consiste à socialiser l’homme tout entier, corps et âme. Il ne veut rien lui laisser en propre, il veut soumettre tout l’humain à son pouvoir dévorant. Sous sa forme limite, pseudo-religieuse, il prétend à la possession de l’homme intégral. Aucun État, même le plus tyrannique, n’avait eu une telle ambition. Sous les régimes les plus destructeurs, beaucoup de choses en l’homme restaient libres, individuelles, échappaient au règlement et à la rationalisation. L’État le plus despotique voyait en l’homme un être individuel, il se reconnaissait des limites. Il pouvait l’opprimer et même lui faire violence, mais il ne prétendait pas former un homme parfait ni organiser une humanité parfaite par la contrainte ni implanter la vertu par la force. Aussi permettait-il de respirer librement.

Il ne peut rien y avoir au monde de plus effrayant que la vertu obligatoire. Au nom de la dignité, de la liberté et de la nature supérieure de l’homme, il est nécessaire de lui laisser une certaine liberté de péché, celle du choix entre le bien et le mal. Si le collectivisme devait un jour être réalisé sous sa forme définitive, la liberté de l’homme serait totalement détruite. Tant son esprit que son corps, et pas seulement les moyens matériels de production, seraient entièrement socialisés. Ce processus fatal irait de plus en plus loin, de plus en plus profond, on ne pourrait y obvier ni trouver de salut nulle part. Il lui est impossible de se limiter à l’aspect matériel de la vie. Vous cherchez en vain à rassurer les gens en déclarant que seul celui-ci sera socialisé par voie d’autorité, tandis que l’esprit deviendra encore plus libre. C’est là votre erreur la plus radicale, dont vous vous abusez tout en trompant les autres. Vous commencez par socialiser l’esprit humain, ce qui tue la personne. Ainsi voudriez-vous créer une pseudo-collégialité de l’esprit. Votre union spirituelle est mensongère, car la vraie « sobornost’ » est donnée à l’Église du Christ, elle est depuis longtemps offerte à l’âme humaine. Elle comprend la personne et la liberté humaine, alors que votre collectivisme ne les souffre pas. Votre association forcée détruit la base matérielle d’une culture spirituelle libre. Tous les moyens sans lesquels aucune manifestation [159] ni incarnation de celle-ci ne sont possibles dans notre monde de péché, vous voulez les retirer de l’usage individuel et de la libre circulation pour les remettre à votre Léviathan. Toute initiative personnelle et libre sera exclue. Seuls l’État, la commune centralisée, la collectivité, disposeront de moyens et d’instruments pour exprimer et incarner la vie spirituelle. L’individu et une libre alliance d’individus, dont les buts ne conviendraient pas au collectif central et directeur, en seraient dépourvus. Il deviendra même impossible de publier librement livres, revues et journaux, car l’édition et la presse seront entre les mains de ce collectif et serviront ses intérêts et ses buts. Seul le « prolet-cult » sera possible et non plus la culture libre. La seule liberté qui restera sera celle de l’esprit non incarné et l’esprit de l’homme devra se désincarner.

Vous avez confondu le domaine du droit et celui de la morale, et vous voulez ériger votre collectivité forcée sur l’identification de ces deux domaines. Cette confusion tentatrice représente le plus grand danger pour la liberté humaine. Le droit est un principe contraignant qui la défend et la sauvegarde. Il permet la coexistence et le commerce des hommes, même alors qu’ils sont pécheurs et mauvais, qu’ils sont violents. Il est impossible de bâtir la société humaine sur le principe d’un amour obligatoire pour tous. L’amour entre les hommes ne peut être que le libre épanouissement de leur communication, il ne relève que de l’ordre de la grâce. Un amour imposé est une contradiction monstrueuse et une dérision de la nature même de l’amour. Dans l’ordre naturel, la société humaine doit être fondée sur des principes contraignants pour empêcher sa décomposition chaotique. Dans ce monde pécheur, dans cette vieille nature, elle doit être gouvernée non seulement par l’amour, mais encore par la loi. En effet, l’énergie divine agit aussi dans le droit. Ceux qui n’admettent pour la société que le principe de l’amour et qui en repoussent tout autre nient l’amour chrétien et le remplacent par une autre catégorie forcée, non chrétienne, un amour terrible par son absence de grâce. Léon Tolstoï souhaitait fonder le commerce humain sur le seul amour sans grâce. Vous tous, collectivistes, vous voulez enchaîner les hommes entre eux, quand même ils n’auraient rien de commun et se détesteraient. Vous voulez les lier l’un à l’autre par la nécessité et l’intérêt. Votre amour socialiste est une nécessité de fer, une contrainte maligne, alors que le droit que vous haïssez est une défense de la nature humaine et de son libre choix. Vous ne voulez rien laisser à la liberté et au libre amour des hommes. Non seulement vous avez confondu le droit et la morale, mais encore vous avez mélangé le domaine du droit privé avec celui du public. Vous niez entièrement celui-là pour le remplacer par celui-ci. Autrement dit, vous confondez liberté [160] et nécessité et vous supplantez celle-là par celle-ci. Vous voulez une liberté contraignante, nécessaire, vous n’admettez pas la liberté de choix et d’exclusion, non pas que chez vous l’homme devienne parfait et que vous désiriez sa perfection, mais parce que, pour vous, dans sa nature profonde, l’homme n’existe pas, il n’est qu’un reflet de la nécessité économique.

Le mensonge est à la base même de la passion morale qui anime les socialistes. Il séduit les gens sentimentaux. Les discours socialistes sur les riches et les pauvres sont, dans la plupart des cas, mensongers de bout en bout. Ce pathétisme est fait de sensiblerie, de compassion affectée, de cruauté et de méchanceté vindicative. La sentimentalité conduit souvent à la cruauté, c’est une loi de la vie psychique. De par sa structure morale, le socialisme est une cruauté sentimentale et une sentimentalité cruelle. L’aspect subjectif et moral, émotionnel et passionnel du socialisme en est le plus difforme et le plus faux ; c’est lui qui menace de transformer la vie humaine en un enfer. Son aspect objectif, scientifique, intellectuel, est plus neutre, plus innocent. La morale du socialisme, allant jusqu’au fanatisme, et qui en impose à tant de gens, représente son côté le plus contraire à Dieu et le plus effrayant. Il faut chercher à se sauver de cette morale homicide et monstrueuse par la passion de l’objectivité, par l’humilité de la connaissance devant la nécessité et la régularité du processus social. Cet enthousiasme-là aurait mitigé vos âmes excitées, modéré votre ressentiment. Vous vivez dans une atmosphère psychique maladive, exacerbée, où la haine des classes est portée au rouge. Des classes entières vous paraissent criminelles et vous font grincer des dents. Cet aspect malfaisant que vous leur attribuez est aussi affirmé par ce qu’on appelle « le socialisme scientifique » qui, malgré le côté objectif de sa doctrine, estime que pousser les autres classes à la haine permet les plus grands espoirs. Le mensonge est à la base même de la manière dont vous concevez l’origine du mal et de l’inégalité sociale. La passion morale du socialisme est née chez vous du faux sentiment que l’injustice, la pauvreté, les souffrances procédaient essentiellement de la mauvaise volonté des classes dirigeantes et possédantes. Vous aimez discourir à ce sujet même quand vous vous en tenez au socialisme dit « objectif » et « scientifique ». Mais un tel abus des catégories morales dans la conception de la réalité sociale conduit à la perversion et à l’immoralité. C’est une mauvaise action que de déceler une volonté maligne chez des hommes et des classes entières, même là où agissent des causes objectives, où la nécessité naturelle impose sa main de fer. Vous abusez des catégories morales de la vie sociale et, ensemble, vous niez complètement la responsabilité de la personne humaine. [161] Cette combinaison d’un moralisme extrême et d’un amoralisme total crée une atmosphère spirituelle malsaine.

Il y a des fondements objectifs de la société, profondément ancrés dans la nature, dans l’ordre de la vie cosmique. La structure de la société ne dépend pas du mauvais arbitraire de telle ou telle classe. La société est un phénomène de la nature et les lois qui la régissent sont fonction de la régularité de celle-ci. La société de grâce, qui triomphe de la nécessité naturelle, participe d’un autre plan, d’une autre, d’une quatrième dimension par rapport à celles où se déroule la vie sociale soumise aux lois. La société tri-dimensionnelle a cependant des bases objectives et naturelles, où il faut chercher l’explication des souffrances et des malheurs de notre vie sociale. A considérer les choses à une profondeur plus grande, sa nécessité objective a elle-même un sens spirituel et moral. La justice divine ne manque pas d’y agir, réfractée par la nature obscure et pécheresse de l’homme et du monde dans laquelle il faut chercher les causes profondes des maux et des besoins humains. Cette nature de péché est soumise à des lois rigoureuses. Seule la nature transfigurée et ressuscitée, non pas d’un seul homme ni de l’humanité mais aussi du monde et du cosmos tout entier, peut entrer dans le royaume de la liberté. Une tâche difficile incombe à l’homme : vaincre la nature, se rendre maître de ses forces élémentaires, l’ordonner à des fins cosmiques et supérieures. La pauvreté et le besoin proviennent avant tout du caractère très incomplet de cette victoire et de cette maîtrise, car ils sont liés au degré de dépendance d’une société par rapport aux éléments de la nature. Le marxisme avait compris, par son côté objectif et scientifique, que toute la structure de la société, avec les distinctions et les inégalités des classes, était déterminée par l’état des forces de production, par les valeurs et les richesses matérielles déjà acquises, par le degré de la victoire remportée. Mais le marxisme est une doctrine qui contient une contradiction interne. Son aspect scientifique et objectif se heurte à son aspect subjectif et de classe, dont est tributaire la passion révolutionnaire et morale du socialisme.

Il y a deux éléments moteurs dans la philosophie du socialisme : quand le facteur de classe triomphe du facteur objectif, on voit tout au long de l’histoire la vérité dans la révolte des dépossédés et le mal dans l’existence même des possédants ; quand le facteur objectif l’emporte sur celui de classe, selon les époques, on tient pour progressives des classes différentes et on leur attribue des tâches différentes. En fait, le socialisme révolutionnaire est toujours inspiré par le premier élément, il sympathise avec chaque insurrection des masses, avec tout soulèvement de la plèbe ; il condamne et maudit également toutes les classes supérieures, possédantes et cultivées. Il fait passer par toute l’histoire [162] une ligne qui partage le genre humain en deux races, en deux royaumes : « la bourgeoisie » et « le prolétariat ». Ces deux forces élémentaires du socialisme se trouvent mêlées dans le marxisme. Toutefois, les tenants de la social-démocratie révolutionnaire donnent constamment la primauté au « prolétariat », classe révolutionnaire et progressive, et détestent la « bourgeoisie », classe des oppresseurs, coupable des maux sociaux. L’histoire du socialisme de Kautski est écrite dans cet esprit. Le rôle progressif et révolutionnaire de la « bourgeoisie », dont avait parlé Marx, ne suscite aucune attitude morale positive. Lassalle se trouve à l’opposé de ce point de vue. Il s’élève de cent coudées au-dessus du milieu intellectuel socialiste, il faut le considérer comme le meilleur des socialistes. Il admet qu’en fonction des époques historiques, différentes classes portent « l’idée » progressive mondiale, que le champion de cette « idée » avait été le Tiers État et que cette fonction était maintenant reprise par le quatrième. Aussi, Lassalle plaçait-il très haut le rôle historique des classes bourgeoises et condamnait-il les révoltes des laborieuses, qui ne correspondaient pas à « l’idée » de l’époque, par exemple les guerres paysannes au temps de la Réforme. Les socialistes russes sont absolument incapables de se placer à un point de vue historique et l’esprit de Lassalle leur est étranger. Ce sont des moralistes fanatiques dont le moralisme devient trop souvent de l’idiotisme moral.

Voilà donc un problème auquel vous n’avez pas suffisamment réfléchi et que vous repoussez avec votre moralisme pervers. Au demeurant, l’inégalité sociale est-elle seulement une nécessité et une loi, ou aussi un bien et une vérité ? Pourquoi tenez-vous pour un axiome que l’inégalité morale est un mal ? A un certain niveau du développement des forces de production matérielles, l’inégalité donne un maximum de biens et permet de satisfaire au mieux les besoins du peuple. Un nivellement conduirait à un appauvrissement, à une baisse de la productivité, à une destruction des sources de la richesse et de l’alimentation populaires. Lorsque le niveau du développement matériel est peu élevé et que l’homme n’a pas suffisamment maîtrisé les forces élémentaires de la nature, l’inégalité, la distinction d’une classe privilégiée et possédante offrent l’unique chance de salut ; elles sont aussi un bien pour les non-possédants, pour les masses. Le seul fait qu’il existe une couche peu nombreuse de riches ne peut représenter par lui-même une source de maux et de malheurs sociaux. L’affirmer, c’est manipuler à tort la catégorie de quantité. Enlever à quelques-uns leurs moyens matériels ne peut modifier de manière substantielle la situation d’énormes masses populaires. Pour développer la prospérité matérielle des grands nombres, il est nécessaire non pas d’appauvrir le petit nombre, mais d’augmenter la productivité et [163] d’accroître les forces de production matérielles. La solution réelle de la question sociale doit être avant tout cherchée dans le domaine de la production et non dans celui de la distribution. Ramener tout au niveau inférieur, ce que beaucoup d’entre vous exigent, consiste à détruire la culture humaine et à faire baisser le niveau de vie. Le socialisme de la pauvreté est le plus terrible des socialismes. Les événements d’après guerre ont montré que le socialisme était un enfant de la pauvreté et non de la richesse. Un socialisme de l’abondance aurait été plus supportable. Quand les fanatiques du socialisme révolutionnaire proclament qu’il vaut mieux que tous soient pauvres plutôt qu’il existe un groupe privilégié et capable de maintenir un plus haut niveau de culture, c’est l’envie et l’esprit de vengeance qui animent leur moralisme et qui prennent chez eux les dimensions d’une idole. Un jugement moral sain doit reconnaître que mieux vaut un niveau culturel supérieur chez quelques-uns qu’un bas niveau chez tous. *L’inégalité est une condition du développement de la culture*. C’est là un axiome.

D’ailleurs, il n’est nullement prouvé que l’égalité soit moralement supérieure à l’inégalité. Peut-être que l’inégalité est par elle-même un bien et une justice, et qu’il convient d’y tendre ? *Dans le Royaume de Dieu, il y aura aussi de l’inégalité. Tout être est fonction de l’inégalité*. Il ne doit pas y avoir de pauvres et d’affamés, on doit assurer à tout le monde une existence digne ; mais cela ne veut pas dire l’égalité. À la base même de la révolte contre les fondements de la structure sociale au nom de l’équité, il y a quelque chose de religieusement faux qui provoque de mauvais sentiments. Il ne nous est pas donné de savoir pourquoi l’un est riche et l’autre pauvre, pourquoi telle épreuve devient le lot de certains et non d’autres. Les hommes ne doivent pas croire qu’ils sont plus justes que Dieu et qu’ils sauraient corriger les « injustices » de la Providence. Le combat révolutionnaire pour l’équité fait naître la haine. Ce n’est pas ce combat, mais l’amour qui doit nous guider quand nous voulons aider les pauvres et les souffrants. Aucune frontière n’est imposée à la surabondance de l’amour. C’est non pas la lutte pour une justice abstraite, mais l’instinct créateur qui doit diriger notre construction sociale.

Le Christ a enseigné qu’il est plus facile au chameau de passer par le chas d’une aiguille qu’au riche d’entrer dans le royaume des cieux. Pour nombre de gens qui ne voient le christianisme que de l’extérieur et qui ne communient pas avec ses mystères, cela vous a une allure quasiment socialiste. Vous autres, socialistes, vous abusez volontiers de l’Évangile et vous vous le rappelez quand vous en avez besoin pour vos fins non religieuses et antireligieuses. Dans ces références aux thèmes évangéliques, dans [164] ces commentaires irréligieux des textes, il y a quelque chose d’ignoble et de blasphématoire. Les paroles du Christ sur les riches ont un sens exactement opposé à celui que vous aimeriez y voir. Pour quiconque considère de l’intérieur et non de l’extérieur le mystère de la vie, il doit être clair que le Christ se préoccupait du sort des riches et de leur âme lorsqu’il disait qu’il leur était très difficile d’entrer dans le royaume des cieux. Il entendait que les riches s’asservissent facilement au monde matériel, aux choses, qu’ils manquent de liberté spirituelle, et qu’il leur devenait par conséquent très ardu d’entrer dans le royaume des âmes libres qui ont aimé Dieu par-dessus tout et au-delà de tout ce qui est du monde. Le Christ voulait libérer spirituellement les riches. Il s’intéressait autant à leur salut dans l’éternité qu’à celui de n’importe quelle âme humaine. Il est venu dans le monde pour tous, pareillement pour les pauvres et pour les riches. Et quand il parle de la difficulté qu’ont ceux-ci d’accéder au Royaume, il pense non pas aux intérêts matériels des pauvres, mais aux intérêts spirituels des riches. En effet, il montre l’importance absolue de toute âme humaine, indépendamment de sa position sociale. Pour lui, il n’y a point d’élus ni de proscrits selon celle-ci.

Quant au discours des socialistes sur les riches, il est diamétralement opposé au christianisme. Il est imprégné de haine et d’envie envers les riches. Aux pauvres aussi les socialistes veulent rendre difficile l’accès du Royaume. Les paroles du Christ sont adressées à l’homme intérieur, à son âme. Celles des socialistes visent l’homme extérieur, son enveloppe matérielle. On y sent toujours une ignorance de l’homme intérieur. Le Christ parlait de la pauvreté divine, de grâce, celle des béatitudes, comme de la liberté et de la beauté les plus hautes de l’esprit. Elle n’est accessible qu’à un petit nombre. Le pauvre de Dieu, saint François d’Assise, avait réalisé à la perfection cette image de la beauté. Mais quel rapport y aurait-il là avec le socialisme ? Le Christ enseignait que les pauvres avaient des avantages spirituels sur les riches, que l’entrée dans le Royaume de Dieu leur était facilité, tandis que les socialistes parlent toujours des grands privilèges des riches, qu’ils envient et qu’ils veulent leur enlever pour les remettre aux pauvres. Le Christ enseignait à ses disciples de distribuer leurs richesses, le socialisme préconise de s’approprier celles d’autrui. Le Christ appelait à nourrir l’affamé et à donner jusqu’à notre dernier vêtement au pauvre, et ce devait être un acte d’amour surabondant. Le Christ s’adressait ainsi aux profondeurs mêmes de l’âme humaine, ses paroles ne fournissaient pas la recette d’une organisation sociale extérieure, dont l’Évangile ne souffle mot. Les socialistes n’exhortent point à nourrir l’affamé ni à donner sa dernière chemise au prochain ; ils appellent l’affamé à dépouiller les autres, ils s’adressent à l’homme extérieur. Ils soufflent au [165] pauvre l’idée que la richesse est magnifique, que le sort du riche est enviable, et ils empoisonnent ainsi son pauvre cœur. Le Christ voulait que personne n’eût faim, que tous fussent vêtus. L’attitude chrétienne devant la vie exige que l’on prenne soin des malheureux, des déshérités et, au Jugement Dernier, le Christ nous en demandera, à chacun de nous, réponse. Il sera difficile aux riches de défendre alors leur cause. Combien cet esprit du Christ est opposé à celui du socialisme ! Le Christ a révélé la vérité éternelle sur l’organisation spirituelle de l’homme et non pas une vérité temporaire sur son organisation sociale. La prédication évangélique suppose même l’existence de la propriété et de l’inégalité sociale. Laissant intacte la question de l’ordre social, toujours déterminé par des conditions naturelles et historiques complexes, le Christ enseigne la vérité éternelle de l’amour et du sacrifice. Les socialistes veulent rendre impossibles et même inutiles les vertus chrétiennes de charité, d’abnégation et de miséricorde. Grande est la sagesse du christianisme, pour laquelle la valeur absolue de l’âme humaine ne dépend pas de la position sociale et qui l’affirme en toute circonstance historique. Le maître et l’esclave peuvent être frères dans le Christ, tout en restant à leurs places respectives. Le christianisme exige que l’âme du maître et celle de l’esclave soient reconnues de valeur absolue et égale devant Dieu, et que le maître respecte dans l’esclave l’image et la ressemblance de Dieu. Mais le christianisme n’appelle pas à la révolution, il n’enseigne pas qu’une certaine structure de la société est obligatoire à toutes les époques de l’histoire. L’apôtre Paul nous a appris que l’esclave, sans sortir de la situation qui lui était échue en partage, pouvait être parfait et suivre la voie du Christ. Des éléments socialo-révolutionnaires sont totalement étrangers au christianisme ecclésial, on ne les observe que dans les hérésies et les sectes. L’Église a joué un rôle immense dans l’abolition de l’esclavage, mais son action a été spirituelle et intérieure, non pas sociale ni extérieure. Le christianisme reconnaît que les transformations sociales sont déterminées par des lois particulières et que la succession historique ne peut être abrogée ni abolie dans le domaine extérieur de la vie. La question sociale a un aspect technique, elle a ses méthodes scientifiques, ses conditions matérielles. Contrairement au sectarisme, la sagesse du christianisme universel reconnaît très bien tout cela. Il n’est possible de guérir définitivement les maux et les souffrances de la société que dans l’harmonie cosmique, dans le Royaume de Dieu. D’ici là, seules des améliorations relatives restent possibles. La question sociale est insoluble, ce ne sont que des problèmes sociaux qui peuvent être résolus. Le bien annoncé par le christianisme est libre et il suppose par conséquent une certaine liberté du mal.

[166]

L’idéologie du socialisme est celle du travail matériel, sans qualités. Elle est hostile au travail spirituel et qualitatif. Il serait faux d’affirmer que le socialisme prenne la défense du travail dans son intégrité, comme principe mondial, et qu’il en représente l’idée même. Il représente en fait le travail mécanique, et il en nie la nature créatrice. Le problème du travail en tant que création n’intéresse absolument pas la conscience socialiste, il se trouve hors de son champ de vision. A cet égard, le socialisme se situe dans une dépendance servile par rapport à la société bourgeoise et capitaliste qu’il déteste et au-dessus de laquelle il reste incapable de s’élever. Il divinise le prolétariat, mais il n’a pas le respect du travail. Sa nature matérialiste l’empêche de comprendre la nature religieuse de celui-ci. À la limite, libérer le travail signifie, pour la conscience socialiste, se libérer du travail. L’idéologie du travail devient celle de la haine du travail, par envie envers ceux qui n’y sont pas astreints. Dans sa passion, le socialisme ignore le devoir du travail et il ne voudrait y pousser les classes bourgeoises que par ressentiment. Sa conception du travail démontre sa nature négative, réflexe, sa dépendance à l’égard de ce contre quoi il réagit. Il n’a pas apporté au monde l’idée d’ennoblir et d’élever le caractère créateur et qualitatif du travail. Il se fonde sur une abstraction : la quantité du travail ; il en ignore la qualité et il la méprise. Or le travail a ses droits sacrés, inséparables de ses obligations sacrées. Lorsque le capital nie ses droits et qu’il les opprime, il devient un élément mauvais contre lequel il faut lutter. Le capital est cependant un principe nécessaire de la vie économique, sans lequel le travail ne peut se développer, mais il peut se transformer en un principe abstrait et autonome qui sort ainsi de la hiérarchie organique. Le socialisme, lui, veut représenter le travail situé en dehors de celle-ci et transformé en un principe abstrait.

Il existe pourtant une hiérarchie qualitative du travail et seul celui qui y demeure est sacré. Platon le savait bien, et aussi Ruskin dans les temps modernes. Mais les socialistes ne veulent pas le savoir. Il n’existe pas de travail matériel en tant que principe abstrait et quantitatif. C’est une fiction, sur laquelle Marx a beaucoup bâti. Le travail a un fondement spirituel et la productivité de ce qu’on appelle le travail matériel dépend de l’état spirituel de l’homme. La discipline du travail est de nature spirituelle. En fin de compte, elle a des bases religieuses. Sans celles-ci, le travail se décompose, se dissocie, et la vie économique devient un tas de poussière. Votre socialisme matérialiste est incapable de résoudre le problème de la discipline et de l’organisation du travail. Celles-ci ne peuvent être que hiérarchiques. Vous vous heurtez là à des contradictions qui vous réduisent à néant. La société socialiste est conçue comme une société de travail. Mais [167] le socialisme matérialiste est impuissant à l’ordonner, il désorganise le travail, puisqu’il en nie la structure hiérarchique. Il en détruit les assises spirituelles. Dès sa naissance, le socialisme s’est élevé contre la division du travail, alors que celle-ci est une base de la société et de la culture humaines, de la discipline du travail et de son caractère qualitatif et hiérarchique. La détruire, c’est renverser le cosmos social et mettre fin à la culture qualitative. L’organisation quantitative du travail est une insulte aux meilleurs et une sélection des incapables, la négation et l’anéantissement des capacités et des dons, de l’expérience et de l’éducation, de la vocation et du génie. C’est en vain que certains d’entre vous, plus attachés à la liberté, pensent qu’une entière uniformité matérielle, que la réduction de toute qualité à de la quantité, pourraient laisser le champ libre à la diversité spirituelle, à des distinctions qualitatives dans la vie de l’esprit. La vie matérielle et la vie spirituelle, comme abstractions, n’existent pas : tout est lié dans le cosmos social. Malgré vos dénégations, vous êtes forcés de donner la primauté au travail matériel et de refuser toute indépendance au spirituel. Vous méprisez celui-ci et ses représentants, vous voulez l’assujettir au travail matériel. Il s’agit là pour vous de deux abstractions, et vous souhaiteriez asservir définitivement l’une à l’autre. Et c’est pourquoi le socialisme est dangereux non seulement pour le capital, mais encore plus pour le travail spirituel, pour la création ; c’est-à-dire, en fin de compte, pour l’esprit de l’homme. *Votre socialisme est une révolte de la matière contre l’esprit*. Le royaume « bourgeois » du capitalisme a aussi été un royaume de la matière, qui tuait l’esprit ; vous en êtes les continuateurs, les héritiers ; vous étouffez l’esprit.

Votre idée de la révolution universelle, du *Zusammenbruch* de la société capitaliste, représente une confusion monstrueuse de notions scientifiques et politico-sociales avec des idées religieuses. Le saut du royaume de la nécessité dans celui de la liberté, dont parlaient Marx et Engels, consiste déjà à passer du processus historique au processus méta-historique ; c’est une apocalypse de l’histoire mondiale. Il n’y a pas eu et il ne peut jamais y avoir de révolution sociale au sens d’une catastrophe universelle qui aurait commencé une nouvelle ère historique. Par sa nature, le processus social est moléculaire. Dans l’ordre naturel, il peut être seulement une évolution, non pas une révolution. Les processus sociaux n’ont rien de commun avec les coups d’État politiques, avec les renversements du pouvoir qui s’effectuent en un jour, avec des complots, des insurrections et des *putsch* armés. Baïonnettes et canons ne peuvent modifier les relations économiques, créer une nouvelle structure de la société. Cela est vrai des contre-révolutions sociales comme des révolutions. Le développement social suppose un pouvoir croissant de l’homme sur la nature, une augmentation [168] de la productivité économique et une modification morale des relations humaines. Ces processus économiques et moraux ne ressemblent pas à des révolutions ni à des cataclysmes. L’aspect objectif et scientifique du marxisme conduit à nier l’idée d’une révolution sociale universelle. Et si le marxisme en appelait quand même à celle-ci et s’il y croyait, c’est parce qu’il était non seulement une science, mais aussi une croyance, qu’il avait des ambitions non seulement sociales, mais encore religieuses, ou plutôt pseudo-religieuses. L’attente de la révolution sociale est exactement une fausse espérance religieuse, une contrefaçon et une imposture. Le maximalisme révolutionnaire est toujours fondé sur une confusion du relatif et de l’absolu, du social et du religieux, des moyens et de la fin.

Dans l’ordre naturel, dans la réalité historique, il faut affirmer la pluralité des moyens. La solution de la question sociale dans les limites des trois dimensions de ce monde ne peut être que complexe et relative. « La révolution sociale » n’est possible que comme un processus de décomposition. Le « réformisme » social, visant à défendre les intérêts du travail et des travailleurs, doit aussi être rendu conforme à la succession historique, aux traditions, aux droits et libertés inaliénables de l’homme. Il est indispensable de combiner l’initiative personnelle et la coopération libre avec la réglementation de l’État. Cela signifie que, considéré dans sa vérité relative et partielle, le principe socialiste doit être concilié avec les autres principes, conservateurs et libéraux. La réforme de la société, le règlement de la production, l’organisation du travail doivent être accordés avec le principe de la propriété privée. Celui-ci est en effet inévitablement lié au principe de la personne. Il a des fondements religieux, il s’enracine dans la liberté spirituelle de l’homme, dans les rapports organiques et spirituels qu’a celui-ci avec ses ancêtres et ses descendants. Néanmoins, le principe de la propriété peut être le prétexte des abus les plus ignobles. On en fait rapidement un instrument de cupidité et d’avidité, on le transforme en un moyen d’oppression. Ce n’est pas un principe supérieur et absolu, il doit être subordonné à des principes plus élevés, et ainsi, limité. La propriété suffisante et abstraitement autonome dévaste la vie humaine, elle devient du vampirisme. À ce moment-là, la rébellion sociale contient une part de vérité. La propriété doit être intérieurement spiritualisée. Elle est alors justifiée, elle a une mission à accomplir, elle représente l’un des principes éternels de l’existence. Il est nécessaire d’opposer un autre esprit à celui de l’appât du gain, de la cupidité, de l’égoïsme, possédé par la soif de jouissance, séduit par le luxe informe et sans goût. Il est indispensable de mener une lutte spirituelle contre l’esprit dit « bourgeois ». Or le socialisme est incapable de vaincre celui-ci, car il en est lui-même imbibé, il en [169] est le rejeton. Au grand jamais, vous autres socialistes, enfants de ce siècle « bourgeois », vous n’arriverez à vous arracher à ses trois dimensions. Le passage dans la quatrième dimension de l’être humain représente un bouleversement spirituel, une révolution religieuse.

Vaincre la pauvreté et la faim, garantir à chaque membre de la société le minimum indispensable à l’existence, constituent une tâche plus modeste et plus élémentaire. L’accomplir ne signifie pas passer dans une autre dimension, dans une vie supra-historique. Au demeurant, un socialisme total et définitif est impossible et il serait fatal pour l’homme, pour sa nature spirituelle, pour sa dignité supérieure. Un triomphe de la religion du socialisme arrêterait la croissance de la productivité, paralyserai la créativité, annihilerait la motivation du travail. Il rendrait impossible la surabondance créatrice, car celle-ci suppose l’inégalité, la concurrence et la sélection. La majorité écrasante du prolétariat, avec lequel l’humanité devrait s’identifier, n’aura pas besoin d’une culture hautement qualitative, d’élans créateurs de la vie spirituelle. Et ce prolétariat détiendrait le pouvoir suprême que rien ne viendrait limiter ! *Au nom de la liberté de la création, de l’épanouissement de la vie et des valeurs supérieures, l’inégalité doit être justifiée*. Il n’est pas fortuit que ce soient les positivistes et les matérialistes qui militent le plus activement contre l’inégalité : ils ne peuvent en comprendre la signification. En effet, c’est seulement si l’on considère la vie d’un point de vue religieux que l’on saisit le sens de la destinée humaine dans le mystérieux ordre cosmique et que tout homme acquiert son lot au-delà des limites de la vie terrestre. Il est monstrueusement injuste et cruel d’exiger des conditions égales pour tous les hommes. Des conditions habituelles et relativement légères à supporter pour l’un seraient insupportablement pénibles et dures pour un autre. Il n’y a que la haine et l’esprit de vengeance qui puissent exiger de rendre égaux par la force un homme inculte et grossier et un individu de culture supérieure et raffinée. La sensibilité à la souffrance dépend de l’organisation de l’homme, du sang ancestral qui coule dans ses veines, de son éducation, du niveau de sa culture, de sa vocation. Le siècle de la « bourgeoisie » capitaliste est monstrueux par le fait même qu’il nivelle, qu’il écrase tout ce qui est individuel.

La religion socialiste est fondée sur une négation de l’immortalité et sur une révolte contre l’ordre divin du monde. Dostoïevski avait profondément compris qu’elle en était une conséquence. Aussi le socialisme contient-il une telle avidité de la part des mortels, une telle soif de la vie terrestre. Combien vulgaires et laides sont toutes vos utopies ! Elles représentent l’extrême de l’esprit « petit-bourgeois ». Un mensonge spirituel est à la base de vos songes. Par vos rêves malsains, vous voudriez étouffer en [170] vous-mêmes l’horreur de la mort ; et vous obtenez un *ersatz* d’immortalité. L’utopisme social a fait périr en vous le sentiment religieux, il a anémié votre conscience du sens de la vie, il vous a fermés à l’éternité. Un sain pessimisme social aurait été pour vous salutaire, comme source d’une thérapeutique spirituelle. Votre socialisme prétend être une religion, un esprit nouveau, non pas seulement une organisation sociale et l’assurance du pain quotidien pour ceux qui ont faim. Cette prétention annule la petite part de vérité qu’il contenait. Plutôt que de procurer le pain de la terre aux affamés (que trop souvent vous privez de celui dont ils disposaient), vous en proclamez la religion à l’encontre de celle du pain céleste. Votre ambitieux socialisme est profondément anti-historique, il ne comprend pas le mystère de l’histoire et, par conséquent, il est essentiellement réactionnaire. Il s’efforce d’aboutir à une fin anti-chrétienne de l’histoire. Seule la fraternité chrétienne universelle, tournée vers la fin christique de l’histoire, peut vaincre la tentation du socialisme.

L’idée de la démocratie et celle du socialisme sont des idées contraires. Le socialisme démocratique du type de celui de Jaurès n’est pas le vrai socialisme. Vous tous, socialistes révolutionnaires, menchéviques, de droite et de toutes couleurs, vous n’êtes pas de vrais socialistes, vous êtes plutôt démocrates. Les vrais, ce sont les communistes, et ils ont raison d’opposer leur socialisme à la démocratie. Celle-ci est privée de contenu formel, elle est indifférente à la direction que prend la volonté populaire, laquelle n’y a aucun objet. La démocratie est sceptique et, ensemble, extrêmement optimiste. Le socialisme est pessimiste à l’égard de la volonté formelle du peuple, il se préoccupe de ce que celle-ci ait une direction et un objet déterminés. Il affirme non pas la volonté souveraine du peuple, mais celle d’une classe, de la classe missionnaire : le prolétariat. Seul celui-ci est libre du péché originel de l’exploitation. Le socialisme conséquent n’admet que l’expression de la volonté du prolétariat. Pas n’importe lequel, seulement le prolétariat socialiste, fidèle à « l’idée » du prolétariat. Ce n’est pas le prolétariat effectif, empirique, qui doit dominer, ce n’est que « l’idée » du prolétariat. Au nom de celle-ci, on peut accomplir n’importe quelle violence à l’endroit du prolétariat de fait. La priorité appartient à la minorité qui est le porteur véritable de « l’idée » prolétarienne, qui garde l’orthodoxie.

L’État socialiste n’est pas un État séculier, comme le démocratique ; c’est un État sacral. De par son principe même, il ne peut être tolérant ni reconnaître aucune liberté ; il n’admet les droits que de ceux qui confessent l’orthodoxie, la foi socialistes ; il ressemble à un État théocratique autoritaire. L’État socialiste est une *satanocratie*. Le socialisme professe une foi messianique : le prolétariat est la classe-messie. Une hiérarchie spéciale, le parti [171] communiste, centralisé à l’extrême et détenteur d’un pouvoir dictatorial, est le gardien de « l’idée » messianique du prolétariat. Aucune expression de la volonté populaire n’est admise. Il est nécessaire de contraindre le peuple par la force à la volonté sacrée du prolétariat et soumettre celui-ci à « l’idée » du prolétariat. Un petit nombre connaît la vérité et y subjugue les autres : le comité central du parti communiste. Quel rapport avec la démocratie ? Les socialistes véritables doivent mépriser la démocratie sceptique et vide. Le socialisme veut se préoccuper du contenu de la vie, manifester une volonté véritable et juste. En cela, il a plus raison que la démocratie. Mais c’est par là aussi qu’il se rapproche des limites extrêmes du néant. « L’idée » du prolétariat est absolument vide, elle est privée d’être. Le contenu et les buts de la vie ne peuvent être sociaux ni déterminés selon des indices matériels extérieurs ; ils ne peuvent être que spirituels. Il est impossible de chercher une volonté juste en dehors de la justice et de la sainteté mêmes de la volonté. Toutes les formes sociales et politiques seront toujours formelles. Elles doivent être subordonnées aux fins spirituelles de la vie. La théocratie avait seulement symbolisé le Royaume de Dieu, elle ne l’avait pas atteint en réalité. Ce fut la cause de son effondrement historique. Le socialisme démontre définitivement la vacuité de toutes les tendances extérieures vers une société et une vie parfaites. Seule la réalisation effective d’une vie spirituelle parfaite donne la solution au problème de la société parfaite.

[172]

[173]

**DE L’INÉGALITÉ**

Dixième lettre

DE L’ANARCHIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comme le socialisme, l’anarchisme est l’une des tendances séculaires qui se manifestent dans la société et l’un des extrêmes de la philosophie sociale. Sa passion révolutionnaire est différente de celle du socialisme. On constate une rivalité interne de ces deux forces élémentaires de la révolution, mais aussi un glissement imperceptible de l’une à l’autre. Si le socialisme aboutit au néant par sa soif d’égalité, l’anarchisme y arrive par sa soif de liberté. La limite de l’un est une égalité vide, celle de l’autre, une liberté vide. Si le premier croit aux vertus de l’organisation contraignante, le second croit à celles de l’autonomisme et de l’anomisme naturels de l’homme. L’anarchisme est convaincu que l’harmonie peut naître naturellement du chaos. Il attache plus de foi à l’homme que ne le fait le socialisme, encore que cette foi n’ait aucune espèce de fondement. Il nie l’importance de la loi pour l’existence, pour la société, pour les destinées de l’histoire, il rejette toute hiérarchie historique, tout droit, toute structure étatique. Pour l’anarchisme conséquent, le processus de l’histoire n’a aucun sens, l’homme doit se débarrasser de toutes les excroissances sclérosées que constituent l’État et la culture. La conscience anarchique rigoureuse n’admet aucune des réalisations dues au long cheminement historique de l’homme. Elle veut rétablir l’homme naturel, délivré de tous les liens, de tous les souvenirs de l’histoire, qui ne sont qu’un carcan pour l’homme, libre par nature. L’histoire entière n’est faite que de chaînes qui le chargent. L’anarchisme n’admet aucune loi dans le processus social. L’homme peut et doit se rendre complètement libre à n’importe quel moment de l’histoire et quelle que soit la structure sociale.

L’anarchisme révolutionnaire reprend néanmoins des éléments du socialisme de classe. Rarement, quand il revêt des formes idéalistes, il se donne pour le représentant de la personne humaine [174] indépendamment de la position sociale de celle-ci. Dans la plupart des cas, il « représente » les mêmes classes « prolétariennes » que le socialisme ; il veut même constituer l’idéologie du *lumpenproletariat*, de la cinquième classe. Vous, les anarchistes, vous vous plaisez à déclamer sur la liberté de l’homme, mais vous respirez la même haine de classe que les socialistes ; vous non plus, vous ne pouvez pas vous élever au-dessus de leur point de vue.

C’est la contradiction interne de l’anarchisme. On y sent son manque de liberté, sa dépendance par rapport au socialisme du plus bas étage. Sa base psychique est une offense révoltée, le sentiment d’avoir raté sa vie, la rancune à cause des valeurs et des biens que l’on n’a pas su se procurer et qui demeurent étrangers. Cette idéologie est proche de la plèbe, des va-nu-pieds, des déchets de la hiérarchie sociale. La passion anarchiste de la destruction naît d’un sentiment de haine et de vengeance. Dans la société, dans la culture, l’anarchiste ne sent rien qui lui soit propre, proche ; tout lui est aliéné, contraignant et détestable. L’État n’est pas le sien, oppressant et haï. Qu’est-ce qu’il posséderait en propre ? Rien. Non seulement il ne dispose pas de biens matériels (encore qu’il puisse ne pas en être dépourvu), mais encore et surtout il manque de propriété spirituelle, il se sent déshérité, et il accumule par conséquent une malignité destructrice dans son cœur.

Max Stirner, le philosophe de l’anarchie le plus extrême et le plus intéressant, a écrit un livre intitulé : [*L’Unique et sa propriété*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.stm.uni)[[11]](#footnote-11), où il affirme que tout au monde appartient à l’ « unique ». Il se leurre terriblement. En fait, il pille « l’unique », il le dépouille de toute propriété. « L’unique » est un prolétaire spirituel qui ne possède rien, toutes les réalités et les valeurs spirituelles lui échappent ; aussi les déteste-t-il. Il vit dans un désert, dans l’affreux désert de l’esprit. Non seulement il bâtit toute son affaire sur « rien », mais encore ce « rien » représente le contenu et le but de sa vie. Vous tous, anarchistes révolutionnaires, vous êtes, tout autant que « l’unique » de Stirner, des prolétaires spirituels, des indigents, des êtres vides, coupés de toutes les sources de la vie spirituelle et de ses richesses.

L’anarchisme est une atomisation, une désintégration de tous les ensembles sociaux en des particules qui s’affirment autonomes, en des individus qui se posent tous comme origine de l’histoire et qui rejettent les réalités supérieures dans leur ensemble. Un triomphe de l’anarchie signifierait une décomposition de toute leur hiérarchie, une démolition de la structure universelle, un soulèvement du chaos contre le cosmos. Ce faisant, et avant tout, les réalités cosmiques, celles du monde de Dieu, né de la lumière, [175] sont mises en question. L’anarchie les plonge dans les ténèbres et tient cette nuit du chaos pour la seule réalité. Le chaos y est déchaîné et les atomes qui s’affirment par eux-mêmes prétendent recréer un monde nouveau. Voilà ce qui bouge sous les doctrines anarchistes, si idylliques parfois et dont on dirait qu’elles respirent la bonté. Du point de vue philosophique, votre anarchisme est un nominalisme extrême, la négation des réalités de tous les ensembles sociaux et des entités intégrales des nations, des États, de l’humanité, du cosmos, de Dieu. L’anarchisme transforme toutes les réalités en des mirages oppressants. Il voudrait mettre l’homme à nu, le placer dans le désert et devant le vide. Est-ce qu’en suivant cette voie vous ne faites pas de l’homme le dernier des fantômes ? Ne détruisez-vous pas en lui cet individu qui était votre instance suprême et au nom de laquelle vous vous êtes élevés contre le monde entier et contre Dieu ? Pour vous autres, anarchistes conséquents, la personne humaine est le plus vide de tous les spectres. Vous devez aller toujours plus loin dans votre processus révolutionnaire de la dissociation et de la désintégration. Vous avez fait de l’homme un atome, et voici que votre homme se décompose lui-même en atomes. Votre révolte touche aux racines de l’être. Or l’homme aussi est un ensemble, il est une communauté réelle, et chez vous, ses parties s’insurgent contre le tout et désintègrent le noyau, le centre spirituel de la personne. Votre nominalisme destructeur ne peut s’arrêter dans sa course, il n’admet plus aucune réalité. Pourquoi l’homme à part, l’individu, serait-il plus réel que ne le sont toutes les réalités surhumaines que vous avez détruites ? Voilà le préjugé lamentable dont vous vous défendez avec peine. Un petit nombre d’entre vous ose aller jusqu’à la destruction radicale, « jusqu’auboutiste », de toute réalité dans le monde. En fait, ce processus ne devrait pas avoir de fin. L’infini de la destruction découvre un abîme qui fait peur même aux plus extrémistes d’entre vous. Seulement, vous évoquez des esprits qui sont plus audacieux, plus conséquents et plus radicaux que vous ne l’êtes. Vous êtes encore trop timorés. Même Max Stirner, le plus téméraire d’entre vous, avait gardé la superstition de la réalité de « l’unique ». Or l’anarchisme poussé jusqu’au bout ne devrait reconnaître que la réalité des ténèbres chaotiques du non-être, rien que l’infini sans issue du fractionnement et de la décomposition. L’anarchie doit s’emparer aussi de l’individu, de tout moi humain.

Votre anarchisme est une contradiction en soi et une destruction de soi. Vous ne pouvez vous arrêter nulle part pour reprendre souffle, un courant obscur vous entraîne dans le gouffre. Vous ne pouvez parler au nom de personne, car aucune personne ne reste réelle pour vous. Quel nom seriez-vous en droit de prononcer ? L’anarchie mène au suicide de la personne, à la perdition du moi. [176] Celui qui fait sauter à la dynamite toutes les réalités et les valeurs sacrées qui le dépassent se fait sauter lui-même, il fait exploser son propre moi et sa personne s’abîme dans le néant chaotique. Le moi, l’individu existent réellement quand existent des réalités supérieures à l’homme et à son moi clos sur lui-même. L’homme est, jusqu’au plus profond de lui-même, à condition que Dieu soit ; et il périt, il se défait si Dieu n’existe pas, si Dieu périt en lui. L’homme tient toujours par ce qui est au-dessus de lui et qui donne à sa propre réalité une profondeur et un contenu infinis. L’homme à deux dimensions et dépourvu de profondeur est emporté par le vent et perd le droit à son nom qui lui est donné par Dieu depuis le commencement des siècles. Mais connaissez-vous une autre dimension de l’être humain, outre celles du plan ? L’homme devenu définitivement plat se révolte. Les réalités qui le dépassent et qui le relient à la profondeur de la réalité divine sauvegardent l’homme et son image, sa personne, sa dignité, elles l’empêchent de se dissoudre et de s’abolir dans la nuit du chaos. Au fond de l’anarchie, on trouve toujours une personne démontée, qui a perdu sa figure, son centre spirituel. L’anarchisme est un homicide tout comme le socialisme. Vous autres anarchistes, vous n’avez personne à délivrer. Ce n’est pas l’homme que vous libérez, c’est le néant chaotique où l’homme se perd.

Ces réalités et ces forces que l’anarchisme veut abattre protègent l’homme contre des éléments dangereux pour son image. Avec son ordre hiérarchique, l’Église sauvegarde celle-ci, elle défend la personne humaine contre les démons de la nature, contre les éléments qui l’entourent et la menacent de toute part. Avec son ordre hiérarchique, l’État la protège contre les éléments bestiaux qui s’élèvent du fond des ténèbres, il reconnaît dans l’homme un être individuel et le préserve de volontés mauvaises et sans retenue. Le droit garde la liberté humaine contre les ambitions malignes d’autrui et de la société entière. La loi dénonce le péché, elle lui impose des bornes et rend possible un minimum de liberté dans la vie pécheresse de l’homme. L’anarchisme nie le mal et le péché, il considère que la nature humaine est naturellement bonne et sans péché. Par là même, loin de libérer l’homme, il l’asservit davantage. Il le précipite dans les flots élémentaires, dans le chaos de la bestialité et de la servitude, il jette la personne humaine aux démons. Il proclame la liberté d’être esclave du mal. Vous autres, libérateurs anarchistes, vous ne connaissez pas la liberté du Nouvel Adam né dans le Christ. Votre liberté anarchique représente le dernier spasme du vieil Adam, de l’homme naturel de jadis. Celui qui est véritablement libre par l’esprit ne peut être anarchiste, il n’a personne ni rien à abattre. La tendance anarchiste est une humeur d’esclave, et celui qui aspire véritablement à la libération ne peut être anarchiste : il veut avant tout se libérer [177] de sa propre nature inférieure, des éléments ténébreux sous l’empire desquels il se trouve. L’anarchisme veut libérer l’homme absolument, sans transformer ni transfigurer sa nature, en le laissant esclave du péché et des passions. Il veut le royaume de la liberté sans rédemption. Mais en vérité, le Christ est le libérateur, et la liberté est là où est l’esprit du Seigneur. Quant à vous, vous ne voulez pas connaître le Christ ni son esprit, et vous prétendez être libres tout en restant esclaves.

La liberté de l’homme ne s’acquiert point par des révoltes et des insurrections. La liberté anarchique est une liberté négative qui consiste à se délivrer de quelque chose et non pas à se rendre libre *pour* quelque chose. C’est une liberté formelle qui n’a pas de contenu, celle d’enfants qui désirent avoir la possibilité de faire tout ce qui leur passe par la tête, mais qui ne savent pas encore ce qu’ils voudraient faire. Vous êtes-vous jamais demandé pour quoi la liberté, comment en profiter, de quel contenu positif la remplir ? Je doute que vous y ayez profondément réfléchi. Vous voulez être capables de faire tout ce dont vous avez envie. Mais avez-vous envie de quoi que ce soit qui ait une substance ? Avez-vous déjà choisi votre voie ? Aimez-vous déjà quelque chose de telle façon que l’objet de cet amour emplisse votre vie d’un contenu supérieur ? De cela, personne d’entre vous ne souffle mot. Vous n’avez aucune fin. Vos libres communes anarchiques sont des utopies idylliques et « petites-bourgeoises », privées de tout fond. Les moyens auxquels vous recourez dans votre lutte projettent sur vous une lueur sinistre, rougeâtre et noirâtre ; ils vous donnent un caractère quasiment démoniaque. Vos buts sont dérisoires, dépourvus de toute valeur. Par des moyens affreux et criminels, vous vous efforcez de parvenir à l’idylle doucereuse et médiocre du bien-être sur terre, à un paradis naturel dans des pavillons avec jardinets. Vos soulèvements terribles et sanglants ne débouchent sur rien. Toute votre passion tient aux moyens, non aux fins de la lutte. La liberté anarchiste est vide, elle consiste à s’affranchir de tous les liens de l’être, de Dieu, du cosmos, de toutes les communautés humaines. Mais que ferez-vous donc le lendemain du jour où les dernières relations positives qui remplissent la vie de l’homme se seront effondrées ? Vous ne saurez que faire. Vous sentirez une angoisse mortelle, l’ennui du vide, l’horreur du néant. Vous préférerez l’esclavage à cette libre vanité, et celui-ci ne se fera pas attendre. Une telle liberté creuse dégénérera aussitôt en servitude. Vous deviendrez les esclaves de vous-mêmes et de vos semblables et de toute la nature non transfigurée et non illuminée. L’anarchisme ne connaît pas plus la liberté véritable que le socialisme ne connaît la fraternité. Il révèle le mystère de toutes les tendances négatives qui divinisent le vieil homme naturel. Il est à la base de [178] tout esprit révolutionnaire, du socialisme, du démocratisme ; aucune de ces tendances ne peut rien lui opposer de sérieux, elles ne peuvent lutter contre lui. Le mérite de l’anarchisme est de dénoncer la fausseté des tendances négatives.

L’idéologie anarchiste, dans la plupart des cas, a un fondement anti-religieux, elle respire l’athéisme. Tel est l’anarchisme de Bakounine, de Stirner, des *dynamiteros*, des anarchistes de l’action. Il est dirigé avant tout contre le Roi Céleste, ensuite seulement contre les rois de la terre. Cette idéologie peut cependant se donner des bases religieuses et se faire passer pour doctrine religieuse afin de nier, au nom de Dieu, toute autorité sur terre. Telle est la tendance de Léon Tolstoï, de Carpenter, celle des *doukhobors* et des sectes, qui nient toute incarnation des principes divins dans le processus historique. L’anarchisme religieux est un phénomène tout à fait spécial. Seule la religion de la spiritualité et du monisme abstraits peut conduire à l’anarchisme. Ceux-ci s’élèvent contre les incarnations et les pluralités historiques. Ce n’est pas une religion chrétienne, c’est une abstraction et une émasculation du christianisme. Cette doctrine sectaire et *doukhobore*, qui se prétend chrétienne, combine un individualisme extrême, une négation de toutes les relations ecclésiales et mondiales historiques avec un monisme extrême et l’affirmation d’une identité et d’une indifférence absolues. Elle rejette l’unité organique de la vie cosmique, la solidarité et la responsabilité de chaque personne humaine envers tous et en tout. L’anarchisme religieux veut se débarrasser du fardeau du processus mondial, de la destinée historique de l’humanité, et, s’en étant détaché, il veut commencer à vivre dans une liberté absolue à partir de soi-même. Il n’admet que l’autorité de la loi divine dont il serait le porteur. Il fait fi de la pluralité concrète et du destin tragique qui en dépend. Il prétend demeurer dans une unité absolue, dans une spiritualité désincarnée et impossible à incarner. Il ne veut pas maculer les vêtements blancs de ses faux saints par un attouchement avec les corps et les incarnations historiques. L’anarchisme religieux s’exclut de l’histoire, il ne veut pas participer à cette sale affaire. Il est un rationalisme extrême. Il ne croit pas au fondement et au sens mystérieux des incarnations historiques, et il est convaincu que par la conscience individuelle et un recours individuel à la loi divine il est possible de modifier instantanément le monde entier et l’amener à une vie nouvelle. Telle est la foi des tolstoïens, des *doukhobors*, des chrétiens « spirituels », des chrétiens évangéliques. Ces derniers rejettent non seulement l’histoire mondiale, mais encore toute l’histoire religieuse du christianisme. En fin de compte, leur doctrine dégénère en moralisme et en légalisme. Léon Tolstoï a été le type même de [179] l’anarchiste chrétien. Il nous permet d’observer le jeu des ressorts intimes de l’anarchisme religieux. Son spiritualisme radical se mélange à une conception animale et matérialiste du contenu de la vie. Son individualisme extrême se combine avec un monisme qui ne l’est pas moins et qui rejette entièrement la personne. Un refus insensé du processus mondial et historique s’allie à un rationalisme total, à une négation grossière de tout ce qui est merveilleux et mystérieux. La déraison de l’anarchisme est toujours rationaliste, folie du raisonnement. Cela est vrai de sa tendance religieuse comme de celle qui est anti-religieuse.

La passion de l’anarchisme est celle de la négation de l’histoire. Quiconque nie celle-ci a en lui un grain d’anarchisme, quand même il ne se reconnaîtrait pas pour anarchiste. C’est ainsi qu’il y a dans le sentiment religieux russe, orthodoxe oriental, un penchant anarchique, de l’animosité envers l’autorité et l’organisation ; on la retrouve même chez les slavophiles. Elle est aussi compatible avec l’autocratie, car l’organisation de l’humanité pour la vie historique est contraire à l’esprit anarchiste. Il n’y a aucun élément anarchiste dans le catholicisme, bien que celui-ci ait combattu le pouvoir de l’État. L’orthodoxie s’est montrée soumise à celui-ci, mais elle peut nourrir des tendances anarchistes particulières. Le caractère débordant de l’âme orthodoxe en Orient, le manque de forme et de frontière, la faiblesse de l’organisation, disposent à une pieuse anarchie.

On aurait tort de penser que l’anarchisme manifeste un dynamisme de l’esprit. Par le bruit et la fureur, vous induisez les autres en erreur et vous vous trompez vous-mêmes. Non seulement l’anarchisme peut être une preuve de passivité, mais il est toujours, en fin de compte, la marque d’un esprit passif. Il est de nature féminine, et non masculine. L’esprit viril informe, discipline, organise. L’esprit féminin plonge dans le chaos indiscipliné et inorganisé. Et vous tous, les anarchistes les plus terribles, lanceurs de bombes et dynamiteurs du vieux monde, vous participez de l’esprit féminin et passif, et non de l’esprit viril et actif. Vous ne vous maîtrisez pas ni ne dominez les éléments, vous êtes au pouvoir d’esprits élémentaires qui vous restent inconnus. Les anarchistes sont les plus irresponsables des hommes, pour rien au monde ils ne voudraient se charger d’une responsabilité. C’est bien la marque d’un esprit passif. L’esprit viril prend ses responsabilités.

À la base de l’anarchisme religieux, l’on peut observer une atrophie du sentiment de la personne. Chez les tolstoïens, les *doukhobors* et autres anarchistes religieux, la personne est étouffée. Accomplir la loi divine, c’est être entièrement impersonnel, tout ramener à l’identité et à l’indifférence ; l’image personnelle est pour [180] ainsi dire un péché. L’anarchisme religieux de Tolstoï procède de l’impersonnalisme total de Platon Karataïev [[12]](#footnote-12). Mais si l’anarchisme religieux ignore la personne, votre anarchisme irréligieux ne peut plus du tout prononcer le mot « personne » puisqu’il est complètement coupé de cette réalité. Si vous niez l’autorité et renversez le pouvoir avec tant de légèreté et d’irresponsabilité, c’est que vous ne voulez pas connaître la personne et que vous ne tenez pas à conserver son image. Aussi n’êtes-vous pas effrayés, au contraire, êtes-vous attirés par le chaos anonyme où vous vous abîmez. L’ambition d’une liberté illimitée de la personne, qui ne connaisse aucun pouvoir au-dessus d’elle, détruit en fait celle-ci. C’est le paradoxe fondamental de l’anarchisme. Vous vous imaginez que vous vous insurgez au nom de la personne, pour sa liberté illimitée et sa divinisation. Vous vous leurrez affreusement. L’être de la personne suppose des bornes, des distinctions, une protection contre le chaos tumultueux et sans visage. Sa liberté définitive, la personne humaine l’acquiert non par la suppression arbitraire de toute frontière et de toute différenciation, non pas en s’ouvrant au chaos destructeur, mais par l’ordre et l’harmonie du cosmos et de l’histoire. La personne et la liberté humaines, encore une fois, sont intimement liées à la hiérarchie. Voilà la vérité qui vous demeure cachée, à vous, anarchistes aussi bien que socialistes, que démocrates et que libéraux, à vous tous qui êtes prisonniers des formes et des idées extérieures et positivistes, tant politiques que sociales. *L’être de la personne est fonction d’une inégalité ontologique*.

La personne humaine n’est possible que dans le cosmos ; c’est là seulement que l’on distingue des visages, des images. La distinction est bien l’affirmation d’une différence. Le cosmos a une structure hiérarchique. Chaque personne y trouve sa place et sa fonction uniques, tout y est singulier, rien ne s’y répète ; et tout asservissement de la personne, tout mélange avec l’anonyme, toute contrainte imposée par l’impersonnel résultent d’un état non cosmique du monde, de sa soumission au chaos, lequel dissocie et enchaîne tout ensemble. La personne y est impossible, tout y est confus, indistinct ; rien d’intime, de secrètement propre ne peut s’y conserver. Le chaos n’admet rien qui soit unique, irreproductible et qui se différencie du reste par sa qualité et par sa mission. Il n’y a pas de borne à son extension, à sa pression dévastatrice. L’état chaotique du monde est un état absolument impersonnel, l’individu ne peut s’y distinguer. La structure cosmique comporte le respect de ce qui est individuel, intime, elle le protège du mélange universel. La force élémentaire du chaos ne respecte rien, elle s’empare de [181] tout, elle fait irruption partout, imbibe, vulgarise toute chose ; elle ne reconnaît aucun lieu sacré, rien qui soit inviolable. L’anarchie est bien le chaos, la négation de l’ordre cosmique de l’univers, la confusion générale, la violation de toutes les frontières hiérarchiques qui maintiennent l’être de la personne. Aussi lui apporte-t-elle servitude et extermination. En fin de compte, dans l’abîme qui l’enveloppe, l’anarchie détruit toutes les réalités en les plongeant dans le néant. La douceur de l’anarchie, pour ceux qui succombent à sa tentation, est la jouissance du non-être. Car il est difficile jusqu’à la souffrance de maintenir l’être et d’en multiplier les richesses. La voie qui mène aux sommets de l’être passe par la souffrance. Quant à vous, vous voudriez y couper court et ainsi vous culbutez dans le royaume du rien.

Aux époques révolutionnaires, il y a des instants où l’anarchie l’emporte : les forces du chaos font irruption dans le cosmos social dont elles renversent l’ordre, violent toutes les frontières, mêlent tous les éléments. Un dieu ou un démon sans visage y triomphe. Certains d’entre vous sont prêts à le nommer avec joie : Dionysos. Il accomplit ses festivités orgiaques dans le chaos révolutionnaire. Apporte-t-il la liberté ? Libère-t-il la personne, conduit-il l’homme vers les cimes ? Non pas. L’autocratie sans bornes de ce dieu déchire la personne, précipite l’image de l’homme dans un abîme ténébreux et informe. Dionysos n’était pas le dieu de la personne dans sa patrie ; ce n’est pas dans sa religion que l’image de l’homme naissait et que son esprit s’élevait. Les orgies dionysiaques jetaient sur la Grèce les flots débordés et chaotiques de l’Orient, dont les forces élémentaires se précipitaient contre leurs dominateurs. La figure de l’homme s’est manifestée dans la religion d’Apollon, dieu de la forme et de la mesure. Toute l’humanité et la culture européennes ont été créées par la forme apollonienne imposée au chaos dionysiaque. C’est ainsi que fut forgée l’image de l’homme. L’anarchie s’efforce de détruire ce long travail qui a consisté à libérer l’homme de l’empire des éléments orgiaques, à façonner son visage. Le christianisme l’a délivré de la démonolâtrie antique et il a fait émerger sa personne. L’anarchie voudrait évoquer à nouveau les démons de la nature et leur jeter l’homme en pâture. L’anarchisme ne sait ni ne veut porter la lumière dans le chaos élémentaire. Il veut croire que celui-ci est naturellement bon, il demeure dans l’ignorance du mal. Il représente une combinaison contre nature et contradictoire du dionysiasme chaotique avec un rationalisme démesuré. Il croit à la rationalité des éléments mêmes du chaos. C’est ainsi que celui-ci reçoit l’aspect d’une nouvelle structure raisonnable de la vie et qu’il apparaît comme un mal et non plus comme l’élément primitif qui précède la distinction entre le bien et le mal.

[182]

Le hiérarchisme historique éduque l’humanité et l’homme. Il permet la sélection des facteurs qualitatifs et l’épanouissement spirituel de la vie et de la créativité au sein d’une partie élue de l’humanité, dans l’aristocratie spirituelle. Certes, la situation de cette minorité choisie n’a jamais été facile ni satisfaisante dans le monde. Quelle que soit la structure de la vie, la voie de cette minorité passe par la souffrance, par la méconnaissance, par une lutte pénible pour ses idées. Cependant l’existence de cette minorité avait été admise dans son principe et préservée de la masse humaine chaotique qui tend à l’étouffer. Une vie intime, personnelle, avait toujours été possible, quand même elle aurait été douloureuse. L’ésotérisme s’est toujours maintenu dans l’histoire. Mais l’anarchisme nie dès le départ toute vie ésotérique, il se dresse contre ce principe aristocratique et hiérarchique. Il voudrait écraser par le chaos élémentaire cette vie supérieure. Dans vos mouvements anarchistes, les bas-fonds renversent les élites ; et cela a un sens non seulement matériel, mais encore spirituel. La structure hiérarchique du cosmos permet de garder et de développer par degrés la vérité secrète et supérieure, les sources de lumière. L’anarchisme veut renverser les vases sacrés pour en jeter le contenu occulte dans l’élément chaotique de la masse. L’anarchisme religieux et mystique est particulièrement dangereux à cet égard. Il est métaphysiquement hostile au hiérarchisme, aussi s’efforce-t-il de répandre la vulgarisation, de livrer la qualité aux quantités ; il n’admet aucune inviolabilité sacrée, aucune enceinte pour les temples, aucun abri pour les mystères.

Cependant, la tendance anarchique stupéfie par son manque d’amour et de condescendance envers les hommes et envers la masse. L’idéalisation anarchique de l’inorganisation et de l’état chaotique, l’hostilité de l’anarchie envers tout ordre de la vie entraînent des malheurs et des souffrances incalculables pour la masse humaine, pour l’homme moyen. Qui aurait le droit de plonger autrui, son prochain, dans le chaos, dans le désordre de l’existence entière, dans le froid et dans la faim, dans l’insécurité des droits et des biens vitaux élémentaires ? En tout cas, une telle attitude envers les hommes est inadmissible pour le chrétien. Ceux qui se considèrent chrétiens devraient y réfléchir. L’organisation de l’existence humaine, qui n’admet pas que celle-ci se transforme en un enfer, est le devoir de chaque chrétien. Par là se manifestent l’amour envers les hommes et la tolérance à l’égard de leur faiblesse. Il n’y a rien de plus difforme ni de plus irresponsable que l’anarchisme mystique qui s’enivre de l’abîme, des ténèbres originelles de la nature, qui appelle à s’y plonger, qui décore d’oripeaux mystiques un tel état de la vie populaire et qui désigne par le terme de « bourgeoisie » toute organisation, toute structure de la vie. Certes, ce qui manque le plus dans cette phraséologie mystico-anarchiste, [183] c’est l’esprit d’amour. Il y en a davantage dans l’ordre étatique le plus rigoureux. L’État se penche sur les péchés, sur l’impuissance de l’homme, il a conscience du mal de l’existence, il connaît la nuit qui enveloppe l’humanité. L’interprétation et la justification apocalyptiques de l’anarchie sont un mensonge. Ce même esprit non viril, passif et irresponsable s’y manifeste. Nier les principes de l’autorité et de l’État sous prétexte que la fin du monde est proche, que tout est déjà vécu et épuisé dans l’histoire, c’est céder à une tentation religieuse, c’est effectuer une rupture religieuse. Il ne nous est pas donné de connaître « les temps et les délais ». Le Christ en parle. À toutes les époques de l’histoire, nous devons accomplir notre devoir et faire preuve d’un esprit actif et viril. À considérer les choses à une plus grande profondeur, l’histoire elle-même s’accomplit dans l’éternité, elle n’est que projetée dans le temps. C’est dans l’éternité que se détermine sa tâche. Aussi l’anarchisme apocalyptique n’a-t-il aucune justification. Il casse l’histoire dans le temps, il en interrompt le processus temporel. Il veut sortir du temps comme un esclave du temps.

Le principe hiérarchique de l’autorité, la loi hiérarchique de l’Église, de l’État et du droit doivent conduire l’humanité jusqu’à la fin des temps. Ces principes ne peuvent être surmontés que dans la dimension de l’éternité, et non dans celle du temps historique. Cependant, dans l’éternité aussi, dans la vie céleste, le principe de l’autorité existera sous une forme transfigurée ; il n’y aura pas là d’anarchie. Le pouvoir peut cesser d’agir en tant que principe contraignant, car il ne le fait que dans un milieu matérialisé et enténébré, mais il ne passera pas. Il est aussi actif dans la hiérarchie et dans le cosmos célestes. Le principe de l’autorité est un principe éternel, et non pas simplement une réaction temporelle contre le mal. La prétention de l’anarchisme vise à détruire le cosmos, aussi voudrait-il anéantir l’autorité qui gouverne celui-ci, qui le maintient et qui le règle. La liberté anarchique ne trouve pas de place pour le monde ni pour Dieu. Etroite est cette liberté, et son vide ne contient aucune richesse. L’anarchisme ne veut nullement rendre l’homme libre en vérité, il veut seulement que le serf soit tenu pour un homme libre, sans rien changer à sa nature ; c’est-à-dire qu’il veut effectuer une substitution et une escroquerie. La liberté anarchique n’est pas réelle. La conscience anarchique ignore la vérité, que connaissent les sages de l’humanité, à savoir : que l’homme est un microcosme. Si vous connaissiez cette vérité secrète, vous auriez mis fin à vos insurrections et à vos révoltes. Celui qui a conscience d’être le microcosme ne saurait s’insurger contre le cosmos, il se libère en découvrant le cosmos en lui-même. Voilà en quoi consiste la plus haute réalisation de la liberté humaine.

[184]

Vous ne vous faites pas une idée très haute de la nature, du rang de l’homme. Vous voulez rendre chaque homme démesurément libre et en faire un seigneur autocrate, prétention vaine et dérisoire, suffisance inouïe ! La dialectique interne de l’anarchisme le conduit à sa perte, l’oblige à se dévorer lui-même. Tel est son sort fatal. Cette dialectique tue la liberté, assassine la personne, anéantit toute réalité. L’anarchisme apporte la mort, et non la vie ni la résurrection. Le vain bouillonnement des passions anarchiques ne représente qu’une grande tentation de l’esprit humain. L’homme y apprend beaucoup de choses de façon négative. La fausseté *méontique* de toutes les tendances négatives de « la gauche » y apparaît. L’anarchisme réside d’une manière latente dans le libéralisme et dans le radicalisme, dans le démocratisme comme dans le socialisme. Que pourraient lui opposer toutes ces doctrines, quels principes ontologiques indépendants contiendraient-elles ? Tout ce qu’elles disent à l’encontre de l’anarchie n’est guère convaincant. Celle-ci doit venir à la fin comme un châtiment interne, comme l’extrémité de toute voie coupée du centre spirituel. En vérité, il y a dans l’anarchisme une sorte de tentation extrême. Quand elle l’aura surmontée, l’humanité débouchera définitivement dans la vie véritable. La limite de l’anarchie ne peut être que le despotisme le plus terrible, que l’autocratie d’un faux dieu qui se dressera au-dessus du chaos rebelle.

L’instauration de ce despotisme sera précédée par le règne des goujats, par la domination des vils, par l’abaissement du type spirituel de l’homme et de l’humanité. Celui de l’esprit anarchique n’est pas noble, il nie la haute extraction, le bon lignage, la race supérieure ; il ne connaît en général aucune naissance ni aucune origine, il ne se rapporte à aucune race. C’est pourquoi ceux qui se sentent rejetés par la société et qui aspirent en même temps à vivre avec et dans les masses se font si facilement anarchistes. Or ceux qui sont isolés, solitaires, incompris, mais réfléchis, concentrés, contemplatifs et qui n’attachent pas de prix à vivre avec la plèbe, ne deviennent pas anarchistes. L’anarchisme est un moyen de faire carrière dans les masses. Ce n’est pas la voie de ceux qui sont bien nés. La bohème littéraire et artistique adhère volontiers à un anarchisme indéterminé. Mais cela ne relève pas le type psychique de celui-ci, car cette bohème a généralement perdu le centre spirituel et le lien profond avec les sources de la vie. Il n’y a pas en elle de sélection des qualités ni d’aristocratisme de l’âme, elle n’a pas conscience de la dignité supérieure de l’homme en tant que fils de Dieu. La bohème anarchiste est un milieu passif qui obéit aux tendances dominantes. Elle est prête à remplir les commandes du maître de l’heure, à adorer différents dieux. Le milieu spirituel favorable à l’anarchisme est toujours relâché et désorienté, les fermes contours de l’image de l’homme s’y estompent. Par la tentation [185] de l’anarchie, les forces et les esprits obscurs veulent désarmer l’homme au moment de l’histoire mondiale qui exige le plus de responsabilité, quand l’esprit a besoin d’une trempe chevaleresque. Et ce n’est pas fortuit, il y a là un certain plan et une signification cachée. Le chaos veut renverser le cosmos en revêtant les traits du bien, de l’esprit de liberté. Pour combattre les mensonges et les illusions de l’anarchisme, il faut faire preuve de courage viril, de maturité d’esprit, de connaissance profonde et de vision claire. Ce n’est pas l’esprit créateur qui se dresse dans l’anarchie. Et l’œuvre véritable de l’homme ne peut manquer de s’y opposer.

[186]

[187]

**DE L’INÉGALITÉ**

Onzième lettre

DE LA GUERRE

[Retour à la table des matières](#tdm)

La vie dans ce monde est une lutte, engendrée par notre division pécheresse, par notre manque de plénitude. Néanmoins, grâce à elle, cette division est surmontée et la vie s’intègre. La guerre est une des formes nobles, encore que terrible, de cette lutte. Elle est antinomique par nature, elle est une contradiction réalisée. On la fait au nom de la vie, et elle sert la plénitude de celle-ci. En même temps, elle sème la mort. Son but est la paix et l’union. Elle a été le moyen le plus puissant pour rassembler l’humanité. Dans des heurts sanglants, les peuples ont fraternisé. Depuis les temps les plus anciens, les sociétés humaines se sont unies par la guerre en de grands corps historiques, en d’immenses empires ; les peuples se sont répandus à la surface de la terre, préparant ainsi l’humanité unique et l’histoire du monde entier. En même temps, la guerre a été l’expression de l’affreuse dissension de l’humanité, de la haine mutuelle des peuples, de la soif d’extermination. Elle est ensemble ténèbres et lumière, haine et amour, égoïsme bestial et abnégation suprême. Elle ne peut être rien qu’un bien ni rien qu’un mal : elle contient un grand bien et un grand mal ensemble, elle est à la fois une conséquence du péché et son rachat. Elle atteste le caractère tragique de la vie en ce monde, le fait qu’il est impossible d’y assurer une organisation définitive, la tranquillité et le bien-être à jamais. La guerre porte des coups terribles à l’esprit, au confort et à la satisfaction « petits-bourgeois ». Le démon de la guerre a toujours entraîné l’humanité au loin, il l’a toujours arrachée aux chaînes de son bien-être, à son petit enclos. La guerre témoigne surtout des forces irrationnelles, démoniques, chez l’homme, du feu qui peut toujours s’embraser et consumer tous les intérêts humains. Elle est une réfutation expérimentale de la conception rationaliste de l’histoire. En effet, les peuples doivent périodiquement perdre la raison pour [188] faire la guerre. Entre les intérêts de différentes personnes et de peuples entiers d’une part, et la guerre de l’autre, il existe quelque chose d’irrationnellement incommensurable. Aucune espèce d’intérêts ne peut justifier les sacrifices épouvantables de la guerre. Ceux-ci exigent une sanction sur-rationnelle, une foi en une fin et un certain sens qui se trouvent au-delà de ce passage empirique de la vie terrestre. Si, de l’avis du spirituel sociologue Benjamin Kidde, la raison ne peut approuver les buts du progrès ni sanctionner les sacrifices des intérêts individuels au nom de ceux, lointains, de l’organisme social et qu’il y faut par conséquent une sanction suprarationnelle, religieuse, cela est particulièrement vrai de la guerre. Non seulement des hommes, mais encore des générations entières y sont sacrifiés. Peut-on justifier un tel holocauste volontaire par les intérêts d’individus ou de générations ? Il est nécessaire de renoncer à sa raison limitée pour pouvoir le faire. Justifier rationnellement la guerre par des intérêts, quels qu’ils soient, est absurde et tout à fait impossible. Voilà pourquoi les rationalistes et les positivistes sont en principe opposés à la guerre ; ils inclinent en général au pacifisme, tandis que les gens religieux acceptent plus facilement la guerre, malgré ses horreurs, et n’y font pas d’objection de principe, encore qu’ils en reconnaissent le mal.

Vous autres, pacifistes humanistes qui vous dressez contre la guerre et qui appelez à la paix éternelle, vous ne croyez pas au sens supérieur de la vie humaine, à la vie éternelle. Que des gens soient tués à la guerre vous effraie plus que cela ne fait peur aux chrétiens qui ont accepté dans leur cœur le précepte de l’amour divin. Cela se comprend, cela ne pourrait étonner que ceux qui ne réfléchissent guère au sens de la vie. Vous considérez celle-ci d’une manière très superficielle et vous n’en voyez qu’un fragment plat. Vous voudriez que ce fragment soit organisé de la façon la plus sereine, satisfaisante et agréable. Au-delà, au-dessus, plus profondément, rien n’existe. Vous craignez le meurtre physique bien plus que ne le font les chrétiens, lesquels connaissent la vie infinie, car tout s’achève pour vous avec la mort. Et vous ne réfléchissez pas au fait que le meurtre spirituel est mille fois plus épouvantable. Cependant, notre vie pacifique est pleine d’assassinats spirituels. En dehors de toute espèce de guerre, nous tuons nos proches avec nos sentiments et nos pensées. Nous émettons dans toutes les directions des ondes homicides, nous projetons de terribles poisons dans l’âme des hommes. Notre vie pacifique est remplie de haine et de méchanceté, lesquelles tuent. Il est dit dans l’Évangile qu’il faut craindre celui qui tue l’âme plus que celui qui tue le corps. Et voilà qu’aux époques les moins martiales, les plus pacifiques, il y a la guerre qui tue les âmes, qui les empoisonne et qui les décompose. Pourquoi est-ce que cela ne [189] vous effraie point ? Pourquoi est-ce que cela vous effraie moins que les tueries physiques pendant la guerre ? Par son essence interne, tout meurtre est spirituel et non pas physique. Tuer n’est pas un déplacement d’atomes matériels, c’est un acte de la volonté qui vise à nier et à détruire la personne humaine. Au fond, un tel meurtre n’a pas lieu dans la guerre, car tuer à la guerre, ce n’est pas détruire la figure de l’homme. La guerre ne suppose pas la haine de celle-ci, il ne s’y produit pas un acte d’assassinat spirituel ; les guerriers ne sont pas des assassins. Le sceau de l’assassin ne marque pas leur visage. On le voit plus souvent sur le nôtre, hommes de paix. La guerre peut s’accompagner de meurtres, provoqués par la haine spirituelle, dirigés contre l’image de l’homme. Mais cela ne lui est pas propre, ce n’est pas ontologique à sa nature. Le mal doit être cherché non pas dans la guerre, mais avant la guerre, dans les époques d’apparence les plus pacifiques. C’est alors que s’accomplissent les assassinats spirituels, que s’accumulent la haine et la méchanceté. Dans la guerre, le mal accompli est racheté par le sacrifice. L’homme y assume les conséquences de son choix, il se charge de sa responsabilité jusqu’à la mort.

En vérité, ce n’est pas un bien-être infini sur terre qui est la conséquence de toutes ces organisations sans Dieu, au nom de la terre, c’est la mort. La guerre est extraordinairement révélatrice, elle projette à la surface ce qui se passe dans la profondeur. Le meurtre spirituel y apparaît sur le plan physique. Elle n’est pas tellement un mal par elle-même, elle est fonction du mal, elle est la conséquence d’un mal plus profond. Dans sa nature spirituelle, il y a un certain bien. Ce n’est pas par hasard que de grandes vertus du caractère humain se sont forgées dans la guerre : le courage, le sacrifice, l’héroïsme, la chevalerie. Le monde n’aurait pas connu la trempe du caractère chevaleresque s’il n’y avait pas eu de guerre. L’aspect héroïque de l’histoire en dépend. J’ai vu de jeunes volontaires qui y allaient ; ils étaient inscrits dans les bataillons de choc pour marcher à une mort à peu près certaine. Je n’oublierai jamais leur visage. Et je sais que la guerre s’adresse non seulement aux bas instincts de la nature humaine, mais aussi à ses instincts supérieurs, à ceux du sacrifice, à l’amour pour la patrie, qu’elle exige une attitude sans peur devant la mort. N’oublions pas que l’on va à la guerre non seulement pour tuer, mais aussi pour mourir. Si on la considère spirituellement, comme il se doit, elle ennoblit, elle élève l’âme de l’homme.

Votre pessimisme est de nature « petite-bourgeoise », votre idéal d’un monde extérieur est l’idéal bourgeois de la prospérité terrestre sous laquelle vont bouillonner la haine et la méchanceté. Pour l’humanité pécheresse, le pacifisme est un mensonge et un leurre. Votre crainte de la violence physique provient d’une attitude [190] non spiritualisée envers la vie, d’une foi trop exclusive au monde matériel. Il n’existe pourtant pas de violence physique en tant que réalité indépendante, elle n’est que l’expression de l’état spirituel de l’homme et du monde. Tout ce qui est matériel n’est que de nature symbolique, n’a valeur que de signe. Et vous, vous voudriez écarter les conséquences, ignorer la cause, supprimer l’expression externe sans modifier l’essence interne. Votre pacifisme a un autre aspect très défavorable pour votre conception de la vie. La guerre proclame une réalité historique originale, elle procure un sentiment viril de l’histoire. Le pacifisme est une négation de l’indépendance de celle-ci et de ses desseins. Il l’asservit à un moralisme ou à un sociologisme abstraits. Il interrompt l’histoire avant la fin spirituellement réelle de celle-ci.

La psychologie de la guerre est très instructive. Elle éclaire celle des masses populaires, elle réfute puissamment les essais pour fonder rationnellement la société. S’il n’est en général pas possible de bâtir la société sur un contrat social raisonnable, encore bien moins le peut-on pour la guerre. Celle-ci a toujours des bases irrationnelles, elle suppose que l’homme se soumet à des fins supérieures aux intérêts qu’il peut concevoir. L’on ne fait pas la guerre pour des motifs rationnels, utilitaires, bien compris et soigneusement pesés. Il est insensé de la faire à des fins rationnelles, et il est hautement intelligent de ne la faire qu’à des fins démentielles. C’est le paradoxe fondamental de la psychologie de la guerre. Tout essai de rationalisation l’anéantit et si l’on cherche à rendre ses objectifs trop compréhensibles, on lui coupe son élan. Il est impossible d’aller au feu pour « la terre et la liberté » [[13]](#footnote-13), ni pour le bien abstrait de l’État, ni pour des « détroits », etc. On ne fait bien la guerre qu’à des fins déraisonnables, énigmatiques et lointaines, selon des instincts irrationnels, sans réflexion ni raisonnement, « pour la foi, l’empereur et la patrie » [[14]](#footnote-14), pour les valeurs sacrées de la nation, pour l’amour du pays au-delà de tout intérêt. Il faut prendre la guerre avec son caractère mystérieusement organique et s’incliner devant ces valeurs sacrées que l’on ne saurait réduire à aucun intérêt particulier. Quand les démocrates exigent que les buts et le sens de la guerre soient clairs à tous ceux qui y participent, qu’elle soit décidée par le suffrage universel, que chaque soldat tranche librement et rationnellement s’il veut y aller et si elle est motivée, c’est là une stupidité révolutionnaire et rationaliste, une méconnaissance inouïe de la nature de la guerre et de celle de l’armée. Les bolcheviques eux aussi contraignent le [191] peuple à se battre au nom de ce qui est incompréhensible et insensé, au nom de la révolution mondiale, de la troisième internationale et *tutti quanti* ; aussi sont-ils les seuls à pouvoir le faire. Les masses doivent toujours participer à la guerre au nom de ce qu’elles ne comprennent pas et qui leur reste mystérieux. Et plus son but est irrationnel, plus la guerre suscite une émotion et une soumission sacrées, mieux l’armée est disciplinée et mieux elle combat. La masse humaine ne peut être ordonnée que par des principes qui lui sont inintelligibles et qu’elle admet sacrés. Des principes trop tangibles et clairs désorganisent. Vous avez essayé d’organiser et de discipliner l’armée russe au moment de la révolution sur des bases rationnelles et démocratiques. Déments ou criminels, vous vous êtes imaginés que l’armée pouvait exister sans structure hiérarchique et vous lui avez ôté son âme, vous l’avez anéantie et vous avez dirigé son énergie guerrière à des fins vers lesquelles d’autres instincts élémentaires, une autre irrationalité des masses l’entraînaient. La guerre civile, la guerre sociale des classes étaient devenues possibles parce que des forces irrationnelles s’étaient mises à y bouillonner et que des instincts bestiaux les menaient. En revanche, la guerre nationale, rationnelle et démocratique, était impossible. À l’époque de la révolution française, l’armée avait combattu victorieusement parce qu’elle était mue par l’instinct mystérieux de l’amour pour la patrie et qu’une nation en devenir la dirigeait. Ce n’est pas le peuple empirique, c’est la nation surempirique qui décide la guerre et qui veut se battre.

Une armée est un organisme mystique. Le bon combattant est seulement celui dont la personne, avec son individualité, s’éteint dans cet organisme mystique. Ne peut pas combattre celui qui garde sa réflexion et son raisonnement personnels. Ce n’est qu’après avoir mystérieusement surmonté sa particularité, son moi, que l’on peut accepter l’horreur de la guerre. Devant celle-ci, il est impossible de se sentir comme une personne distincte et raisonnante. Aucun acte militaire n’est possible en dehors d’une subordination hiérarchique. Le principe hiérarchique de l’armée est irrationnel pour la personne humaine. La guerre est une expression du caractère irrationnel de la vie, elle proclame l’impossibilité de la rationaliser jusqu’au bout. La démocratisation de l’armée est bien sa rationalisation, c’est-à-dire l’anéantissement de son âme unanime, sa désintégration. La critique rationnelle et morale de la guerre suppose une dissolution de toutes les réalités secrètes et spirituelles. L’âme des masses s’atomise lorsque celles-ci refusent de se soumettre aux buts énigmatiques et sacrés de la vie. Celui qui combat au nom de ceux-ci est infiniment supérieur à celui qui le fait au nom de fins trop accessibles et sensées. La guerre, ainsi que tout sacrifice dans l’histoire, s’effectuent aussi au nom des Ivan et des Pierre qui n’en comprennent pas la raison et [192] qui se soumettent quand même. La masse des Ivan et des Pierre ne peut saisir la signification de la guerre pour eux-mêmes qu’inconsciemment, dans leur profondeur occulte, dans leur humilité devant ce qui est sacré. Tout le processus mondial et historique, avec ses sacrifices et ses douleurs, s’accomplit pour chaque Pierre et chaque Ivan en particulier, pour leur destinée éternelle. Pour un esprit rationnel, positif et empirique, cela reste incompréhensible, car cela suppose que les buts de la vie sont atteints au-delà de l’existence terrestre. Voilà pourquoi le christianisme accepte la guerre avec ses horreurs et ses souffrances, tandis que ceux qui nient l’immortalité et qui s’imaginent que tout s’achève dans cette vie-ci y répugnent. Quand la foi aux réalités supérieures a péri, quand tout est réduit en poussière, on ne peut plus faire la guerre et il vaut mieux y mettre fin.

À la guerre des peuples, vous opposez celle des classes ; et tous les sacrifices de cette guerre-là vous paraissent justifiés. Vous êtes horrifiés par les meurtres de la guerre, mais vous ne craignez pas d’en commettre dans la vôtre, révolutionnaire, de classe. Vos proclamations humanitaires cessent quand il s’agit de celle-ci. Lorsqu’une nation fait la guerre à une autre, vous devenez de doux végétariens, vous avez peur du sang, vous en appelez à la fraternité. Mais quand vous réussissez à transformer une guerre nationale en une lutte des classes, vous devenez sanguinaires, vous niez non seulement la fraternité, mais encore le respect élémentaire de l’homme pour l’homme. Dans les guerres historiques que se font les peuples, il n’y a jamais une négation aussi radicale de l’homme que dans celles, révolutionnaires, des classes et des partis. La guerre comporte son éthique à l’égard de l’ennemi. L’adversaire courageux est enterré avec les honneurs. Dans les guerres révolutionnaires, tout est permis, toute morale humaine est abolie. On peut traiter l’ennemi comme une bête. La guerre ne contrevient pas à la structure hiérarchique du cosmos, elle lui reste subordonnée. Il n’y a que « la guerre civile » pour la violer. La guerre ressemble à un duel. Deux peuples se sentent à l’étroit dans le monde, offensés par l’autre et ils s’affrontent en se reconnaissant mutuellement dignes du combat. Celui-ci est moralement plus élevé et plus spirituel que la lutte sociale, que la « guerre civile », qui n’est pas la guerre. Celle-ci part d’une reconnaissance de la réalité des communautés, des ensembles, des organismes spirituels. La guerre civile les rejette et les atomise. Elle ne connaît que la communauté ou la rivalité des intérêts, elle ignore celles de l’esprit. La guerre civile ne peut manquer de conduire à la bestialité. Elle est provoquée non par des fins cachées, par la destinée historique des peuples, mais par des buts [193] accessibles à l’entendement, par la conception d’intérêts qui entraînent l’exclusion d’hommes ou de groupes humains de l’organisme total. Par leur nature, les guerres impérialistes sont quand même supérieures aux guerres sociales. Il y a en elles une idée organique qui s’élève au-dessus de la classification des intérêts. On se soumet à cette idée, car elle accompagne le sort historique des peuples, qui triomphe de la limitation de l’horizon humain. Depuis les temps les plus antiques, les guerres impérialistes avaient pour but l’unité universelle. Grâce à elles, les races, les tribus, les nationalités se mélangeaient et s’unissaient ; l’humanité se rassemblait à la surface du globe. La guerre ne nie pas l’unité réelle qui naît non pas des intérêts, mais des profondeurs mêmes de l’être. Elle proclame cependant la vie irrationnelle et antinomique d’entités hiérarchiques et réelles.

La philosophie et la morale qui voient dans la guerre des peuples une lutte entre Ormuzd et Ahriman, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, sont tout à fait fausses. Jamais la lumière et la justice dans une guerre ne peuvent se trouver d’un côté tandis que le mal et les ténèbres seraient de l’autre. Une telle simplification consiste à plaquer sur la réalité historique les catégories de la morale personnelle et conduit en fin de compte à des conséquences amorales. Lorsque mon peuple combat un ennemi, ce serait faire preuve d’une vanité suffisante et moralement condamnable que de me le représenter comme un parangon de toutes les vertus, tandis que l’ennemi serait un noir malfaiteur. Dans ses guerres, un peuple doit avoir son « idée » et vouloir que celle-ci marque le plus profondément possible la vie du monde. L’ « idée » de mon peuple n’est pas la seule qui ait droit à l’existence. Les autres ont la leur, non sans justification. La concurrence qui se produit entre de telles « idées » permet pour ainsi dire de dégager naturellement la plus puissante d’entre elles. Dieu accorde à ses peuples la liberté d’une telle rivalité. Luttant pour son « idée », le peuple y apporte l’ensemble de ses forces spirituelles. La justice morale de l’un des deux côtés en présence peut être relative. La guerre n’est pas une lutte pour la justice et l’équité. Il est même difficile de déceler où elles se trouvent dans le grand conflit historique des peuples. Pourquoi serait-il équitable que les Grecs eussent vaincu les Perses ? Et les Romains, les Gaulois, et non l’inverse ? Que Napoléon eût conquis le monde entier ou celui-ci, celui-là ? Pourquoi l’affermissement de tel empire ou la ruine de tel autre seraient-ils fondés ? Etait-il juste de détruire l’Empire Ottoman ou, au contraire, de le conserver ? Toutes ces questions sont insolubles parce qu’elles sont mal posées. La guerre vise à établir non pas la justice, mais la force ontologique des nations et des États. Le critère biologique y convient mieux que l’éthique. L’on peut trouver juste que des nations puissantes et [194] vivaces, spirituellement et matériellement, s’épanouissent et triomphent des nations faibles qui se décomposent et qui dépérissent. La guerre est une compétition entre les esprits des peuples, elle est une lutte pour la réalisation de leur mission dans le monde. Le peuple qui se sent élu et inspiré par le démon de l’appel ne saurait s’arrêter sur sa route. Toutefois, un châtiment immanent lui est réservé si, chemin faisant, il est obligé d’accomplir de trop grandes violences et s’il apporte dans le monde trop de malheurs et de souffrances.

Les guerres peuvent être de qualités très diverses. Il y en a qui opposent des peuples plus ou moins forts, plus ou moins égaux par la puissance et la culture. Dans ce cas, il se produit une épreuve, une rivalité, qui va décider auquel de ces deux peuples reviendra la domination dans le monde et l’esprit duquel marquera davantage l’histoire ultérieure. Il y a aussi des guerres qui mettent face à face des peuples très puissants et cultivés et des peuples faibles et incultes. Dans ce cas, le but de la guerre peut être la colonisation, l’implantation et la diffusion d’une culture supérieure. Le premier type correspond à la compétition des impérialismes. Le second, à la réalisation des tâches impérialistes. Il y a des guerres qui sont provoquées par des peuples opprimés, extérieurement plus faibles, mais qui ont intérieurement conservé leur force spirituelle et qui cherchent à se libérer. Celles-là ont pour but non pas d’atteindre l’unité universelle, mais de maintenir l’individualisation. Elles ne peuvent pas être menées par des nations petites et qui manquent de moyens, des pays plus puissants y participent en prenant celles-ci sous leur protection au nom de leur mission mondiale. Enfin, il y a des guerres où des peuples forts, barbares et incultes, envahissent et asservissent des peuples de haute culture, mais entrés en décadence, amollis par une maladie morale intérieure. Telles ont été les invasions de Rome par le monde germain, de Byzance par le monde musulman. Ces conquêtes peuvent être sauvages, destructrices, elles n’en ont pas moins un sens interne que notre regard superficiel n’aperçoit pas. Des invasions du monde mongol pourraient encore menacer l’Europe cultivée.

Quel que soit son caractère, la guerre est l’indice d’un *dynamisme* intense de l’histoire. Le pacifisme, lui, aboutit à une vision statique de celle-ci. Vos vulgaires formules révolutionnaires et démocratiques, qui condamnent « l’annexion », signifient bien une négation de ce dynamisme de l’histoire, elles exigent d’une manière irréfléchie et irréalisable que celle-ci s’arrête et que la statique l’emporte sur la dynamique. Le mouvement de l’histoire est constitué par un processus complexe d’annexions auxquelles il serait très difficile d’appliquer la catégorie d’équité. Celle-ci est statique et non dynamique, elle demande un équilibre mondial [195] et non un processus actif qui passe toujours par des conflits et des souffrances tragiques et qui est fait du choc et de l’interaction de races, de tribus et de nationalités qui s’affermissent ou déclinent, qui se déplacent à la surface du globe, qui acquièrent ou perdent des territoires, qui échangent leurs rôles et leurs places sur la terre. Dans l’existence des peuples, il n’y a pas de statique qui leur déterminerait à perpétuité des frontières équitables. Les lieux les plus stables et les plus fortifiés du monde ont été acquis par le moyen de la dynamique. Les annexions du passé, que nous considérons dans leurs résultats cristallisés, ne sont pas plus justes que celles de l’avenir qui seront dirigées contre elles.

L’histoire n’est pas encore terminée. Son dynamisme ne faiblit point, il se renforce. Le monde ne se rapproche pas de la prospérité ici-bas, du paradis sur terre, de l’idylle de la paix éternelle. Tout nous force à penser que le monde va vers un conflit terrible, vers des heurts toujours recommencés des forces historiques, vers de nouvelles épreuves de la virilité de l’esprit, de sa trempe chevaleresque. La surface de la planète n’est pas encore organisée. Bien des problèmes historiques attendent leur solution. Il est impossible de résoudre pacifiquement la question de l’Orient. Et vous, vous voudriez rendre les peuples intérieurement impuissants à la veille d’une lutte sans merci, alors que les forces de leur esprit vont être soumises à de terribles épreuves. La négation démocratique et socialiste de la guerre est un désarmement très astucieux des peuples chrétiens et des vieilles armées, afin de former la nouvelle armée internationale du royaume terrestre. L’esprit socialiste de l’internationalisme supplante l’esprit chrétien d’universalité. Le christianisme désire lui aussi la paix dans le monde entier et la fraternité des peuples. Il veut néanmoins que ce soit une paix authentique, intérieure, et une fraternité véritable. Dans son monde et au sein de sa fraternité, le mal sera vaincu. Dans les vôtres, le mal reste à jamais invaincu. Votre pacifisme est une négation du mal, la volonté de l’ignorer et de s’en accommoder comme s’il n’existait pas. Aussi n’atteindrez-vous jamais ni la fraternité mondiale ni la paix éternelle. Et votre pacifisme détruit définitivement les principes chevaleresques, ceux de la lutte active et virile contre le mal.

Votre idée de la paix éternelle des peuples est bourgeoise. Vous voulez une tranquillité et une sécurité externes, sans racheter le péché, sans vaincre le mal intérieur. Vous voulez continuer à perpétrer des meurtres spirituels en repoussant leurs conséquences extérieures, sans subir les horreurs du meurtre physique. Vous voudriez faire croire que les peuples sont pacifiés, que leur hostilité maligne est surmontée. Vous désirez donner l’apparence d’une fraternité des peuples sans cet amour intérieur qui est seul capable de la créer. Vous, vous allez de l’extérieur vers l’intérieur [196] et, chemin faisant, vous oubliez celui-ci. La voie véritable va de l’intérieur vers l’extérieur. « Cherchez le royaume de Dieu et tout le reste vous sera ajouté. » Et vous, vous vous imaginez que le royaume de Dieu viendra par-dessus le marché. Voilà pourquoi vous ne parviendrez jamais à la fraternité des hommes et des peuples. On ne peut la fonder sur des principes économiques et juridiques, elle ne découle d’aucune espèce d’intérêts ni ne peut être garantie par des droits quelconques ; elle est le royaume de l’Esprit. Le monde réel, ontologique et véritable, doit être un monde cosmique, de même que la fraternité ontologique et réelle doit être cosmique. On fait la guerre non seulement pour des espaces limités de la terre, non seulement dans le plan physique, mais encore dans tous les plans de l’être, dans toutes les hiérarchies, même au ciel. Dans les hiérarchies supérieures, les anges de Dieu se battent contre ceux de Satan, mais leurs armes sont plus fines, plus éthérées. Un regard clairvoyant aperçoit la guerre partout, dans le monde entier, dans ses couches les plus profondes et les plus lointaines. La guerre matérielle et tangible n’est que la manifestation extérieure de la guerre spirituelle, invisible. Combien dérisoires sont les Internationales, les paix éternelles et toutes vos inventions quand on les compare à cette vie véritable du monde !

Les prophéties apocalyptiques du christianisme ne nous disent point qu’à la fin il n’y aura pas de guerre, que la paix et la prospérité régneront. Au contraire, elles nous annoncent que des guerres effroyables auront lieu à la fin. Le sentiment apocalyptique de l’histoire contredit la paix éternelle. Toutes les utopies du paradis terrestre, de la paix et du confort sur la terre s’effondrent devant lui. Ce sentiment est tragique, il nous apprend cette vérité dure que non seulement le bien, mais encore le mal, croissent dans le monde et que le combat le plus effrayant est encore à venir. Sur le plan spirituel, la guerre la plus épouvantable va être livrée dans l’avenir, celle du royaume de l’Antéchrist avec celui du Christ. La guerre du Christ et de l’Antéchrist, des fidèles au Christ et de ceux qui seront séduits par l’Antéchrist, sera l’ultime. Cet épouvantable conflit spirituel aura aussi des manifestations matérielles. La guerre a été à l’origine de la culture humaine, elle en a été un moteur puissant, elle se retrouvera à l’extrémité de la culture, à son sommet. La paix « éternelle » bourgeoise et socialiste ne préviendra point cette guerre dernière ni celles qui vont la précéder. Une collision du monde aryen et chrétien avec l’Orient mongol est encore à prévoir. La guerre apocalyptique fera passer les conflits matériels dans le domaine spirituel. Elle jette une lumière inverse sur tout le passé de l’humanité, sur le substrat spirituel de toute lutte matérielle. Le monde extérieur, conditionné par l’économie et par le droit, [197] recouvre la profondeur spirituelle de la vie et le feu qui s’y cache. Mais cette couverture ne peut être perpétuelle.

Dans le pacifisme humanitaire et démocratique, international et socialiste, il y a de l’hypocrisie, le désir d’obvier aux conséquences du mal et non d’éviter celui-ci. La guerre est antinomique par nature, elle s’oppose à toutes les doctrines rationalistes bien polies. Elle est aussi profondément antinomique pour la conscience chrétienne, elle y provoque un conflit tragique. Ce ne sont pas le bien et le mal, la vérité et l’erreur qui s’y heurtent, ce sont deux biens, deux vérités. Vous ignorez totalement cette tragédie. Vous ne voulez connaître que le conflit du bien abstrait avec le mal abstrait. Or la vie de l’homme est infiniment plus complexe. Sa tragédie provient du fait que des valeurs de différents ordres s’y choquent, qu’un libre choix entre deux valeurs et deux vérités également chères y devient inévitable. La patrie est une valeur inamissible et le patriotisme correspond à un état élevé de l’esprit. Néanmoins, l’amour pour la patrie peut s’opposer à l’amour d’autrui, à des valeurs non moins indubitables, par exemple à l’amour envers l’homme et l’humanité, envers une haute culture, la création spirituelle, etc.

On ne peut considérer la guerre que d’une manière tragique. Le péché consiste seulement à la désirer et à s’enivrer d’elle. Cela est contraire à Dieu. Il faut souhaiter la paix, il faut ressentir la douleur et l’horreur de la guerre. L’amour doit vaincre le mal et la division, mais il agit aussi dans la guerre, réfracté dans des éléments obscurs. Selon Jacob Boehme, l’amour divin, réfléchi dans les ténèbres, se transforme en colère. La même chose se produit dans la passion de la guerre. C’est là sa vérité. Mais la guerre est une réalité mêlée. D’autres principes y agissent, ceux de la haine et de la cupidité. C’est pourquoi elle ne peut manquer de provoquer l’affliction. Elle place l’homme face à face avec la mort et ce contact avec le mystère de celle-ci approfondit l’âme humaine.

Néanmoins, la guerre peut aussi se décomposer et dégénérer intérieurement, elle peut perdre son idée et son sens. C’est ce qui s’est passé dans la guerre mondiale de notre temps, après la catastrophe qu’a subie la Russie. La guerre mondiale n’a résolu aucun problème, elle s’est achevée sur une paix mauvaise. Intérieurement, elle continue. Nos alliés n’avaient pas une idée positive de la guerre ni conscience d’une mission correspondante. Leur idéologie était humanitaire et pacifiste. L’idée maçonnique y dominait. Or, la franc-maçonnerie, en fin de compte, veut affaiblir toutes les nations, les priver de leur caractère individuel et remplacer l’Église du Christ par une pseudo-Église humaniste, l’universalité concrète de l’humanité par une unité abstraite. La vieille Europe chrétienne périt de ce conflit, de la guerre intérieure [198] continuée entre la France et l’Allemagne. Celle-ci a été ennoblie par sa défaite et mérite une autre attitude que celle des Alliés pendant la guerre. Les forces hostiles au christianisme ont décomposé la guerre et l’ont privée de son sens intérieur. Alors, la vérité du monde entre dans ses droits. Il y a des périodes de l’histoire où la guerre devient un mal absolu, quand l’instinct de la santé spirituelle et religieuse doit exiger la paix pour le monde entier. Alors, s’il n’y a pas de paix en Europe, celle-ci est menacée de périr. L’Orient mongol risque de triompher. Il est pourtant impossible de se bercer d’espoirs optimistes. La division spirituelle de l’Europe justifie des pressentiments pessimistes.

[199]

**DE L’INÉGALITÉ**

Douzième lettre

DE L’ÉCONOMIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Notre époque est imprégnée d’économisme. Il marque toute chose, il oppresse la vie supérieure. Jamais encore l’importance de l’économie n’avait été autant ressentie dans l’existence de l’homme ni celui-ci n’avait eu conscience d’en dépendre autant. La productivité n’avait jamais été placée aux nues ni transformée en une fin en soi. Il n’est pas fortuit que la théorie du matérialisme économique ait été établie à notre époque. Elle ne faisait que correspondre à l’état de la société européenne. La vie spirituelle de l’homme a été *asservie* à la vie matérielle. Ce phénomène de la réalité s’est reflété passivement dans la pensée en tant que cette théorie matérialiste pour laquelle toute la vie spirituelle n’est qu’une superstructure de la vie économique. Or les « superstructures idéologiques », que condamnent aujourd’hui matérialistes et socialistes, avaient marqué la noblesse de l’esprit humain, l’exigence d’une sanction sacrée de la vie. On a commencé à les mettre en accusation et à les expliquer sur le mode matérialiste lorsque la vie matérielle eut reçu une basse primauté sur la spirituelle. Ce n’est pas par hasard qu’à notre époque le philosophe chrétien Serge Boulgakov, partant du pôle opposé, a bâti une doctrine économique et religieuse originale dans sa *Philosophie de l’économie* [[15]](#footnote-15), et qu’il en a proclamé le caractère sophianique. De nombreuses tendances idéologiques de notre temps sont déterminées par l’influence oppressante de l’économisme, dont les partisans les plus sérieux sont prêts à y voir le principe profond et quasiment métaphysique de l’être. Léon Tolstoï a toujours été esclave de l’économique dont il a imparti le caractère à tout son christianisme. Cet aspect s’observe aussi dans la *Philosophie de l’œuvre commune* de Fedorov. Jamais encore l’effroi devant le besoin, devant l’insécurité de la vie, n’avait atteint de telles dimensions. Jamais encore l’homme ne s’était autant senti enserré, [200] écrasé de toutes parts, abandonné à l’arbitraire du sort. Le joug de l’économisme a pour cause la perte de toute sanction sacrée de l’activité économique. Quelque chose a pris une acuité terrible dans la vie humaine durant le XIXe et le XXe siècle. Celle-ci devient de plus en plus difficile. D’un travail extensif, l’homme passe au travail intensif et du type psychique extensif, à l’intensif. Il ne voit nulle part d’horizons ouverts, tout est étroitement borné. L’homme se sent oppressé sur la terre. La croissance de la population et celle des besoins ont enchaîné l’homme à l’économie. L’introduction de la machine a été l’une des révolutions les plus radicales de l’histoire, elle a ébranlé les fondements séculaires de l’existence. Le rythme de la vie a été changé. Il se sépare de plus en plus de celui de la nature. L’existence devient de moins en moins naturelle, l’homme connaît la dissociation et l’inharmonie. Qu’est-ce donc que ce besoin qui détermine le pouvoir de l’économie dans la vie humaine ? *Il est l’expression d’un état non cosmique du monde*. Surmonter définitivement le besoin suppose l’avènement de l’harmonie cosmique, le dépassement de l’état matériel du monde, à savoir : non cosmique, fractionné et enchaîné. L’existence des lois de la nature, la vie dans notre corps qui nous relie à la physique du monde entier signifient que la condition dans laquelle se trouvent l’homme et l’humanité est imparfaite, infirme, défectueuse. Insensés sont ceux d’entre vous qui pensent parvenir au paradis social et à la béatitude, à la liberté parfaite, à l’ignorance du mal et de la souffrance tout en restant dans le corps physique, et demeurant assujettis au royaume de la nature matérielle et à ses lois. Ce royaume exige l’économie de l’homme, le travail, la préoccupation économiques. Les paroles évangéliques sur l’insouciance des oiseaux du ciel et des lys des champs s’adressent à l’homme spirituel intérieur. Elles sont tout à fait inapplicables au domaine extérieur de la vie.

Vous autres socialistes, vous avez inventé que le besoin était un produit de l’inégalité et qu’il cesserait lorsque le royaume de l’égalité serait établi. Du point de vue économique, c’est l’un des raisonnements les plus absurdes que l’on pourrait concevoir. Les socialistes déclament sur ce sujet dans le feu des passions révolutionnaires, aux fins de l’agitation politique. Mais au niveau de la connaissance, dans un état plus serein de la pensée, les socialistes plus réfléchis ne l’affirment déjà plus. Chez Marx d’abord, l’on peut trouver une réfutation du faux argument moralisateur suivant lequel tout le mal proviendrait de l’inégalité. Du point de vue économique, celle-ci est non seulement indispensable, mais encore bénéfique. Grâce à elle, un maximum de réalisations a été rendu possible dans la vie économique pour surmonter, autant que faire se peut, le besoin. Ce n’est pas l’inégalité qui crée le besoin, c’est celui-ci qui crée celle-là, en tant qu’une adaptation [201] salutaire, qu’une issue destinée à prévenir l’abaissement et la ruine de l’économie et de la culture. C’est ce que confirme le déroulement même de la révolution russe. L’inégalité est l’outil le plus puissant pour développer les forces de production. Le nivellement dans la pauvreté rendrait cela impossible. L’inégalité est la condition de tout processus créateur, de toute initiative féconde, de la sélection des éléments les plus aptes à produire. Elle crée des conditions sociales dans lesquelles les peuples peuvent vivre et voir leurs besoins satisfaits même si le développement des forces de production n’a pas atteint un niveau élevé.

Votre attitude socialiste devant l’inégalité et la division du travail témoigne d’une confusion nullement critique des catégories économique et morale. Ce n’est qu’en vertu de cette confusion que vous identifiez l’inégalité sociale avec l’exploitation du travail d’autrui, les formes du travail avec des crimes moraux. Certes, l’exploitation existe, ainsi qu’une attitude criminelle des classes possédantes à l’égard des dépossédées. Mais c’est là un jugement d’un ordre tout à fait différent, quant au principe, de celui de l’organisation économique. Vous tirez vanité de Marx, chez qui vous voyez l’esprit le plus objectif et le plus scientifique et dont la connaissance n’a été voilée par rien de subjectif. Néanmoins, toute sa théorie de la plus-value est fondée sur une confusion des catégories économique et morale, de l’objectif et du subjectif. Elle a été la source de la passion subjective et moralisatrice du socialisme révolutionnaire. Si les qualités scientifiques de la théorie de la valeur du travail sont plus que douteuses (et elle mélangeait déjà des catégories différentes), la déduction qu’en fait Marx quant à la plus-value s’est transformée en un discours de morale révolutionnaire contre les exploiteurs malfaisants. Cette théorie subjective et moraliste, révolutionnaire et de classe, est en contradiction patente avec un autre aspect de la doctrine de Marx, où il reconnaît la prédominance objective dans l’économie du facteur de production par rapport à ceux de distribution et de consommation. Si la forme de la distribution, si la structure sociale sont déterminées par les formes de production nécessaires au niveau donné du développement, toutes les proclamations vulgaires sur l’inégalité et l’exploitation en tant que la source de tous les maux et les malheurs s’effondrent d’elles-mêmes. On pourrait alors avancer que l’esclavage lui-même avait été un bien relatif pour l’organisation de l’économie de l’époque.

Le problème économique qui se pose à l’homme consiste avant tout à maîtriser la nature et à en dominer les forces élémentaires et destructrices. De ce point de vue, l’on peut justifier même le socialisme. D’ailleurs, le marxisme ne justifie-t-il pas avant tout le socialisme en tant qu’une organisation de la production qui fait croître la productivité du travail à un certain degré de développement ? [202] Un socialisme qui ferait baisser cette productivité et empêcherait le développement des forces de production serait réactionnaire. Tel est le socialisme russe, encore qu’il soit lié au marxisme. Il conduit à la pauvreté, à l’indigence, il détruit les valeurs matérielles. La croissance de la productivité, la maîtrise des forces élémentaires de la nature sont indispensables pour vaincre le besoin, la pauvreté et la faim dans le domaine matériel. Ne pas remplir cette condition fondamentale et simplement attendre le bien-être, c’est exiger un miracle social ; et ceux qui le réclament ne reconnaissent pas le miracle et en sont spirituellement indignes. Les idéaux de la consommation prévalent toujours sur ceux de la production dans votre doctrine sociale. Vous avez devant la vie une attitude de consommateurs et non de producteurs, et vous voudriez asseoir définitivement un tel comportement dans la classe ouvrière en rejetant le devoir et la discipline spirituelle du travail. Vous vous représentez le paradis social comme un maximum de consommation et un minimum de production, et vous souhaiteriez anéantir complètement la classe d’hommes qui se préoccupent de renforcer la productivité, qui manifestent de l’initiative et qui travaillent à des plans de production. Votre idéal consommateur de la vie est « petit-bourgeois » à l’extrême, il ne contient aucune tâche créatrice. L’ouvrier socialiste « conscient » veut avant tout être un consommateur, il mène le combat pour les intérêts de la consommation et non pour ceux de la production. Sa « conscience » le libère de toute obligation et lui inspire des prétentions infinies. Le « bourgeois » peut être dévoré par des intérêts de consommation, tout à fait bestiaux, mille fois plus que ne le serait un ouvrier, mais il n’y a là aucun idéal ; il s’agit d’un état vil, pécheur et criminel, d’une existence d’ordre animal ; elle l’emporte en général sur l’existence conforme à l’image de l’homme. L’ouvrier « conscient » est mû par l’idéal d’un paradis terrestre de consommation et il se distingue par là de l’ouvrier-homme de la rue, de n’importe quel homme ordinaire, avec ses besoins, ses peines et ses rêves légitimes d’une vie meilleure. Les idéaux consommateurs des socialistes détruisent l’économie, empêchent l’homme de dominer les forces de la nature. Un maximum de richesse nationale est atteint et le besoin est surmonté lorsque le tout est placé au-dessus de la partie, que le but est non pas le bien de la consommation ni la satisfaction des hommes, mais le bien et la valeur de l’État, de la nation et de la culture. Cela n’exclut nullement que des intérêts de classe et d’individus puissent se couvrir du masque hypocrite de ceux de l’État et de la culture. Mais l’idéal social de la consommation conduit à la pauvreté.

[203]

La vie économique et matérielle n’est pas opposable à la vie spirituelle ni ne peut en être complètement détachée et abstraite. La sociologie dualiste, qui arrache l’un à l’autre l’esprit et la matière dans la vie sociale, est erronée et illusoire. Toute la vie matérielle n’est que la manifestation de la spirituelle où elle trouve ses racines. La vérité partielle du matérialisme économique peut être renversée et, d’un point de vue plus profond, la vie matérielle peut être conçue comme dérivée de la spirituelle. La discipline spirituelle de la personne et du peuple est d’une énorme importance pour la vie économique. L’organisation, la productivité du travail dépendent d’un facteur spirituel. En fin de compte, c’est l’esprit qui vainc la nature et qui en domine les forces élémentaires. L’économie, en tant qu’une transformation de ces forces, que leur organisation, est un acte de l’esprit humain. Son caractère dépend des qualités de celui-ci. L’économie n’est pas le phénomène d’une nature inerte et matérielle, elle est pénétrée des énergies spirituelles de l’homme et elle suppose une communion, une interaction entre celui-ci et la nature. Le travail est une manifestation de l’esprit et non de la matière, il a des fondements spirituels. La croissance des forces matérielles de production suppose une énergie tendue vers une fin, une initiative créatrice de l’homme par rapport à la nature. La consommation matérielle ne peut être la seule fin de l’économie, l’instinct créateur de l’homme la dirige aussi. L’organisme social ne doit pas être déchiré d’une manière dualiste et il ne faut pas en concevoir abstraitement l’aspect matériel. Une telle abstraction de la vie matérielle, en la privant de son âme, provoque toute une série de phénomènes malsains, tels qu’un gonflement démesuré de l’importance de l’économie nationale, que sa primauté sur la vie tout entière et, à l’inverse, qu’un mépris sans bornes de l’économie, considérée comme quelque chose de vil et d’indigne. Dans les deux cas, elle devient une force écrasante et sans âme. L’on oublie qu’elle manifeste le dynamisme de l’esprit humain et que l’homme réalise par elle sa vocation royale dans la nature. L’activité économique ne peut être ni dominante ni suffisante en soi, elle doit être subordonnée aux principes supérieurs de la vie. C’est alors seulement qu’elle accomplit sa mission qui consiste à ordonner la nature chaotique. Elle n’accepte pas que celle-ci triomphe par la mort, elle limite l’empire de la mort dans l’ordre naturel. Il y a un aspect mystérique dans l’acte économique dont on n’a guère pris conscience dans notre siècle sécularisé. Obtenir de la nature des biens économiques est une action spirituelle, elle ouvre les profondeurs de la nature à l’homme qui vient s’en rendre maître.

Cependant, l’esprit humain peut être diversement l’esclave de la vie matérielle, de cette économie qu’il a lui-même créée. Il peut se placer dans une dépendance servile par rapport non seulement [204] au milieu naturel, mais encore au milieu social. Le capitalisme et le socialisme représentent des principes abstraits auxquels ne correspond aucune réalité simple. En fait, aucun des deux n’existe ni ne peut exister à l’état pur. Il est possible néanmoins de les concevoir comme des formes d’asservissement de l’esprit humain à l’économie dont celui-ci est pourtant l’auteur. Dans la monstrueuse économie capitaliste, l’esprit de l’homme provoque et développe des forces qui s’emparent de lui et qui l’assujettissent. L’homme devient incapable de maîtriser non plus seulement les forces élémentaires de la nature, mais encore celles d’une économie qui commence à vivre et à agir selon ses lois propres. Il y a perte du centre spirituel et confusion des degrés hiérarchiques de la vie. Le socialisme vient alors prendre la relève du capitalisme, avec son ambition de réglementer les forces élémentaires de l’économie, de rationaliser le chaos économique. Et l’esprit de l’homme tombe dans une nouvelle forme de servitude.

Nous avons déjà vu ce que le socialisme apportait au monde. A la limite, il doit finir par exterminer l’homme. Il veut acheter le pouvoir d’ordonner les forces chaotiques de l’économie au prix fort d’une socialisation totale de l’homme, pour transformer celui-ci en une catégorie économique. Ce processus avait déjà commencé dans le capitalisme. A l’esclavage capitaliste et à l’esclavage socialiste on ne saurait opposer que la liberté intérieure de l’esprit par rapport au joug de la vie matérielle. Intérieurement, l’économie est posée comme une manifestation et un moyen de la vie spirituelle. Deux conceptions sont alors possibles : l’économie peut être fondée soit sur le travail soumis à la loi et éclairé par la vérité vétéro-testamentaire ; soit sur le travail créateur et illuminé par une nouvelle clarté religieuse.

La machine a réellement provoqué dans l’économie un bouleversement révolutionnaire, au sens profond du terme. Son problème relève des grands problèmes métaphysiques. Plusieurs philosophes éminents du XIXe siècle s’étaient effrayés de la marche triomphale de la machine, dont ils avaient senti la contradiction radicale avec l’esprit. Ils voyaient dans ses conquêtes une matérialisation et une mécanisation de la vie spirituelle, un étouffement de l’esprit. De nombreux écrivains et philosophes russes, parmi les meilleurs, partageaient ce sentiment. Je ne suis pas tout à fait du même avis et je ne crois pas qu’ils aient touché le fond du problème, bien que je conçoive moi aussi le danger que présente le pouvoir des machines et que j’éprouve une angoisse mortelle devant leur fumée et leur bruit. En vérité, la machine est comme une crucifixion de la nature organique, elle détruit le rythme de notre vie naturelle, elle déchire les ensembles organiques. La mécanisation de notre vie est un passage par la désintégration, un abandon de l’intégrité originelle de la vie du genre humain, où [205] l’esprit et la matière étaient indissolublement liés, où l’esprit demeurait encore dans les profondeurs mêmes de la matière organique. Les victoires économiques de l’homme sur la nature conduisent à l’en arracher, à écarteler son caractère global. L’homme sort du sein de la nature et il veut en dominer les forces élémentaires. Et voici que celle-ci s’écarte de l’homme, qu’elle se ride, qu’elle se dessèche autour de lui. La venue victorieuse de la machine est le moment le plus important de cette lutte de l’homme avec la nature. La machine fauche tout ce qui est vivant, elle apporte la mort aux animaux et aux plantes ; partout où le pouvoir des machines s’étend, les fleurs se fanent. Elle doit détruire aussi l’une des manifestations les plus parfaites de la nature organique : le corps humain ; elle va remplacer le corps. Dans sa marche triomphante, elle apporte la ruine à la beauté antique. C’est ce que démontre le futurisme, reflet servile de la mécanisation de la vie. Le songe orgueilleux de l’homme : dominer la nature, conduit à la laideur, à la mort de la beauté, à l’anéantissement de la vie florissante. Vous avez introduit une certaine fausseté dans la façon même dont vous avez posé le problème de la domination sur la nature, et vous vous êtes aliénés son âme, vous voulez la posséder d’une façon qui n’est pas conjugale, non par l’union, mais par la désunion. Aussi les fruits de votre maîtrise sont-ils amers et laids.

Il serait néanmoins erroné de croire que la machine tue l’esprit. Ce n’est pas l’esprit qu’elle tue, c’est la matière organique, la chair du monde. Elle apporte la mort non pas à la vie spirituelle, indestructible par essence, mais à la structure organique de la vie, à l’existence du genre. Son introduction dans notre vie provoque chez beaucoup d’âmes nobles une angoisse romantique devant les valeurs perdues, devant le vieil ordre de la vie. Mais ce n’est pas cette nostalgie qui nous rendra le passé. La vie spirituelle de l’homme doit chercher d’autres voies pour atteindre l’intégrité et la beauté. La victoire de la machine et les dévastations qu’elle a causées avaient provoqué une hostilité envers la civilisation, une condamnation de sa fausseté, une idéalisation de la barbarie, des efforts tourmentés pour recouvrer l’intégrité primitive. Il y a de l’impuissance et de la stérilité dans une telle attitude de l’esprit. Pour que celui-ci se sente plus léger et plus libre, il est nécessaire de comprendre le caractère double et antinomique de l’apparition de la machine dans le monde. Elle ne fait pas qu’opprimer l’esprit, elle le libère, elle l’extrait comme avec une tenaille de la matière organique dans laquelle il avait commencé par sommeiller pour s’éveiller par la suite. La machine provoque une dissociation et un dédoublement qui compliquent beaucoup notre vie spirituelle et qui en rendent possibles les manifestations les plus fines. L’intégrité organique primitive est grossière, c’est l’attitude romantique à son égard qui est raffinée au moment où elle est [206] détruite. Cet ensemble originel n’est pas riche de connaissance. Celle-ci s’aiguise et s’approfondit lorsque l’homme est déjà passé par la dissociation et le dédoublement. La question de la machine n’est pas aussi simple et linéaire que l’imaginent les romantiques du passé. Le monde doit encore connaître son triomphe et l’esprit humain doit résister à ce processus pour se libérer définitivement et en arriver à une intégrité supérieure. L’économie ne peut se développer sans la machine, il est impossible de nier celle-ci au nom de formes économiques plus anciennes. Refuser la machine, c’est renoncer au processus économique, c’est faire retourner l’homme à sa dépendance originaire et servile par rapport aux forces élémentaires de la nature. L’idyllisme populiste et l’utopisme assujettissent en fin de compte l’esprit humain au milieu matériel, naturel et social, puisqu’ils nient que l’esprit puisse conserver la liberté même quand il passe à des formes d’économie plus complexes. C’est ainsi que l’on rend l’esprit de l’homme tributaire des usages ancestraux, des structures économiques dépassées. À cet égard, le marxisme est plus justifié que le populisme.

Il y a aussi dans la machine un principe de magie noire. Derrière la technique moderne, on peut déceler une psychologie de magistes, la même soif avide du pouvoir sur les forces naturelles à l’aide de moyens extérieurs. Mais la technique révèle aussi la possibilité d’une magie plus claire fondée sur un plus grand amour envers l’essence même de la nature. Il faut considérer dialectiquement le rôle historique de la machine, on ne peut le trancher simplement par oui ou par non.

Les buts et le sens de la vie économique ont plus de profondeur et une portée plus grande qu’on ne se le représente communément. On ne peut en devenir conscient qu’en allant au-delà de l’économie. L’acte économique doit surmonter la lourdeur et le confinement du monde matériel, il doit dominer les forces du chaos. Toutefois, pour devenir maître de la matérialité qui l’oppresse, l’homme ne saurait borner son action à une petite partie de la nature qui l’entoure sur terre. Notre économie planétaire est environnée de périls, elle est soumise à l’effet des forces cosmiques. Notre agriculture est sous leur emprise et l’homme n’a pas encore suffisamment agi pour les normaliser. Il lui incombe de créer *une économie cosmique*. Et celle-ci n’est pas l’utopie de la béatitude paradisiaque transportée de notre globe terrestre dans l’espace. Le fait même de se fixer une telle tâche est déterminé par une attitude véritablement réaliste, et non pas abstraite, devant la nature. L’homme n’est pas encore assez conscient de sa relation avec la vie cosmique. Jadis, il ressentait immédiatement la profondeur de ce lien, il percevait qu’il résidait au sein même de la vie cosmique ; ensuite, il s’est libéré des démons de celle-ci, il a abandonné le Grand Pan et il a commencé à sentir la nature comme un mécanisme [207] étranger et écrasant. Rares furent ceux qui surent prendre conscience d’une relation et d’une communauté nouvelles avec le cosmos.

L’homme n’a pas encore pénétré les profondeurs de la nature pour maîtriser et diriger les éléments et ne plus être en leur pouvoir et sous leur direction. Il reste à la surface de la nature et c’est en surface qu’il organise son économie. Dans cette situation, de nombreuses fictions lui sont apparues et il en a inventé un grand nombre. Il y a aussi beaucoup d’aspects fictifs, irréels, dans la puissance de la technique moderne dont l’homme s’enorgueillit tant. Tout votre pouvoir technique, toutes vos réglementations sociales n’atteignent pas la profondeur de la vie naturelle ; ils sont dérisoires et vos utopies sont bien modérées par comparaison avec le projet de Fedorov exposé dans sa *Philosophie de l’œuvre commune*. Il a conçu audacieusement de créer une économie cosmique, de réglementer la nature entière, de vaincre ses forces qui apportent la mort. Fedorov va à la limite de la mission économique de l’homme. Celle-ci doit véritablement être une victoire de la vie sur la mort. Mais lequel d’entre vous a-t-il jamais réfléchi au fait que l’économie devait l’emporter sur la mort, qu’elle devait manifester une force de résurrection ? Votre technique et votre socialisme légalisent la mort, elles sont soumises à sa loi et elles ne veulent pas de résurrection. Pour que l’œuvre de vie vainque l’œuvre de mort, il est indispensable de disposer d’une clé pour découvrir la vie cosmique où toutes les choses sont liées, indivisibles, et où rien ne peut être isolé sans entraîner des conséquences fatales.

De tout temps, les mages ont cherché la clé des mystères de la vie cosmique en voulant arracher par la force ses secrets à la nature, tout en restant étrangers à l’âme même de celle-ci. Les adeptes de la magie noire étaient des violateurs et des ambitieux du pouvoir. Ils n’en ont pas moins réussi à connaître certains arcanes de la vie intime de la nature. Toute notre science positive et notre technique ont des rapports plus étroits avec la magie que votre conscience ne le conçoit. Vous avez oublié votre origine et votre parenté. La technique est bien la magie moderne : elle veut connaître par la force le mystère de la nature et dominer celle-ci à des fins humaines intéressées tout en ignorant sa vie profonde. En fin de compte, la technique doit dégénérer en magie et manifester ainsi son vrai caractère. L’élément de magie noire qu’elle contient libère des forces dont l’action nous est encore inconnue et qui n’est pas aussi inoffensive qu’on se l’imagine. Il y a aussi de la magie noire dans l’économie capitaliste moderne. C’est ainsi que le pouvoir qu’a l’argent sur notre vie est en vérité un pouvoir terrible et magique. L’argent s’est détaché de tout fondement ontologique, il est dépourvu de tout être authentique, son existence [208] est subtile et spectrale, il y a en lui la magie du pouvoir et de la puissance.

La tâche qui consiste à créer une économie cosmique, à vaincre les forces mortelles de la nature et à leur imposer des règles est une œuvre magique, et non point simplement positive et technique. Seulement, il peut y avoir aussi une magie blanche. L’autre asservit définitivement l’homme, celle-ci, subordonnée au principe religieux, le libérera. Dans sa *Philosophie de l’Economie*, Boulgakov élargit et approfondit lui aussi le problème économique et il lui donne un sens religieux. Toutefois, il impartit une tournure par trop économique à la religion même. Boulgakov affirme l’aspect *sophianique* de l’économie pour la relier ainsi à l’âme du monde. Son livre est symptomatique du fait que l’on commence à prendre conscience de la profondeur et du caractère cosmique de l’économie. Mais il y a un certain danger à rendre ainsi économique la Sagesse, la Sophie, la Vierge Très Sage qui n’enfante ni n’organise plus. Il devient de plus en plus clair que la victoire à remporter sur le mal social et sur le besoin est un problème cosmique. Il est insoluble dans les limites de la société terrestre. Fedorov a raison et c’est lui qui apporte la conclusion finale à ce que vous appelez « la question sociale » : la racine du mal ne doit pas être cherchée dans la pauvreté, dans le besoin, elle est dans la mort. La misère et la nécessité sont des conséquences de la mort. On ne peut résoudre « la question sociale », au niveau du monde, qu’en triomphant des forces qui apportent la mort. Les seuls moyens économiques n’y sont d’aucun secours. Dans votre vie plate, dans vos perspectives étroites, on ne peut résoudre que des questions sociales et non pas la question sociale universelle. Le socialisme, qui prétend vainement la trancher, tend seulement à distribuer d’une manière égale le pouvoir de la matière sur l’homme. L’idéal socialiste de consommation et de distribution n’est pas spirituel par essence, il est anti-religieux, c’est un idéal d’esclave. L’aliment parfait du point de vue religieux est la nourriture eucharistique. L’homme s’y unit avec le cosmos dans le Christ et par le Christ. Alors la consommation et la création coïncident, l’homme assimile la vie cosmique et fait émaner de lui-même dans celle-ci une énergie créatrice.

L’économie est un système hiérarchique. On ne doit pas la concevoir d’une façon atomiste. Elle n’est point l’arène d’une lutte de tous contre tous. Tout genre d’économie consiste à organiser le travail, à diriger les forces élémentaires de la nature, à établir une interaction de forces rationnelles et irrationnelles. Cela est aussi vrai de l’économie capitaliste, que les socialistes se plaisent à appeler anarchique. On ne peut la désigner ainsi qu’en un sens très [209] relatif et conventionnel. Le mal de l’économie capitaliste est fonction de la vie spirituelle des hommes de ce temps, de leur décadence religieuse et morale, et non pas de l’aspect proprement économique du capitalisme en soi. C’est justement parce que l’économie est un système hiérarchique et non pas un mécanisme composé d’atomes que sa base est la personne humaine avec ses qualités et ses capacités, avec sa discipline du travail. Une discipline ascétique de la personne est importante pour l’économie, de même qu’une certaine forme d’ascèse est nécessaire pour le travail. Quand la personne se laisse complètement aller, l’économie s’effondre. Les révolutions ne sont pas favorables à celle-ci. Il est impossible de la réformer ou de l’améliorer par des moyens révolutionnaires, la nature de son processus ne s’y prête pas. Les révoltes et les insurrections ne peuvent avoir sur elle que des effets destructeurs. La suppression de la discipline du travail la fait rétrograder. Toutes les tentatives des révolutions sociales anéantissent la liberté de la personne dans la vie économique. La personne perd sa responsabilité, elle n’a plus ni droits ni devoirs. L’on veut s’en remettre entièrement à des collectivités formées d’un chaos d’atomes par des moyens révolutionnaires. Or la liberté même de l’homme dépend de celle de la vie économique, de la liberté de la personne dans celle-ci et de sa libre initiative. Affirmer l’importance de la personne dans la vie économique ne signifie pas nécessairement l’individualisme économique ; des voies complexes y sont possibles et différents principes peuvent y coexister. En revanche, un assujettissement total de la personne économique à la collectivité sociale ou à l’État détruit l’économie et asservit la personne. La libre existence de celle-ci dans le monde matériel suppose la liberté de l’activité économique, des actes libres et responsables de la part de l’homme par rapport à la nature matérielle. Voilà pourquoi le « socialisme » ne peut représenter qu’une des méthodes pour organiser la vie économique et ne doit servir que d’un moyen pour garantir à la personne la liberté de son activité. Chaque personne économique appartient à l’organisme économique, à sa hiérarchie, et cela signifie bien que la personne est libre. Le membre organique d’une hiérarchie est libre, tandis que celui d’une collectivité est asservi, laquelle n’est pas un organisme hiérarchique et dont la structure est uniforme, mélangée et égalisée mécaniquement, et où il n’y a que de la quantité et point de qualité. Vous voudriez précisément transformer la société humaine en une telle collectivité nivelée et univalente, et lui inféoder définitivement la personne humaine. L’économie est un organisme hiérarchique constitué de qualités diverses et non pas un conglomérat mécanique d’éléments de valeur égale. Aucune révolution n’y peut mais, qui voudrait substituer à l’organisme et à la personne que Dieu a créés une collectivité formée par l’arbitraire humain.

[210]

Si l’on considère le problème à une plus grande profondeur, il convient de relier l’organisme économique à l’organisme cosmique. Déjà les idéologues du capitalisme ne voulaient pas voir l’aspect organique de l’économie et ceux du socialisme n’ont fait que continuer cette œuvre de démolition de l’idée d’organisme économique. Aussi bien les uns et les autres sont-ils hostiles à la personne humaine. L’universalisme économique doit être également opposé au capitalisme et au socialisme.

Le principe de la propriété privée est intimement lié à cette idée hiérarchique. Cependant, on l’a depuis longtemps rendu inanimé et on l’a perverti. Les socialistes ne font qu’achever la destruction des principes spirituels de la propriété, qui a commencé depuis longtemps. L’époque bourgeoise et capitaliste a déjà arraché la propriété à ses racines ontologiques. L’avoir transformée en un instrument de cupidité, de profit, d’oppression du prochain, l’a spirituellement anéantie et a préparé le terrain pour sa négation socialiste. L’attitude socialiste représente la limite de la conception non spiritualisée, moralement injustifiée et exclusivement, avidement consommatrice de la propriété et des objets du monde matériel. *Le socialisme socialise la propriété et tous les objets du monde matériel parce qu’il n’admet aucune valeur spirituelle ni aucun sens moral dans l’attitude personnelle de l’homme envers la nature*. Pour la conscience socialiste, tous les actes économiques sont entièrement inanimés, non sanctifiés, anormaux ; ils ne sont déterminés que par des intérêts nus ; aussi ne peut-on y affirmer rien qui soit spirituellement valable et moralement fondé. Vous autres socialistes, vous êtes fous d’économie et vous êtes les esclaves de la réalité économique, mais en fait vous la méprisez et vous n’y voyez que des objets que vous voulez piller et vous partager. Vous ignorez l’économie de Dieu, vous n’avez aucune justification religieuse de l’acte économique. Vous restez aveugles devant l’aspect mystérieux de l’action humaine sur la nature. Voilà pourquoi vous niez avec une telle légèreté la propriété. Vous êtes en cela la chair de la chair de ces bourgeois qui ont depuis longtemps rejeté tout ce qui est sacré et qui s’occupent de dépouiller la nature pour le confort de leur vie. C’est ce que vous voudriez faire pour tout le monde : organiser pour tous une vie confortable, bien aménagée et affranchie de toute angoisse et de toute nostalgie du sacré. Sans les droits et les obligations que la propriété représente pour la personne humaine, la position économique devant la nature est cynique ; elle consiste à ne faire de tout ce qui est matériel qu’un moyen et un outil éphémères et cupides. C’est bien là une idéologie exclusivement consommatrice, une conception du monde matériel comme moyen de satisfaire des besoins.

Par nature, la propriété est un principe spirituel et non pas matériel ; elle suppose non seulement la consommation de biens [211] matériels, mais aussi une vie spirituelle plus durable, héréditaire, dans la famille, parmi les ancêtres et les descendants. Ce principe est fonction de la nature métaphysique de la personne, de son droit interne d’accomplir des actes qui dépassent le temps fugace. La propriété est née de la lutte que la personne humaine livre aux forces chaotiques de la nature. Le libre esprit de l’homme impose sa volonté aux forces de celle-ci et cet acte engendre des droits et des obligations inaliénables. La relation de la personne avec la propriété spiritualise son comportement devant la nature matérielle et l’empêche d’être uniquement consommatrice. Le principe de la propriété est également lié à l’attitude de l’homme envers ses ancêtres : elle est le rapport incarné des pères et des fils. Le droit des pères à transmettre leurs biens à leurs enfants et petits-enfants est la manifestation d’un acte d’amour et d’une liaison signifiée matériellement. Il en va de même pour le droit de transmettre sa propriété à des êtres proches et chers. En vertu de sa nature métaphysique, les actes économiques de l’homme s’étendent au-delà de sa vie empirique, ils dépassent le temps. Le principe de propriété est lié à l’immortalité de la personne humaine, de ses droits sur la nature matérielle même après sa mort. Le collectivisme, qui nie tout droit à la propriété, est un asservissement de la personne aux forces élémentaires de la nature. Aussi est-il propre aux premiers degrés du développement des sociétés. Mais il voudrait aussi, au sommet de celui-ci, soumettre la personne à la vie économique. Il lui dénie le droit d’accomplir des actes qui attestent son pouvoir sur la nature matérielle. La propriété privée représente une attitude plus spiritualisée envers la terre que la nationalisation et la socialisation de celle-ci. La propriété terrienne permet d’aimer la terre, les champs et les forêts, l’arbre à l’ombre duquel les pères et les aïeux s’étaient assis, la maison, les souvenirs et les traditions de cette terre et de ses propriétaires passés. Elle maintient la liaison des temps et des générations. À l’égard de la terre, la nationalisation et la socialisation engendrent une attitude uniquement intéressée, grossièrement matérialiste, dépourvue de toute chaleur de l’âme ; elles rendent impossible une relation intime avec le passé, avec les ancêtres, elles détruisent les coutumes et la mémoire. On ne considère plus les objets matériels que d’une manière impersonnelle et entièrement utilitaire.

Cela est vrai de toute œuvre économique. Une conception plus spirituelle et plus personnelle de celle-ci suppose la propriété privée, une perspective durable par-delà les limites de la vie empirique des hommes. Le dépassement chrétien de toute propriété et de toute richesse est déjà un phénomène de la vie spirituelle et non plus économique. Le Christ n’avait pas nié la propriété privée dans le domaine matériel quand il avait suggéré aux riches de distribuer leurs biens aux pauvres. Par là, il en établissait même [212] l’existence. Si on la détruit complètement par des moyens économiques et contraignants, il n’y aura plus place pour le haut fait chrétien du renoncement. Le culte de la pauvreté de saint François ne correspondait pas à une négation de la propriété dans le domaine objectif et économique, il supposait même celle-ci. Dans la structure communiste, un saint François devient impossible et tout culte de la pauvreté est inconcevable.

Cependant, le principe de la propriété est sujet à dégénérescence et à pourrissement, il permet de grands abus. On ne saurait considérer la propriété comme un principe supérieur et absolu, elle doit être limitée et subordonnée à des principes plus élevés. La réforme sociale suppose une telle limitation de la propriété et sa subordination à des principes liés à la vie cosmique. Le pouvoir de l’homme sur les éléments naturels doit avoir une force et un fondement ontologiques. Diviniser bourgeoisement la propriété et en abuser dans la vie économique, c’est violer cette assise ontologique, asservir l’homme à des biens illusoires et rendre plus difficile l’accès à son image. Il s’agit de la même tentation que celle du collectivisme qui détruit définitivement l’image de l’homme.

L’attitude de l’homme envers le processus économique de production peut aussi emprunter des directions erronées : ou bien l’on nie le devoir de l’activité économique, l’impératif de la production ; ou bien l’homme s’asservit à l’économie et il la divinise. L’attitude spirituelle envers l’économie suppose une ascèse qui consiste à brider les passions de la vie. La croissance illimitée des besoins et de la population a créé la civilisation industrielle et capitaliste qui est grosse de bouleversements et de catastrophes et qui signifie une déperdition de l’esprit dans l’humanité européenne. Si les peuples veulent se régénérer spirituellement, il leur faut s’engager dans la voie de la limitation ascétique de soi-même et de la spiritualisation de la vie économique.

[213]

**DE L’INÉGALITÉ**

Treizième lettre

DE LA CULTURE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans la vie sociale, la primauté spirituelle appartient à la culture. C’est par elle et non par la politique ni par l’économie que la société atteint ses fins. La valeur de celle-ci se mesure à la qualité de sa culture. La révolution démocratique, dont la marche dans le monde ne date pas d’hier, ne se justifie guère par la qualité de celle qu’elle lui apporte. Une fois démocratisée, la culture perd partout en qualité et en valeur. Elle devient meilleur marché, plus abordable, plus répandue, plus utile et plus confortable, mais aussi plus plate, au rabais, laide et sans style : elle se transforme en civilisation. En effet, la démocratisation y conduit inévitablement. Les plus grands essors culturels appartiennent au passé et non pas à notre époque bourgeoise et démocratique qui s’intéresse avant toute chose au processus égalisateur. En ce siècle plébéien les natures créatrices et raffinées se sentent plus solitaires et plus méconnues que dans tous les siècles précédents. Jamais encore n’y a-t-il eu un conflit aussi aigu entre la minorité élue et la majorité, entre les sommets de la culture et son niveau moyen. Auparavant, ce conflit était en effet modéré par un ordre culturel plus organique. Mais dans une culture qui a perdu son « organicité », qui s’est éloignée de sa structure hiérarchique pour être « critique », ce conflit devient angoissant et provoque dans l’élite une tristesse indicible. A vous, hommes de l’esprit démocratique, cette peine, ce sentiment funèbre de solitude qui marquent la culture contemporaine vous sont inconnus. Celle-ci n’est pour vous qu’un moyen politique et économique, qu’un instrument de bien-être ; elle n’est que « la culture pour le peuple ». Vous n’êtes pas en mesure de dépasser votre vieil utilitarisme. Et quels que soient vos efforts pour vous orner de culture, il n’est que trop clair qu’aucune valeur culturelle n’existe pour vous. C’est de la civilisation et non pas de [214] la culture dont vous avez besoin comme outil pour votre royaume terrestre.

Culture et civilisation ne sont en effet pas synonymes : la culture est née du culte, ses origines sont sacrées. Elle a été conçue dans la cour du temple et, à son époque organique, elle était liée à la vie religieuse. Il en fut ainsi pour les grandes cultures antiques, en Grèce, au Moyen Age et à l’aube de la Renaissance. Son origine est noble. Elle a reçu du culte son caractère hiérarchique, elle a des fondements religieux. Cela doit être considéré comme acquis même du point de vue le plus positif et le plus scientifique.

La culture est symbolique par nature, elle a hérité du symbolisme cultuel. La vie spirituelle s’exprime en elle de façon symbolique et non pas réaliste. De même, toutes ses œuvres sont essentiellement symboliques. Ce ne sont pas les dernières réalisations de l’existence, mais seulement leurs signes qui y sont donnés. Le culte est de même nature, il est la préfiguration des mystères divins réalisés. La civilisation, elle, n’est pas de cette noble extraction. Elle a toujours un air de parvenu. Elle n’est pas liée à la symbolique cultuelle, elle provient de ce monde : elle est née loin des temples et du culte, dans la lutte de l’homme avec la nature. La culture va toujours de haut en bas dans un mouvement aristocratique, alors que la civilisation va de bas en haut dans un mouvement bourgeois et démocratique. La première est un phénomène profondément individuel et unique, la seconde, un phénomène général et qui se reproduit partout. Le passage de la barbarie à la civilisation a des traits communs chez tous les peuples, matériels pour la plupart, comme par exemple l’utilisation du fer, etc. En revanche, et même à leurs stades les plus primitifs, les peuples antiques ont une culture propre et de modèle unique, tels l’Egypte, Babylone, la Grèce... La culture possède une âme, la civilisation n’a que des méthodes et des instruments.

La noblesse de toute vraie culture vient de ce qu’elle est culte des ancêtres, vénération des tombes et des monuments, continuité entre les pères et les fils. Elle est fondée sur une tradition sacrée. Et plus elle est ancienne, plus elle est significative et admirable. Elle est toujours fière de son ancien lignage qui la relie sans solution de continuité à un grand passé. Sur elle repose une grâce particulière du sacerdoce. De même que l’Église, elle apprécie par-dessus tout sa succession héréditaire. Il n’y a pas en elle de « goujaterie » ni de mépris envers les tombes ancestrales. Une culture trop neuve, sans tradition, a honte d’elle-même. On ne peut en dire autant de la civilisation qui chérit sa nouveauté et qui ne se cherche pas de sources anciennes ni profondes. Fière des inventions du jour, elle ne se connaît pas d’ancêtres, elle n’aime pas les tombes. Une civilisation a toujours l’air de dater d’aujourd’hui ou de la veille. En elle tout est neuf, adapté au confort moderne. [215] Théâtre de la grande lutte entre l’éternité et le temps, la culture subit les assauts destructeurs de celui-ci. Elle se bat avec la mort, bien qu’elle soit impuissante à la vaincre en réalité. La perpétuation, la continuité, la succession, la stabilité des œuvres et des monuments lui sont chers. Ayant une profondeur religieuse, elle aspire toujours à la résurrection. Sous ce rapport, l’Egypte ancienne présente l’un des plus hauts exemples de culture religieuse. Elle partait d’une soif d’éternité et de résurrection, elle était une lutte contre la mort. Et, ayant survécu à de longs millénaires, les pyramides égyptiennes se sont conservées jusqu’à nos jours. La civilisation moderne ne sait plus construire de pyramides et ne tient pas à ce que ses monuments aient une semblable durée. Tout y suit un cours rapide. Contrairement à la culture, la civilisation ne lutte pas avec la mort et ne désire pas l’éternité. Non seulement elle se résigne à la puissance létale du temps, mais encore elle fonde sur elle ses succès et ses conquêtes. Elle s’installe gaiement dans les cimetières en oubliant les défunts. Elle est futuriste. Il y a en elle de la muflerie, cet esprit du parvenu qui se croit tout permis et qui gagne aussi la culture lorsque celle-ci se veut définitivement irréligieuse.

Deux principes animent la culture : un principe conservateur tourné vers le passé, qui maintient avec lui un lien héréditaire ; et un principe créateur tourné vers l’avenir, qui bâtit des valeurs nouvelles. La culture ne peut avoir de principe destructeur, révolutionnaire ; celui-ci est anti-culturel par essence. Une culture est inconcevable sans succession hiérarchique et sans inégalité qualitative. Le principe révolutionnaire s’oppose en effet à tout hiérarchisme et vise à la destruction des qualités. Il veut s’armer de la civilisation, s’approprier ses conquêtes utilitaires, mais il refuse la culture qui lui est inutile. Et ce n’est pas par hasard que vous, les révolutionnaires, vous aimez tant à parler du caractère « bourgeois » de celle-ci, du mensonge dans lequel toutes ses formes seraient nées, et que vous discourez avec tant de passion contre son prix trop élevé, contre l’inégalité et les sacrifices dont on la paye.

Aucun d’entre vous ne chérit intérieurement la culture, ne l’aime intimement, ne la ressent comme une valeur et une richesse personnelles. Elle a été créée par des hommes dont l’esprit vous est étranger et aucun des grands monuments culturels ne suscite en vous de frémissement sacré. Vous êtes prêts à les détruire allègrement tous, ainsi que les valeurs créatrices de la culture, à des fins utilitaires, pour le bien des masses populaires.

L’heure est venue de démasquer vos rapports ambigus avec la culture. Vous n’êtes pas à même d’en édifier une nouvelle puisque cela est de toute façon impossible en dehors de la succession du passé, sans tradition, sans vénération des ancêtres. L’idée d’une [216] semblable culture, neuve et révolutionnaire, est une *contradictio in adjecto*. Le neuf que vous voulez créer ne peut s’appeler culture. Vous parlez beaucoup de la culture révolutionnaire prolétarienne que votre classe-messie apporte au monde. Cependant, il n’y a jusqu’à présent pas eu le moindre signe annonciateur de sa naissance ni même d’indice quant à la possibilité de son existence. Dans la mesure où le prolétariat communie avec la culture, il l’emprunte entièrement à la « bourgeoisie ». Il en a même reçu le socialisme. La culture se révèle de haut en bas. L’attitude et la conscience « prolétaires » lui sont hostiles par essence. Se déclarer « prolétaire » militant, c’est nier toute tradition, toute chose sacrée, les liens avec le passé, c’est ne pas avoir d’ancêtres et ignorer son origine. Dans un tel état d’esprit, il est impossible d’aimer la culture et de la créer, de chérir des valeurs que l’on aurait en propre. Un ouvrier peut fort bien prendre part à la vie de la culture à condition qu’il ne se sente pas « prolétaire ».

Le socialisme n’introduit dans le monde aucun type nouveau de culture. Et lorsque les socialistes en parlent, on ne peut manquer de déceler la fausseté de ce qu’ils disent. Ils se sentent d’ailleurs eux-mêmes embarrassés quand on aborde le sujet. Et ceux d’entre eux qui désireraient sincèrement une culture nouvelle ne comprennent pas qu’ils ont commencé par le mauvais bout. Leur voie ne mène pas à la culture. On ne peut faire de la culture un supplément à quelque travail de base, comme une sorte de récréation dominicale. Elle peut être créée seulement quand on la considère comme la tâche essentielle. Les socialistes veulent diriger la volonté et la conscience de l’homme vers l’aspect exclusivement matériel et économique de la vie. En suite de quoi ils font semblant de ne pas être contre la culture et d’en désirer intensément une nouvelle. Mais, une fois taries toutes les sources de création de l’âme humaine, une fois l’esprit éteint, écrasé par la matière sociale, d’où pourrait-elle émaner ? La démocratie, ne sachant que distribuer et non pas créer les valeurs de la culture, en a déjà rabaissé le niveau qualitatif. Le socialisme l’a porté encore plus bas. Partager la culture et la distribuer n’amènent pas un plus grand nombre de gens à vivre de ses intérêts véritables. Bien au contraire, ce nombre en est diminué. Ne vous en étonnez point : ce n’est pas au nom de la culture elle-même ni poussés par un motif spirituel créateur que vous procédez à ce partage et à cette distribution ; vous le faites exclusivement pour des intérêts d’ordre économique et politique, pour des raisons utilitaires, des biens terrestres. La vie spirituelle la plus élevée n’est pas le propre de ceux qui ont entièrement dirigé leur énergie vers les intérêts de la vie matérielle. Vous qui parlez de la culture comme d’une superstructure de la vie économique et matérielle de la société, vous ne pouvez que la détruire. Votre conception manque en fin de compte de sérieux. [217] La démocratisation et la socialisation des sociétés humaines évincent la couche culturelle supérieure sans laquelle, et sans le respect qu’on lui doit, la culture devient impossible. Il faut en prendre conscience et en tirer les conclusions inévitables.

Les moyens démocratiques ne permettent ni l’édification des « sciences et des arts », ni la création d’une philosophie et d’une poésie, ni l’avènement de prophètes et d’apôtres. Couper la culture de ses sources aristocratiques, c’est les tarir toutes. Il ne reste alors plus, par l’esprit, qu’à vivre sur le capital mort du passé, tout en le niant et en le haïssant. Cependant, les sources elles-mêmes de la culture du passé commencent de plus en plus à se perdre et la rupture va s’approfondissant. Toute la culture européenne de haut style est liée à la tradition antique. L’antiquité gréco-romaine représente la vraie culture et il n’en existe aucune autre en Europe.

Si la Renaissance italienne fut une époque profondément culturelle, contrairement à celle de la Réforme et de la révolution, c’est que, loin de rompre de façon révolutionnaire avec les traditions, elle ressuscita celles de l’antiquité pour prendre un essor créateur exceptionnel. Le type spirituel d’une renaissance est culturel et créateur, celui d’une réforme signifie l’écroulement des traditions ecclésiales et culturelles ; c’est un principe révolutionnaire et non pas créateur.

La culture antique est entrée dans l’Église chrétienne qui fut, aux époques de barbarie et de ténèbres, la gardienne de ses traditions. L’Église orientale reçut celle-ci de Byzance ; l’Église occidentale, de Rome. Son culte est imprégné de culture et c’est à partir et autour de lui que la vieille Europe en a créé une nouvelle. La culture européenne, avant tout latine et catholique, est intimement liée à l’antiquité et permet d’étudier la nature même de la culture. Et si nous, les Russes, nous ne sommes pas entièrement des Barbares et des Scythes, c’est bien grâce à l’Église orthodoxe et à Byzance qui nous ont reliés à la tradition culturelle de la Grèce. Toutes les révolutions sont dirigées contre l’Église, détentrice de cet héritage avec lequel elles veulent rompre. Aussi sont-elles une révolte barbare contre la culture. La lutte contre celle-ci, contre sa symbolique, a commencé avec l’iconoclasme, avec la lutte contre le culte. Telles en sont les origines spirituelles.

Toute culture connaît des périodes d’apogée. Née dans la barbarie, elle se développe jusqu’à sa décadence : celle-là la menace d’un côté, celle-ci de l’autre. Une culture, quelle qu’elle soit, décline et tarit. A son sommet, elle se détache de ses racines ontologiques, elle s’éloigne de ses sources de vie, elle s’affine et commence à se flétrir. Son automne en est l’époque la plus subtile et la plus admirable, ses fleurs tardives sont les plus recherchées. Alors l’acuité de sa connaissance et sa complexité atteignent leur [218] point culminant. Le dédoublement, l’ambiguïté croissante d’une culture sur le déclin dévoilent maintes choses que ne peuvent voir des époques culturelles saines, en plein épanouissement. Les périodes de décadence raffinée ne sont pas aussi stériles qu’on pourrait le croire de prime abord. Elles contiennent une certaine révélation positive. Une intégrité organique florissante ne procure pas la connaissance des contraires, elle se cantonne à un seul aspect et ignore le reste. Une complexité et une finesse trop poussées compromettent cette intégrité et font sortir la culture de son ignorance heureuse.

L’art, la pensée philosophique, l’attitude mystique laissent apparaître deux abîmes polaires. Une connaissance plus acérée du bien et du mal s’y acquiert. Mais la volonté de vivre, d’organiser et de développer l’existence n’y est plus aussi entière. Une lassitude raffinée se fait jour. On ne croit déjà plus à la stabilité de la culture en ce monde, à la possibilité d’atteindre à la perfection et à la beauté d’une culture épanouie. Il naît un mécontentement de ce monde, la nostalgie d’un autre. La culture se consume de l’intérieur. Les matériaux d’un monde nouveau s’y forment, une nouvelle révélation, un nouvel avènement s’y préparent. Il en fut ainsi au moment de la chute de la grande culture gréco-romaine, qui dévoila quelque chose de nouveau, d’inconnu à l’époque de son épanouissement, lorsqu’elle était une totalité close. Dans les saines périodes de plein essor, une culture éprouve toujours une certaine restriction et une satisfaction de soi, un contentement de ce monde fermé. L’antiquité n’a profondément ressenti la nostalgie mystique des autres mondes qu’au moment de la décadence hellénistique. Alors commença une recherche douloureuse des mystères rédempteurs, des courants de pensée tels que le néoplatonisme et le néo-pythagorisme apparurent. On découvrit que l’art offrait une percée dans la perfection classique, au-delà de cette terre écrasée par la coupole hermétique du ciel.

À la rencontre de cette angoisse dont la culture s’était mise à souffrir, la révélation chrétienne vint des profondeurs mêmes de la vie. À ce monde cultivé et clos, le christianisme a dû paraître barbare. La manifestation de sa lumière n’est pas immanente à la culture, elle lui est transcendante ; elle devait donc être perçue comme un afflux de barbarisme. Cette lumière nouvelle éteint la lueur pâlie de la culture sénescente. Au début, beaucoup en prennent l’aube pour des ténèbres.

Toute la culture européenne s’achemine aussi vers le couchant, elle tarit ; à elle non plus, il n’est pas donné de se développer à l’infini. Elle s’éloigne de plus en plus de ses sources créatrices, elle devient toujours plus abstraite, moins ontologique par son caractère. L’apport de l’aliment religieux s’y amenuise de plus en plus. À son apogée, la grande culture latine d’Europe occidentale [219] connut à la fois son raffinement et sa chute. C’est en France qu’elle donna ses dernières fleurs et qu’elle prodigua les séductions de son déclin automnal. Le dépérissement de la culture européenne provoque cependant un sentiment d’angoisse mortelle et de regret. Celle de l’antiquité fut sauvée pour l’éternité par l’Église chrétienne. À présent, le christianisme lui-même vieillit, il a perdu sa jeunesse créatrice. Mais on ne voit pas encore de lumière religieuse nouvelle. Dans l’histoire affluent périodiquement des courants intérieurs et extérieurs de barbarie, dont la signification n’est pas uniquement négative : ils rajeunissent le sang débile du vieux monde. Des forces élémentaires nouvelles se greffent sur la culture et lui communiquent une sève vivifiante. Il est dans son caractère d’être menacée de sclérose, de stagnation et de contentement de soi. Elle peut même s’idolâtrer et c’est alors qu’elle perd son sens divin et son lien avec les sources divines de la vie. L’esprit du *Kulturträger* peut devenir hypocrisie et mensonge.

Bien que fondée sur des élans créateurs, la culture, par suffisance et fossilisation, peut devenir hostile à tout élan créateur. Dans ce cas, la révolte de la barbarie est un châtiment naturel, capable d’ouvrir des voies nouvelles. De nos jours, la culture européenne est menacée, de l’intérieur comme de l’extérieur, par un tel assaut. On le perçut dès le début de la guerre mondiale et ce sentiment atteignit son paroxysme quand la révolution russe se déclencha. Mais toute l’horreur vient de ce que la barbarie qui expose la culture européenne au danger intérieur d’un mouvement révolutionnaire démocratique, socialiste et anarchiste, ne peut apporter à la culture, éternelle par nature, des forces fraîches, des éléments vitaux et puissants tirés des entrailles de l’être qui n’auraient pas encore dégénéré et qui aspireraient à la lumière.

Tout autre est le sens de ce qui confronte l’Europe. La barbarie révolutionnaire interne fait irruption dans un monde culturel déjà profondément gâté par les idées anti-chrétiennes et déformé par une semi-instruction intellectuelle, à la psychologie « prolétaire » faussée, au sentiment étouffé et paralysé du mystère de la vie, et prétendant à une espèce de pseudo-culture. Cette barbarie révolutionnaire ne contient aucune spontanéité, aucune intégrité naturelle, elle est éloignée des mystères divins de la nature. Elle est passée par l’usine où elle a été remodelée, elle est elle-même un produit de la civilisation athée qui s’insurge contre la culture supérieure. Et de l’extérieur, la culture européenne chrétienne est menacée par l’Orient mongol, qui possède son idée anti-chrétienne et sa civilisation qui nous est hostile et incompréhensible. De cette barbarie-là, l’on ne peut attendre un afflux de forces créatrices. La culture européenne est en train d’atteindre une extrémité effrayante.

[220]

Deux principes ont toujours agi dans la culture : le classique et le romantique, qui ont déterminé en alternance le style dominant de ses différentes époques. La Grèce a présenté les formes les plus hautes de la culture classique, mais la romantique s’y voyait déjà. Depuis Nietzsche, cela est devenu indéniable. Le classique et le romantique se mêlent, luttent et réagissent l’un sur l’autre. La culture classique est une culture immanente qui réalise la perfection close, sur terre, dans le limité. Elle aspire à des formes sévères sans brèche vers des lointains sans bornes. La culture romantique a des échappées transcendantes, elle réalise la perfection dans l’illimité, elle rompt le cercle et n’admet pas la perfection sur terre. Ses formes sont moins rigoureuses, elle est toujours ouverte sur l’infini. Autrement dit, le classicisme ne connaît pas de monde hors de ses propres frontières et n’en parle pas, alors que le romantisme n’existe que pour cet autre monde et aspire tout entier à une perfection dans l’éternel et l’immense. Bien que le classicisme, en tant qu’un principe éternel, se trouve dans la culture chrétienne, celle-ci est romantique et non classique par nature. En effet, le classicisme implique un contentement inadmissible dans le monde chrétien en mal de transcendance, et cela marque sa culture. Sur terre, pour ce monde, dans la culture, la perfection est impossible.

La tournure d’esprit et la culture gothiques sont très caractéristiques du monde chrétien où une renaissance entièrement réussie n’a jamais été possible. La Renaissance italienne fut une lutte violente entre les principes païen et chrétien. L’Église s’est incorporé la culture antique et lui a fait traverser les ténèbres, mais elle l’a transformée en lui donnant son symbolisme. Elle a fait une trouée dans le ciel païen et l’a ouvert sur l’abîme d’en haut. Une certaine ambiguïté a toujours marqué les relations entre le monde chrétien authentique et la culture. Pour la société chrétienne, celle-ci constitue un problème tragique ignoré du monde païen classique. Cette tragédie vient de son refus d’une culture parfaite, close sur elle-même et suffisante : une culture parfaite est tout aussi peu réalisable qu’une société parfaite, la perfection n’étant possible que dans un autre monde et sur un autre plan, dans l’ordre de la grâce et non dans celui de la nature.

La culture a un symbolisme et des fondements religieux, elle n’atteint pas des résultats ontologiques et réels. Les sciences et les arts, l’État et la famille, le droit et l’économie ne sont pas les réalités ultimes de l’être ni l’acquis ontologique du savoir et de la beauté, du pouvoir et de l’amour, des relations interpersonnelles et de la réglementation de la nature : ils n’en sont que les signes, les symboles. Une culture complètement dénuée de religion serait bien vide et d’ailleurs impossible ; mais une culture ontologiquement religieuse ne l’est pas moins.

[221]

Étant née par différenciation du culte, elle résulte déjà d’une dissociation d’avec le temple, d’une séparation par rapport au centre religieux. Son processus de sécularisation, irréversible et fatal, en constitue précisément la tragédie interne. Comme elle, la philosophie, la science, l’art, l’État, la famille, le droit et l’économie passent par une sécularisation, une division, ils s’éloignent du centre religieux pour acquérir une pleine autonomie. La culture est religieuse par origine et par vocation. Dans ses réalisations les plus classiques et les plus parfaites, dans ses formes les plus rigides, elle perd son caractère religieux. En revanche, les forces élémentaires du romantisme préparent une crise de la culture en lui rappelant sa source et sa mission.

La culture, dans ses manifestations supérieures, est en crise depuis longtemps. L’on sent en elle et dans ce qu’elle a de plus raffiné un sentiment de mécontentement et d’insuffisance, un état maladif, la recherche d’une existence supra-culturelle. Cette crise et cette recherche d’un au-delà de la culture s’accomplissent au sein d’une minorité élue qui connaît à fond la culture et tous ses chemins. En font partie des hommes comme Nietzsche et Ibsen, Huysmans et Léon Bloy, Dostoïevski et Tolstoï. Pour l’énorme majorité des gens, il n’y a aucune crise de la culture. Ils doivent encore accéder à cette dernière avant d’en connaître toutes les voies. Cette crise présente un caractère aristocratique et non démocratique. Or vous, les démocrates et les socialistes, les révolutionnaires, vous n’avez vécu aucune crise culturelle et vous n’en soupçonnez même pas l’existence. Votre hostilité envers la culture « bourgeoise » ne signifie nullement une crise de celle-ci ; elle trahit seulement votre inculture, votre jalousie envers elle et envers ceux qui la déterminent, elle n’indique aucune tragédie qui lui soit interne.

Le fait d’appliquer à la culture des catégories et des critères purement économiques empêche de la pénétrer et de saisir les secrets de sa vie. Vous lui posez une question bien élémentaire, dénuée de toute problématique et de toute profondeur. Les mouvements révolutionnaires, démocratiques et socialistes, font régresser le domaine culturel, ils en réduisent le niveau qualitatif et affaiblissent l’intérêt pour le problème. Votre « culture prolétarienne » signifie simplement que la vraie reste hors de votre portée. Ce qui vous intéresse, c’est uniquement d’ « éclairer » les masses à la mode révolutionnaire. Mais un « éclairage » de plus haute qualité, celui des « Lumières » du XVIIIe siècle, est lui-même passé à côté de la culture authentique et il en a préparé la décadence.

Que pouvez-vous faire des questions de Nietzsche et de Dostoïevski, et qu’auraient-ils à faire de vous ?

[222]

Rien de problématique n’existe pour vous qui êtes trop imbus du rôle d’ « éclaireurs » que vous vous attribuez. Votre « semi-instruction » satisfaite et insolente, qui ne tremble ni ne s’incline devant rien de sacré, s’oppose radicalement à la culture, elle la rabaisse et la dévaste, mais elle n’y observe aucune crise intérieure, qu’elle ne sert d’ailleurs pas à approfondir, étant en général incapable d’aucun approfondissement. Vous n’avez qu’un seul désir : celui de la rendre plus accessible, plus démocratique et meilleur marché, afin que disparaisse tout ce qui en elle est aristocratique, difficilement accessible, complexe et profond. Vous voulez une orthographe simplifiée, une langue simplifiée, une pensée simplifiée. Voilà ce que signifie votre culture non « bourgeoise ». Vous êtes très modestes dans les affaires culturelles, vous êtes des minimalistes. Seuls ceux qui se sont montrés maximalistes ont su prendre conscience de la crise. Celle-ci serait inexprimable dans une orthographe simplifiée. Alors que vous l’ânonnez encore, la table de multiplication est mise en doute au plus haut niveau. Cependant, il vous est encore indispensable de l’apprendre. La révolution affaiblit temporairement la crise culturelle.

En vérité, comme tout ce qui est authentique et non pas chimérique dans le monde, cette crise se produit d’une manière hiérarchique ; sa nature n’a rien de commun avec ce que vous, vous appelez « révolutionnaire ». Elle est une révolution spirituelle et aristocratique, elle a lieu dans une autre dimension, non pas plane comme celle de tous vos actes et mouvements, mais en profondeur. Que signifie-t-elle ? Les couches culturelles supérieures prennent une conscience aiguë de l’opposition et de l’incommensurabilité internes entre l’existence et la culture, entre celle-ci et la création. Une fois ses limites atteintes et ses problèmes conduits à leur affinement et à leur complexité ultimes, l’on constate progressivement que les œuvres suprêmes de la culture ne représentent pas une existence nouvelle, que ses productions les plus hautes ne sont pas comparables avec les élans créateurs et leurs desseins [[16]](#footnote-16). L’activité créatrice ne vise-t-elle pas en réalité une vie, un être nouveaux, une vérité, une justice, une beauté ontologique ? Mais le poids de ce monde brise l’essor de la création qui finit par s’infléchir vers le bas. Au lieu d’un être nouveau, on constitue des valeurs culturelles ; au lieu d’une vie nouvelle, d’un autre monde, on fait des livres, des tableaux et des institutions. Dans toutes ces choses, il se produit en quelque sorte un amoindrissement de la vie, un flétrissement de l’être. Dans la culture du moment, classique et formelle, dans son art et sa science, dans son administration publique et dans ses institutions juridiques, un abîme se découvre, radicalement opposé à celui de la vie et de l’être mêmes. Sur le [223] plan moyen où elle réside, la masse, non seulement des gens incultes, mais encore de ceux qui sont cultivés, ne peut s’en rendre compte ; cela ne devient sensible qu’aux confins de la culture, au niveau des plus hautes réalisations créatrices. L’homme est pris là d’une angoisse mortelle du néant, il est saisi d’une soif de l’être authentique, il éprouve le besoin de transfigurer le monde, de voir une terre nouvelle sous un ciel nouveau. Une insatisfaction tragique de la culture et de toutes ses conquêtes s’empare de ses créateurs, mais non pas encore de ses consommateurs. Voilà pourquoi la crise mondiale de la culture ne se produit pas dans le mouvement démocratique ni dans les révolutions de masse ; elle a lieu au sein du mouvement aristocratique, dans les révolutions intérieures de l’esprit. Elle montre clairement la vulgarité et la médiocrité de votre façon d’opposer le « révolutionnaire » au « réactionnaire », « la droite » à « la gauche ». Ces oppositions ne paraissent imposantes qu’à la surface des choses, mais en profondeur, les vraies oppositions sont tout autres et elles dissipent ces platitudes. Un conflit et une incompréhension tragiques demeurent toujours dans le monde entre la minorité qui vit de création, de recherche spirituelle, d’idées, de la poésie de la vie, et la majorité qui vit des intérêts, des appétits et de la prose de la vie.

Les créateurs les plus éminents peuvent profondément éprouver l’insuffisance de la culture et en reconnaître la crise, mais les gens de culture moyenne ou totalement incultes ne peuvent tirer de ce fait aucune conclusion anti-culturelle ni s’en servir pour idéaliser un état d’inculture ou de pré-culture. La tragédie et la crise de la culture, l’ardent désir ressenti par les meilleurs esprits de passer à un état supra-culturel, à une existence, une terre et un ciel nouveaux, ne constituent d’aucune manière un argument en faveur de l’idéologie barbare et scythique. Les Russes et les Slaves en général ont une attitude douteuse et ambiguë envers la culture. Nous aimons en effet à la traiter de « bourgeoise » et nous nous plaçons facilement au-dessus d’elle. La tendance à la nier, à y voir une décadence de l’unité originaire et du type vital supérieur, ainsi qu’une idéalisation de la vie populaire primitive et entière, qui précède la culture, sont caractéristiques des penseurs russes les plus remarquables et les plus originaux. Nous sommes tentés de nous sentir des Scythes et de nous opposer aux Hellènes.

Cette idéologie est née en Russie pendant la révolution, comme une forme de possession par l’élément révolutionnaire, chez des gens capables de la poétiser et d’en faire un mythe. Elle représente l’un des masques de Dionysos. Dans sa lutte contre le caractère mesuré et moyen de toute culture, elle tend non pas vers le haut, vers l’abîme supérieur, mais vers le bas, vers l’inférieur. Les Scythes modernes louent par leurs hymnes la condition humaine d’avant et non d’après la culture. Ils n’aspirent surtout pas à [224] une terre et à un ciel nouveaux, à un monde transfiguré. Ils sont païens, en eux bouillonne le sang de ceux qui ne communient pas au mystère de la rédemption. Cette idéologie représente un genre de nationalisme païen qui se transforme en un messianisme non chrétien et anti-chrétien. Ces Scythes doivent expier leurs fautes en se soumettant à l’école rigoureuse de la culture.

Celle-ci constitue pour l’homme et pour l’humanité une voie inévitable. Il est nécessaire de la suivre jusqu’au bout, pour atteindre, au-delà des frontières culturelles, l’être supérieur et créateur. Ce n’est qu’à la cime de la culture que l’audace créatrice peut en faire tomber les chaînes qui nous retiennent à la terre. Une autre voie s’ouvre à un très petit nombre de vivants, celle de la sainteté. Mais elle aussi est la voie de la culture supérieure de l’esprit, et elle est au fondement même de la culture chrétienne. Deux phénomènes : la sainteté et le génie, dépassent les normes canoniques de la culture, mais ils sont les manifestations les plus hautes de la culture spirituelle et ses véritables moteurs.

L’humanité est vouée à la culture, mais elle recèle aussi des forces nihilistes et anarchistes qui sont contraires aux accomplissements de celle-ci. Elles n’ont pas de justification. Elles proviennent d’un soulèvement des ténèbres inférieures et non d’une ouverture du ciel. La révolte nihiliste et anarchiste contre la culture ne mène jamais au-delà de celle-ci ; elle la fait régresser et en exige un labeur renouvelé.

Seul un petit nombre a besoin d’une culture élevée, la grande masse des hommes se contente d’un niveau moyen. C’est la structure hiérarchique de la culture que nous retrouvons là. Les fins supérieures de la vie, tant historique que mondiale, sont liées à ce qui n’est compréhensible et fondamentalement nécessaire qu’à une minorité ; mais c’est cela qui fait vivre spirituellement le monde et l’histoire. La culture contient de l’ésotérique comme de l’exotérique. Ce qui n’est intelligible qu’aux échelons les plus élevés contient un sens essentiel pour les échelons inférieurs. La philosophie est nécessaire à la technique. La crise de la culture se produit aux sommets de la vie créatrice, mais le monde entier se trouve concerné. La vague spirituelle déferle du haut jusqu’en bas. Il est insensé de vouloir résoudre cette crise par le bas, par la révolution. Les buts de la société sont intérieurement subordonnés à ceux de la culture.

Et vous, gens de l’esprit social, vous ne vous en rendez pas assez compte et c’est pourquoi vous restez aveugles aux fins de la vie ; votre conscience n’est tout occupée qu’aux expédients de la lutte.

Les buts de la culture ne représentent cependant pas non plus la fin ultime. Plus loin encore se trouve la recherche du Royaume de Dieu. Vous, les champions de la culture, vous n’êtes pas assez [225] conscients de ces horizons religieux et donc les fins de la vie vous échappent. La culture n’est pas ce qui est ultime, elle est l’avant-dernière étape. C’est ce que comprennent les esprits créateurs qui éprouvent la crise. Une tâche dernière leur incombe : faire de la culture une existence nouvelle. C’est ainsi que nous en arrivons à son apocalypse.

[226]

[227]

**DE L’INÉGALITÉ**

Quatorzième lettre

du royaume de dieu

[Retour à la table des matières](#tdm)

La recherche du Royaume de Dieu remplit toute l’histoire. Elle en est l’âme secrète, le saint des saints. Tous les buts de l’histoire sont relatifs par rapport à cette fin absolue, toutes ses fins ne sont plus que des moyens. En vertu de son sens caché, l’histoire elle-même n’est que le mouvement vers le Royaume de Dieu. Cependant la conscience bornée de l’homme cherche celui-ci dans l’histoire elle-même, et c’est la contradiction fondamentale de la philosophie religieuse de l’histoire. Le Royaume de Dieu est le but, la fin de l’histoire, la sortie vers l’au-delà de celle-ci. C’est pourquoi le Royaume ne peut être dans l’histoire. Sa recherche dans la réalité terrestre et historique est un mirage, une illusion d’optique : le Royaume de Dieu est au-delà et au-dessus de l’histoire, non pas dans celle-ci. Il représente toujours la quatrième dimension par rapport aux trois dimensions de l’histoire. De même qu’il est impossible de chercher la quatrième dimension parmi celles de l’espace, on ne peut chercher le Royaume de Dieu au sein de l’histoire. Celle-ci a un sens, une source et une fin absolus ; mais l’Absolu lui-même n’y est pas inclus. La réalité historique est comprise dans l’être absolu et divin, mais celui-ci ne peut trouver place dans celle-là. Le relatif est un phénomène intérieur à l’Absolu, celui-ci ne peut résider entièrement dans celui-là. L’histoire n’est qu’un degré de la réalité absolue, mais celle-ci ne peut jamais s’épuiser dans l’histoire. « Tout ce qui passe n’est que symbole. » L’histoire a un sens avant tout symbolique, elle est pleine des signes d’une réalité autre et divine. Le symbolisme de l’histoire atteste que le Royaume de Dieu est impossible à l’intérieur de celle-ci, que le royaume de la vie absolue ne peut se situer à un degré quelconque de son accomplissement. Le Royaume de Dieu est le royaume spirituel absolu, il ne peut être un phénomène du monde matériel ; il suppose qu’une victoire est [228] remportée sur celui-ci et que l’on est passé dans un autre monde. La vie absolue est le passage à un autre plan, à une autre dimension de l’être. Chacune de ses réalisations est une brèche dans les frontières de l’ordre naturel et historique. Elle ne peut être contenue dans celui-ci. À l’entrée de l’Absolu, toute vie historique et naturelle s’écarte, fond, perd ses bornes, sort dans l’illimité.

La percée de l’Absolu dans notre monde historique et la sortie de celui-ci dans l’Absolu indiquent que « ce monde », clos, isolé et suffisant par lui-même, n’existe tout uniment pas. Des forces d’autres univers, des énergies ontologiques peuvent pénétrer dans « ce monde », de même qu’il peut y avoir des échappées de celui-ci dans ces mondes supérieurs. Dans le nôtre, dans notre vie naturelle et historique, le miraculeux, la régénération par la grâce sont possibles ; nous pouvons nous libérer du poids du monde, du fardeau de l’histoire, nous pouvons rompre les fers de la loi. La réalité historique n’est pas complète en elle-même, elle est une prison cadenassée ; il y a en elle des trouées vers la réalité spirituelle supérieure, des coulées de l’énergie des trois dimensions dans la quatrième. Elles contredisent toutes les doctrines rationalistes du processus historique, elles violent toutes les lois des sociologies rationnelles. Le processus mondial est soumis à l’action non seulement des forces spirituelles qui lui sont immanentes, mais encore des forces mystérieuses et mystiques qui échappent à tout calcul : celles de la grâce comme celles de la nuit. Les plus grandes œuvres du processus historique ont été des envolées hors de ce monde et des ouvertures de l’autre.

On ne peut concevoir l’incommensurabilité entre l’Absolu et le relatif, entre le Royaume de Dieu et l’histoire, comme une clôture de la sphère relative, comme un isolement de l’histoire par rapport aux réalités supérieures. Le relatif apparaît au sein de l’Absolu, il est posé par celui-ci. C’est ce qui fonde la justification et les droits du relatif. Celui-ci est intérieurement indispensable pour que la plénitude de l’Absolu se manifeste. Aussi ne peut-il en être détaché ni lui être opposé. Un monde relatif extérieurement juxtaposé à l’absolu est inconcevable. À une certaine profondeur incompréhensible, toutes les oppositions et extrapositions, toutes les antinomies disparaissent. Notre conscience, dirigée vers l’extérieur, tournée vers le monde, se heurte constamment à une série d’antinomies insurmontables qui gardent, pour ainsi dire, le caractère secret des profondeurs de la vie. Au sein de notre vie spirituelle (et non psychique) l’Absolu se découvre et se donne, nous sommes plongés dans la réalité absolue, nous ne sommes pas les esclaves du monde, nous ne sommes pas au pouvoir du relatif. Ce n’est que la projection de notre vie sur l’extérieur qui nous donne l’apparence de lui être soumis sans partage. Dans la mesure où nous sommes tournés vers la profondeur, nous appartenons à [229] une autre réalité, nous comparticipons au Royaume de Dieu. Le mystère de la relation des deux mondes dans l’homme et dans l’humanité est le mystère du Christ, celui de Sa manifestation dans ce monde. Cette manifestation a été la percée, unique et qui ne se reproduira pas, de Dieu même dans ce monde. Aucune des autres échappées créatrices, auxquelles est applicable la catégorie du multiple et du reproductible, ne lui est comparable. La plénitude de la Divinité réside spirituellement et corporellement dans le Christ et, pourtant, sa manifestation n’a pas été celle du Royaume de Dieu sur la terre, elle n’en a été que la promesse. Le Christ a enseigné que son Royaume n’était pas de ce monde. Et celui-ci ne peut le contenir, il doit encore se transfigurer, devenir un autre monde, sortir de lui-même. La recherche du royaume tangible du Christ sur cette terre, dans ce monde matériel et limité, représente l’une des tentations, l’un des mirages de la conscience religieuse ; c’est une tentation hébraïque, une manifestation de l’esprit judaïque au sein du christianisme.

L’attente du royaume sensible de Dieu sur la terre correspond au chiliasme. Les Juifs attendaient le Messie, roi terrestre, pour organiser sur terre le délectable royaume d’Israël ; et ils ont rejeté le Messie qui était apparu sous la forme d’un esclave et qui avait enseigné que Son Royaume n’était pas de ce monde. Le Messie crucifié est l’éternel contraire de celui qui doit réaliser le paradis terrestre, le Royaume de Dieu ici-bas. L’utopie du paradis social sur terre est un phénomène du chiliasme juif. Son caractère matérialiste ne doit pas nous faire oublier ces vieilles sources religieuses. Le Christ crucifié s’oppose à l’utopie chiliastique, introduite dans l’univers chrétien, et il la réfute. Le monde entier doit passer par la crucifixion et par le Golgotha avant que le Royaume de Dieu, celui du Christ, n’arrive. Tant que le mystère de la Rédemption ne sera pas accompli jusqu’au bout, l’humanité et le monde n’entreront pas dans le Royaume de Dieu. Cela signifie que dans ce monde, dans l’ordre naturel et matériel, le Royaume est impossible ; il représente une transfiguration complète du monde, un passage dans une autre dimension de l’être. Le chiliasme juif veut un Messie qui soit Roi et qui réalise son royaume sur la terre sans la croix ni la crucifixion, dans la nature encore ancienne. Le chiliasme chrétien judaïsant oublie lui aussi le Christ crucifié, il veut sauter par-dessus le rachat dans un Royaume sensible qui doit durer mille ans, sur la vieille terre, sous le vieux ciel. Le socialisme est exactement un chiliasme sécularisé et détaché de ses racines religieuses. L’utopie du paradis social, de la perfection et de la béatitude sur la terre, de l’absolu terrestre consiste à négliger le Christ crucifié, à ne pas vouloir partager avec Lui le Golgotha, à refuser le mystère du salut. À la base même des utopies du paradis terrestre, il y a une négation de l’immortalité, [230] une avidité de cette portion-ci de la vie et une attitude concupiscente à l’égard de ses biens. Cette chimère contredit l’ordre divin du cosmos. Au Royaume de Dieu l’on substitue un royaume sans Dieu.

Le passage du plan historique au plan apocalyptique constitue une antinomie irréductible pour la raison. Celle-ci tend à le concevoir comme quelque chose qui s’effectue dans l’histoire elle-même, comme sa période ultime et conclusive. Là est bien l’illusion d’optique. L’on peut parler d’une époque apocalyptique de l’histoire mondiale ou de ses signes apocalyptiques, mais cela ne signifie pas encore que l’on soit passé de l’histoire au plan de l’apocalypse. D’autre part, on ne doit pas concevoir d’une manière entièrement transcendante la fin qui s’accomplit dans le plan apocalyptique, en la rapportant toute à l’au-delà. Le plan apocalyptique auquel nous renvoyons l’avènement de la fin du monde, la solution de l’histoire universelle, ne peut être conçu ni d’une manière totalement immanente ni complètement transcendante, ni exclusivement ici-bas ni uniquement dans l’au-delà. C’est le problème de la relation entre le temps et l’éternité, qui est antinomique pour notre conscience rationnelle. Ainsi, par exemple, considérer l’immortalité comme une vie outre-tombe à la différence de la vie d’ici-bas, c’est se montrer étroitement rationaliste. L’immortalité se révèle aussi dans la profondeur de chaque instant de la vie terrestre. C’est de même qu’au plus profond de l’histoire, sa fin apparaît, et que l’apocalypse est donnée comme une autre de ses dimensions. L’accomplissement dans le temps n’est que la projection de ce qui est donné dans la profondeur. La fin et le dépassement de l’histoire n’auront pas lieu dans celle-ci, la fin et le dépassement du temps ne seront pas temporels.

Cela ne signifie pas que nous soyons à jamais condamnés à rester soumis au pouvoir de la mauvaise infinité du processus historique, du flot du temps. Pour la conscience chrétienne, il y a une fin qui résout tous les problèmes, une victoire sur le pouvoir du temps. Le problème ultime de la société humaine aboutit à l’eschatologie. Seulement, l’eschatologie chrétienne ne peut être matérialisée. Le chiliasme a toujours été une eschatologie matérialiste. Cela ne veut pas dire pour autant que la conscience chrétienne admette une eschatologie spiritualiste. Le Royaume du Christ sera non seulement dans le ciel, mais aussi sur la terre ; il sera non seulement spirituel, mais aussi corporel. Mais ce seront une terre et un corps différents, transfigurés. La descente de la Jérusalem Céleste sur la terre ne peut être imaginée comme une matérialisation de la Cité de Dieu. Elle ne s’effectuera jamais dans les limites de l’histoire tridimensionnelle, elle en représente la [231] quatrième dimension. Le corps glorifié dans le Royaume du Christ n’est plus la corporéité matérielle, physique ; le corps est semé animal, il ressuscite spirituel. L’histoire dans le temps est la projection sur une surface de ce qui se produit dans la profondeur, dans l’éternité. Et dans cette histoire temporelle, la fin résolvante est toujours une antinomie insoluble, une illusion d’optique pour la conscience rationnelle. La vie nouvelle, le monde nouveau sont le royaume de la Vérité Divine, ce qui est éternel et non pas ce qui est futur et qui s’oppose au passé.

La conscience dogmatique et la philosophie du christianisme n’ont pas apporté de solution claire et impérative au problème de l’eschatologie. Différentes possibilités l’ont toujours accompagné. L’apocalypse n’a pas trouvé entièrement place dans l’histoire du christianisme et ce thème a toujours été celui d’une nouvelle révélation chrétienne. Il en avait été ainsi pour Joachim de Fiore, il en est de même pour de nombreux philosophes religieux de notre temps, qui sont d’humeur prophétique. La *Révélation* de saint Jean a été reconnue comme livre canonique de la Bible et placée dans le Nouveau Testament. Mais l’Église n’en a pas tiré les mêmes applications que des autres parties de l’Ecriture. La révélation de saint Jean n’est pas devenue une source créatrice pour le dogme ni pour la pratique ecclésiale des chrétiens. Ce livre est resté mystérieux, scellé. Il devait en être ainsi jusqu’au délai fixé. À notre époque, que des gens mystiquement sensibles appellent une époque « apocalyptique », un abus irresponsable de l’Apocalypse procure une impression désagréable. Une prédiction de la fin du monde à un moment déterminé contredit évidemment les paroles du Christ, à savoir : que nul ne connaît ce jour et cette heure. L’attente de la fin du monde pour après-demain matin enlève toute responsabilité aux hommes et les rend passifs. On observe toujours dans de telles attentes une confusion de différents plans, une matérialisation grossière des mystères chrétiens, un manque de maturité spirituelle. L’introduction de l’absolu chrétien dans le relatif de l’histoire provoque une série d’antinomies irrationnelles. La conscience dite « apocalyptique » incline à en fournir des solutions par trop rudimentaires et forcées. Au sein même du christianisme, il se produit un heurt et une interaction fort complexes entre l’absolu et le relatif, entre l’éternel et l’historique. Le papo-césarisme occidental et le césaro-papisme oriental ont été une recherche de l’absolu dans le relatif, de l’éternel dans l’historique. C’est en fonction de ces tendances qu’ont pu être effectués tous ces essais de théocraties terrestres et de royaumes sacrés. Le Royaume de Dieu ne s’y offrait que symboliquement et non pas réellement, ontologiquement.

L’Église n’est pas le Royaume de Dieu sur la terre et l’existence de l’Église du Christ dans l’histoire (et les portes de l’enfer [232] ne prévaudront pas contre elle) ne signifie pas que le Royaume y soit possible. L’identification de l’Église et du Royaume, de la Cité de Dieu, a été une erreur admise par saint Augustin, qui a influé sur la conception catholique de l’Église. Celle-ci n’est pas une théocratie. Toutes les prétentions théocratiques extérieures ont été abattues par l’histoire. Le processus fatal de la sécularisation n’a pas prévalu et ne prévaudra point contre la sainteté de l’Église du Christ, mais il défait les ambitions théocratiques, il détruit les grandes utopies religieuses des royaumes sacrés. Le Royaume de Dieu arrive sans qu’on le remarque. C’est invisiblement qu’il entre dans le monde et qu’il se saisit de celui-ci. Il vient des profondeurs et il est tourné vers ce qui est profond. Un royaume trop visible n’est pas encore celui de Dieu. Les illusions théocratiques ont justement été celles d’un Royaume matérialisé dans une nature non encore transfigurée, dans les trois dimensions de la vie terrestre. On peut considérer l’Église elle-même dans sa dimension historique, dans ses manifestations du plan matériel, et aussi dans sa dimension profonde, dans son être secret. Il y a une Église exotérique, démocratique, qui conduit les masses et l’humanité et qui les éduque pour une vie supérieure. Il y a aussi une Église ésotérique, cachée, où des mystères plus profonds et une communion plus intime sont dévoilés à une hiérarchie plus haute.

Il ne peut y avoir aucune contradiction entre ces deux conceptions de l’Église. L’organisme unique, intégral et mystique de l’Église, laquelle est de structure hiérarchique, possède des degrés de manifestation, un noyau et une périphérie. Le démocratisme du christianisme historique sauvegarde l’aristocratisme du christianisme secret. Les chimères du Royaume de Dieu sur la terre naissent quand on croit que ce qui est occulte est définitivement projeté à la surface, que l’ésotérique devient entièrement exotérique et le spirituel, complètement matérialisé. Or le Royaume de Dieu appartient à la profondeur cachée de l’être et non à sa surface, à son enveloppe observable ; il est imperceptible, il n’est pas de ce monde ; il est une transfiguration totale de celui-ci. La société chrétienne ne peut être une théocratie extérieure et matérielle, elle est une communion mystérieuse dans l’esprit, dans l’amour du Christ. Il est impossible de la comparer avec aucune société soumise à la loi. Toutes les tentatives pour juxtaposer et rapprocher la communion chrétienne dans l’Esprit avec des tendances démocratiques et socialistes sont un mensonge religieux et un subterfuge. La liberté de la communion chrétienne dans l’Esprit n’a rien à voir avec la « liberté » anarchiste, et la fraternité de la communion chrétienne dans l’Esprit n’a rien de commun avec la « fraternité » socialiste. La communion chrétienne est une communion de grâce dans l’amour du Christ. La communion [233] anarchiste et socialiste appartient entièrement au royaume de la nécessité naturelle, à celui de César. Tout aussi fausses, religieusement, sont les diverses tentatives pour rattacher la société chrétienne au vieil État païen ou à l’économie naturelle de naguère. Le Royaume de Dieu et celui de César sont divisés par le Christ et le Royaume de Dieu ne peut être contenu dans aucun royaume de César, ancien ou nouveau, réactionnaire ou révolutionnaire. La communauté fraternelle dans le Christ est déjà une entrée mystique dans le Royaume de Dieu. Et cette fraternité christique advient invisiblement dans le monde. Dans le Royaume de Dieu, il n’y a point de « collectifs », il n’y a que des personnes ; il est tout entier constitué par des personnes de différents degrés hiérarchiques. Dans le Royaume, « autre est l’éclat du soleil, autre l’éclat de la lune et autre l’éclat des étoiles ; même une étoile diffère en gloire d’une autre étoile ».

Dans la fraternité du Christ, il n’y a point de signes sociaux extérieurs et il n’existe aucun critère social. Dans l’esprit de saint François, rien ne dépendait du royaume social, en lui le Royaume de Dieu était venu dans le monde d’une façon imperceptible. Tout ce qui est social est fonction des moyens relatifs de la vie et non de ses fins absolues. Une fin sociale absolue est inconcevable, la fin absolue est religieuse. Tout ce qui est extérieurement social porte la marque de la relativité matérielle. Le Royaume de Dieu s’éloigne lorsqu’on se met à la concevoir comme un royaume social, en pensant qu’il est réalisable sur la terre, dans le temps. Quand on absolutise le relatif, le poids du monde étouffe l’esprit. Une telle absolutisation est précisément le fait des utopies sociales. Vous discutez pour savoir si « la droite » ou « la gauche » représente le Royaume de Dieu. Il est sacrilège d’appliquer à celui-ci ces mesures dérisoires. Tout ce qui est de « la droite » ou « de la gauche » passe, alors que vous entrez en contact avec le mystère du Royaume. À l’encontre des utopies sociales qui prétendent être le Royaume de Dieu, il est nécessaire d’affirmer un pessimisme sain et une rigueur ascétique. Un tel ascétisme à l’égard du monde et de tout ce qui est du monde se trouve dans l’Évangile et dans l’Apocalypse. Il faut vous le rappeler plus fréquemment. Ni les « petites apocalypses » de l’Évangile ni celle de saint Jean ne prédisent la victoire et le triomphe de l’amour du Christ et de Sa vérité sur la terre.

Les prophéties chrétiennes annoncent l’avènement de l’Antéchrist, la victoire du prince de ce monde, le dépérissement de l’amour. Elles contredisent absolument toutes les chimères de la béatitude, de la perfection et du triomphe définitif de la justice sur la terre. Ce que dit la révélation de saint Jean sur le Royaume millénaire du Christ reste un mystère caché. Toutes les tentatives pour le déchiffrer en le traduisant dans la langue rationnelle des [234] utopies terrestres ne sont pas religieuses. La recherche du royaume de ce monde y est plus forte que celle du Royaume de Dieu. Le millénium apocalyptique est un dépassement miraculeux de l’antinomie du temps et de l’éternité, du terrestre et du céleste, de l’ici-bas et de l’au-delà, de l’immanent et du transcendant. Aussi reste-t-il inexprimable dans la langue de l’un des pôles de cette antinomie, intraduisible dans le temps unidimensionnel de cette terre. Le mystère de l’Apocalypse dépend du fait que la langue de ce Livre n’est pas la nôtre, il n’est concevable que symboliquement. Symboliques sont le temps et l’éternité, le monde de la terre et celui du ciel. Le Royaume de Dieu se révèle à nous symboliquement. C’est la réfutation radicale de tous les essais pour le transformer en une utopie terrestre.

Quand nous pénétrons dans l’atmosphère apocalyptique, nous courons le danger des impostures et des équivoques. Offertes à la liberté de l’homme, celles-ci accompagnent inévitablement l’aspect mystérieux, énigmatique, antinomique et irrationnel de l’Apocalypse, laquelle ne peut avoir la limpidité et la simplicité de l’Évangile. Le dédoublement spirituel extrême, le mensonge ultime, la ressemblance inverse du Christ s’y révèlent. Dans l’Évangile, tout s’accomplit dans une atmosphère de clarté solaire, de simplicité divine, le Logos apparaît dans la chair et l’éclat aveuglant de Sa lumière pénètre l’âme des hommes. Dans l’Apocalypse, tout se passe dans un climat touffu et mêlé, où tout se dédouble et témoigne de la fureur et de la collision de principes opposés, polaires. Le rayon solaire du Visage du Christ tombe non plus sur le terrain vierge de la simplicité et de l’intégrité psychiques, mais sur des âmes terriblement complexes, divisées, fatiguées et déchirées par une longue histoire, face à des problèmes tout à fait nouveaux.

Nous sommes déjà sortis de l’atmosphère évangélique, nous sommes entrés dans celle de l’Apocalypse. Notre climat spirituel ne ressemble pas à celui des premiers chrétiens. Nous ne distinguons plus clairement le Visage du Christ et nous le confondons avec sa caricature. Il se dédouble aux yeux de l’homme moderne. L’âme contemporaine est terriblement instable, mouvante, pour elle le bien comme le mal perdent la netteté de leurs contours. Elle perçoit le mal sous les formes trompeuses du bien. L’esprit de l’Antéchrist est exactement celui du mensonge et du subterfuge, esprit ambigu, insaisissable dans son essence interne, car cette essence consiste en néant.

L’utopie du paradis social sur la terre est l’un de ces succédanés offerts par l’Antéchrist, une image inverse du Royaume de Dieu. La rêverie sociale démesurée des âmes molles et meubles qui ont perdu toute discipline ascétique et la capacité de se contenir, qui ont rompu avec le centre spirituel de la vie pour partir à la dérive, présente un terrain favorable aux tentations [235] de l’Antéchrist. Celui-ci séduit par la réalisation du Royaume de Dieu sur la terre, par la béatitude sociale. Il promet d’accomplir ce que le Christ crucifié n’avait pas fait. Après l’avènement du Christ dans le monde, la justice n’y a pas triomphé ; et cela trouble beaucoup de gens. Cela a troublé le peuple juif et induit en tentation des chercheurs modernes de la vérité terrestre. Sera supérieur au Christ celui qui réalisera la justice sur la terre, ou plutôt, celui qui le fera et qui mettra fin à la souffrance des hommes sera le Christ Qui Vient. Or, non seulement le Christ n’a pas assuré la justice et la béatitude sur terre, mais il ne les avait pas promises. Il a appelé les hommes à prendre leur croix et à le suivre. Il a enseigné que la vie sur terre, dans ce monde, est une croix et que la voie qui mène au Royaume de Dieu passe par le Golgotha. Celui qui promet le Royaume de Dieu sur la terre sans le Golgotha et sans la Rédemption est naturellement beaucoup plus séduisant.

Les mouvements socialiste et anarchiste ont une énorme importance religieuse, car ils rendent plus aigu pour la conscience chrétienne le problème de l’Antéchrist. Ils conduisent à des seuils, ils nous font déjà passer dans l’atmosphère psychique de l’Apocalypse. La conscience moderne ne voit plus le mal, elle ne le distingue plus du bien. Il se produit une espèce de décristallisation. La vie spirituelle est trouble, elle ne contient plus de cristaux purs ou cette perle pour laquelle l’on serait prêt à abandonner tous les biens de ce monde. Chez l’homme moderne, la personne se décompose, se délite, elle perd la précision de ses traits et la fermeté de ses frontières. Elle présente donc un terrain très favorable aux actions les plus diverses des forces de la nuit. Elle se trouve sous l’empire de forces qui lui sont inconnues. Ce n’est pas la personne elle-même qui agit, « quelque chose » agit en elle. Toutes les escroqueries de l’Antéchrist partent d’une négation, d’une destruction de la personne. Quand celle-ci conserve sa stabilité, son image et ses limites, elle peut tomber, pécher, faire le mal, mais elle ne va pas céder aux blandices équivoques de l’esprit de l’Antéchrist. La lutte contre celui-ci consiste avant tout à renforcer la personne, à faire preuve de discipline spirituelle, à maintenir dans le *moi* l’image et la ressemblance de Dieu contre les forces de « ce monde » dont il subit l’assaut.

Les ouragans du chaos veulent déchirer le *moi* pour préparer l’empire terrestre de l’Antéchrist. La personne humaine doit s’affirmer dans le Christ pour faire face à ces tourmentes. A notre époque, le mal apparaît sous des ornements nouveaux. Ce n’est plus le mal élémentaire, c’est un mal complexe et confus qui devient tentateur. Nous sommes entraînés par l’incertitude et le trouble, nous éprouvons le désir de violer toute frontière, de dépasser toute borne, d’oublier toute distinction. Cela est vrai de la vie intime de l’homme, mais aussi de la vie sociale. Là aussi, [236] l’on veut se jeter dans l’abîme, s’adonner aux forces du chaos avec l’espoir d’acquérir une terre nouvelle et d’accéder au Royaume de Dieu. A suivre cette voie, l’homme perd son *moi*, mais il espère obtenir la béatitude. Les hommes de notre temps, plus que ceux du passé, vivent d’illusions, ils sont moins réalistes au sens propre du terme, plus éloignés des réalités, ils sont davantage la proie des vents. Les mirages du progrès, de la révolution libérant l’univers, du bien-être socialiste sur la terre, etc., sont infiniment éloignés du réalisme ontologique. Les utopies révolutionnaires commencent idéologiquement par le rationalisme pour s’achever par l’irrationalisme. La raison humaine s’élève contre l’histoire et elle se croit capable, par ses propres moyens, d’organiser la vie sur la terre et de la rationaliser dans sa totalité, sans laisser de place à l’action de forces occultes et supra-rationnelles. Or la révolution rationaliste aboutit à déchaîner le chaos et les forces irrationnelles des ténèbres commencent à prévaloir. Le rationalisme révolutionnaire, tout autant que l’irrationalisme révolutionnaire, décomposent les réalités ontologiques et nient aussi bien le sens de l’histoire que son aspect irrationnel et caché. Des forces secrètes, organisées ou inorganisées, agissent dans l’histoire ; et ceux qui se trouvent sous leur empire en ignorent souvent l’existence. L’effet de ces forces tout à fait irrationnelles est d’engendrer une conscience parfaitement rationaliste. C’est l’une des contradictions paradoxales de la vie sociale et historique.

Quand des esprits religieux aspirent au Royaume de Dieu, ils pressentent que son avènement doit être une révélation nouvelle. Dès ses débuts, le christianisme avait un aspect prophétique, un élan vers quelque chose d’inconnu qui devait venir et qui n’était dévoilé qu’en symboles et en signes dans l’Ecriture. Cependant, ceux qui restent fidèles à la révélation chrétienne éternelle peuvent-ils en admettre une nouvelle ? C’est l’une des antinomies de la conscience religieuse. Le christianisme contient non seulement du révélé, mais encore du voilé. Le Royaume de l’Esprit reste celé, il ne se découvre que dans la vie créatrice de l’esprit, dans le prophétisme libre. L’œuvre créatrice de l’homme ne pouvait être révélée par l’Ecriture, elle est manifestée librement par l’homme même. Mais une véritable création religieuse n’est possible que pour l’homme qui accomplit la vérité de la loi et celle de la rédemption, qui rend son esprit fort par le Christ et dans le Christ. Créer contre le Christ, œuvrer à l’encontre de la loi et du salut, c’est faire une œuvre de néant, illusoire, chimérique. Elle ne véhicule pas le Royaume de Dieu. L’œuvre de la culture mondaine vaut mieux, du point de vue religieux, que l’œuvre religieuse des sectes, qui s’attaquent aux choses éternellement sacrées de [237] l’Église. En un certain sens, Vinci vaut mieux que Luther, Goethe vaut mieux que Tolstoï. Luther et Tolstoï sont des destructeurs religieux ; Vinci et Goethe, les créateurs de valeurs nouvelles. Ils se situent sur un autre plan et parlent d’autre chose. Moins que partout ailleurs, l’on trouvera les prémisses d’une révélation et d’une œuvre nouvelles dans les sectes et le protestantisme. Il y en a davantage dans la culture du siècle, dans la surabondance du génie. Le travail créateur et religieux de l’homme ne peut être qu’une épiphanie de l’amour de l’homme pour Dieu, qui répond à celle de l’amour de Dieu pour l’homme. Ce n’est que par une telle œuvre créatrice que le Royaume de Dieu, celui du Dieu-Homme, arrive. Le dynamisme de la vie religieuse détermine la recherche du Royaume de Dieu. En effet, nous ne devons jamais oublier le sentiment du mal ni le caractère indu de ce monde et de la vie ici-bas. Nous devons savoir lutter pour tout ce qui est précieux au monde et pouvoir renoncer à tout pour le Royaume de Dieu. Le travail créateur et religieux de l’homme est non pas un droit ni une prétention, mais un devoir religieux, celui que provoque l’abondance de son amour.

On peut accéder à l’Apocalypse passivement et activement. Dans la plupart des cas, la conscience apocalyptique en Russie est une passivité mystique, une attente, un sentiment d’épouvante, et non pas activité ni création. Seul Fedorov avait une attitude active envers l’Apocalypse. Cette conscience est dangereuse, elle est capable d’humilier faussement l’homme comme de l’élever à tort ; et elle est occulte. Le Royaume de Dieu ne peut être le résultat ni d’une évolution ni d’une révolution, il est une transfiguration miraculeuse. Il y avait dans l’orthodoxie une grande attente et une grande patience. Or le moment vient où l’aspect prophétique et apocalyptique du christianisme sera révélé, afin de combattre l’esprit de l’Antéchrist qui monte dans l’univers. Il ne faut pas soumettre définitivement ce monde aux forces mauvaises. Dans la société terrestre à venir, l’intégrité est désormais impossible, la division est inévitable. Aussi la théocratie sur la terre est-elle inconcevable. Il s’agit de concentrer et d’unifier les forces du Royaume de Dieu. Cherchez le Royaume de Dieu et tout le reste vous sera ajouté. C’est pour le chrétien la vérité religieuse ultime, devant laquelle toutes les autres vérités perdent leur éclat. Tout est incertain, rien n’est vrai, hors le Royaume de Dieu. Pour lui seul tout doit être accompli et créé. L’État et l’économie, la culture et le monde entier doivent le céder au Royaume de Dieu. C’est dans l’éternité et non pas dans le temps que le temps peut être vaincu et que le Royaume peut venir. Or chaque instant de notre vie, dans sa profondeur, est capable de manifester la volonté de cet avènement. Que Ton règne vienne !

[238]

[239]

**DE L’INÉGALITÉ**

POSTFACE

[Retour à la table des matières](#tdm)

J’ai écrit ce livre en été 1918, dans un climat passionné d’opposition spirituelle au triomphe de la révolution communiste. Il reflète peut-être trop de sentiments négatifs, qui ne me dominent plus aujourd’hui. Mon esprit n’était pas encore passé par une *catharsis*, je n’avais pas encore subi jusqu’au bout l’épreuve spirituelle de la révolution ni n’avais entièrement pris conscience de la signification religieuse de cette expérience. Pourtant, les idées hiérarchiques fondamentales de philosophie sociale que j’avais exposées en 1918 restent toujours les miennes en 1923. Mais mon humeur générale est plus épurée, plus libre de l’emprise de sentiments négatifs et de toute haine, quand même celle-ci aurait été l’effet d’une idée vraie et d’une foi droite. Il faut « éprouver » la révolution, athée et satanique par nature, en profondeur, à la lumière de l’esprit et de la religion. Ils ne l’ont pas spirituellement ni religieusement vécue, éprouvée, ceux qui n’en ont retiré que du ressentiment et qui n’aspirent qu’à restaurer l’existence ancienne avec toute son injustice, ceux dont l’attitude est faite de cupidité : le propriétaire ou le fabricant qui veut par-dessus tout que ses biens lui soient rendus et que ses spoliateurs soient châtiés, le politicien qui est d’abord furieux de ce qu’une autre idéologie et un autre parti l’aient emporté et qui attend l’heure de prendre le pouvoir pour régler leur sort à ceux qui ont triomphé dans la révolution à sa place, l’idéologue ou le philosophe, offusqué de ce que ses idées soient persécutées, et qui est prêt à s’allier à toute force qui le vengerait d’une telle méconnaissance et de l’écroulement de ses thèses, l’homme du commun, pour qui la révolution n’est qu’une violation de ses intérêts et de son existence usuelle et qui espère chaque jour les voir rétablis. Cette épreuve n’a été spirituellement vécue que par celui qui y a reconnu sa propre destinée malheureuse et celle de son peuple, une expiation des péchés du passé, par celui qui a fait acte de contrition et qui a [240] flétri non seulement la fausseté et l’injustice de la révolution, mais encore celles d’avant la révolution, en comprenant la nécessité d’éclairer et de transfigurer la vie.

Celui qui est ainsi passé par l’expérience spirituelle et religieuse de la révolution n’est plus un homme révolutionnaire ni pré-révolutionnaire : c’est un homme *post-révolutionnaire*, celui d’une époque nouvelle. Notre contre-révolution doit être une attitude d’après et non d’avant la révolution, qui affirme des principes aussi dissemblables de ceux qui triomphèrent pendant la révolution que de ceux qui l’avaient précédée et qui y avaient conduit. Notre réflexion spirituelle et vécue ne doit pas être mue par le désir de rétablir l’ancien monde et tout ce qu’il avait de faux. C’est le mensonge du vieux monde qui avait amené celui de la révolution. Y revenir serait insensé et signifierait que la vie nationale est condamnée à tourbillonner sans cesse. De ce cercle vicieux et fermé des révolutions et des réactions, il est indispensable de sortir vers une vie nouvelle ; il faut entrer dans une ère de création. On ne saurait opposer une vérité « bourgeoise » au mensonge de l’Antéchrist puisque le Christ ne se trouve pas plus dans l’esprit « bourgeois » que dans le communisme ; un athéisme en engendre un autre. Le communisme n’est que le mensonge du monde bourgeois amené à son terme logique.

La révolution n’est pas un événement qui me soit extérieur, elle n’est que le reflet de quelque chose qui est en moi et qui se produit en moi-même ; elle est l’effet de ma propre faute et de mon impuissance spirituelle. Si mon esprit, si celui de nous tous avait été assez fort, s’ils avaient possédé la vraie puissance de la foi, la révolution n’aurait pas eu lieu : il y aurait eu une illumination et une transfiguration de la vie. Peu importe que l’on m’appelle « réactionnaire » : je réagis en effet, mon esprit éprouve la réaction la plus profonde contre la fausseté et le mensonge, contre la nature inhumaine et athée de la révolution. Il convient néanmoins de comprendre le sens de cette « réaction ». Elle vise non l’avant, mais l’après de la révolution. C’est la réaction de tout l’acquis spirituel que donnent la vision du sens de l’expérience révolutionnaire et son approfondissement intérieur. Elle ne pousse pas à une restauration de l’ordre existentiel et de la condition spirituelle pré-révolutionnaires. La révolution a eu lieu, elle est aussi ignoble que n’importe quelle révolution, mais il nous faut marcher vers ce qui est possible après elle et non pas vers ce qui existait avant elle, à savoir : justement vers ce qui y avait abouti. Visons ce qui ne va pas conduire à la révolution. Celle-ci doit s’épuiser et se porter le coup de grâce elle-même, on ne peut l’achever de l’extérieur.

Suis-je « de droite » ou « de gauche » ? Cette question n’intéresse que ceux qui considèrent seulement la surface de la vie [241] et qui n’en voient pas la dimension profonde. On ne se porte « à droite » ou « à gauche » que si l’on se déplace à la surface. Tout mouvement d’élévation ou d’approfondissement ne peut être ni « de droite » ni « de gauche ». Ce mouvement vers la surface et en surface, le refus des profondeurs, a déjà conduit les peuples à des dissensions sanglantes et à des catastrophes épouvantables. Je voudrais que commençât un mouvement vers ce qui est élevé et profond. Aussi ne suis-je ni « de droite » ni « de gauche », d’aucune façon. On ne saurait fourrer mes idées dans ces catégories aussi vieilles qu’impropres. La séparation et l’opposition entre gens « de droite » et gens « de gauche » ne font qu’exacerber les discordes de l’humanité et enflammer ses haines. Il faut chercher la vérité et la justice, il faut chercher Dieu, et non pas les intérêts de « la droite » ni de « la gauche ». La vérité ignore ces catégories, elle ne se met pas au service des mauvais instincts que celles-ci déchaînent.

Il doit se produire dans le monde une grande réaction spirituelle contre l’empire de la politique, contre la concupiscence du pouvoir politique, contre la frénésie des passions politiques. La politique doit occuper sa place, qui est subordonnée, secondaire ; elle doit cesser de définir les critères du bien et du mal ; il lui faut se soumettre à l’esprit et aux fins de l’esprit. La domination de la politique, comme celle de l’économie, viole la structure hiérarchique de la vie. Les hommes sont bons ou mauvais, ils sont dévoués à la vérité divine ou ils la trahissent, mais nullement parce qu’ils sont monarchistes ou républicains, aristocrates ou démocrates, partisans de l’ordre bourgeois ou du socialiste. C’est dans l’existence superficielle que la lutte des passions et des intérêts s’engage, que la soif du pouvoir politique devient ardente et que des critères et des valeurs extérieurs s’établissent. En vérité, des jugements plus profonds et plus spirituels doivent prévaloir pour subjuguer et repousser au second plan ces jugements politiques qui s’arrogent la première place ; le monde doit surmonter la dictature du politique, qui l’étouffe et qui lui fait perdre son sang. Le rassemblement des hommes doit vraiment s’effectuer selon un autre principe. La vie spirituelle doit reprendre le rang hiérarchique qui lui revient, c’est-à-dire la primauté. Les hommes doivent s’unir avant tout en vertu de signes et de principes spirituels et non pas politiques. Alors seulement le monde connaîtra une renaissance spirituelle. Il faut mettre un terme au pouvoir extérieur de la société sur l’âme de l’homme.

Ces pensées, je les ai portées en moi jusqu’à la souffrance et j’estime nécessaire de les formuler dans cette postface, afin que le lecteur les comprît dans l’éclairage convenable. On ne saurait les utiliser à aucune fin politique et haineuse. La société humaine a des fondements éternels, mais ceux-ci indiquent justement l’éternel [242] et non ce que le passé et le présent contiennent de trop temporaire et de trop corruptible. L’intelligence spirituelle des événements que nous observons ces dernières années dans le monde confirme la vérité du pessimisme historique qui est solidement fondé sur les prophéties chrétiennes et que je confesse depuis longtemps. Ce pessimisme historique rigoureux nous délivre de toutes les illusions et utopies terrestres d’une organisation sociale parfaite. Mais il ne nous libère point du devoir qui consiste à réaliser de toutes nos forces la justice du Christ. Il n’est pas facile de vaincre le mal radical de la nature humaine et de la nature du monde. La victoire définitive sur le mal est la transfiguration du monde, « le ciel nouveau » et « la terre nouvelle ». Il n’en résulte néanmoins pas que nous devions accepter le pouvoir du mal ni un pouvoir mauvais et que nous n’ayons pas à tendre notre volonté vers un maximum de justice dans l’existence.

29 mars 1923.

Berlin.

[243]

**DE L’INÉGALITÉ**

Table des matières

Quatrième de couverture

Avertissement des traducteurs [8]

Première lettre. De la révolution russe [9]

Deuxième lettre. Des fondements ontologiques et religieux de la société [33]

Troisième lettre. De l’État [55]

Quatrième lettre. De la Nation [73]

Cinquième lettre. Du conservatisme [89]

Sixième lettre. De l’aristocratie [103]

Septième lettre. Du libéralisme [119]

Huitième lettre. De la démocratie [133]

Neuvième lettre. Du socialisme [149]

Dixième lettre. De l’anarchie [173]

Onzième lettre. De la guerre [187]

Douzième lettre. De l’économie [199]

Treizième lettre. De la culture [213]

Quatorzième lettre. Du royaume de Dieu [227]

Postface [239]

Fin du texte

1. *Vekhi* (Moscou, 1909) (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. Pissarev (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-2)
3. *Pasynki Bojii* : allusion à Ismaël (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-3)
4. *Tchernosotenstvo* (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-4)
5. *Sobornost’* (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-5)
6. *Obstchina* (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-6)
7. L’occultiste français Fabre d’Olivet avait conçu un système social fort judicieux, fondé sur la combinaison de trois principes : la Providence divine, la nécessité et la liberté humaine. Il y a là beaucoup de vrai. (Note de l’auteur.) [↑](#footnote-ref-7)
8. En français dans le texte. [↑](#footnote-ref-8)
9. Le second fils de Noé, qui rit de la nudité de son père (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-9)
10. Administration locale (économie, santé, transports), créée en 1864, élargie en 1890 ; composée d’assemblées et d’organes exécutifs élus au niveau de la province et du district (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-10)
11. Ed. l’Age d’Homme, Lausanne, 1974. [↑](#footnote-ref-11)
12. Le paysan, camarade de captivité de Pierre Bezoukbov dans *Guerre et Paix* (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-12)
13. Nom d’un parti révolutionnaire (1876) (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-13)
14. Devise des forces nationales de la Russie (N.d.T.). [↑](#footnote-ref-14)
15. À paraître en traduction française dans la collection *Sophia*. [↑](#footnote-ref-15)
16. Cf. mon livre : « Le Sens de la création ». [↑](#footnote-ref-16)